BIBLIOTECA VITT. EMANUELE
FONDO EBOLENSE
32
9 C
23

CONTINUATION
DES ESSAIS
DE MORALE,
TOME CINQUIEME.

CONTENANT DES REFLEXIONS morales sur les Epîtres & Evangiles, depuis le premier Dimanche de l'Avent jusqu'au Mercredi des Cendres.

NOUVELLE EDITION,
augmentée des Epîtres & Evangiles en leur entier, avec une Table des Matieres.

Par Mr NICOLE.

A MONS,
Chez GASPARD MIGEOT, ruë de la Chaussée, aux trois Vertus.

AVERTISSEMENT.

COMME le monde a d'ordinaire peu de curiosité & peu de créance pour tout ce que les Auteurs alleguent au commencement de leurs ouvrages, afin de justifier le dessein qu'ils ont pris de les composer ou de les rendre publics : il est fort inutile dans les avertissemens de l'entretenir de ces sortes de discours. Mais il n'en est pas de même de certains scrupules & de certaines difficultez sur l'ouvrage même dont le Lecteur se sent souvent fort incommodé, à moins que l'on n'ait soin de l'en éclaircir. C'est une déference qu'il exige, & il prend avec raison pour un defaut de lumiere, si l'on ne devine pas ces difficultez ; ou pour une negligence blâmable, si les devinant on ne prend pas la peine de les prevenir.

On peut mettre de ce nombre les difficultez que l'on forme sur les titres. Il y en a à qui il suffit pour se rebuter d'un Livre que le titre leur en déplaise : & souvent le dégoût qu'ils en conçoivent n'est pas tout à fait deraisonnable: Car il n'y a gueres de lieu de rien attendre de bon d'un ouvrage

dont l'Auteur n'a pû s'empêcher de faire paroître la bizarrerie de son esprit dans le titre même de son livre.

Mais il semble qu'on doit être plus indulgent, quand ce que l'on y trouve à redire ne consiste qu'en ce que le titre ne paroît pas assez juste, & ne donne pas assez precisement l'idée de la matiere qui y est traitée.

Or ce n'est que de ce dernier genre qu'est l'objection que quelques personnes ont faite contre celui de *Continuation des Essais da Morale*, qu'on a donné à ce petit ouvrage. Car elle n'est fondée que sur ce qu'il leur semble que ces reflexions sur les Epîtres & les Evangiles de toute l'année n'ont pas assez de raport avec des Traitez qui ont paru sous le nom d'*Essais de Morale*, pour porter le titre de *Continuation de ces Essais*.

Quand cela seroit, le defaut ne seroit pas si considerable qu'il ne pût être compensé par quelques avantages de ce titre, que l'on remarquera dans la suite. Mais on peut dire même que cela n'est pas. Car lors qu'un titre est si general qu'il peut convenir à differentes sortes de Traitez, ce n'est pas s'en éloigner que d'y en enfermer qui soient assez differens entr'eux, pourvû qu'ils conviennent dans la qualité

commune qui eſt marquée par le titre. Et c'eſt ce qui ſe rencontre dans ces diſcours ſur les Epîtres & les Evangiles qui compoſent ce qu'on a apellé : *Continuation des Eſſais de Morale.* Car qui en conſiderera les ſujets & la maniere dont on les y traite, reconnoîtra ſans peine qu'on a tout autant de droit d'y donner le titre d'*Eſſais de Morale* qu'aux Traitez mêmes qui le portent ; & que la reſſemblance de ces deux ouvrages donnoit lieu de faire paſſer le ſecond pour une continuation du premier.

Ce ſont des *Eſſais*, puis qu'il s'en faut bien que les ſujets n'y ſoient traitez avec l'étenduë qu'ils le pourroient être, & que les vûës & les ouvertures que l'on y propoſe, pourroient donner lieu à les traiter beaucoup plus parfaitement. Ce ſont des *Eſſais de Morale* ; puis qu'il n'y entre que des reflexions ſur les devoirs communs de la vie chrétienne, fondée ſur les principes de la vraie morale.

Ce ne ſont point des penſées rares, élevées, miſterieuſes, qui aient pour but de rehauſſer l'idée que le commun du monde a des miſteres de la foi. Ce ne ſont point des éclairciſſemens ſubtils ou ſavans des difficultez qui s'y rencontrent, ni des reponſes aux objections par

bord, & l'on descend de-là aux consequences qui s'en tirent.

Il est vrai qu'il naît de là une autre difference. C'est qu'aiant proposé d'abord dans les premiers Traitez, certaines veritez de morale qui en font le sujet, comme il ne s'agit dans la suite que de les developer, on s'y arrête davantage; ce qui fait que ces veritez y sont traitées avec plus d'étenduë: au lieu qu'aiant eu dessein ici d'éclaircir en un certain nombre de points, non une seule verité, mais les principales de celles qui sont contenuës dans une Epître ou un Evangile, on a été obligé de se resserrer beaucoup davantage, & d'en proposer un plus grand nombre; parce que chaque Epître & chaque Evangile en contient plusieurs. Mais soit que l'on les étende plus ou moins, on a également droit de les renfermer sous le titre commun d'*Essais de Morale* qu'on y a donné.

On auroit pu neanmoins distinguer ces differentes manieres de traiter les veritez de morale par des titres differens, & donder, par exemple, à cet ouvrage le titre de pensées ou de reflexions chrétiennes sur les Epîtres & les Evangiles de l'année. Mais on a consideré qu'on l'auroit confondu par-là avec quantité d'autres Livres

qui portent les mêmes titres. De sorte qu'au lieu que la fin des inscriptions est de distinguer les ouvrages & de les faire connoître, celle là n'auroit point eu d'autre effet que de cacher celui-ci dans cette foule, & d'empêcher qu'on ne pût avoir aucune idée de son caractere particulier. Voilà plus qu'il ne faut de raisons pour justifier une chose de si peu de consequence.

Mais il n'est pas si facile de repondre à une autre objection qui est faite sur le fond même par des personnes tres-judicieuses. C'est, disent-ils, qu'on ne voit pas bien quel besoin le monde avoit d'un Livre tel que celui-ci, ni quelle utilité il en peut tirer. Il n'est déja que trop chargé de la multitude des Livres qu'on publie sur de pareils sujets. On ne voit autre chose que des *Considerations*, des *Méditations*, des *Instructions* sur les Epîtres & les Evangiles. Il y auroit de la presomption à croire qu'on y a mieux réussi que les autres : & si l'on ne le pretend pas, il y a de l'injustice à fatiguer encore le monde par de nouveaux livres sur ces mêmes sujets, qui ne valent pas mieux que ceux qui sont déja imprimez.

S'il étoit necessaire pour repondre à cette objection, & pour justifier le dessein

de publier cet ouvrage, de pretendre qu'il ſoit plus eſtimable que les autres qui ont été faits ſur les mêmes matieres, je ne pourrois faire autre choſe que de le condamner à la ſupreſſion.

Mais il ſemble que ſans former ce jugement, on y peut repondre, que l'utilité des Livres ne dépend pas uniquement de ce qu'ils ont effectivement d'eſtimable, ce que l'on peut apeller un merite réel & abſolu ; & qu'il dépend encore davantage de la proportion qu'ils ont avec l'eſprit & les diſpoſitions de ceux qui les liſent, ce que l'on peut apeller un merite relatif. Or il peut arriver, & il arrive même tres-ſouvent que les meilleurs Livres ne ſont pas toûjours les plus utiles, faute de cette proportion. C'eſt ce qui a fait ſouhaiter à S. Auguſtin que l'on fît quantité de Livres ſur les mêmes matieres ; parce qu'il y en a qui ſont lus & goûtez par les uns, d'autres par d'autres ; & qu'il ne faut pas eſperer que les mêmes Livres puiſſent plaire à tout le monde. Il y a dans les eſprits des hommes une infinité de differens jours, de differentes ouvertures, de differentes preventions, de differens goûts ; ce qui produit en eux une diverſité infinie de jugemens. Ils ſont attirez ou rebutez par une infinité de differentes raiſons ſolides ou

non ſolides, vraies ou fauſſes : & il y en a même à qui il ſuffit pour ne lire pas un Livre, qu'il y ait dix ans qu'il ait été fait, & que l'on n'en parle plus dans les converſations du monde.

Ce n'eſt donc rien de dire contre un Livre, que les mêmes matieres ont été traïtées ailleurs & peut-être plus ſolidement. Car il ne laiſſera pas avec cela de pouvoir être utile à bien des gens qui le liront, & qui ne ſeront pas diſpoſez à lire les autres. Qu'il y ait en cela de la fantaiſie plûtôt que de la raiſon, il n'importe. Il eſt de la raiſon & de la charité de s'acommoder à ces fantaiſies des hommes, & d'avoir cette condeſcendance pour une foibleſſe à laquelle il n'eſt pas poſſible de remedier.

La plûpart des medecins ſont perſuadez qu'il ſeroit utile pour la ſanté des corps de ſe priver de cette grande varieté d'alimens, & ſur tout de ceux qui ſont les plus agreables au goût, pour le reduire à une maniere de vie ſimple & uniforme. Peut-être que ce conſeil ſeroit en effet tres-bon : mais comme il n'y a point d'aparence qu'il ſoit jamais pratiqué, on ne ſauroit blâmer ceux qui permettant d'autres alimens, tâchent de faire en ſorte que ces alimens n'aient point de mauvaiſes qualitez.

On peut dire la même choſe de cette varieté de Livres de pieté qui ſont entre les mains de tout le monde. Le meilleur ſeroit peut être de s'en paſſer & de ſe reduire à un petit nombre pour en faire ſa nourriture ordinaire par une lecture réiterée & une ſerieuſe meditation. Mais comme il y a peu d'eſperance qu'on puiſſe reformer ſur ce point le commun des hommes, & les empêcher de ſuivre dans leurs lectures leurs differentes inclinations; il eſt utile que la verité ſe preſente à eux en tant de diverſes manieres, qu'elle puiſſe trouver entrée dans leur eſprit ſous quelqu'une des formes dont on l'aura revêtuë.

Il n'eſt donc nullement neceſſaire, en publiant un écrit, de croire qu'il ſoit meilleur & plus utiles que les autres; ce qui ſeroit en effet une tres-grande preſomption. On peut même en former en le publiant un jugement peu avantageux, & y reconnoître bien des defauts. Il ſuffit de croire qu'il puiſſe être proportionné à quelques eſprits, & leur être utile par cette proportion. Après tout, on n'abolit pas les anciens Livres quand on en donne de nouveaux: mais on fournit ſeulement à ceux qui trouveroient plus de goût dans les nouveaux Livres, un moien de n'être pas privez des veritez qui leur ſont

utiles. Dieu ne s'eſt point aſtraint à ne faire entrer ſes lumieres dans l'eſprit des hommes que par les voies les plus excellentes. Il ſe ſert pour cela d'une infinité de moiens. Ainſi, ſans préferer, ni même égaler les Livres qu'on publie à ceux qui ſont déja faits ; il ſuffit qu'on ait droit de croire que Dieu s'en puiſſe ſervir pour donner à quelques perſonnes la connoiſſance & l'amour des veritez qu'on y trouve.

Il y a diverſes regles qu'on eſt obligé d'obſerver à l'égard de Dieu dans la publication des Livres de pieté, afin qu'elle lui ſoit agreable. Mais à l'égard des hommes il n'y en a proprement qu'une qui ſoit entierement indiſpenſable. C'eſt qu'il n'y ait rien dans ces livres qui puiſſe nuire à ceux qui les liſent, en corrompant leur eſprit par de mauvaiſes maximes. C'eſt ce que l'on a tâché d'obſerver dans celui-ci, avec tout le ſoin dont on a été capable. Il eſt permis ou pardonnable de ſe tromper dans tout le reſte : & ſouvent même ces defauts n'empêchent pas le ſuccez des Livres. Il y en a de tres-bons qui réuſſiſſent peu : il y en a de mediocres qui réuſſiſſent beaucoup. *Eſt quadam etiam in ejuſmodi rebus fortuna : quidam merentur famam ; quidam habent.*

On a donc eu raiſon de ne ſe pas arrêter à ce qu'on peut alleguer contre le peu de merite de cet ouvrage ; puis que cela n'empêche pas qu'on n'ait lieu d'eſperer qu'il pourra être utile à ceux qui le liront, & avoir même quelque ſuccez par les raiſons que j'ai marquées.

On fut obligé de faire imprimer cet Avertiſſement à la tête des deux Volumes qui contiennent des reflexions ſur les Epîtres & Evangiles depuis Pâques juſqu'à l'Avent. Mais comme toutes les parties ſont preſentement publiées, & que ce deſordre eſt reparé, on l'a remis à ſa place naturelle, qui eſt d'être à la tête du Volume ſur l'Avent. Et par-là il devient la marque de la ſeconde Edition que l'on trouvera auſſi beaucoup plus correcte, & corrigée en beaucoup d'endroits à l'égard de l'expreſſion.

APPROBATION.

J'Ai lû un Livre en quatre Volumes, intitulé : *Continuation des Eſſais de Morale ſur les Epîtres, ſur les Evangiles, & ſur les Miſteres.* A Paris ce 23 Juillet 1687.

COURCIER.

APPROBATION DES DOCTEURS.

COMME la Religion conſiſte dans la foi & dans les mœurs, & qu'en même tems que l'Egliſe travaille à gagner ſes ennemis en leur découvrant la verité qu'ils ignorent, elle tâche de ſanctifier ſes enfans en les engageant à faire honneur à leurs ſentimens par leurs actions : c'eſt donner au zele toute l'étenduë qu'il peut avoir, que de s'emploier ſans reſerve à ſeconder l'Egliſe dans ces deux choſes qui fixent ſes deſſeins & qui partagent ſa conduite. Chacun ſait combien l'Auteur qui donne cet ouvrage au public, a contribué au plein triomphe que la foi de l'Egliſe a remporté ſur ſes ennemis. Nous goûtons avec plaiſir les fruits d'une gloire qui lui a coûté tant de

peines, & nous aprenons avec joie qu'il vient tout de nouveau de prendre les armes pour repouſſer les derniers efforts d'un parti, qui foible, languiſſant & preſſé de toutes parts, ſemble ne pouvoir plus ſe ſoutenir que par de nouveaux ſyſtêmes, & par des paradoxes inouis. Mais comme rien ne peut échaper à la doctrine & à la charité de l'Auteur, il ne ſe borne pas à défendre l'Egliſe contre ſes ennemis; il travaille utilement au ſalut de ſes enfans, également habile & heureux à connoître avec penetration; à montrer avec évidence; à developer avec netteté & les dogmes que l'on doit croire, & les maximes que l'on doit ſuivre pour apartenir de cœur & d'eſprit à JESUS-CHRIST & à ſon Egliſe. Il diſſipe les nuages de l'ignorance & de l'erreur. Il conduit à la vertu par des pas de lumieres, & de la même main dont il a tant de fois élevé des trophées à la verité de la foi, il ſoutient la pureté de la Morale, & la fait triompher de la cupidité, des paſſions & du crime. On a déja vû pluſieurs ouvrages dont il nous a enrichis. Il le fait encore dans les Livres qui ont pour titre: *Continuation des Eſſais de Morale.* Tout y eſt plein de ſolidité & d'inſtruction. La doctrine y prepare le

monde à la pieté. L'Auteur va au cœur par l'eſprit. Il joint l'onction à la force, & par tout il gagne & il enleve ; parce que par tout il perſuade & il convainc. Ceux qui liront ces Livres avec aplication, y aprendront l'heureux art d'entrer dans les deſſeins de l'Egliſe, qui dans les Dimanches & les Fêtes ne propoſe aux fideles certains endroits choiſis de l'Ecriture, qu'afin que ce qu'ils entendent lire ſoit le ſujet de leur inſtruction, le ſoutien de leur eſperance, & le principe de leur conſolation. Le pecheur, malgré les nuages des paſſions, s'y reconnoîtra lui-même. Il y verra la grandeur de ſes égaremens ; il en découvrira les ſources ; il en prevoiera les ſuites, pourvû qu'il ne ſoit pas ſemblable à un homme, qui après s'être regardé dans un miroir, s'en va & oublie à l'heure même quel il étoit ; il aura honte de n'être pas ce qu'il doit être, & cherchera dans la penitence des forces pour s'affranchir de l'empire du demon. Le juſte s'y ſentira de plus en plus animé à rendre grace à la miſericorde qui l'a prevenu de ſes benedictions ; à combattre la cupidité dont il découvrira les artifices & les illuſions ; à faire ſon ſalut avec crainte & tremblement ; à affermir ſa vocation & ſon élection par de

bonnes œuvres. Peres, Enfans, Maitres, Domeſtiques, Magiſtrats, Princes, Religieux, Prêtres, Pontifes, tout le monde y peut profiter : & de tant d'états differens qui partagent la ſocieté civile, & qui font cette agreable varieté de l'Egliſe, dont parle le Roi Prophete, il n'en eſt pas un ſeul qui ne puiſſe y trouver les regles d'une conduite également ſainte devant Dieu, & irreprochable devant les hommes. A Paris le 25. Juillet 1687.

BLAMPIGNON, Curé de S. Mederic.

L. HIDEUX, Curé des SS. Innocens.

AUTRE APPROBATION.

LEs quatre volumes d'*Eſſais de Morale* qui ont paru il y a quelques années, ont eu une aprobation ſi generale, qu'il ſuffit de dire qu'en voici la continuation, pour en donner une juſte idée. On y reconnoît la malice la plus rafinée du cœur humain, repreſentée avec des traits ſi vifs & ſi naturels, que le plus grand aveuglement de l'amour propre n'empêche perſonne de reconnoître aiſément ſa propre corruption dans les portraits que ce Livre lui fournit; & que chacun au contraire eſt forcé d'avouer interieurement, qu'il eſt tel en effet qu'il s'y voit dépeint, & que c'eſt de ſoi en particulier qu'on a voulu parler ſous des termes generaux. Il faloit l'Auteur de ces *Eſſais* pour faire faire à l'homme, dans la connoiſſance de ſa miſere, des découvertes dont une penetration commune & ordinaire n'eſt jamais capable; & pour lui aprendre auſſi à la guerir d'une maniere d'autant plus ſure, qu'il n'y emploie pour remedes, ſur tout dans ces derniers Volumes que l'on donne au public, que la ſeule regle infaillible de nos mœurs, dont il aplique les maximes particulieres à chaque dereglement qu'il combat avec autant de force que de juſteſſe. C'eſt ce caractere particulier qui rend cet ouvrage ſi recommandable & ſi utile, qui en a fait deſirer long-tems la ſuite que l'on voit heureuſement aujourd'hui, & qui doit obliger tous les gens de biens à prier Dieu qu'il laiſſe aſſez de vie & de ſanté à l'Auteur pour donner à cette vaſte & importante matiere toute ſon étenduë. Ce ſont les vœux que nous faiſons après

avoir lu cet ouvrage avec aplication, ſans y avoir rien trouvé que de tres-orthodoxe. A Paris le 22. Juillet 1687.

VARET. DERIVIERE.

D'ARNAUDIN, Curé de Saint Martin à Saint Denis.

AVERTISSEMENT.

CE qui eſt enfermé entre deux crochets [] dans l'Epître ou dans l'Evangile, n'eſt point de l'uſage de Rome, mais de Paris.

Un ſeul crochet tourné ainſi] marque la fin de l'Epître ou de l'Evangile ſelon l'uſage de Paris.

SUR

SUR L'EPITRE DU I. DIMANCHE DE L'AVENT.

EPITRE. *Aux Romains.* chap. 13. 11.

MES Freres : Nous savons que le tems presse, & que l'heure est deja venuë de nous reveiller de notre assoupissement ; puis que nous sommes plus proches de notre salut, que lors que nous avons commencé à croire. La nuit est déja fort avancée, & le jour s'aproche. Quitons donc les œuvres de tenebres, & revêtons-nous des armes de lumiére. Marchons avec bienseance & avec honnêteté, comme on marche durant le jour. Ne vous laissez point aller aux débauches, ni aux ivrogneries ; aux impudicitez, ni aux dissolutions ; aux querelles, ni aux envies : mais revêtez-vous de notre Seigneur JESUS-CHRIST ; (& ne cherchez pas à contenter votre sensualité en satisfaisant à ses desirs.)

EXPLICATION.

I. QUOIQUE saint Paul ne parle ici que d'une sorte de sommeil, qui est celui d'oisiveté & de negligence; neanmoins la suite de l'Epître nous donne lieu d'en distinguer deux, dont on peut apeller le premer un sommeil d'illusion, & l'autre un sommeil d'inaction & de paresse. Le sommeil d'illusion est celui qui convient proprement à ceux qui sont possedez de passions criminelles. Car qu'y a-t-il de plus visible & de plus miserable que leur illusion? ils s'imaginent trouver un bonheur réel & solide dans ces passions qui font leur malheur & leur misere. Ils se livrent entre les mains de leurs ennemis, & ils les prennent pour leurs amis. Ils ne s'aperçoivent point qu'ils sont l'objet de leurs moqueries & de leurs insultes. C'est l'état des gens du monde qui ne pensent point à Dieu. Ils se croient fort laborieux & fort actifs, parce qu'ils s'agitent beaucoup: mais l'Ecriture qui juge des choses selon la verité, & qui en donne les idées qu'on en doit avoir, les traite de gens endormis & oisifs: *Les puissans se Psalm. 75. 6. sont endormis*, dit le Prophete, *& se reveillant aprés leur sommeil, ils n'ont rien trouvé dans leurs mains.* Leur vie est un sommeil, parce qu'ils ne s'y repaissent que

des ſonges, qu'ils n'ont que des connoiſſances ſombres, confuſes, incertaines, & que le jour de la verité ne penetre point la nuit où ils vivent. Voilà l'idée que l'Ecriture nous donne de la vie des paſſions : & il eſt utile de concevoir ſous cette idée de gens endormis, ces gens ſi actifs, ſi occupez, ſi habiles & ſi penetrans dans leurs interêts, & ſi intelligens dans les affaires du monde. Car ſi elle ne nous repreſente pas tout à fait toute la miſere de cet état, elle nous en fait concevoir tres-vivement la vanité.

II. Mais outre ce ſommeil d'illuſion qui ne peut être attribué à de bons Chrétiens, il y en a un autre qui eſt le ſommeil d'oiſiveté & de negligence : & c'eſt celui-là proprement dont l'Apôtre exhorte les Romains de ſe reveiller. L'ame délivrée des paſſions criminelles n'eſt pas toûjours aſſez touchée des veritez de la Religion, ni des biens qu'elle promet. Elle ne ſent point toûjours un ſaint empreſſement qui la porte à chercher Dieu avec le ſoin & l'ardeur dont il doit être cherché. Elle conçoit foiblement ſes dangers & les artifices de ſes ennemis. Elle n'eſt pas aſſez penetrée de la grandeur des biens éternels. Ainſi elle agit foiblement. Comme elle ne voit le bien qu'à demi, elle ne le

cherche qu'à demi ; elle avance peu dans ſon chemin, & elle s'arrête à mille amuſemens inutiles. Voilà l'état dont ſaint Paul exhorte les Romains de ſe reveiller : état dangereux, non-ſeulement parce qu'il eſt capable de faire tomber les ames dans les dereglemens dont elles ont été délivrées; mais auſſi parce qu'il eſt bien à craindre que l'on n'arrive jamais à un but vers lequel on marche ſi lâchement. *La ſeule inutilité*, dit ſaint Bernard, *ſuffit pour nous damner:* SOLA *inutilis as ſufficit ad damnationem.* Si ce n'eſt directement, c'eſt par un tour qui produit le même effet. L'inutilité affoiblit la charité ; la charité affoiblie ne ſe trouve plus en état d'empêchir que la cupidité ne ſe rende la maîtreſſe de l'ame. Elle ſuffit encore pour nous perdre, parce qu'elle eſt cauſe que nous manquons à pluſieurs devoirs eſſentiels, comme au devoir de la penitence, de la priere, de la reconnoiſſance envers Dieu, de la charité envers le prochain, de la protection qu'on doit aux perſonnes oprimées. Ainſi l'on ne ſauroit trop éviter un ſi dangereux ſommeil.

III. CE ſommeil de negligence eſt d'autant plus à craindre, qu'on ne ſautoit s'en exemter entierement. Car la juſtice de cette vie ne va pas juſqu'à éviter toutes les

fautes venielles. Or dans les fautes venielles, pour petites qu'elles soient, l'ame s'endort, en agissant par cupidité. De plus, les necessitez de la vie nous obligeant à nous ocuper d'une infinité de divers objets, il est impossible qu'on n'y oublie Dieu & qu'on ne le perde quelquefois de vûë ; & cet oubli est une espece de sommeil. Il est donc necessaire que l'ame s'en reveille : & l'avertissement que l'Apôtre nous en donne en nous disant *qu'il est tems de se reveiller*, nous marque le besoin que nous en avons. Nous avons une pente continuelle à ce sommeil. Nous devons donc faire un effort continuel pour nous en reveiller. Le sommeil naturel a des bornes : & après avoir dormi suffisamment, on se reveille sans effort : mais ce sommeil spirituel n'en a point. Plus on a dormi, plus on veut dormir ; plus on a oublié Dieu, plus on est disposé à demeurer dans cet oubli. Il faut que Dieu nous reveille de cet assoupissement qui tend à la mort, en nous faisant entendre cette parole de l'Apôtre : *Hora est jam de somno surgere.*

IV. *La nuit a precedé, & le jour est proche. Quitons donc les œuvres de tenebres, & marchons avec bienseance comme dans le jour.* v. 12.

Ces paroles de l'Apôtre, qui contien-

nent une nouvelle raison de nous reveiller de nôtre sommeil, nous donnent lieu de considerer trois états de l'homme, qu'il est important de bien distinguer. L'un qu'il apelle nuit, & qui a precedé : *Nox præcessit.* L'autre qu'il apelle jour, qui aproche & dont on jouit en partie : *Dies appropinquavit.* Et le troisiéme qui tient le milieu, & qui est en quelque sorte mêlé de l'un & de l'autre. C'est celui du crepuscule ou de l'aurore. Il n'est plus nuit dans cet état, parce qu'on y voit à se conduire ; mais il n'est pas encore tout à fait jour, parce que le soleil n'est pas encore levé, & qu'il ne dissipe pas encore par ses raions toute l'obscurité de la nuit. Il est, dis-je, important de discerner ces états ; parce qu'il est important d'éviter l'un, d'aspirer à l'autre, & de matcher fidélement dans celui où l'on est, qui est celui du milieu.

La nuit n'est autre chose que ce sommeil d'illusion que nous avons décrit cidessus. Mais parce que l'Ecriture nous le dépeint ici par d'autres caracteres, il est bon de les considerer. Il faut donc savoir que l'homme n'étant pas à lui même sa lumiere, il faut que Dieu se découvre à lui, pour lui faire connoître le bien & le mal ; pour l'éclairer sur ses devoirs, &

pour lui montrer la voie où il doit marcher ; c'eſt à dire, ce qu'il doit aimer & ce qu'il doit faire. Mais l'homme par ſon peché aiant repandu ſur les yeux de ſon ame un nuage épais, s'eſt privé de cette lumiere, & demeure ainſi dans la nuit : *Ils ont*, dit ſaint Paul, *l'eſprit envelopé dans les tenebres.* Cependant il ne ſauroit ſe tenir en repos dans ces tenebres. Il veut agir. Il veut marcher. Il veut courir après un bonheur dont il a conſervé une idée confuſe, en aiant perdu la realité. Ainſi étant privé de la veritable lumiere, il y ſubſtituë la vanité de ſes penſées. Il les ſuit aveuglément & impetueuſement ; ce qui fait dire à l'Ecriture, de ceux qui ſont dans cet état, qu'*ils marchent dans la vanité de leurs ſens* ; & qu'*ils ſont la volonté de leur chair & de leurs penſées.* Voilà quel eſt l'homme dans cet état qui a regné preſque dans tout le monde avant JESUS-CHRIST, & regne encore dans tous ceux qui ne connoiſſent point Dieu, & dans tous ceux qui l'ont banni de leur cœur après l'y avoir reçu. Etat horrible, & qu'on ne ſauroit trop aprehender, & dans lequel neanmoins on tombe par tous les crimes. Et c'eſt pourquoi l'Apôtre, quoique parlant à des Chrétieus fideles, ne laiſſe pas de

Epheſ. 4. 17. *Epheſ.* 2. 3.

tâcher de leur en donner de l'horreur, parce qu'ils y peuvent retomber en ne s'éloignant pas assez des œuvres de tenebres qui y conduisent, *Nox præcessit.*

V. 11. Il est facile d'entendre par l'opposition de cette nuit quel est ce jour qui s'aproche. *Dieu est une lumiere*, dit l'Ecriture, *& il n'y a point de tenebres en lui.* Lors donc que Dieu possedera pleinement notre ame, il est impossible qu'il y laisse des tenebres. L'homme verra clairement dans cette lumiere tous ses devoirs & toutes les volontez de Dieu sur lui. Elles lui paroîtront si justes, si saintes & si aimables, qu'il mettra sa felicité à les observer. Il est visible qu'on ue jouïra de ce jour parfait que dans la celeste Jerusalem, où il est dit qu'il n'y aura ni soleil ni lune; c'est à dire, qu'elle ne sera point éclairée par des lumieres interposées; mais que l'Agneau sera sa lumiere. Il n'y aura dans ce sejour heureux ni docteur, ni livre, ni écriture. L'Agneau, c'est à dire, le Verbe incarné sera l'unique Docteur & l'unique Livre de tous les Elûs. C'est là ce jour qui s'aproche: mais cependant les raïons de cette immense clarté ne laissent pas de se repandre sur les Chrétiens, & de former parmi eux une espece de jour, qui est comme une reflé-

Joan. 1. 5.

Apoc. 21. 27.

xion de l'autre. C'eſt cet état qui tient le milieu entre le jour & la nuit. C'eſt une aurore qui repreſente, ſelon ſaint Gregoire, l'état de l'Egliſe dans cette vie; parce que ce jour diſſipe une partie de ſes tenebres; mais ne les diſſipe pas entierement: & le devoir des hommes eſt de s'efforcer de le faire croître, *en ſe rempliſſant de la connoiſſance de la volonté de Dieu*, & de s'aprocher de plus en plus de cette ſource de lumiere où ils eſperent quelque jour d'être plongez.

Gregor. Moral. lib. 29. cap. 2.

Coloſſ. 1. 9.

V I. De ces trois états ſaint Paul tire trois conſequences, dont la premiere eſt *de renoncer aux œuvres de tenebres*: Et il eſt facile de comprendre que par ces œuvres de tenebres, il entend celles qui ne ſont point conduites par la lumiere de la verité, & où l'homme ſuit la vanité de ſon ſens & la volonté de ſa chair & de ſes penſées. Qu'il y a d'œuvres eſtimées & loüées des hommes, qui ne ſont que de ce genre! Or tout ce qui eſt de ce genre, *eſt plein de la noirceur du peché*: Plenum *nigredine peccatorum*, comme dit ſaint Auguſtin.

Rom. 13. 12.

Lib. 4. contra Iulian. c. 3.

Les œuvres contraires à celles-là ſont apellées par l'Apôtre, *les armes de lumiere*: & il nous exhorte de nous en revêtir. C'eſt la ſeconde conſequence. Il

les apelle des armes, parce qu'elles nous servent pour nous garantir des attaques du demon, pour lui resister, pour le repousser: & ainsi ce sont des armes défensives & offensives. Et il les apelle armes de lumiere, parce qu'elles sont conduites par la lumiere de la verité. Il veut que nous soions revêtus, c'est à dire, que nous soions tout couverts, & que l'on ne voie dans nôtre vie que de ces œuvres éclairées par la verité; parce que s'il y en a quelque partie où nous nous donnions la liberté de suivre nos fantaisies, nous serons exposez par-là aux ataques du demon. Il n'a point de droit sur les œuvres de lumiere: mais toutes les œuvres de tenebres lui apartiennent, & il en prend ocasion de former des desseins pour nôtre perte.

VII. ENFIN la derniere consequence que l'Apôtre tire de ces trois états, c'est que nous devons tâcher *de marcher avec bienseance comme dans le jour:* SICUT *in die honestè ambulemus.* Et cette bienseance qu'il nous prescrit, est bien differente de la bienseance humaine; quoique la bienseance humaine puisse servir à nous la faire comprendre. Vivre avec bienseance à l'égard des hommes, c'est ne rien faire qui puisse choquer ceux qui nous

Rom. 13 13.

voient. Mais comme ils ne voient que l'exterieur, on ne leur doit auſſi qu'une bienſeance exterieure. Il n'en eſt pas de même de ce jour dont parle l'Apôtre. Nous y avons Dieu, ſes Anges & ſes Saints pour ſpectateurs. Ainſi marcher avec bienſeance à l'égard de Dieu, c'eſt ne rien faire qui puiſſe bleſſer ſes yeux, & qui puiſſe être condamné par les Anges & par les Saints, lorſqu'il plaît à Dieu de leur faire connoître nos mouvemens & nos penſées. Tout eſt donc compris dans cette bienſeance, l'interieur & l'exterieur de nos actions. Et c'eſt pourquoi les Saints l'ont portée juſqu'à ſe tenir dans une auſſi exacte modeſtie lors qu'ils étoient ſeuls, que lors qu'ils étoient à la vûë des hommes; parce qu'ils ſe regardoient comme étant toûjours à la vûë de Dieu & de ſes Anges, à qui ils croioient devoir un reſpect beaucoup plus grand que celui que l'on rend aux hommes.

VIII. *Ne vous laiſſez point aller aux débauches & aux ivrogneries.* v. 13.

Quoique l'Apôtre ſaint Paul parle à de nouveaux Chrétiens qui avoient encore la premiere ferveur de la grace qu'ils avoient reçûë, il ne laiſſe pas de les avertir d'éviter les déreglemens les plus groſ-

siers. Un Chrétien qui connoît sa foiblesse, doit toûjours craindre les precipices dont il a été tiré. *Les vices*, dit un paien, *ne s'aprivoisent jamais de bonne foi*; VITIA *nunquam bonâ fide mansuescunt*. Il reste toûjours une pente dans la nature, qui nous y precipiteroit si Dieu nous abandonnoit à nous-mêmes. Il est donc bon de les craindre, & de ne se croire pas incapable d'y tomber. C'est la fin de l'exhortation que l'Apôtre fait aux Romains dans les paroles de l'Epître de ce jour, qui doivent être particulierement precieuses aux fidelles; parce que Dieu a voulu s'en servir pour la conversion de saint Augustin, comme on le voit dans ses Confessions. Mais avec ces vices grossiers l'Apôtre en joint de plus spirituels, qu'il met au même rang. C'est la contention & la jalousie, qui ont pour source l'orgueil. Car ne pouvant souffrir l'élevation des autres, ou il s'efforce de les rabaisser par ce qu'on apelle *contention*, ou il se ronge en secret par une maligne jalousie, qui lui fait regarder le bien du prochain comme son propre mal.

IX. *Mais revêtez-vous de notre Seigneur* JESUS-CHRIST. v. 14.

CE que l'Apôtre recommande aux Chrétiens par ces paroles: *Revêtez vous*

de notre Seigneur JESUS-CHRIST, n'eſt pas qu'ils ne s'en revêtent qu'exterieurement, & qu'ils faſſent paroître au dehors une fauſſe aparence de pieté. Ce ſeroit leur commander une hipocriſie, & leur conſeiller ce que dit ſaint Bernard de quelques-uns, qu'ils ne détruiſent pas le vieil homme, mais qu'ils le couvrent du nouveau. Il veut qu'ils ſoient revêtus de JESUS-CHRIST non-ſeulement au dehors, mais au dedans, & dans le fond de l'ame. Car l'ame eſt revêtuë de ſes diſpoſitions, & de ſes mouvemens interieurs, paroiſſant aux yeux de Dieu telles que ſont ces diſpoſitions & ces mouvemens. Elle eſt donc revêtuë de JESUS-CHRIST quand on ne voit en elle que les inclinations & les ſentimens de JESUS-CHRIST. JESUS-CHRIST n'eſt donc pas un vêtement exterieur qui ne couvre & n'orne que la ſurface. Il doit couvrir notre ame, comme le feu couvre un fer rouge. Il nous couvre en nous penetrant par ſa verité, & en nous embraſant par ſa charité: & c'eſt en cette maniere que l'Apôtre exhorte les Romains à ſe revêtir de JESUS-CHRIST.

SUR L'EVANGILE DU I. DIMANCHE DE L'AVENT.

EVANGILE. *Luc* 21. 25.

EN ce tems-là JESUS dit à ses Disciples : Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune & dans les étoiles : & sur la terre les nations seront dans l'abatement & dans la consternation, la mer faisant un bruit effroiable par l'agitation de ses flots : & les hommes demeureront pâmez de fraieur dans l'atente des maux dont tout le monde sera menacé : car les vertus des cieux seront ébranlées ; & alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance, & une grande majesté. Pour vous, lors que toutes ces choses commenceront d'arriver, regardez en haut, & levez la tête, parce que vôtre redemption est proche. Il leur proposa ensuite cette comparaison : Considerez, dit-il, le figuier & les autres arbres ; lors que vous voiez qu'ils commencent à pousser, vous reconnoissez que l'été est proche. Ainsi lors que vous verrez arriver ces choses, sachez que le roiaume de Dieu est proche. Je vous dis en verité, que cette generation d'*hommes* ne finira point, que tout cela ne soit acompli. Le ciel & la terre passeront ; mais mes paroles ne

passeront point. (Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'apesantissent par l'excez des viandes & du vin, & par les inquietudes de cette vie ; & que ce jour ne vous vienne tout d'un coup surprendre : car il enveloppera comme un filet tous ceux qui habitent sur la face de la terre. Veillez donc en priant toujours, afin que vous soiez rendus dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront, & de comparoître avec confiance devant le Fils de l'homme.)

EXPLICATION.

I. ON peut dire que l'Evangile est la science de craindre & d'aimer, & de craindre pour aimer. Car la plus grande disposition pour aimer ce qui doit être aimé, c'est de craindre ce qu'il faut craindre. Ainsi rien n'est plus naturel que ce que pratique l'Eglise aujourd'hui par l'Evangile qu'elle fait annoncer à ses enfans au commencement de l'Avent. Son dessein est de les preparer à recevoir avec amour Jesus Christ naissant. Mais pour le leur faire recevoir ainsi, elle leur aprend à le craindre. Elle commence par la crainte, quoi qu'elle tende principalement à l'amour, parce qu'elle sait que rien n'est plus capable d'affoiblir dans l'ame le mauvais amour qui l'atache aux creatures, que de lui proposer des objets de crainte aussi réels & aussi veritables, que

les biens qu'elle cherche dans la poſſeſſion des creatures ſont vains & imaginaires. Cette crainte, quand elle eſt vive & qu'elle s'eſt emparée du cœur, non-ſeulement empêche de commettre les actions criminelles; mais en apliquant l'ame à des objets qui la touchent plus fortement, elle la détourne de penſer à ceux auſquels elle étoit attachée; & par-là elle diminuë inſenſiblement cette attache, & la met en état d'être facilement ſurmontée par l'amour de Dieu.

II. Or entre les objets de terreur, l'Egliſe n'a point cru en pouvoir propoſer de plus utile & de plus efficace que celui de Jesus Christ conſideré dans ſon ſecond avenement. Et pour le concevoir comme il faut, on doit avoir dans l'eſprit, que Dieu en envoiant ſon Fils au monde, l'a rendu, ſelon ſon humanité même, le Roi & le Maître de tous les hommes; en ſorte qu'il leur eſt impoſſible de ſe ſouſtraire à ſon empire. Mais il exerce en deux manieres bien differentes cet empire qui lui apartient & que perſonne ne lui peut ravir. L'une eſt celle d'une juſtice ſevere & inexorable, par laquelle il dominera à jamais les reprouvez, & leur fera ſouffrir les juſtes peines qu'ils ont meritées. L'autre eſt celle d'une miſericorde

pleine d'amour, par laquelle il comblera de toutes sortes de biens dans toute l'éternité ceux qui l'auront aimé dans le tems. On ne sauroit éviter l'un ou l'autre de ces deux empires : & quiconque ne s'assujettira pas à l'amour de JESUS-CHRIST, sera necessairement assujetti à sa justice. Le dessein de l'Eglise est donc de nous porter à nous ranger à l'empire de l'amour de JESUT-CHRIST. Mais pour nous y disposer, elle trouve à propos de nous faire considerer que c'est l'unique moien de ne tomber pas dans celui de sa justice. Et c'est comme si elle nous disoit : Ne vous y trompez pas, celui dont nous nous disposons à celebrer la naissance temporelle, est votre maître necessaire, naturel, & inévitable. S'il ne regne pas sur vous par son amour, il y regnera par sa severité ; & cette severité sera si terrible, que les avertissemens qu'il en donnera aux hommes pour les porter à l'éviter, les feront secher de fraieur.

III. IL est donc utile à tous les Chrétiens d'entrer dans cet esprit de l'Eglise, de s'apliquer aux objets de terreur qu'elle leur propose, & de tendre à l'amour de JESUS-CHRIRT par le degré de sa crainte. Aussi le demon qui sait les avantages qu'ils en peuvent tirer, emploie toute son

adreſſe pour étouffer en eux la crainte de Dieu auſſi bien que ſon amour. Et ce qui eſt bien terrible, c'eſt qu'il y réüſſit à l'égard de la plûpart des hommes. Car il eſt preſque auſſi rare d'en trouver qui ſoient bien touchez de la crainte de la juſtice de Dieu, que d'en voir qui ſoient veritablement penetrez de ſon amour. L'homme eſt ſi leger & ſi vain, ſi aiſé à tromper par de fauſſes eſperances, que tout ſuffit preſque pour le raſſurer contre les objets les plus terribles. Les uns ſe délivrent de la crainte par des doutes volontaires fondez ſur de pures fantaiſies. Les autres regardent toûjours les choſes terribles comme éloignées, & croient être en droit par-là de s'exemter de les craindre. Les autres s'imaginent qu'il ſera toûjours en leur pouvoir de les éviter quand ils voudront, & qu'ils le voudront ſans peine : & il ſuffit aux autres pour ne les pas craindre, d'en éloigner la penſée.

IV. C'EST pour marquer cette legereté des hommes que l'Evangile nous propoſe deux choſes qui ſemblent contraires, mais que leur inconſtance fait bien allier. Car elle nous dit d'une part que les hommes ſecheront de peur à la vûë des ſignes qui precederont le jugement ; & elle nous dit de l'autre que le jugement les ſurprendra

occupez aux actions ordinaires de la vie, & vivant dans une entiere ſecurité. C'eſt que ces ſignes n'étant pas continuels & aiant des intervalles, les hommes du monde ſe raſſureront ſans raiſon dans ces intervalles, & reprendront leur train ordinaire de vie, en attribuant ce qu'ils auront vû à quelque cauſe naturelle, plûtôt qu'à un avertiſſement de Dieu : & par ces moiens que le diable leur fournira, ils ſe mettront au-deſſus des menaces de Dieu, & ſe les rendront inutiles.

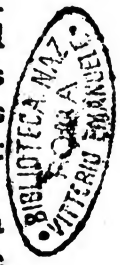
V. L'EGLISE qui n'ignore pas cette foibleſſe des hommes, ne laiſſe pas de propoſer à ſes enfans des objets de terreur ; parce qu'elle eſpere que Dieu joignant ſes impreſſions ſecretes à la voix exterieure de ſes miniſtres, empêchera que le demon ne ſe joüe de leur legereté. Elle emploie pour cela principalement les ſignes qui precederont le dernier avenement de JESUS-CHRIST, & les dernieres plaies dont Dieu frapera les hommes endurcis pour les porter à ſe convertir. Mais elle nous donne lieu par-là de faire le même uſage de tous les autres fleaux de Dieu, & de tous les maux par leſquels il exerce ſa juſtice ſur eux dans le cours des ſiecles. Car tous ces maux & tous ces fleaux, comme les guerres, les famines,

les peſtes, les maladies, les injuſtices, les violences que Dieu permet, ſont ſelon les Peres, des avertiſſemens qu'il nous donne de la rigueur de ſa juſtice. Ce ſont des avant coureurs & du jugement dernier qui ſera le grand jour de la juſtice de Dieu, & du jugement particulier qu'il portera de chacun de nous à l'heure de notre mort. Tout cela nous avertit que Dieu eſt en colere contre les pechez des hommes; qu'il les punira rigoureuſement, & que nous n'avons qu'un ſeul moien de détourner les maux dont il nous menace, qui eſt de nous convertir ſerieuſement à lui. Si nous ſommes enveloppez dans ces maux, il faut confeſſer l'équité de ſes jugemens, les accepter avec ſoumiſſion, & s'en ſervir pour éviter les maux de l'autre vie en ſouffrant humblement ceux de celle-ci. Et quand nous n'y aurions point de part, nous n'avons pas moins de droit & d'obligation d'en conclure que Dieu eſt terrible, & qu'on ne ſauroit trop craindre la rigueur de ſes jugemens.

S Greg. moral. lib. 21. c. 17.

VI. Qui regarderoit les maux & les miſeres du monde avec cet eſprit, trouveroit par tout des ſujets de crainte; parce qu'il trouveroit par tout des maux & des miſeres ſans nombre. Il ne manque-

toit jamais de Predicateurs. Il entendroit de toutes parts retentir cette voix de JESUS-CHRIST : *Si vous ne faites penitence vous perirez tous.* Et il ne trouveroit point d'autre moien de s'en garantir que de suivre cet avertissement de JESUS-CHRIST. Il auroit recours à sa bonté & à sa misericorde. Il se disposeroit par cette terreur à le recevoir avec amour dans sa premiere naissance, puis que c'est la fin & le but de cette naissance. C'est ce qu'il pretend & ce qu'il desire de nous. C'est-là le sens du langage terrible & divin de ces signes que l'Église nous met en ce jour devant les yeux. Luc. 1. 5.



VII. MAIS ce n'est pas neanmoins la seule verité dont Dieu pretende instruire les hommes par les maux qu'il leur envoie, & les fleaux dont il les frape, que celle de la rigueur de sa justice, & de la necessité de l'éviter par une solide conversion. Il nous marque par son Evangile qu'il nous veut iustruire d'une verité consolante qui releve autant les cœurs des veritables Chrétiens, que la premiere semble être capable d'abatre ceux des pecheurs. Si les signes qui precederont le jugement doivent donner aux pecheurs des sentimens de terreur, parce qu'ils leur marquent que le jour de la rigueur de Dieu

eſt proche, ils doivent auſſi donner de la joie & de la confiance à ceux qui l'aiment & qui vivent dans la pratique d'une vie ſainte & chrétienne ; parce qu'ils leur marquent que le tems de leur recompenſe eſt proche ; que JESUS-CHRIST eſt prêt d'entrer dans la parfaite poſſeſſion de ſon roiaume & de regner avec tous ſes élus ; que le peché va être entierement détruit avec tous ſes effets, c'eſt à dire, avec la concupiſcence, les miſeres, & la mort. Et ces penſées ſont pour les ames penetrées de l'amour de JESUS-CHRIST, la plus puiſſante conſolation qu'elles puiſſent recevoir en cette vie. L'Egliſe n'a donc pas moins de ſoin de nous propoſer cette ſeconde ſignification de ces ſignes, que la premiere ; & elle deſire que ſes enfans, ſelon l'état où ils ſeront, s'apliquent à l'une & à l'autre. Si leur conſcience eſt troublée par le ſouvenir de leurs pechez ; s'ils ont beſoin d'y remedier par une ſerieuſe penitence, qu'ils entrent dans les ſentimens de terreur auſquels ils ſont portez par la meditation du jugement dernier & des ſignes épouvantables dont il ſera precedé. Mais s'ils ont fait depuis long-tems une veritable penitence ; s'ils marchent avec fidelité dans la voie des commandemens

de Dieu, s'ils ſont preſſez de l'amour de JESUS-CHRIST, elle deſire que ſans renoncer abſolument aux ſentimens de crainte qui ſont toûjours utiles aux ames en cette vie pour les entretenir dans l'humilité, ils y joignent neanmoins les ſentimens de joie & de confiance que la vûë de la gloire de JESUS-CHRIST & de leur parfaite redemption leur doit donner.

VIII. COMME il faut étendre les ſignes du jugement de Dieu à tous les fleaux dont il frape les hommes dans le cours des ſiecles; parceque ce ſont des effets de ſa colere & des avertiſſemens qu'il nous donne de l'apaiſer par la penitence, les ames chrétiennes doivent de même tirer de ces maux des ſentimens de confiance, de joie, & d'eſperance de leur délivrance prochaine. Car la plûpart des maux humains ſe terminent à la mort, & n'étonnent les hommes que parce qu'ils y conduiſent. Ainſi en avertiſſant les juſtes que leur mort eſt proche, ils les avertiſſent en même-tems que leur délivrance eſt proche. S'ils ſont attaquez par les maladies, c'eſt JESUS-CHRIST qui s'avance vers eux pour les délivrer, & qui les oblige à s'avancer auſſi vers lui par leurs deſirs, & de lui dire : *Venez, Seig-*

neur, JESUS: VENI, *Domine* JESU. Tous les autres maux qui ne les menacent pas preciſément de la mort, ne doivent pas laiſſer de produire le même effet. Car ce ſont des paiemens que Dieu exige d'eux pour n'avoir plus qu'à les recompenſer en l'autre vie. C'eſt la partie qui leur eſt échuë des ſouffrances que JESUS-CHRIST a diſtribuées à tous ſes membres, & ils doivent eſperer qu'après y avoir ſatisfait, leur œuvre étant ainſi conſommée, il les retirera de ce monde pour les couronner.

IX. AINSI rien n'eſt plus different que les maux dont Dieu frape les hommes dans cette vie ſelon les perſonnes qui les reçoivent. Ces maux ſont pour les pecheurs endurcis les commencemens des ſuplices qui les attendent. Ils ſont pour les pecheurs penitens des remedes ſalutaires, qui leur imprimant des ſentimens de crainte, les détachent inſenſiblement du monde, & les diſpoſent à une entiere converſion. Et ils ſont pour les juſtes & les vrais Chrétiens des marques de leur redemption, des avant-coureurs du roiaume éternel de JESUS-CHRIST, & des ſujets de confiance & de joie. Quelque compaſſion que nous aions donc des miſeres publiques, quelque deſir que nous

aions

aions de les ſoulager, nous ne devons pas ignorer que Dieu en tire de grands biens pour le ſalut de ſes élus, & qu'ordinairement les proſperitez temporelles ſont plus à craindre que ce qu'on apelle fleaux & calamitez. Rien n'eſt plus terrible que d'être hors de ſoi & de n'avoir rien qui y rapelle; & qui remettant devant les yeux de l'ame la juſtice & la miſericorde de Dieu, l'avertiſſe qu'elle n'eſt pas pour ce monde ici. L'état de ces gens qui ſecheront de fraieur à la vûë des ſignes du jugement, eſt bien effroiable; & nous avons ſujet de demander à Dieu d'en être délivrez, parce que les perſonnes foibles doivent toûjours aprehender d'être renverſées par les grands maux. Mais l'état de *ceux qui paſſent leur vie dans* la paix & *dans les biens, qui n'ont point de part aux travaux des hommes, & qui ne ſont point châtiez avec eux*, l'eſt encore beaucoup davantage; parce qu'il eſt plus facile de s'y corrompre & de s'y perdre, & plus difficile d'en bien uſer. Cependant c'eſt cet état qui eſt l'objet des ſouhaits des hommes. *Job.* 21. 13. *Pſal.* 72. 5.

X. Il ne faut pas s'étonner de ce que Jesus-Christ apelle la felicité dont il recompenſera ſes élus, du nom de *redemption: Quoniam appropinquat redemp-*

tio veſtra, ni de ce qui les repreſente par ce terme comme captifs, & comme ne devant être délivrez de la captivité qu'au dernier jour : car encore que dès cette vie même JESUS-CHRIST ſoit leur ſauveur, & qu'il les ait délivrez de la domination du diable & de la concu-
Coloſſ. piſcence, en *les arrachant*, comme dit
1. 13. ſaint Paul, *de la puiſſance des tenebres*, ils ne laiſſent pas d'être encore captifs en pluſieurs autres manieres dont ils ne ſeront délivrez qu'en l'autre vie. Leur eſprit eſt captif, parce qu'il eſt aſſujetti à mille penſées qui le troublent & l'agitent malgré qu'ils en aient. Il ne voit la verité qu'à demi, & il ſe gliſſe dans ſes connoiſſances une infinité de fauſſetez vraiſemblables qui le trompent. Leur volonté eſt captive, parce qu'il lui échape, contre ſon gré, une infinité de deſirs qui a déchirent, la portent au peché, & la détournent de Dieu. Leur corps eſt captif, parce qu'il ſe corrompt tous les jours, & qu'en ſe corrompant il apeſantit l'ame, & la rend languiſſante dans ſes actions. Or dans cette langueur de l'ame l'amour qu'elle porte à Dieu ne ſauroit être fort vif. Voilà ce qui fait la peine des Saints en cette vie, & qui la leur rend dure & ennuieuſe. C'eſt ce qui leur fait

dire avec David : *Helas que mon exil eſt long ! Je vis ici comme un étranger parmi les tentes de Cedar : mon ame eſt ici étrangere.* Et c'eſt la délivrance de cet état miſerable que JESUS-CHRIST leur promet, & dont il veut que l'aproche marquée par les ſignes qui precederont le jugement general, leur donne de la confiance & de la joie. *Pſalm. 119.6.*

XI. IL paroît par la parabole du figuier que JESUS-CHRIST aporte, que les ſignes de ſon dernier avenement ſeront clairs aux juſtes qui vivront en ce tems-là, en même tems qu'ils ſeront negligez ou ignorez par les autres. Il y a une infinité de langages de Dieu que les hommes ſont coupables de ne point entendre ; parce que c'eſt leur cupidité qui les en empêche. Ces langages ſont clairs en ſoi ; mais les hommes ſe forment des nuages volontaires pour n'y rien comprendre. C'eſt ce qui fait voir combien nous avons interêt de purifier notre cœur, puis que ſans cela on ne comprend pas la plus grande partie de ce que Dieu nous dit, & qu'on laiſſe inutiles une infinité d'inſtructions qu'il nous donne par les évenemens de ce monde, dont il ne laiſſera pas de nous demander compte au jour de ſon jugement.

XII. Quoique nous ne soions peut-être pas du nombre de ceux qui verront ces signes épouvantables, & qu'ainsi nous n'aions pas le même droit qu'eux de conclure que le jugement est proche; neanmoins ce que Jesus-Christ ajoûte de l'immutabilité de sa parole, nous doit donner en tout tems les mêmes sentimens que si nous étions en ce tems-là, & que nous fussions témoins de ces signes. Car puis que nous sommes assûrez par la parole de Dieu que ces signes arriveront, & qu'ils seront suivis de la consommation de la redemption & de la felicité des justes, nous pouvons les regarder en quelque sorte comme arrivez, & entrer déja par avance dans les mêmes sentimens qu'auront les élus de ce tems-là. Ce n'est rien que l'espace du tems qui nous en separe. Un tems fini ne peut être long. Il est donc vrai que le roiaume de Dieu est proche de nous, & que nous sommes prêts d'y entrer: & nous avons sujet non seulement dans la vûë de l'aproche de notre mort, mais aussi de celle du jugement dernier, d'avoir la même confiance & la même joie. Il suffit que cet heritage soit assuré à tous ceux qui persevereront dans la justice. Or il l'est par la fermeté immuable de la parole de Dieu.

SUR L'EPITRE DU II. DIMANCHE DE L'AVENT.

EPITRE. *Rom.* 15. 4.

MEs Freres : Tout ce qui eſt écrit, a été écrit pour notre inſtruction, afin que nous concevions une eſperance *ferme* par la patience & par la conſolation que les Ecritures nous donnent. Que le Dieu de patience & de conſolation vous faſſe la grace d'être toûjours unis de ſentiment & d'affection les uns avec les autres, ſelon *l'eſprit* de JESUS-CHRIST; afin que d'un même cœur & d'une même bouche vous glorifiyez Dieu le Pere de notre Seigneur JESUS-CHRIST. C'eſt pourquoi uniſſez-vous les uns avec les autres pour vous ſoûtenir mutuellement, comme JESUS-CHRIST vous a unis avec lui, *tant Juifs que Gentils*, pour la gloire de Dieu. Car je vous declare que JESUS-CHRIST a été le diſpenſateur & le miniſtre de l'Evangile à l'égard des Juifs circoncis; afin que Dieu fût reconnu pour veritable dans l'acompliſſement des promeſſes qu'il avoit faites à leurs peres; mais pour les Gentils *qui n'ont reçû aucune promeſſe*, ils n'ont qu'à glorifier Dieu de la miſericorde qu'il leur a faite, ſelon qu'il eſt écrit : C'eſt

pour cette raiſon, Seigneur, que je publierai vos louanges parmi les nations, & que je chanterai *des Cantiques* à la gloire de votre nom. Il eſt encore écrit : Rejouiſſez-vous, nations, avec ſon peuple. Et ailleurs : Nations, louez toutes le Seigneur : peuples, glorifiez-le tous. Iſaye dit auſſi : Il ſortira de la tige de Jeſſé un rejetton, qui s'élevera pour commander aux nations, & les nations eſpereront en lui. Que le Dieu d'eſperance vous comble de paix & de joie dans votre foi, afin que votre eſperance croiſſe toûjours de plus en plus par la vertu & la puiſſance du Saint Eſprit.

EXPLICATION.

I. L'ECRITURE ſainte n'eſt pas ſeulement, comme dit ſaint Auguſtin, une lettre que le Pere celeſte a adreſſée à tous les hommes ; mais c'eſt une lettre que notre Pere a écrite à chacun de nous en particulier. Car elle eſt tellement commune à tous, que Dieu l'a deſtinée à l'inſtruction de chaque fidele ; qu'il l'a euë en vûë en particulier, & que c'eſt pour lui qu'il a fait écrire les inſtructions qu'elle contient. C'eſt donc une negligence inſuportable de ne daigner pas même ouvrir cette lettre de notre Pere, ni s'informer de ce qu'il nous y dit. Et ſi ceux qui feroient paroître ce dédain à l'égard de la lettre d'un Roi de la terre, meriteroient d'en être ſeverement punis ; on peut juger de ce que merite le mépris

que les hommes font de l'Ecriture en negligeant de s'instruire des veritez que Dieu nous y a fait annoncer.

II. MAIS ce n'est pas assez de l'ouvrir & de la lire, il faut y chercher ce que Dieu nous y a voulu aprendre. L'Apôtre nous declare qu'elle est écrite pour notre instruction : & expliquant quelle est cette instruction, il dit qu'elle est destinée à nous instruire dans *la patience*, & à nous donner *la consolation* dont nous avons besoin. Quiconque donc cherche autre chose dans l'Ecriture ; qui ne s'y instruit pas dans la patience ; qui n'y trouve pas cette consolation, n'y cherche pas ce que Dieu veut lui aprendre. Savoir les questions curieuses de l'Ecriture ; demêler les genealogies ; acorder les points d'histoires & de chronologie qui paroissent embarrassez ; être savant dans les questions qu'on forme sur la lettre, n'est pas savoir l'Ecriture. Ce n'est pas que ceux qui font profession de science ne se puissent instruire utilement de ces choses, pourvû qu'ils soient persuadez que qui en demeure-là ne sait encore rien dans l'Ecriture ; parce qu'elle n'est pas faite pour donner la pâture à nos esprits, mais pour servir de nourriture à nos cœurs. Ainsi il arrive fort souvent que ceux qui y paroissent v. 6.

peu habiles, y ſont au contraire tres-ſavans.

III. L'APÔTRE reduit les inſtructions de l'Ecriture à *la patience* & à *la conſolation*; parce que la patience a pour objet toutes les choſes penibles qu'il faut ſouffrir, & la conſolation toutes les veritez conſolantes; c'eſt à-dire, que l'une regarde tous les maux, l'autre tous les biens. Mais il ne faut pas reduire ces choſes penibles à ce qui eſt ſeulement penible aux ſens. Il n'eſt pas dit ſeulement: *In dolore ſuſtine*: AIEZ *patience dans vos douleurs*; mais il eſt dit auſſi: *In humilitate tua patientiam habe*: AIEZ *patience dans votre humiliation.* Il eſt quelquefois plus penible de ſouffrir une longue humiliation qu'une longue douleur. Il ne faut pas ſouffrir les maux, il faut ſouffrir les hommes qui les cauſent; leurs humeurs, leurs caprices, leurs chagrins, leurs injuſtices, & il faut ſouffrir tout cela avec douceur & avec amour. Il ne faut pas ſouffrir ſeulement les autres hommes, il ſe faut ſouffrir ſoi-même, la mortalité de ſon corps, les foibleſſes & les tenebres de ſon eſprit, & enfin ſes propres pechez, dont il faut porter l'humiliation ſans s'abatre & ſans ſe décourager. Il ne faut pas ſeulement ſouffrir & les hommes & ſoi-même; mais

Eccli. 2. 4.

il faut auſſi ſouffrir la conduite qu'il plaît à Dieu de tenir ſur nous. Elle n'eſt pas toûjours conforme à nos inclinations. Dieu a ſes tems & ſes retardemens qui ne s'acordent pas toûjours avec nos impatiences & nos deſirs ; & c'eſt pourquoi l'Ecriture nous recommande de nous y aſſujettir : *Souffrez*, dit-elle, *les retardemens de Dieu* : SUSTINE *ſuſtentationes Dei*. *Eccli.* 2. 3. La patience même ne ſe pratique pas ſeulement, ſelon l'Ecriture, à l'égard des biens & des bonnes actions, parce qu'il eſt difficile d'y perſeverer. C'eſt pourquoi l'Ecriture nous recommande la patience dans les bonnes œuvres : *Patientiam boni operis*. *Rom.* 2. 7. Elle nous aſſure que la ſemence de l'Evangile ne porte du fruit que lors qu'on attend ce fruit *avec patience*. *Luc.* 8. 15. C'eſt une choſe penible que de continuer de bonnes œuvres lors qu'on n'en voit pas les fruits & les recompenſes : ce qui fit que la femme de Tobie ſe laiſſant aller à l'impatience, lui dit : *Il eſt clair que votre eſperance eſt vaine ; & l'on voit preſentement l'inutilité de vos aumônes*. *Tob.* 2. 22. L'Ecriture nous exhorte à pratiquer la patience en toutes ces manieres, & elle nous fournit dans chacune de puiſſantes conſolations pour nous y ſoutenir : c'eſt pourquoi *la patience & la conſola-* *v.* 4.

tion ſont attribuées à l'Ecriture par ces paroles de ſaint Paul : *Patientiam & conſolationem Scripturarum.*

IV. SAINT Paul nous repreſente *l'eſperance* comme un fruit de la patience & de la conſolation. *Afin*, dit-il, *que par la patience & la conſolation des Ecritures nous aions l'eſperance.* Cependant c'eſt l'eſperance même qui nous conſole dans les maux; & c'eſt pourquoi l'Apôtre la compare à une ancre ferme & aſſurée, qui nous tient immobiles dans les tempêtes & les agitations de cette vie. Mais c'eſt qu'il y a de deux ſortes d'eſperances. L'une qui precede la patience, l'autre qui la ſuit. L'une qui la produit, l'autre qui en eſt la recompenſe. Car il ne faut pas s'imaginer que l'eſperance d'un homme qui n'a encore rien ſouffert, ſoit pareille à celle des perſonnes qui ont été long tems exercées dans la patience. Celle qui ſuit la patience eſt tout autrement vive & forte. Elle nous fait goûter en quelque maniere par avance les biens qu'elle nous fait eſperer. Telle étoit l'eſperance des Martirs ; & c'eſt ce que l'Ecriture nous promet quand elle nous dit : *Vos conſolations, Seigneur, ont rempli de joie mon ame, à proportion des penſées de trouble qui ont agité le fond de mon cœur.* La me-

Hebr. 6. 19.

Pſalm. 93. 19.

sure des consolations de Dieu est celle des souffrances. Voilà l'esperance qui naît de la patience, & que saint Paul lui attribuë comme son effet. *v.* 5. *v.* 15.

V. La patience, la consolation, l'esperance sont attribuées à l'Ecriture dans le commencement de cette Epître; & dans la suite ces mêmes vertus sont attribuées à Dieu, qui est apellé par cette raison *le Dieu de patience*; *le Dieu de consolation*, *le Dieu d'esperance*. C'est que ces effets conviennent à Dieu & à l'Ecriture, mais differemment. Dieu est la veritable source de ces vertus. Il faut que ce soit lui qui les verse dans le cœur; mais il se sert de l'Ecriture comme d'un instrument & d'un moien, afin de cacher ses operations divines. Il faut donc pour les obtenir, non-seulement s'adresser à Dieu par la priere, mais se servir même des moiens qu'il emploie ordinairement pour cela, qui est la lecture & la meditation de l'Ecriture. Il faut se soumettre à la conduite ordinaire de Dieu; pratiquer les moiens qu'il nous a prescrits; & ne pas pretendre qu'il agisse sur nous d'une maniere extraordinaire.

VI. L'Apôtre saint Paul souhaite dans la suite, que *le Dieu de patience* donne aux Romains à qui il parle, une par-

VII. *C'eſt pourquoi uniſſez-vous les uns avec les autres, pour vous ſoutenir mutuellement, comme* JESUS *vous a unis avec lui*, tant Juifs que Gentils, *pour la gloire de Dieu.* v.7.

SAINT PAUL invitant les Chrétiens à s'unir les uns aux autres, leur en propoſe le plus parfait modele & le plus puiſſant motif dont on ſe puiſſe ſervir. C'eſt l'union que JESUS-CHRIST a bien voulu avoir avec nous, en nous faiſant membres de ſon corps, & nous uniſſant par-là avec ſon Pere même. Car qui peut refuſer de s'unir avec ſes freres après cet exemple? Quelle proportion y a-t-il de la perfection ſouveraine de JESUS-CHRIST avec l'imperfection & les défauts de ſes membres?

Qui les connoît mieux que JESUS-CHRIST à qui rien ne peut être caché, & qui a toute une autre idée des moindres défauts que celle que les hommes en peuvent avoir? Cependant quand il a juſtifié un Chrétien, & qu'il l'a rendu le Temple du Saint Eſprit, il ne le ſepare point de la charité, ni de l'union de ſon corps pour tous les défauts qui ne lui font point perdre la grace. Il le ſouffre, il le corrige peu à peu de ſes imperfections, & il les tolere cependant avec une

patience admirable. C'eſt le modele que nous nous devons propoſer. Nous devons ſouffrir en nos freres tout ce que Dieu y ſouffre ; & nous devons demeurer unis à eux, tant qu'il y a de l'aparence qu'ils ſont unis à Dieu. Mais c'eſt en même tems ce qui découvre l'injuſtice de nos deſunions. Nous ſommes choquez des plus petits défauts de nos freres par raport à nous : & ce qui ne les deſunit point d'avec Dieu, ne laiſſe pas de les deſunir d'avec nous. Et nous ſommes au contraire tres peu touchez des qualitez eſſentielles à tous les bons Chrétiens, par leſquelles ils regardent Dieu comme leur Pere, & le preferant à toutes choſes, l'aiment par une charité qui les rend juſtes devant ſes yeux.

VIII. Les Juifs ſe preferant aux Gentils, & aiant de l'éloignement pour eux ; & au contraire les Gentils ſe preferant aux Juifs, & pretendant avoir de l'avantage ſur eux dans la Religion de Jesus-Christ ; ſaint Paul entreprend dans la ſuite de cette Epître de faire reſpecter les Juifs par les Gentils, & les Gentils par les Juifs; afin d'humilier ainſi les uns & les autres, en leur aprenant à conſiderer plutôt les avantages des autres que les leurs propres. Car le propre

de la vanité eſt de ne conſiderer en ſoi que ce qui nous releve, & de ne voir dans les autres que ce qui les rabaiſſe à notre égard. Saint Paul veut qu'on faſſe tout le contraire. Ainſi il releve les Juifs à l'égard des Gentils par cette conſideration importante, que JESUS-CHRIST avoit été *miniſtre de la circonciſion*; c'eſt-à-dire, qu'il n'avoit été envoié proprement que pour les Juifs, comme il le dit lui même: *Ie n'ai été envoié qu'aux brebis de la maiſon d'Iſraël qui ſont perduës.* Matth. 15. 24. Il devoit bien dans la ſuite faire annoncer l'Evangile aux Gentils, & il en donna la commiſſion à ſes Apôtres après ſa reſurrection; mais pour lui, il ſe renferma dans ſon miniſtere, & ne prêcha proprement qu'aux Juifs; quoiqu'en certaines ocaſions il ait temoigné quelque bonté pour les Gentils. Rien n'eſt plus admirable que la condeſcendance de Dieu dans la diſpenſation de ſes veritez. JESUS-CHRIST a bien voulu s'accommoder à la diſpoſition des Juifs, & éviter pour un tems de leur dire les veritez dont ils avoient un trop grand éloignement. Ils avoient une extrême averſion pour les Gentils. Ils ne les croioient capables de devenir le peuple de Dieu qu'en devenant Juifs; ce qui ne ſe pou-

voit faire, selon la Loi, qu'avec beaucoup de tems & de longues ceremonies. JESUS-CHRIST leur a donc voulu épargner durant toute sa vie la découverte de cette verité : Qu'il ne faisoit aucune difference entre les Juifs & les Gentils, & qu'il ne considerоit dans les uns & dans les autres que la pureté du cœur. Et cela nous aprend qu'on peut faire beaucoup de fautes dans la dispensation de la verité, en découvrant trop tôt aux Chrétiens les veritez dont ils ne sont point capables ; en les chargeant d'un poids qui surpasse leurs forces, & en leur proposant à contre tems des maximes qu'une longue preocupation leur a rendu odieuses. D'où il est aisé de conclure, qu'il n'y a que l'esprit de Dieu qui puisse conduire la langue des Predicateurs & des Directeurs, & que sans cela ils ne sont capables par eux-mêmes que de faire haïr la verité au lieu de la faire aimer.

IX. LES Gentils avoient aussi leurs avantages sur les Juifs. Ils avoient reçû avec beaucoup plus de promtitude les veritez de l'Evangile ; & les Propheres avoient predit le concours des nations à la veritable Religion. L'Apôtre se sert donc aussi de cette raison pour humilier les Juifs à leur tour, en leur faisant voir

que les Gentils avoient plus contribué qu'eux à la gloire de l'Evangile ; qu'ils s'y étoient moins opoſez qu'eux , & qu'ils avoient témoigné plus de zele qu'eux pour une doctrine à laquelle ils n'avoient point été preparez. Rien n'humilie davantage les ames , que le ſouvenir de l'opoſition qu'elles ont euës à la verité , pendant que d'autres l'embraſſoient & la recevoient avec ſoumiſſion. C'eſt par-là que ſaint Paul s'eſt humilié toute ſa vie ; & c'eſt auſſi par-là qu'il veut que les Juifs ſe mettent au deſſous des Gentils , faiſant pratiquer aux uns & aux autres cette regle importante de la vie chrétienne : *Qu'il faut que chacun par humilité croie que les autres ſont au deſſus de lui.*

SUR L'EVANGILE DU II. DIMANCHE DE L'AVENT.

EVANGILE. *Matth.* 11. 2.

EN ce tems-là, Jean aiant apris dans la prison les œuvres *merveilleuses* de JESUS-CHRIST, il lui fit dire par deux de ses Disciples qu'il lui envoia : Etes-vous celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre ? JESUS leur repondit : Allez dire à Jean ce que vous avez entendu, & ce que vous avez vû. Les aveugles voient ; les boiteux marchent ; les lepreux sont gueris ; les sourds entendent ; les morts ressuscitent ; l'Evangile est annoncé aux pauvres : & heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale & de chûte. Lors qu'ils s'en furent allez, JESUS s'adressant aux peuples, leur parla de Jean en cette sorte : Qu'êtes vous allé voir dans le desert ? Un roseau agité du vent ? Qu'êtes-vous, *dis-je*, allé voir ? Un homme vêtu avec luxe & avec molleſſe ? Vous savez que ceux qui s'habillent de cette sorte sont dans les maisons des Rois. Qu'êtes-vous donc allé voir ? Un Prophete ? Oui certes, je vous le dis, & plus que Prophete : car c'est de lui qu'il a été écrit : J'envoie devant vous mon Ange qui vous preparera la voie.

EXPLICATION.

I. LE doute qui paroît dans ce procedé & dans ces paroles de saint Jean ne pouvant être imputé à saint Jean même, puis qu'il avoit rendu tant de témoignages à JESUS-CHRIST, & qu'il avoit été même assuré qu'il étoit le Messie, par la descente du Saint Esprit sur lui en forme de colombe; on ne le peut attribuer qu'aux disciples de saint Jean, qui avoient fait paroître en d'autres occasions leur jalousie contre JESUS-CHRIST. C'est donc uniquement pour les en guerir que saint Jean les envoie à JESUS-CHRIST, afin qu'il les instruisit lui-même.

Cette disposition des disciples de saint Jean, & la conduite qu'il tient envers eux, nous fournissent deux instructions importantes.

La 1. est, que quelque saintes que soient les personnes ausquelles on se lie, l'attache qu'on a pour elles n'en est pas plus sainte; & que bien loin de nous aider à nous avancer dans la voie de Dieu, elle y sert souvent au contraire d'un tres-grand obstacle. On fait son propre honneur de celui de la personne à laquelle on est attaché. On tend insensiblement à rabaisser tous ceux dont la reputation l'obscurcit. On a peine à souffrir ceux qui n'en

jugent pas comme nous, & l'on veut que le jugement que l'on en porte ſoit la regle de celui des autres. Si l'on fait quelque bien par ſon conſeil, Dieu y a beaucoup moins de part que l'homme qui le conſeille. On n'a de l'ardeur que quand on ſait qu'il ſera informé de ce que l'on fait; & l'on n'a que de la langueur quand il ne donne pas le mouvement à ce que l'on entreprend.

Enfin, il ſe gliſſe tant de miſeres dans ces attaches aux Directeurs, Directrices, Superieurs & Superieures, qu'on ne les ſauroit trop éviter; & l'on y eſt d'autant plus obligé, qu'étant couvertes d'un voile de pieté & de la penſée qu'on n'a que Dieu pour objet dans ces commerces de ſpiritualité, l'on s'y livre plus librement, & avec moins de reſerve & de precaution qu'aux défauts d'un autre genre.

II. La ſeconde choſe que nous aprend la conduite de ſaint Jean, c'eſt qu'un Directeur évangelique bien loin de vouloir entretenir ces attaches, doit au contraire avoir pour but de les rompre & de les détruire. Il doit tâcher d'aneantir l'homme, & de faire que Dieu regne uniquement dans les cœurs. Ainſi au lieu d'être complaiſant à ces ames attachées, & qui tâchent de lui plaire, il doit inſenſible-

ment les separer de soi & les lier à d'autres Directeurs, dans la conduite desquels il croit qu'elles chercheront Dieu plus purement. Saint Jean auroit pu instruire ses disciples de ce qu'étoit JESUS-CHRIST : mais il aprehenda que ce ne fût encore à cause de lui qu'ils le reconnussent pour le Messie. Il ne voulut donc pas qu'ils pussent lui attribuer leur foi. Il desira qu'ils se liassent à JESUS-CHRIST même ; & ce fut la raison pour laquelle il les envoia à JESUS-CHRIST, en pratiquant ainsi excellemment ce qu'il avoit dit lui même de JESUS-CHRIST & de soi : *Il faut qu'il croisse, & que je diminuë.* *Joan.* 3. 30.

III. IL semble par les termes dont il permit qu'ils usassent en s'adressant à JESUS-CHRIST, & lui marquant leur doute, qu'il lui étoit commun avec ses disciples : *Etes-vous*, lui dirent-ils, *celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre ?* Et ce fut sans doute un extrême rabaissement à S. Jean, de s'être comme revêtu de leur infirmité. Mais il savoit que JESUS-CHRIST entendroit bien ce langage, & que son intention ne lui seroit pas cachée : ainsi cette aparence de doute étoit une marque qu'il connoissoit parfaitement JESUS-CHRIST, & qu'il savoit qu'il connoissoit le fond de son cœur.

IV. JESUS-CHRIST au lieu de se rendre témoignage à lui-même qu'il étoit le Messie, renvoie ces disciples de saint Jean au témoignage de ses œuvres & de ses miracles; & il nous fait voir par-là que les miracles étoient la plus grande preuve de sa mission. La plûpart des propheties ne marquoient que le tems de la venuë du Messie, ou la race & la ville dont il devoit sortir; & ce qu'on en pouvoit conclure, c'est qu'il étoit venu, ou qu'il étoit prêt de venir. Mais les miracles apliquoient les propheties à la personne même de JESUS-CHRIST. Isaïe avoit predit que le Messie donneroit la vûë aux aveugles; qu'il feroit entendre les sours; marcher droit les boiteux. C'étoient les caracteres du Messie. Les miracles de JESUS-CHRIST, dont les disciples de S. Jean furent témoins, apliquoient ces caracteres à JESUS-CHRIST, & marquoient clairement qu'il étoit celui qu'Isaïe avoit predit, outre qu'en ce tems-là les plus grandes & les plus considerables propheties n'étoient pas encore acomplies, comme celle de la conversion des Gentils, de la ruine de Jerusalem, de la mort même du CHRIST. JESUS-CHRIST ne pouvoit donc mieux faire que de renvoier ces disciples de saint Jean au témoignage

Isa. 35. 5. 6.

de ſes œuvres ; d'autant plus que ces œuvres renfermoient en même tems la preuve des propheties, puis que ces œuvres mêmes étoient prédites.

V. Il ſemble étrange qu'entre les preuves que Jesus-Christ aporte pour montrer qu'il étoit le Meſſie, il ſe ſerve de celle-là, *que l'Evangile étoit annoncé aux pauvres*; puis qu'on jugeroit d'abord qu'il n'y en a point de plus aiſée à contrefaire, & que des ambitieux pourroient fort bien eſſaier de gagner des pauvres pour fortifier leur parti. Mais c'eſt qu'il ne faut pas la ſeparer des autres preuves, comme il ne faut pas ſeparer les autres preuves de celle là. Le Meſſie devoit rendre la vûë aux aveugles, l'ouie aux ſours, & en même tems annoncer l'Evangile aux pauvres. Ces choſes jointes enſemble ſe fortifient mutuellement. Les miracles marquent la puiſſance du Meſſie, & l'inſtruction des pauvres ſa bonté. Or le Meſſie ne devoit point avoir ni une puiſſance ſans bonté, ni une bonté ſans puiſſance.

VI. *Et heureux celui qui ne prendra point de moi un ſujet de ſcandale & de chûte.* v.6.

Jesus-Christ declarant heureux ceux à qui il ne ſeroit pas un ſujet de

ſcandale & de chute, fait voir qu'il eſt aiſé de tomber dans ce ſcandale, & il n'eſt pas difficile de le comprendre. Car il eſt impoſſible qu'on ne ſoit pas choqué de ce qui eſt contraire aux paſſions qui poſſedent notre cœur. Si donc il eſt poſſedé d'ambition & d'avarice, il n'eſt pas poſſible qu'il ne ſoit ſcandaliſé de JESUS-CHRIST; c'eſt à dire, qu'il ne haiſſe dans le fond ſon humilité & ſa pauvreté. Il n'y a que ceux dont les inclinations ſont conformes aux ſiennes, qui puiſſent n'être point choquez de la vie qu'il a menée: & comme cette diſpoſition eſt fort rare, il eſt au contraire fort ordinaire d'être ſcandaliſé de JESUS-CHRIST. Tous les Juifs ont été ſcandaliſez du peu d'éclat & de pompe avec lequel il a paru. Les Phariſiens avares & ſuperbes ont été ſcandaliſez de ſon deſintereſſement & de ſon humilité: & ce ſcandale qu'ils ont conçû leur aiant donné de l'éloignement de JESUS-CHRIST, a étouffé en eux toute l'impreſſion de ſes miracles. C'eſt pourquoi JESUS-CHRIST aiant emploié la preuve de ſes œuvres pour montrer aux diſciples de ſaint Jean qu'il étoit le Meſſie, y joint cet avertiſſement: *Que c'eſt un grand bonheur de n'être point ſcandaliſé en lui:* comme s'il leur eût dit:

Quelques

Quelques fortes & quelques convainquantes que ſoient les preuves que je vous aporte, elles vous ſeront inutiles ſi la corruption de vôtre cœur vous donne de l'éloignement de la vie que j'ai choiſie.

VII. ON s'imagine aiſément qu'on eſt exemt du défaut d'être ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, parce qu'on n'eſt plus tenté de ne le pas reconnoître pour Meſſie, & qu'on n'a pas l'inſolence de blâmer ouvertement ſes actions. Mais quand on a de l'averſion pour ce qu'il a choiſi, il eſt impoſſible qu'on ne condamne en effet ce choix, & qu'on ne prefere ſes propres penſées à celles de Jeſus-Chriſt. On le met au deſſous de ſoi & l'on ſe prefere à la ſageſſe même. Il eſt impoſſible de hair la ſageſſe ſans hair Jeſus-Chriſt; & il eſt impoſſible de hair Jeſus Chriſt, ſans être ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, c'eſt à dire, ſans y trouver un ſujet de chute. Ainſi ce ſcandale eſt un defaut general qui ſe rencontre dans tous les amateurs du monde: *Quiconque fait mal, hait la lumiere*; c'eſt à dire, qu'il hait la lumiere interieure de ſa conſcience qu'il tâche d'étouffer: & cette lumiere n'étant qu'un raion de la verité éternelle qui perce le cœur des méchans, & ne permet pas qu'ils ignorent entierement leurs déreglement, quiconque la *Ioan.* 3. 20.

hait est scandalisé de JESUS-CHRIST.

VIII. OUTRE cette maniere generale d'âtre scandalisé de JESUS-CHRIST, qui se rencontre dans tous les pecheurs, il y en a encore d'autres plus particulieres. Il y en a qui se forment certaines idées trop bornées de la vertu chrétienne, & qui ne la connoissant pas dans toute son étenduë, prennent ensuite la liberté de condamner tout ce qui n'est pas conforme à cette idée étroite qu'ils s'en sont formée. Les Pharisiens ne connoissoient point de vertu qui ne fût austere : & ainsi ils mépriſoient JESUS-CHRIST, parce qu'il menoit une vie commune.

Mais c'est qu'ils ne savoient pas que la vertu chrétienne aussi-bien que la grace qui en est la source, a plusieurs formes : outre que l'on peut pratiquer autant de mortification dans une vie qui paroît commune, que dans une profession ouverte d'austerité. C'est donc une grande source d'injustices & de jugemens temeraires que cette maniere de reduire la vertu chrétienne à l'étroit, & de supposer qu'il n'y en a point d'autre que celle dont nôtre fantaisie se sera formé l'idée sur nos inclinations particulieres.

IX. *Lors que les disciples de Jean s'en furent allez*, JESUS *s'adressant au peuple*

leur parla de Jean, &c. v. 7.

Il n'eſt point dit que Jesus-Christ ait loué ſaint Jean, lors que ſaint Jean lui rendit témoignage qu'il étoit le Christ. Il le loue preſentement, lors que ſelon l'aparence, il ſembloit en douter. Il obſerve de plus de ne le louer point en preſence de ſes diſciples, qui auroient pu le lui raporter, & il atend pour cela qu'ils s'en ſoient allez. Il n'eſt pas moins difficile de louer ſaintement les hommes, que de les blâmer charitablement. La louange & le blâme ſont des actions difficiles, qui ont beſoin de beaucoup d'égards & de precautions. Souvent les louanges ne ſont qu'un commerce de vanité. On loue ceux qui nous louent, ou de qui l'on eſpere être loué; & l'on ſe regarde preſque toûjours ſoi même dans les louanges que l'on donne aux autres. On veut paroître équitable; éviter le ſoupçon de jalouſie; plaire à ceux qui eſtiment ceux que l'on louë. Enfin, il y a bien peu de louanges qui ſoient comme celle de Jesus-Christ, des témoignages deſintereſſez de l'eſtime que l'on fait de ceux qu'on louë, & où l'on regarde uniquement l'utilité de ceux devant qui on leur donne ces louanges.

X. Le premier éloge que Jesus-Christ donne à ſaint Jean, eſt celui de la

fermeté. C'eſt auſſi la qualité la plus digne d'un Predicateur de la verité & d'un Miniſtre de Dieu. Car la verité ne changeant point, & n'étant jamais contraire à elle même, quiconque n'eſt attaché qu'à la verité, n'a pas lieu de changer de ſentimens. Ce ſont les divers interets des hommes qui ſont les cauſes ordinaires de leur inconſtance: car comme ces interets changent, ceux qui ont pour but de plaire aux hommes, ſont obligez de changer avec eux: & ces changemens ne manquant gueres d'être remarquez, privent d'autorité les Miniſtres de l'Egliſe en qui on les aperçoit. Ainſi il ne faut pas que les Predicateurs qui accommodent leurs ſentimens aux inclinations de ceux à qui ils parlent, & qui donnent lieu de les ſoupçoner de complaiſance & de flaterie, pretendent jamais faire aucun fruit ſolide, ni avoir de creance dans l'eſprit du peuple. C'eſt pourquoi Jeſus-Chriſt voulant augmenter celle de ſaint Jean, commence à le louer de ſa fermeté, en diſant qu'il
v.7. n'étoit pas comme *un roſeau agité du vent.*

XI. Le ſecond éloge que Jeſus Chriſt donne à ſaint Jean, eſt celui de l'auſterité, en demandant au peuple s'il avoit été dans le deſert pour y voir un homme vêtu avec delicateſſe & avec luxe: & par ces paroles

il le fait reſſouvenir de toutes les autres auſteritez qu'il avoit vû pratiquer à ſaint Jean. C'eſt encore une qualité dont les hommes ſont beaucoup frapez. Car la pente de la nature tendant à la molleſſe & au plaiſir, un Predicateur auſtere temoigne par-là qu'il ne vit point ſelon la pente de la nature. Ainſi cette louange s'acorde admirablement avec celle de la fermeté que Jeſus-Chriſt avoit déja donnée à S. Jean. Car on n'eſt inconſtant dans ſes ſentimens, que parcequ'on atend quelque choſe des hommes & qu'on a beſoin d'eux. Or ſaint Jean qui *vivoit de ſauterelles & de miel ſauvage*, faiſoit aſſez voir qu'il n'avoit pas beſoin des hommes, & que n'en atendant rien, il n'avoit pas beſoin de s'acommoder à leurs inclinations ni de rechercher leur faveur. C'eſt ce qui fait voir combien les Predicateurs ſont obligez d'éviter toutes les marques de delicateſſe & de molleſſe. Car il eſt impoſſible que paroiſſant delicats, ils ne paroiſſent dépendans des hommes : ce qui diminuë infiniment la creance qu'ils pourroient avoir, parce qu'on ſe défie toûjours que leur interêt pouvant changer, ils ne changent auſſi de langage & de ſentiment. *Matt.* 3. 4.

XII. Jeſus-Chriſt ne ſe contente pas de faire reſſouvenir le peuple des ver-

tus qu'il avoit pu remarquer dans saint Jean, il lui aprend de plus ce qu'il ne savoit pas, que non-seulement saint Jean étoit Prophete, mais qu'il étoit plus que Prophete, étant lui-même prophetisé & destiné à montrer le Messie déja venu. Par là il faisoit beaucoup plus pour saint Jean que saint Jean n'avoit fait pour lui. Car le témoignage que saint Jean avoit rendu à Jesus-Christ, n'étant fondé que sur son autorité, pouvoit être plus facilement éludé: mais celui que Jesus Christ rendoit à saint Jean, étoit d'une force invincible, parce qu'il étoit fondé sur ses miracles, & ne pouvoit être desavoué que par une malice opiniatre. C'est à Jesus-Christ qu'il apartient proprement de louer les hommes. Toutes les louanges que d'autres hommes leur peuvent donner, sont souvent fausses & trompeuses, & presque toûjours incertaines & suspectes ou d'ignorance ou de flaterie. Mais ces soupçons ne peuvent tomber sur les louanges que Dieu donne aux hommes. Ainsi la raison même devroit porter les Chrétiens à mépriser l'aprobation des hommes, & à n'aspirer qu'aux louanges que Jesus-Christ donnera à ses élus, lors qu'il fera leur éloge au jour de son jugement.

SUR L'EPITRE DU III. DIMANCHE DE L'AVENT.

EPITRE. *Philip.* 4. 4.

MEs Freres : Rejouiſſez-vous ſans ceſſe en nôtre Seigneur ; je le dis encore une fois, rejouiſſez-vous que vôtre modeſtie ſoit connuë de tous les hommes. Le Seigneur eſt proche. Ne vous inquietez de rien. Mais en quelque état que vous ſoiez, preſentez à Dieu vos demandes par des ſupplications & des prieres accompagnées d'actions de grace. Et que la paix de Dieu, qui ſurpaſſe toute penſée, garde vos cœurs & vos eſprits en JESUS-CHRIST nôtre Seigneur.

EXPLICATION.

I. SAINT PAUL recommande aux Philipiens de ſe rejouir : & JESUS-CHRIST declare *heureux ceux qui pleurent*. Mais cette contrarieté apparente s'éclaircit ſans peine, en diſtinguant les objets de cette triſteſſe & de cette joie. La Religion chrétienne n'eſt qu'amour, & la joie n'eſt pas moins naturelle à l'amour que la triſteſſe. On peut dire même que l'on

y en trouve plus de sujets ; car les maux & les miseres de cette vie, qui sont l'objet ordinaire de la tristesse humaine, sont au contraire, selon la foi, de grands sujets de joie ; parce que ce sont de grands dons de Dieu, de grands témoignages de son amour, & des semences qui portent des fruits éternels de gloire. Aussi c'est particulierement dans les tribulations que les Philippiens souffroient de la part des Paiens, que saint Paul les exhorte de se rejoüir, & qu'il repete même cette exhortation, *Je vous le dis encore une fois*, ajoûte-t-il, *rejoüissez-vous*. Qu'y a-t-il de plus triste que nos pechez & de plus digne de larmes ? Cependant ces larmes mêmes portent leur consolation avec elles; ce qui fait dire à saint Augstin, que les larmes des penitens sont plus agreables que la joie des theatres : *Dulciores sunt lacrymæ pœnitentium, quam gaudia theatrorum.* Il y a même dans les déreglemens du monde quelque chose de consolant, & par la beauté de la justice que Dieu y fait quelquefois paroître quand il les punit en ce monde, & par l'usage qu'on sait qu'il en fera pour sa gloire & pour le bien de ses élus. Mais comme la joie chrétienne est le fondement de la gratitude, il est bon d'en marquer ici quelques sujets que nous en

avons, auſquels on ne fait pas d'ordinaire aſſez de reflexions.

II. Ce qui fait que les hommes ne découvrent pas facilement les ſujets qu'ils ont de ſe rejouir, c'eſt qu'ils ont peu d'amour pour Dieu & pour Jesus-Christ; qu'ils ont peu d'idée de l'état d'où ils ont été tirez; & qu'ils ſont peu touchez des biens qu'ils poſſedent. S'ils aimoient Dieu ils ſe rejouiroient de ce qu'il eſt; c'eſt à dire, que ſa grandeur, ſa ſainteté, ſa puiſſance, ſa juſtice, les combleroient de joie. Ils ſe rejouiroient de voir que toutes les creatures lui obeiſſent ou volontairement ou malgré elles; que rien ne peut ſe ſouſtraire à ſon empire: & ils diroient avec ſentiment ces paroles du Pſeaume: *Le Seigneur a regné, il s'eſt revêtu de beauté & de force.* Pſal. 92. 1. Tous les ſaints Cantiques qui ſe trouvent dans les Pſeaumes, ne ſeroient qu'une expreſſion fidele des ſentimens de leur joie. Car ſi l'on veut ſavoir ce que c'eſt que ces Cantiques, on peut dire en un mot que ce ſont les tranſports d'une ame qui ſe rejouit de ce que Dieu eſt ce qu'il eſt. Si nous aimions Jesus-Christ, nous nous rejouirions de la gloire qu'il poſſede & de *la puiſſance infinie qui lui a été donnée dans le ciel & dans la terre*, ſelon ſon humanité même. Si nous Matt. 28. 18.

connoissions l'éfroiable état d'où nous avons été tirez, & quelle horrible misere est celle d'une ame assujettie au demon qui l'entraîne à la mort éternelle en lui ôtant la lumiere de la verité, & l'entretenant dans des illusions grossieres & criminelles, tous les maux de cette vie nous paroîtroient peu de chose en comparaison de la grace que Dieu nous a faite de nous apeller au Christianisme, & de nous separer sans aucun merite de tant d'autres qu'il a laissez dans les tenebres & dans l'ombre de la mort. Si nous étions touchez autant que nous le devrions être de la grandeur des dons que nous avons reçûs de JESUS-CHRIST, de la qualité de membres de son corps & de ses coheritiers, & enfin de celle d'enfans de Dieu, de l'immense grandeur des biens que Dieu nous promet, l'esperance que nous en aurions ne pourroit pas être sans joie, selon qu'il est dit par l'Apôtre même : *Rejouissez-vous dans vôtre esperance.* Voilà ce qui a rempli de joie tous les Saints ; & si cette joie nous manque, ce ne peut être que nôtre peu de lumiere, nôtre peu d'amour, & nos attaches aux choses temporelles qui nous en privent.

Rom. 12. 12.

III. *Que vôtre modestie soit connuë de tous les hommes.* v. 5.

Le grec porte, *vôtre douceur*. Le latin qui porte *modestia*, peut être exprimé par le terme de *moderation* ou par celui de *modestie*; mais tout cela revient à peu près au même sens. La moderation chrétienne enferme la douceur, puisqu'elle retranche toute aigreur de nos paroles, de nos actions & de nôtre cœur. Il y a toûjours de l'excez dans l'aigreur, parce que nous n'en devons point avoir; & cette même moderation est une vraie modestie, parce qu'elle bannit de nos actions & de nos paroles l'orgueil, la vanité, la hardiesse, l'effronterie; qu'elle calme nos passions, & qu'elle ne permet pas qu'elles se produisent. C'est donc cette vertu de moderation que saint Paul veut qui éclate dans tous les Chrétiens. On peut cacher quelquefois les autres vertus; mais il faut que la moderation paroisse toûjours, parce qu'il n'est jamais permis de choquer le prochain par des excez où la passion nous pourroit porter. Cette moderation à laquelle la Religion nous oblige, est une instruction generale que nous devons au prochain, qui est souvent infiniment plus efficace que toutes celles qu'on lui peut donner par les paroles, parce qu'elle s'insinuë dans le cœur sans resistance, & qu'elle fait aimer le bien;

au lieu que les instructions qui consistent seulement en paroles, le font d'ordinaire simplement connoître, & souvent le font hair. C'est donc une charité commune, & une espece de predication à laquelle tous les Chrétiens sont apellez. Ils ont tous mission pour celle là; & il ne leur en faut point d'autre garant que ces paroles de saint Paul: *Que vôtre modestie soit connuë de tous les hommes.*

IV. L'on exerce les enfans dans les arts & dans les sciences, & on les fatigue souvent à aprendre mille choses qui leur sont ou inutiles ou dangereuses: mais on n'a pas le même soin de les former à une moderation generale dans leurs paroles & dans leurs actions, ni à leur en donner l'estime qu'ils en doivent avoir. Cependant l'utilité en est infiniment plus grande & plus étenduë selon Dieu & selon le monde, que celle de tous les arts & de toutes les sciences. C'est par l'exercice de cette vertu que les anciens Religieux retranchoient tous les defauts, même de leur exterieur; qu'ils moderoient le ton de leur voix; qu'ils n'interrompoient jamais celui qui parloit; qu'ils ne repondoient point avec precipitation; qu'ils gardoient toûjours une gravité modeste dans leur marcher; parce que les defauts

qui nous tirent de cet état ſont des marques d'une ame qui ne ſe poſſede pas. Et c'eſt pourquoi le Saint Eſprit met expreſſément entre les caracteres du Meſſie, *qu'il n'éleveroit point ſa voix, & qu'on ne l'entendroit point parler dans les ruës.* Il eſt impoſſible qu'un exterieur dereglé vienne d'une ame reglée : & il eſt certain de plus que tous les defauts de moderation ſont contraires à la charité du prochain ; parce qu'ils impriment dans ſon eſprit une image de paſſion : & c'eſt pourquoi ſaint Paul veut que la moderation des Chrétiens ſoit *connuë de tout le monde.*

V. *Car le Seigneur eſt proche.* v. 5.

Il eſt naturel de ſe compoſer & de ſe mettre en un état qui marque de la retenuë, quand on doit bien-tôt paroître devant une perſonne de grand reſpect. Ainſi quand on raporte à une troupe de gens de la Cour que le Roi vient, on les voit incontinent ſe mettre dans un état de bienſeance, & étouffer en quelque ſorte toutes leurs autres paſſions. Ceux qui parloient haut, ſe taiſent ; ceux qui étoient aſſis, ſe levent ; ceux qui diſputoient entr'eux avec chaleur, quitent la diſpute : & enfin la ſeule nouvelle que le Roi vient produit par tout un calme exterieur. Saint

Paul veut donc que l'aproche de JESUS-CHRIST, qui n'eſt ſeparé de nous que par l'eſpace de nôtre vie après lequel il nous paroîtra, ou par l'intervale qu'il y a de ce tems-ici au jugement dernier qui eſt incertain & fini, faſſe le même effet ſur nous; & que ces deux avenemens qui ſont ſi proches, calment toutes nos paſſions & nous réduiſent à une exacte moderation, parce qu'il n'y a point de marques de paſſion qui ne déplaiſent à JESUS-CHRIST.

L'Ecriture ſe ſert en d'autres endroits de la connoiſſance que Dieu a de toutes nos actions pour produire en nous le même effet. Elle veut que nous marchions comme étant continuellement en ſa preſence, & en le regardant par la foi comme aiant les yeux ſur nous. *Marche devant moi, & ſois parfait*, dit Dieu à Abraham. C'eſt là *le jour dans lequel* ſaint Paul veut que *nous nous conduiſions avec honnêteté.*

Gen. 17. 1. *Rom.* 13. 1.

Toutes ces conſiderations ſont vraies & ſolides, & elles font impreſſion ſur nous à proportion de nôtre foi; mais l'Egliſe ſe ſert ici de cette derniere, qui eſt l'aproche de JESUS-CHRIST, parce qu'elle veut qu'en ce tems-ici nous le conſiderions comme devant venir par ſon

premier avenement prendre poſſeſſion de nos cœurs ; ce qui nous oblige à les mettre en ordre, & à faire en ſorte qu'il n'y ait rien de déreglé & qui le puiſſe bleſſer. Cette conſideration n'eſt pas moins ſolide que les autres. Car il ne faut pas conſiderer le premier avenement de JESUS-CHRIST, comme entierement paſſé. Il ne comprend pas ſeulement ſa naiſſance de Marie, mais auſſi celle qu'il veut avoir dans tous les cœurs où il entre par ſon amour. Ainſi ce premier avenement durera juſqu'à la fin du monde. Si donc nous pretendons le recevoir dans nos cœurs au jour que nous celebrons ſa naiſſance de Marie, n'eſt-il pas juſte que nous lui preparions un lieu calme & tranquille, & qui ne ſoit point troublé par l'agitation de nos paſſions ? C'eſt l'aplication que l'Egliſe fait de ces paroles : *Le Seigneur eſt proche*, à la fête prochaine que nous devons celebrer.

VI. QUAND ſaint Paul preſcrit enſuite aux Philipiens *de ne s'inquieter de rien*, il n'exclut pas par là toutes ſortes de prevoiances. Elles ſont au contraire partie du devoir des hommes, parce que ce ſeroit tenter Dieu que d'y manquer. Mais il exclut toutes ſortes d'inquietudes, parce qu'elles ſont contraires à la con-

fiance & à la soumission que nous devons avoir pour Dieu. En effet, que pouvons-nous aprehender justement pour l'avenir ? Peut-il arriver autre chose que ce que Dieu veut, & ne devons-nous pas aprouver tout ce qu'il veut ?

Tous les maux du monde ne nous sauroient conduire qu'à la mort ; & la mort pour un Chrétien, ne doit pas être une chose affreuse. C'est au contraire le commencement de sa délivrance & l'entrée de son bonheur.

S'inquieter, c'est oublier que Dieu a soin de nous, & qu'il a promis à ceux qui chercheroient sincerement son roiaume, qu'il leur fourniroit les choses temporelles dont ils ont besoin. De sorte que s'il permettoit qu'ils en manquassent, ce seroit par un plus grand amour pour eux, & parce qu'il jugeroit que cette privation leur seroit utile.

Voilà les principes sur lesquels un Chrétien doit établir la conduite de sa vie. Il se doit regarder comme étant dans un vaisseau qui ne peut perir que par sa faute, & au cas qu'il vienne à manquer à Dieu. Car pour la conduite de Dieu, il se doit tenir assuré qu'elle ne lui manquera pas. Ainsi il doit bannir toute sorte d'inquietude à l'égard de Dieu, &

ne ſe défier que de ſoi-même.

VII. L'EXEMPTION d'inquietude preſcrite aux Chrétiens par ſaint Paul, n'exclut pas, comme nous avons dit, les ſoins raiſonnables que Dieu veut que nous aions des choſes : mais elle exclut encore moins le recours à Dieu dans les neceſſitez temporelles & ſpirituelles. Au contraire il faut bannir l'inquietude pour pouvoir s'adreſſer à Dieu comme il faut. L'inquietude eſt un grand obſtacle à la priere. Elle ocupe l'eſprit. Elle le partage. Elle le remplit de défiance. Elle le rend dependant des choſes du monde ; & nous faiſant craindre de les perdre, elle nous y atache plus fortement. La crainte n'eſt autre choſe qu'un amour qui aprehende d'être privé de ce qu'il aime.

VIII. *Et que la paix de* JESUS-CHRIST *qui ſurpaſſe toute penſée, garde vos cœurs, &c.* v. 7.

S'IL y a une paix de JESUS-CHRIST, il y a auſſi une paix du monde, & la paix du monde nous peut ſervir à comprendre quelle eſt celle de JESUS-CHRIST : car il n'y a qu'à en retrancher les defauts. Etre en paix avec le monde, c'eſt n'y avoir point de querelles & point d'ennemis ; & n'avoir point ſujet ainſi d'aprehender les effets de leur colere & de leur haine.

Cette paix du monde nous met donc en quelque sorte en repos du côté du monde ; mais elle est toûjours incertaine & imparfaite. Ce que l'on craint du monde, c'est qu'il ne nous prive des biens du monde : mais en combien d'autres manieres en peut-on être privé, sans que le monde s'en mêle; & qui peut même s'assurer qu'il ne s'en mêle point, & qu'au même tems qu'il nous temoigne de l'affection, & qu'il nous caresse, il ne forme point de desseins pour notre ruine ?

Il faut concevoir par-là ce que c'est que la paix de JESUS-CHRIST. Il y a une guerre entre la sainteté de Dieu & la corruption des hommes, entre sa justice & leur injustice. La sainteté & la justice de Dieu ne sauroient ne pas preparer des châtimens contre le peché : & tous les hommes en seroient écrasez si JESUS-CHRIST ne se fût mis entre deux, en satisfaisant à cette sainteté & à cette justice. JESUS-CHRIST a donc fait nôtre paix : mais il ne suffit pas qu'il l'ait faite, il faut donc qu'il nous l'aplique par sa grace, & qu'il nous la fasse sentir: & c'est ce sentiment de cette paix que JESUS-CHRIST a faite entre Dieu & nous, que l'Apôtre souhaite aux Chrétiens. Cette paix n'est ni incertaine ni trom-

penſe. Pourvû que nous n'y manquions pas de nôtre part, Dieu n'y manquera pas de la ſienne. Il ne ſait ce que c'eſt que de tromper qui que ce ſoit, puis qu'il eſt la verité ; & perſonne ne nous peut ôter les biens que cette paix nous a procurez, parce que c'eſt JESUS-CHRIST même qui en eſt le conſervateur & le gardien.

IX. SAINT PAUL leur dit de plus, que *cette paix ſurpaſſe tout ſentiment* ; c'eſt à dire, ou qu'elle ſurpaſſe l'intelligence des hommes, ou qu'elle éleve l'ame au deſſus de tous les ſentimens humains. Il ne faut pas pretendre qu'elle les étouffe tous dans cette vie ; qu'elle arrête toute l'agitation de nos penſées ; qu'elle apaiſe tous nos mauvais mouvemens : mais elle les ſurpaſſe en rehauſſant l'ame au deſſus de ces ſentimens, & en lui procurant une retraite calme dans la vûë de la miſericorde de JESUS-CHRIST, & de la reconciliation avec Dieu qu'il nous a procurée. Cette paix *garde* donc & nos *cœurs* & nos *eſprits* ; parce qu'elle les empêche d'être renverſez par ce tumulte de mouvemens & de penſées que nous pouvons nous empêcher de ſentir. C'eſt ce qui rend les Saints immobiles dans les diverſes agitations de

cette vie, & ce qui eſt la vraie ſource de leur repos & de leur tranquillité. Il eſt impoſſible d'être en paix quand on ſait que Dieu eſt en guerre avec nous : mais il eſt injuſte auſſi de n'y être pas, quand on a lieu de croire qu'il n'a pour nous que des penſées de miſericorde & de paix. C'eſt cette aſſurance que ſaint Paul apelle paix de JESUS-CHRIST, parce qu'il en eſt l'unique auteur, & qu'il n'y avoit que lui qui fût capable de nous la donner.

SUR L'EVANGILE DU III. DIMANCHE DE L'AVENT.

EVANGILE. *Jean* 1. 19.

EN ce tems-là : Les Juifs envoierent de Jeruſalem vers Jean, des Prêtres & des Levites, pour lui demander : Qui êtes-vous ? Car il confeſſa, & il ne le nia pas ; il confeſſa, *dis-je*, qu'il n'étoit point le CHRIST. Ils lui demanderent : Quoi donc ? Etes-vous Elie ? Et il leur dit : Je ne le ſuis point. Etes-vous Prophete ? Et il leur repondit : Non. Ils lui irent : Qui êtes-vous donc, afin que nous

puissions rendre reponse à ceux qui nous ont envoiez ? Que dites-vous de vous-même ? Je suis, repondit-il, la voix de celui qui crie dans le desert : Rendez droites & unies les voies du Seigneur, comme a dit le Prophete Isaïe. Or ceux qu'on lui avoit envoiez étoient des Pharisiens ; & ils lui firent *encore* cette demande : Pourquoi donc batisez-vous, si vous n'êtes ni le CHRIST, ni Elie, ni Prophete ? Jean leur repondit : Pour ce qui est de moi, je batise dans l'eau : mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connoissez pas. C'est lui qui doit venir après moi, qui m'a été preferé, & je ne suis pas digne de denouer les cordons de ses souliers. Ceci se passa en Bethanie le long du Jourdain, où Jean batisoit.

EXPLICATION.

1. L'EGLISE desirant de preparer ses enfans à la naissance d'un Dieu humilié & aneanti, en les portant à une humilité sincere, leur en propose un exemple admirable dans la personne de saint Jean-Baptiste, où ils peuvent voir les vrais caracteres de cette vertu.

Elle doit être, comme l'enseigne saint Augustin, toute fondée sur la verité. Nous n'avons pas besoin de recourir au mensonge pour nous humilier, ni de nous imputer des defauts & des bassesses que nous n'aions pas. On se releve facilement d'un rabaissement fondé sur des defauts qui nous sont faussement atri-

buez. Il n'y a que la verité qui nous puisse humilier effectivement, & c'eſt pourquoi David diſoit à Dieu, *qu'il l'avoit humilié par ſa verité.*

Pſalm. 118. 75.

Pour nous humilier donc ſolidement, il n'y a qu'à nous demander qui nous ſommes, comme les députez des Juifs demanderent à ſaint Jean: *Qui êtes-vous?* & à nous repondre à nous-mêmes ſans nous flater & ſans nous laiſſer ſeduire par les flateries des autres. On eſt humble quand on n'aime ni à ſe tromper ſoi-même, ni à tromper les autres; quand on ne veut point profiter de leur illuſion, & que l'on reconnoît ſincerement ce que l'on n'eſt pas, & ce que l'on eſt. Par là on retranche tous les faux titres & toutes les fauſſes qualitez que l'amour propre nous voudroit attribuer; l'on avouë tous ſes defauts, & l'on ſe tient dans la place où Dieu nous a mis.

C'eſt ce qui paroit admirablement dans ſaint Jean. Il ne pretend point tirer avantage de l'illuſion des Juifs. Il détruit par un deſaveu net & précis tous les faux titres qu'on lui attribuoit par erreur. Il fait voir qu'il étoit incapable de ſe plaire dans la fauſſeté, ni de ſe laiſſer flater par le manſonge. Il rejette ce qu'il n'eſt pas, & il dit ce qu'il eſt avec une ſimplicité toute entiere.

III. Il ne dit même ce qu'il eſt qu'y étant contraint. Car c'eſt encore un des caracteres de cette humilité ſolide, de ne faire connoître les dons qu'on a reçûs de Dieu, que lors qu'on ne s'en peut exemter, & de tâcher hors de-là de les cacher autant que l'on peut.

Qui laiſſeroit agir l'amour propre, il ne manqueroit pas lors qu'il eſt obligé de rejetter de fauſſes louanges, de ſe dédommager de ce deſaveu par d'autres qui pourroient paſſer pour vraies. Après s'être procuré la gloire de la ſincerité, il ſauroit bien retenir une partie de l'honneur qu'on lui vouloit faire. S'il deſavouoit de faux titres, il en ſubſtitueroit d'autres veritables; & reconnoiſſant qu'il n'a pas les qualitez qu'on lui voudroit donner, il en mettroit en vûë d'autres qui feroient à peu près le même effet.

Un homme moins humble que ſaint Jean, après avoir reconnu qu'il n'étoit pas le Meſſie, auroit ajoûté qu'il étoit ſon Precurſeur & ſon principal ami; qu'il étoit l'Ange deſtiné à preparer la voie du Seigneur; & s'il avoit été obligé d'avouer qu'il n'étoit point Elie, il auroit dit qu'il en poſſedoit *l'eſprit & la vertu.* *Luc.* 1. 17.

S'il avoit été contraint de dire qu'il n'étoit pas un Prophete deſtiné à predire

des choſes futures, il auroit fait entendre qu'il étoit quelque choſe de plus, puis qu'il étoit deſtiné non à predire le Meſſie, mais à le montrer. Mais la vraie humilité ne permet pas de s'atirer des louanges humaines par des dons de Dieu. C'eſt Dieu qui en doit être loué, & non pas l'homme : l'homme ne doit ſervir qu'à porter l'eſprit des autres à la ſource de ces dons. Auſſi ſaint Jean pour ne ravir pas à Dieu une partie de ſa gloire, ne fait aucune de ces repliques. Il dit ce qu'il n'étoit pas ſur les points dont on l'interrogeoit ; mais il ne dit point ce qu'il étoit. Que s'il marque enfin ſon office & ſon emploi, c'eſt par une pure contrainte ; & il le fait même avec une telle ſimplicité, & en raportant tellement tout à Dieu, qu'il paroît bien qu'il n'étoit poſſedé que de l'amour de la verité qui nous humilie.

III. Enfin c'eſt encore un des caracteres de la vraie humilité, lors même qu'elle rejette les faux titres qu'on lui voudroit donner, & qu'elle cache les dons de Dieu, de crainte de s'en atribuer quelque choſe, d'être bien aiſe de les reconnoître & de les honorer dans les autres. Car le vrai humble n'eſt point envieux ; il voudroit que les autres fuſſent tous riches

ches des graces de Dieu. Il rend volontiers temoignage à ceux qui les ont, & il eſt bien-aiſe qu'ils les aient. En quoi il eſt encore tout opoſé à l'orgueilleux qui ſe contenteroit quelquefois d'être au niveau des autres, pourvû qu'il n'eût perſonne au deſſus de lui.

C'eſt cette humilité qu'on peut remarquer en ſaint Jean dans un degré éminent. Non ſeulement il reconnoît l'excellence de JESUS-CHRIST au-deſſus de lui, & il ſe met en ſon rang à ſon égard, en diſant qu'il n'eſt pas digne de lui rendre les ſervices les plus bas; mais il fait tout ce qu'il peut pour élever JESUS-CHRIST & ſe rabaiſſer. Il lui envoie ſes diſciples, & il s'en dépoüille. Il lui donne tous les titres qu'il refuſe pour lui-même. Il eſt vrai qu'il n'y avoit rien en tout cela à quoi il ne fût obligé par la juſtice & la verité; mais c'eſt que la veritable humilité conſiſte, comme nous avons dit, dans l'amour de la verité, & à faire tout ce qu'elle nous preſcrit.

IV. SAINT Jean en demeurant dans les bornes de la verité, s'humilie en quelque ſorte au-delà de la verité; parce qu'aiant ôté aux Juifs les impreſſions avantageuſes qu'ils pouvoient avoir de lui, il leur donna ocaſion de le mépriſer. Ils con-

çûrent fort bien ce qu'il desavouoit, & ils ne conçurent point du tout ce qu'il suprimoit. Ils comprirent qu'il n'étoit point le Messie, ni Elie, ni Prophete; mais ils ne comprirent rien dans ce qu'il étoit effectivement. Leur malignité fut satisfaite par l'idée qu'il leur donna qu'il n'étoit ni le Messie, ni Elie, ni Prophete. Ils en demeurerent là, & ne se mirent pas en peine de comprendre ce qu'il vouloit marquer en leur disant: Qu'il étoit
v. 13. *la voix de celui qui crie dans le desert.* La vraie humilité se presse de se dépouiller de ce qui ne lui apartient pas; & ne se met pas en peine d'empêcher que le monde n'abuse de ce que la verité l'oblige de reconnoître d'elle même. C'est à Dieu à honorer les Saints devant les hommes autant qu'il le juge necessaire: mais les Saints ne se croient chargez que de s'humilier autant que la verité le leur permet. C'est-là leur unique but en ce monde-ici. Dieu ne relevera que *trop*, pour parler selon l'Ecriture, les humiliations de ses
Psal. Saints: *Nimis honorati sunt amici tui, Deus*;
138. mais ils ne doivent en ce monde-ici avoir
17. aucune vûë de se relever eux mêmes.

V. On ne comprend rien dans les œuvres de Dieu lors qu'on les renferme dans le tems auquel elles ont été faites,

& que l'on n'y considere que ceux devant qui elles se font. Cette députation solennelle des Juifs à saint Jean eut très-peu de succez dans le tems qu'elle fut faite. Les Prêtres & les Pharisiens n'en furent point portez à croire en lui. Ils ne firent que se servir de ce qu'il avoit dit de lui-même pour le décrediter parmi le peuple. Peut-être même que cette ambassade n'avoit pour fond qu'un desir secret de nuire à saint Jean, & de se servir contre lui de ce qu'il auroit repondu aux questions qu'on lui faisoit. Mais cette même ambassade considerée dans le dessein que Dieu y avoit pour le bien de son Eglise, est une trés-grnde chose Elle donna lieu à l'une des principales parties du ministere de saint Jean en qualité de précurseur : & c'est une instruction perpetuelle pour l'Eglise. Il faloit pour s'aquiter de son ministere, que saint Jean démentît toutes les fausses idées qu'on pourroit avoir de lui dans la suite des siecles ; qu'il avertit les Juifs qu'il n'étoit pas le Messie, & que le Messie étoit parmi eux ; qu'il instruisit toute l'Eglise par l'exemple de son humilité. Voilà ce qu'il a fait, ce qu'il fait encore, & ce qu'il fera jusqu'à la fin du monde dans l'Eglise de JESUS-CHRIST. C'est le fruit que

Dieu a procuré à l'Egliſe par cette ambaſſade. Les Juifs ne ſavoient ce qu'ils faiſoient par cette députation, & ils avoient aparemment des vûës & des intentions fort corrompuës ; mais avec ces intentions corrompuës ils ne laiſſoient pas d'executer les deſſeins de Dieu, de ſervir à l'établiſſement de l'Egliſe à laquelle ils ne penſoient pas.

VI. Le plus miſerable de tous les emplois & de tous les miniſteres du monde, eſt de ſervir au bien de l'Egliſe ſans en tirer aucun fruit pour ſon propre ſalut : car c'eſt-là l'emploi & le miniſtere des reprouvez. Ils ſervent aux élus : mais ils ne ſervent point à eux-mêmes. Les uns leur ſervent en les protegeant, les autres en les perſecutant ; les uns en leur procurant du repos, les autres en leur cauſant des traverſes. Il y en a qui leur prêchent les plus grandes veritez, & qui les introduiſent dans le chemin du Ciel, où ils ne marchent pas eux-mêmes. Les Juifs nous ont fait connoître ſaint Jean, & ils ne l'ont pas connu. Ils ont fait paroître ſon humilité ; & n'en aiant point profité, ils n'ont fait que ſe rendre coupables d'un trés-grand crime. Car Dieu ne veut qu'on ſerve les autres qu'en ſe ſervant ſoi-même. Nôtre premier devoir

c'eſt toûjours de *chercher* pour nous *le Roiaume de Dieu & ſa juſtice :* car chacun eſt particulierement chargé de ſon ame, & eſt obligé de la ſoumettre à Dieu & de la faire marcher dans ſes voies. Tout le deſordre du monde conſiſte à ſe propoſer une autre fin. Il paroît bien que ces Juifs en avoient une autre, puis qu'ils ne tirent aucune conſequence pour la reformation de leurs mœurs, de ces reponſes admirables de S. Jean. Ils n'en comprirent pas même l'excellence. Ils le mépriſerent pour l'aveu qu'il faiſoit de ce qu'il n'étoit pas, & ne firent pas d'état de ce qu'il avouoit de lui-même ; au lieu qu'il étoit admirable en l'un & en l'autre.

VII. Les hommes ſont compoſez de néant & d'être. Ils ſont & ne ſont pas : mais leur neant eſt infiniment plus étendu que leur être, & ils ont bien plus de lieu de dire comme ſaint Jean : *Je ne ſuis pas*, que de dire ce qu'ils ſont. Mais ce que peu de gens comprennent, c'eſt que le principal être de l'homme conſiſte à connoître ſon neant. La principale partie de la vertu de ſaint Jean a conſiſté à avoir bien connu ce qu'il n'étoit pas ; & ſa principale grandeur a été de connoître ſa baſſeſſe ; parce que c'étoit le fondement de ſon humilité, & que c'eſt en *verſ.* 21.

quoi consiste le fond solide de la vertu. En nous disant donc: *Je ne suis pas*, & en le disant comme il faisoit par un sentiment d'une humilité profonde, il nous dit en même-tems qu'il étoit le plus grand de tous les hommes. Nous n'avons pour être quelque chose devant Dieu, qu'à bien reconnoître que nous ne sommes rien. Nous n'avons pour avoir des vertus, qu'à bien reconnoître que nous n'en avons point. Mais afin que cet aveu soit sincere, il faut qu'il ne soit pas seulement des levres, ni de l'esprit; mais que ce soit un aveu du cœur qui s'abîme sincerement dans son neant.

VIII. Que personne ne se plaigne donc dans le Christianisme de ses impuissances, de sa pauvreté temporelle, ni même en quelque sorte de la pauvreté spirituelle qui nous prive des talens qui nous pourroient rendre considerables dans le monde, ou utiles au prochain. Il ne tient qu'à nous de nous faire de ces privations le plus grand des talens & des tresors, qui est celui de l'humilité. Il n'y a qu'à bien reconnoître sa bassesse; à n'avoir point de dépit que Dieu nous ait reduits à cet état; à souffrir qu'on nous traite avec mépris; à remercier Dieu de ce qu'il nous conserve le desir de le servir, & lui dire

ſincerement : *Il eſt bon que vous m'aiez humilié, afin que j'apprenne à obſerver vos commandemens* ; & nous voilà riches. Ceux qui s'y trouvent doivent en même-tems reconnoître qu'un autre état ne leur convenoit pas ; qu'ils en auroient abuſé par leur orgueil ; & qu'ils n'avoient pas le cœur aſſez pur pour bien uſer des dons de Dieu. On peut même faire cet uſage des pechez où Dieu a permis que l'on ſoit tombé. Car quoi qu'il les faille condamner & s'en humilier devant Dieu, il faut neanmoins, en reconnoiſſant que ce ſont des punitions de nôtre orgueil, eſperer que Dieu ne les a permis qu'afin que nôtre vanité ne trouvant point en nous d'apui, en fût détruite plus pleinement ; afin que nous nous miſſions plus ſincerement au dernier rang ; & que regardant tous les autres au-deſſus de nous, nous fuſſions plus indulgens à leurs foibleſſes, & plus éloignez de nous préferer à eux. C'eſt ainſi que *quand nous aimons Dieu* ; c'eſt-à dire, ſa juſtice & ſa verité qui nous humilie, *toutes choſes cooperent* à nôtre ſalut ; & non ſeulement les defauts naturels, mais les pechez mêmes, diſent les Saints. *Rom. 8. 28.*

IX. SAINT JEAN dit d'abord ce qu'il n'étoit pas, & ce ne fut qu'à la fin qu'il

fit connoître ce qu'il étoit. C'eſt par la connoiſſance de ce que l'on n'eſt pas, que l'on devient capable de montrer ſans orgueil ce que l'on eſt. Il eſt dangereux de faire voir aux hommes ce que l'on a reçû de Dieu, ſi l'on n'eſt bien affermi dans l'humilité par la connoiſſance de ce qui nous manque. L'humilité doit être toûjours le fondement de toute vertu chrétienne, de tout emploi, de tout miniſtere. Qui y entre & qui eſt obligé de ſe montrer aux hommes ſans s'y être bien établi, ſans s'être bien dit à ſoi-même ce qu'il n'eſt pas : *Non ſum*, eſt bien en danger en ſe faiſant voir & en montrant par ſes paroles, par ſes actions, qu'il eſt quelque choſe, qu'il eſt ſavant, éloquent, éclairé, qu'il a des talens de conduite & de prudence ; il eſt bien en danger, dis-je, de faire naufrage contre deux écueils trés-dangereux, qui ſont la faveur & la diſgrace des hommes. Car il arrive d'ordinaire l'une de deux choſes ; ou que le monde favoriſant ceux qui ſe montrent à lui, les éleve & les porte aux dignitez éclatantes, & à des engagemens dont ils ne ſont pas capables par le défaut des vertus intérieures ; ou que ſe bandant contr'eux, & faiſant ſes efforts pour les oprimer, il leur ſuſcite des traverſes & des

perſecutions qui ſurpaſſent leurs forces & dans leſquelles ils s'affoibliſſent, ils ſuccombent, ils abandonnent la juſtice & la verité pour ſe conſerver la ſûreté & le repos de cette vie.

SUR L'EVANGILE DU MERCREDI DES QUATRE-TEMS DE L'AVENT.

EVANGILE. *Luc* 1. 26.

EN ce tems-là : L'Ange Gabriel fut envoié de Dieu en une ville de Galilée, apellée Nazareth, à une Vierge qu'un homme de la maiſon de David, nommé Joſeph, avoit épouſée ; & cette Vierge s'apelloit Marie. L'Ange étant entré où elle étoit, lui dit : Je vous ſaluë, ô pleine de grace, le Seigneur eſt avec vous : vous êtes benie entre toutes les femmes. Mais elle l'aiant vû, fut troublée de ſes paroles, & elle penſoit en elle-même quelle pouvoit être cette ſalutation. L'Ange lui dit : Ne craignez point, Marie ; car vous avez trouvé grace devant Dieu. Vous concevrez dans vôtre ſein ; & vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de JESUS. Il ſera grand, & ſera apellé le Fils du Tres-haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David ſon pere. Il regnera éternellement ſur la

naiſon de Jacob, & ſon regne n'aura point de fin. Alors Marie dit à l'Ange : Comment cela ſe fera-t-il, car je ne connois point d'homme ? L'Ange lui repondit : Le S. Eſprit ſurviendra en vous, & la vertu du Trés-haut vous couvrira de ſon ombre : c'eſt pourquoi le *fruit* ſaint qui naîtra de vous, ſera apellé le Fils de Dieu. *Auſſi je vous annonce qu'*Eliſabeth vôtre couſine a conçû un fils en ſa vieilleſſe, & c'eſt ici le ſixiéme mois de celle qui étoit apellée ſterile ; parce qu'il n'y a rien d'impoſſible à Dieu. Alors Marie lui dit : Voici la ſervante du Seigneur, qu'il me ſoit fait ſelon vôtre parole.

EXPLICATION.

I. JAMAIS il n'y eut un plus illuſtre ambaſſadeur, ni un plus grand ſujet d'ambaſſade, ni une perſonne plus digne de la recevoir. C'eſt un Ange qui eſt envoié. C'eſt pour traiter du miſtere de l'Incarnation. C'eſt à Marie qu'on l'envoie; c'eſt-à-dire, à la plus parfaite de toutes les creatures. Dieu ne vouloit operer ce miſtere en elle qu'avec ſon conſentement. Il s'agiſſoit de l'obtenir. Cependant tout cela ſe paſſe dans une petite chambre à l'inſçû de toute la terre. Les hommes accompagnent, autant qu'ils peuvent, leurs actions de pompe & d'éclat, parce qu'ils ſont vains ; & que n'étant point maîtres de l'avenir, ils aiment à joüir promptement du bien qu'ils ſe figurent

dans ce qu'on apelle gloire & reputation : mais Dieu voiant toutes les ſuites de ſes œuvres & en diſpoſant ſouverainement, veut bien qu'elles ſoient obſcurcies pour quelque tems ; parce qu'il ſait bien quand il veut les faire paroître avec l'éclat qu'elles meritent. Il eſt patient, parce qu'il eſt éternel, dit S. Auguſtin ; outre qu'il ne ſe ſoucie en aucune ſorte des louanges ni de l'admiration des hommes. S'il leur découvre ſes miſteres, c'eſt pour leur utilité & non pour la ſienne. Ainſi il les tient d'ordinaire dans un fort grand ſecret ; & il ne les manifeſte que long-tems aprés qu'ils ſont acomplis.

11. C'eſt le modéle de conduire qu'il nous propoſe, & qui a été parfaitement ſuivi par la ſainte Vierge. Aiant reçû cette ambaſſade, elle n'en parla point ; & elle la tint cachée même à ſaint Joſeph, qui avoit, ce ſemble, tant d'interêt de la ſavoir, comme elle avoit tant de raiſons de la lui découvrir : mais elle ne crut pas pouvoir diſpoſer du ſecret de Dieu ſans ſon ordre exprés. Elle lui remit donc le ſoin de ſa reputation avec une parfaite confiance, ſans enviſager les ſuites ; & elle pratiqua en cela un détachement admirable de ſoi-même, & un atachement incomparable aux ordres de Dieu. Il ne

faloit pas une moindre pureté de cœur que celle de la sainte Vierge, pour discerner & pour suivre la volonté de Dieu dans une ocasion si delicate. Toute autre y auroit été trompée, & se seroit crue obligée par charité & par justice à faire confiance à saint Joseph de cet important secret. Cependant par ces avances temeraires on s'éloigne de l'ordre de Dieu; on fait naître des obstacles à l'acomplissement de ses desseins; & enfin on se suit soi-même & ses propres vûës, & non pas celles de Dieu.

III. L'Ange en saluant la Vierge l'apella *pleine de grace*. Et comme il n'étoit dans cet éloge que la voix de Dieu, c'est Dieu même qui rendoit témoignage par cette parole de ce qu'il avoit déja operé en elle. C'est donc suivre l'autorité de Dieu même que de regarder la sainte Vierge avant même l'Incarnation, comme remplie des graces de Dieu; comme parfaitement pure & déja élevée à une perfection tres-éminente. Mais il ne faut pas s'imaginer que ç'ait été là le terme & le comble de la grace de la sainte Vierge. Il n'y a qu'une sorte de plenitude dans les vases corporels, & un vase plein ne sauroit rien recevoir davantage: mais une ame pleine de graces peut recevoir toû-

jours de nouvelles plenitudes ; & c'eſt en effet ce qui eſt arrivé à la ſainte Vierge. Sa grace toute pleine qu'elle fût alors a toûjours reçu de nouveaux acroiſſemens, & elle eſt arrivée par-là à une perfection qui ſurpaſſe toutes nos penſées. Car ſi elle ôtoit pleine de grace avant qu'elle conçût le Verbe fait chair, quelle plenitude ne reçut-elle point lors qu'elle le reçut dans ſon ſein, & que Dieu la rendit non-ſeulement la mere, mais l'unique adoratrice de ſon Fils formé dans ſes entrailles? Quelle plenitude n'en reçut-elle point dans la naiſſance de JESUS-CHRIST, & comme témoin de tous les mouvemens de ſon enfance, qui pour être conformes à ſon âge, n'en étoient ni moins ſains, ni moins divins, ni moins ſantifians. Car tout eſt ſantifiant en JESUS-CHRIST. Tout y eſt ſource de graces & de benedictions. Il a merité le ſalut des hommes par ſes moindres actions : mais il ne s'eſt ſervi des actions particulieres de ſon enfance dans le tems qu'il les a faites, que pour produire des graces dans l'ame de la ſainte Vierge ou de ſaint Joſeph. Elle n'en a laiſſé perdre aucune ; elle les a toutes recueillies & *conſervées dans ſon cœur.*

IV. LA plûpart des merveilles de Dieu nous échapent ; & aprés les avoir lege-

rement regardées, nous les laissons effacer de notre esprit : mais Marie n'en perdoit aucune : *elle les conservoit toutes :* & elle les conservoit non dans son esprit, mais *dans son cœur*, qui est le lieu naturel de la verité. Ainsi elles y jettoient toutes de profondes racines, & elles y portoient des fruits de justice. C'est l'usage qu'elle a fait de toute la vie inconnuë de JESUS-CHRIST depuis sa naissance jusqu'au commencement de sa predication. Toutes ses actions qui nous sont cachées, aiant été connuës de Marie, ont fructifié en elle. Ces graces ont operé en elle selon l'excellence de ses dispositions : & comme elles n'y ont trouvé aucune resistance, & qu'elle les a conservées sans aucune diminution ni aucun affoiblissement, on peut juger par tous ces acroissemens, de la perfection à laquelle Dieu l'a élevée.

La suite de la vie de JESUS-CHRIST n'a pas produit de moindres effets dans la sainte Vierge, puisqu'elle en a toûjours été le témoin fidéle, non pour la publier par ses paroles, mais pour en nourrir le feu de sa charité & en augmenter les tresors des graces qu'elle avoit déja reçûës. L'Apôtre saint Jean declare à la fin de son Evangile, qu'il ne croit pas que le monde

entier pût contenir tout ce qu'on pourroit écrire des merveilles operées par JESUS-CHRIST. Les Apôtres en ont choisi ce que Dieu a voulu : & il paroît par ce qu'ils nous en ont laissé, que Dieu a voulu qu'ils ne nous en découvrissent qu'une trés-petite partie. Mais tout ce qu'ils nous ont caché a été recueilli & renfermé dans la sainte Vierge : & ce qu'il s'est reservé d'en découvrir à ses élus, lors que leur grace étant consommée, ne sera plus capable d'acroissement, a contribué durant toute la vie de la sainte Vierge à y produire de nouvelles plenitudes.

V. Qui peut s'imaginer celle qu'elle reçut sur le Calvaire, lors que representant toute l'Eglise reünie en sa personne, elle offrit seule avec son Fils le sacrifice de la redemption du monde, & fut seule témoin de la souffrance & de la mort d'un Dieu ; parce que tous les autres, & les Apôtres mêmes ne le regardoient alors que comme un saint homme ? Qui peut comprendre celle qu'elle reçut par la resurrection de son Fils, & lors que le Pere éternel lui donna la puissance souveraine de toutes choses selon son humanité même ? Celle qu'elle reçut à son ascension, lors qu'il prit possession du trône éternel qui lui étoit dû ? Celle qu'elle reçut à la

descente du saint Esprit, qui fut sans doute aussi élevée au dessus de celle que les Apôtres & les Disciples reçurent, que les dispositions qu'elle y aporta surpassoient celles des Apôtres & des Disciples ? Et enfin, qui peut comprendre celle qu'elle reçut, lors qu'elle consomma son sacrifice par sa bienheureuse mort ? Et qui s'étonnera aprés cela de ce que l'Eglise publie de l'éminence de ses graces, & de la puissance de ses intercessions au dessus de tous les Saints ?

VI. Il est remarqué expressément que la Vierge *fut troublée*, non précisément de la vûë de l'Ange, mais *du discours qu'il lui tint* : TURBATA *est in sermone ejus.* Les personnes vraiment humbles & qui sont interieurement penetrées de leur neant, ne sauroient entendre sans surprise ce qui tend à les relever. Les reproches & les injures troublent le commun des hommes, parce qu'ils cachent leurs défauts qu'ils ne regardent que le moins qu'ils peuvent ; qu'ils sont pleins de leurs pretendus merites, & qu'ils s'en entretiennent souvent. Mais Marie toûjours occupée devant Dieu de son neant, ne pouvoit être troublée que par ce qui sembla lui donner lieu de se regarder comme quelque chose. Son humilité étoit une humi-

lité si simple, qu'elle n'avoit pas eu même d'orgueil à combatre ; & c'est pourquoi cette idée de grandeur que les paroles de l'Ange presenterent à son esprit, lui parut si extraordinaire & si surprenante.

VII. ELLE s'en troubla donc ; mais il n'y eut rien que de reglé dans ce trouble, non plus que dans tous les autres mouvemens qu'elle fit paroître dans cette ocasion si singuliere. Elle fut troublée quand il la loüa. C'est l'effet naturel d'une humilité comme la sienne, qui ne s'étoit ocupée que de sa bassesse. Quand il lui annonça qu'elle auroit un Fils, elle s'informa de ce qu'elle devoit savoir sur ce sujet. Car aiant été engagée dans l'état de virginité par l'ordre de Dieu, il faloit qu'elle sû tcomment ce qu'on lui annonçoit s'acordoit avec cet ordre. La question qu'elle fit ne fut donc point une question de défiance ni de curiosité, mais une question de nécessité & de prudence. Elle s'informa de ce dont Dieu vouloit qu'elle s'informât. C'est la resolution même d'obéir à Dieu & de le suivre, qui oblige de s'instruire des moiens de lui obéir, principalement quand on a sujet de craindre de manquer à l'observation de quelque ordre de Dieu, en voulant en observer un autre. Aprés l'éclaircissement

que l'Ange lui donna, elle consentit tout d'un coup à ce que Dieu vouloit faire en elle. Elle ne fit plus aucune resistance, comme Moïse & Jeremie en avoient fait autrefois.

VIII. Quand une ame n'est touchée que d'une seule verité, comme, par exemple, de son impuissance, elle se peut porter à faire quelque sorte de resistance aux ordres mêmes de Dieu fondez sur une autre verité; ce qui est une marque de l'imperfection de sa lumiere. Mais quand elle comprend également son neant & la puissance infinie de Dieu, elle se livre absolument à lui pour lui obéïr en tout, & elle le suit aussi bien dans les choses où il paroît que Dieu la veut élever, que dans les plus humiliantes; parce qu'elle ne considere que l'obéissance qu'elle doit à Dieu. C'est-là ce que fit la Vierge, & ce qui lui fit prononcer ces paroles admirables qui contiennent son consentement à l'Incarnation du Fils de Dieu: *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole:* aprés quoi cet inconcevable mistere fut accompli.

IX. Heureux ceux dans le fond du cœur desquels Dieu ne voit qu'une resolution pleine & sincere de lui obéir en tout, & qui ne sont en peine que des

moiens de pratiquer cette obeiſſance ! Dieu ne manque jamais de les en inſtruire. Mais, hélas ! nos enquêtes ont ſouvent un principe bien different ; & elles ne tendent qu'à nous diſpenſer de ce que Dieu nous commande, ou à en retarder l'execution. On va de Caſuites en Caſuites pour en chercher de favorables à ſes paſſions. Une ſecrete averſion de la verité nous fait trouver mille difficultez dans les avis les plus juſtes & les plus ſinceres : & c'eſt ce qui fait que Dieu permet que nous ſoions trompez par ceux que nous conſultons avec ce cœur double & corrompu.

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DES QUATRE-TEMS DE L'AVENT.

EVANGILE. *Luc* 1. 39.

EN ce tem-là : Marie partit avec promptitude, & s'en alla au païs des montagnes *de Judée*, en une ville de la Tribu de Juda ; & étant entrée dans la maiſon de Zacha-

rie, elle salua Elisabeth. Aussi-tôt qu'Elisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluoit, son enfant tressaillit dans son sein, & elle fut remplie du saint-Esprit; & élevant sa voix, elle s'écria: Vous êtes benie entre toutes les femmes; & le fruit de vos entrailles est beni. Et d'où me vient ce bonheur, que la mere de mon Seigneur vienne vers moi? Car vôtre voix n'a pas plutôt frapé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Et vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera acompli. Alors Marie dit ces paroles: Mon ame glorifie le Seigneur, & mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur.

Explication.

I. Les visites, quand elles sont faites comme il faut, sont des devoirs de la vie chrétienne & des actions de charité. Ce sont des liens necessaires de la societé civile, des moiens d'augmenter & d'entretenir l'union des cœurs, & enfin des ocasions propres ou à édifier le prochain, ou à en recevoir de l'édification. Peu de gens sont assez spirituels pour se passer de ces secours. Il faut quelque nourriture aussi bien à leur charité envers les hommes qu'à leur pieté envers Dieu: & comme leur amour pour Dieu s'évanouiroit bientôt, s'ils n'avoient aucun commerce avec lui par le moien de la priere & des

bonnes œuvres qu'ils font dans la vûë de lui plaire; de même leur amitié envers les hommes se refroidiroit bien-tôt, si elle n'étoit entretenuë par des témoignages reciproques de charité.

II. Il est donc hors de doute que ce devoir de la vie civile se peut pratiquer saintement & utilement pour ceux qui le rendent & pour ceux à qui on le rend. Mais il faut reconnoître en même tems qu'il y en a peu de plus mal pratiquez, & qui soient d'ordinaire plus inutiles aux uns & aux autres par la maniere dont on s'en aquite. On n'y a d'ordinaire aucune vûë de Dieu, aucun desir de s'édifier ni d'édifier le prochain. On ne s'y porte que par des motifs tout humains. Les uns étant à charge à eux-mêmes, y cherchent à se soulager d'une partie de ce fardeau qui les presse. Les autres ont pour but d'y nourrir leur curiosité, en y aprenant des nouvelles des choses publiques & secretes qui se passent dans le monde. Les autres s'en font une ocupation, en regardant toutes les autres comme fatiguantes, ou comme trop basses. Il y a une infinité d'autres motifs humains qui portent aux visites; mais il y a trés-peu de personnes qui y cherchent l'utilité de leur ame, ni à procurer celle de l'ame des autres. Or comme

ce défaut eſt important, & qu'il remplit toute la vie d'inutilitez, il eſt bon de conſiderer dans un auſſi excellent modéle que celui de la ſainte Vierge, les conditions des viſites chrétiennes ; puiſque S. Ambroiſe témoigne, qu'une des fins qu'elle eut dans ce qu'elle rendit à ſainte Eliſabeth, fut de s'aquiter d'un devoir civil envers une perſonne que ſon âge & ſa vertu, & la liaiſon du ſang lui rendoient venerable.

III. Il y a une raiſon generale de l'inutilité & du danger des viſites. C'eſt que la plûpart de ceux qui les font & à qui on les fait, ſont bien plus remplis de l'eſprit du monde que de celui de JESUS-CHRIST. Ainſi dans le commerce qu'ils ont avec les autres, ils leur communiquent l'eſprit & les diſpoſitions dont ils ſont pleins : *L'homme-de-bien tire de bonnes choſes du bon treſor de ſon cœur : & le méchant en tire de mauvaiſes de ſon mauvais treſor*, dit nôtre Seigneur. *Car la bouche*, comme il le dit auſſi, *parle de ce qui remplit le cœur*. Les hommes ſont pleins des ſentimens & des maximes du monde, ils ſont pleins de deſirs ſeculiers. C'eſt donc ce qui remplit leurs diſcours. C'eſt ce qu'ils inſpirent par leur converſation.

Matth. 12. 35.

Ibid. 34.

IV. DONNEZ-moi des gens pleins des sentimens du Christianisme, & il n'y aura rien de plus utile & de plus édifiant que leur conversation. „ Donnez moi *Regul.* „ pour cela des gens tels que S. Basile dit 80. „ que les Chrétiens doivent être, qui „ vivent d'une maniere digne de disciples „ de J C. en ne faisant que ce qu'il a fait „ & ce qu'il a enseigné de faire ; donnez- „ moi de vraies brebis de son troupeau, „ qui n'entendent que la voix de leur Pas- „ teur & ne suivent que lui seul ; qui soient „ comme les branches de la vigne de J.C. „ attachez à sa racine & ne portant des „ fruits que pour lui, ne faisant que ce qui „ est digne de lui, & conforme à sa volon- „ té ; qui soient saints & purs en qualité de „ Temples de Dieu, & dont toutes les ac- „ tions tendent à lui rendre le culte qu'on „ lui doit ; qui soient comme le sel de la „ terre ; c'est-à dire, qui aient assez de „ vertu pour communiquer l'esprit d'in- „ corruption à ceux avec qui ils ont com- „ merce. Et il est bien clair que rien ne pourroit être plus avantageux que le commerce de ceux qui seroient dans ces dispositions : mais le mal est qu'il n'y a rien de plus rare que des Chrétiens conformes à cette idée. On contracte tant de poussiere dans la vie du monde, que les vraies qua-

litez d'un enfant de Dieu ſont toutes défigurées, & tous les diſcours qu'on y fait tiennent plus du vieil homme que du nouveau, de l'eſprit du monde que de celui de JESUS-CHRIST.

V. C'EST ce qui oblige à n'avoir aucun commerce avec les hommes qu'avec de grandes précautions; à veiller ſur ce que l'on dit aux autres, de peur de leur nuire; à veiller ſur ce que les autres nous diſent, de peur qu'ils ne nous nuiſent, en obſervant ces avis du Sage : *Prenez garde à vous, écoutez avec atention ce qu'on vous dira, parce que vous marchez ſur le bord du précipice.* Car on ne ſauroit croire combien les entretiens ſans precaution impriment de mauvaiſes ſemences dans les eſprits. Et l'on peut dire que c'eſt une des cauſes les plus generales de la corruption du monde. Car ce n'eſt ni des livres, ni des prédications, ni des leçons des maîtres que les jeunes gens tirent leur morale & leurs ſentimens: c'eſt de la converſation & des diſcours ordinaires qu'ils entendent. Cela fait toute une autre impreſſion que les leçons expreſſes : & au lieu qu'il y a peu de gens en qui les diſcours qui ont la forme d'inſtructions faſſent de grands changemens, il y en a trés-peu qui ne ſoient emportez par les maximes qu'ils tirent

Eccli. 13.16.

tirent des entretiens ordinaires.

Les visites & les conversations des hommes étant donc d'une tres-grande importance pour le salut, il est bon d'en considerer les principales regles dans un aussi excellent modéle que la sainte Vierge. L'Eglise nous propose aujourd hui pour nôtre édification, la visite toute sainte qu'elle rendit à Elisabeth incontinent aprés l'acomplissement du mistere de l'Incarnation, en nous donnant ainsi lieu d'y considerer & d'y aprendre les conditions des visites chrétiennes.

VI. L'EVANGILE remarque premierement que ce fut le discours de l'Ange par lequel elle fut avertie de la grossesse de sainte Elisabeth, qui lui fit entreprendre cette visite. La charité la fit participer à la joie d'Elisabeth, & elle se pressa de lui en donner des marques.

Il n'est pas necessaire seulement d'aimer le prochain; mais il est necessaire quelquefois de lui faire connoître qu'on l'aime, pour remedier à l'indifference & au refroidissement qui naît quelquefois de la cessation de ces commerces d'amitié. Ainsi l'exemple de la Vierge nous aprend d'abord la premiere regle des visites, *qui est de n'en point faire que par des motifs de charité.*

VII. La ſeconde n'y eſt pas moins marquée, *qui eſt de n'y emploier que le tems qui eſt preciſément neceſſaire.* Car c'eſt pour cela qu'il eſt dit qu'elle alla *promptement aux montagnes de Iudée.* Elle ſe preſſoit de revenir dans ſa retraite qui étoit ſon centre : & c'eſt par cette regle qu'on doit corriger tous les vains amuſemens des viſites, où bien des gens emploient la plus grande partie de leur vie. Mais le mal vient de ce que la plûpart du monde n'a point proprement d'ocupation. Ils ne ſavent que faire quand ils ſont chez eux & à eux. Ainſi rien ne les preſſe de ſe hâter. Ils n'ont aucun ſoin de ménager leur tems, parce qu'ils ne ſavent à quoi l'emploier, & qu'il eſt auſſi perdu chez eux que dehors. Mais un Chrétien qui doit vivre de deſſein, & qui ſait le prix du tems qui lui a été donné pour meriter l'éternité, ne donne aux viſites, à l'exemple de la Vierge, que le tems préciſément neceſſaire, & il en revient le plûtôt qu'il peut pour s'apliquer à ſes principaux devoirs.

VIII. Mais la condition des viſites chrétiennes qui paroît avec plus d'éclat dans celle que la ſainte Vierge rendit à ſainte Eliſabeth, c'eſt qu'elle y porta un eſprit plein de Dieu, & qu'elle repandit

ſon onction ſur ſainte Eliſabeth d'une maniere admirable. Or encore que tous les Chrétiens ne ſoient pas coupables de ce qu'ils n'ont pas cette plenitude d'onction dont Dieu avoit comblé la ſainte Vierge, ils doivent tous neanmoins avoir JESUS-CHRIST dans le cœur. Ils doivent agir & parler par ſon eſprit, & ſi le peu de diſpoſition quils trouvent dans certaines perſonnes ne leur permet pas toûjours de tenir des diſcours édifians, ils y doivent ſupléer par la modeſtie de leur exterieur, par la moderation de leurs ſentimens, & par un certain air de charité qui nait de celle dont ils ſont remplis, & qui fait quelquefois plus d'effet ſur l'eſprit des autres que les diſcours.

IX. COMME tous les Chrétiens doivent être en cet état, c'eſt ſans doute un tres grand defaut à eux de ce que leurs viſites ſont ſi infructueuſes au prochain par le peu de retenuë & de ſageſſe qui paroit en eux : car ils ſe rendent par là inutile une partie conſiderable de leur vie Ils perdent les ocaſions que Dieu leur donnoit d'exercer la charité ſpirituelle envers le prochain : & bien loin de lui communiquer l'eſprit de Dieu, comme la ſainte Vierge le communiqua à ſainte Eliſabeth & à ſaint Jean, ils ne leur inſpirent que

leur immortification & leurs passions.

Peu de personnes font reflexion sur ces défauts ordinaires des conversations, & songent serieusement à y remedier. On ne le peut mieux faire qu'en s'adressant à la sainte Vierge, & qu'en la priant de nous obtenir quelque part de cet esprit de sainteté & d'édification qu'elle repandit si abondamment dans cette visite, que l'on peut dire être l'exemple le plus parfait de toutes les visites vraiment chrétiennes.

POUR LE SAMEDI DES QUATRE TEMS DE L'AVENT.

Il faut prendre pour le Samedi de ces Quatre Tems-ci trois considerations sur la visite de la sainte Vierge à sainte Elisabeth, qui sont entre les misteres, pag. 10. tome viij. parce que l'Evangile de ce jour est le même que celui du iv. Dimanche de l'Avent.

SUR L'EPITRE DU IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

EPITRE. I. *Corinth.* 4. 1.

MES Freres : Que les hommes nous considerent comme les ministres de JESUS-CHRIST, & comme les dispensateurs des misteres de Dieu. Or ce qui est à desirer dans les dispensateurs, est qu'ils soient trouvez fidéles. Pour moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous, ou par quelque homme que ce soit. Je n'ose pas même me juger moi-même. Car encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela : mais c'est le Seigneur qui est mon juge. C'est pourquoi ne jugez point avant le tems, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui produira dans la lumiere ce qui est caché dans les tenebres, & découvrira les plus secrettes pensées des cœurs. Et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui sera duë.

EXPLICATION.

I. SAINT PAUL pretend remedier par ces paroles à un tres-grand abus qui se glisse facilement dans le commerce des Fideles avec leurs Pasteurs. C'est

que comme les ſens ſont d'ordinaire plus prompts & plus agiſſans que la foi dans le commun des Chretiens, il leur eſt aſſez ordinaire de juger des miniſtres de l'Egliſe plûtôt par cette prevention des ſens, que par des vûës de foi & de verité. Ils n'y conſiderent donc ſouvent que les talens exterieurs, l'agréement dans les paroles, & les complaiſances qu'ils en reçoivent. Il arrive de-là qu'ils ſe lient fortement à ceux d'entre ces miniſtres qui leur plaiſent par des qualitez humaines; qu'ils portent avec chaleur tous leurs interêts; qu'ils tâchent de leur procurer l'eſtime & l'affection de tout le monde; qu'ils s'empreſſent auprés d'eux; qu'ils leur font perdre beaucoup de tems par leurs entretiens: & enfin qu'ils conçoivent pour eux toutes les paſſions qu'on reſſent pour les perſonnes que l'on aime humainement. Au contraire le rabaiſſement des autres ne leur eſt rien. C'eſt beaucoup s'ils s'empêchent d'y contribuer; & ils ont de la pente à prendre mal tout ce qui vient d'eux. On ne ſauroit croire combien tous ces jugemens humains nuiſent aux fideles; combien ils produiſent d'atachés peu édifiantes; à combien d'inutilitez ils donnent lieu; combien ils diminuent la bonne odeur de la conduite des Paſteurs, & le

fruit que les peuples en euſſent tiré. Car ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que ces ataches deviennent ſouvent reciproques. Ceux qui témoignent ces complaiſances humaines à leurs Paſteurs, les gagnent ſouvent par-là. Ils amoliſſent leur eſprit & les portent à rendre les mêmes complaiſances qu'on leur rend. Ainſi la communication entre ceux qui conduiſent & ceux qui ſont conduits, qui devroit être toute ſpirituelle, devient ſouvent toute humaine, & ſujette par conſequent à tous les inconveniens des liaiſons humaines. Une partie de ces deſordres s'étant donc gliſſez dans l'Egliſe de Corinthe, & les uns diſant : Je ſuis pour Apollon ; les autres : Je ſuis pour Cephas, ſaint Paul y voulut remedier par ces paroles : *Que les hommes nous regardent comme les miniſtres de* JESUS-CHRIST, *& les diſpenſateurs des miſteres de Dieu.*

II. VOILA le remede : mais pour en comprendre l'efficace, il faut bien concevoir l'étenduë de ces paroles : *Que les hommes nous conſiderent comme miniſtres de* JESUS-CHRIST, *& comme diſpenſateurs des miſteres de Dieu.* Saint Paul veut dire par-là, qu'il ne faut juger des miniſtres de l'Egliſe que par la foi ; qu'il ne faut conſiderer en eux que les quali-

tez que la foi y découvre, & qu'il faut juger de la grandeur de ces qualitez selon que la foi en juge. Or le premier effet que la grandeur de ces qualitez connuës par la foi doit faire sur nous, c'est qu'elles doivent obscurcir & étoufer dans nos esprits toutes les qualitez humaines. Un ministre de JESUS-CHRIST est un homme qui nous parle au nom de JESUS-CHRIST & de sa part, & que nous devons écouter comme lui-même, selon qu'il est dit : *Qui vous écoute, m'écoute.* C'est un homme revêtu de son autorité & associé à son sacerdoce. Dieu autorise dans le ciel les jugemens qu'il porte des ames sur la terre : & ainsi il peut ouvrir & fermer le ciel. C'est un homme que Dieu a rendu dispensateur de ses misteres, de son esprit, de sa parole, de son corps, du prix de son sang. Voilà de quelle sorte nous devons regarder les Pasteurs Ecclesiastiques : & si nous sommes bien ocupez de ces vûës de foi, nous nous éleverons facilement au dessus de l'impression des sens.

Pour suivre donc ces lumieres malgré toute la bizarerie des sentimens humains, si ces sentimens humains s'élevent dans l'esprit, il faut au moins les rendre muets & sans action : & au contraire il faut agir & parler selon les vûës de foi ; honorer

ſincerement tous les Superieurs Eccleſiaſtiques ; écouter avec reſpect leurs inſtructions ; ſoûtenir leur reputation autant que l'on peut, & ne preferer point les uns aux autres ſuivant des inclinations aveugles & temeraires. Voilà la conduite qui attire les benedictions de Dieu ſur les Paſteurs & ſur les Peuples.

III. L'Apôtre, pour montrer l'injuſtice de ces preferences, ajoute : *Or ce qui eſt à deſirer dans les diſpenſateurs, c'eſt qu'ils ſoient trouvez fideles* ; c'eſt à dire, que c'eſt par-là que Dieu en jugera ; qu'il preferera les uns aux autres, & que c'eſt ce qui fait leur merite auprès de lui. De ſorte que ſi les hommes ne ſauroient juger de cette fidelité, il eſt clair qu'ils ne ſauroient juger du vrai merite des Paſteurs. Or c'eſt ce qu'ils ne ſauroient faire qu'incertainement : car il ſe peut fort bien faire qu'un homme avec tous les talens humains ſoit un diſpenſateur infidele, & qu'un autre avec des talens tres-mediocres ſera un diſpenſateur fidele.

La fidelité que Dieu demande de chacun de ſes miniſtres, c'eſt qu'il cherche uniquement la gloire de Dieu, & non pas la ſienne ; qu'il ne s'en attribuë aucune partie ; qu'il emploie pour le bien de ceux

que Dieu lui a confiez tout ce qu'il a reçû de talens ; qu'il ne manque à leur donner aucune des instructions necessaires ; qu'il emploie pour les guerir de leurs maux les veritables remedes ; enfin qu'il ne déguise ni n'altere point la verité. Or qui peut savoir si les Pasteurs s'aquitent de tous ces devoirs, & qui peut discerner ceux qui s'en aquitent le mieux ?

IV. Il suffit à un ministre de Jesus-Christ de faire tout ce qu'il peut, selon tout ce qu'il a reçû de Dieu. Or Dieu donnant ses graces aux hommes avec differentes mesures, il peut arriver qu'un homme à qui il a peu donné soit fidele ; parce qu'il donne tout ce qu'il a : & qu'un autre qui donne beaucoup plus, soit infidele ; parce qu'il ne donne pas tout ce qu'il a reçû pour le donner. Il y en a qui font des impressions plus sensibles, & qui font neanmoins réellement moins de fruits ; parce qu'ils atirent moins de benedictions de Dieu par la fidelité de leurs actions : & il y en a d'autres qui atirent beaucoup plus de benedictions, quoi qu'ils ne remuent point sensiblement l'imagination ; parce que leurs prieres sont pures, & leur conduite plus édifiante, & que Dieu donne plus d'efficace à leurs paroles.

V. *Pour moi je me mets peu en peine d'être jugé par vous, ou par quelqu'homme que ce soit.* v. 3.

On peut se soucier en deux manieres de l'approbation des hommes, selon qu'on la peut regarder, ou comme un bien ou comme un mal pour les autres; ou comme un bien ou comme un mal pour nous mêmes. C'est un mal pour les autres s'ils jugent temerairement de leurs Pasteurs, ou ce qui leur plaît en eux est ce qui déplaît à Dieu. C'est un bien si l'estime qu'ils ont pour eux est conforme à celle de Dieu, & si elle augmente leur creance, & donne plus d'entrée dans leur cœur aux veritez de l'Evangile. Saint Paul ne dit pas qu'il ne se soucie point d'être blâmé ou estimé par les hommes, en regardant leur blâme ou leur aprobation en cette maniere; c'est à-dire, par raport à eux: au contraire il dit en d'autres lieux qu'il a dessein de plaire à tout le monde pour les gagner tous, mais c'est en considerant les jugemens des hommes par raport à lui-même, qu'il declare aux Corinthiens qu'il ne s'en soucie pas. En effet, ces jugemens ou contraires ou favorables ne nous servent effectivement de rien. Ils nous laissent tels que nous sommes. Que tous

les hommes s'uniſſent à louer quelqu'un, ils n'ajoûteront rien à ſon merite. Qu'ils s'uniſſent à le blâmer, ils ne lui en ôteront pas la moindre partie. Il y a même plus de bien réel dans les jugemens deſavantageux que dans les plus favorables, parce que les premiers peuvent contribuer à nous humilier, & qu'il eſt bien à craindre qu'on ne s'éleve des autres.

VI. CEPENDANT l'homme eſt ſi miſerable & ſi vain, que quoiqu'il ne puiſſe deſavouer ces veritez, il ne ſauroit s'empêcher de regarder comme un grand mal d'être bien ou mal placé dans l'eſprit des autres. Il ſe nourrit ou il s'effraie du ſpectacle des jugemens des hommes; & il eſt étrange combien l'impreſſion qu'il en reçoit a de part à ſes actions. C'eſt de cette corruption que la grace avoit exemté ſaint Paul: & nous ne ſaurions mieux nous procurer quelque part à un ſi grand bien, qu'en nous ſervant des mêmes veritez dont Dieu s'étoit ſervi pour le guerir lui-même de cette maladie, qui ſont celles qu'il nous propoſe dans la ſuite de cette Epître.

VII. *Je n'oſe pas même me juger moi-même.* v. 3.

SAINT PAUL declare donc qu'il ne prend pas la liberté de ſe juger lui-même,

& que c'eſt à Dieu à qui il apartient de le juger. Les jugemens que les hommes font de nous, ſont temeraire, parce qu'ils ne nous connoiſſent pas ; & qu'ainſi ils en jugent au hazard : mais cette même raiſon prouve que nous ne devons pas nous juger nous-mêmes ; parce que nous ne nous connoiſſons pas auſſi.

On peut connoître avec certitude certains pechez & certains defauts ; & c'eſt pourquoi ſaint Paul veut bien qu'on ſe juge à cet égard : mais on n'en connoît pas neanmoins le degré precis ; & il y a toûjours en cela même quelque choſe de caché qu'il faut laiſſer à Dieu.

Pour les vertus, nous les connoiſſons encore moins. Non ſeulement nous n'en connoiſſons pas le degré, mais nous ne ſavons pas même avec une entiere certitude ſi nous en avons quelqu'une, & s'il n'y a point quelque choſe de caché en nous qui détruiſe tout ce qui y paroît de bon. Dieu veut que les plus juſtes vivent dans cette incertitude, qui n'empêche pas la juſte confiance qu'ils ont d'être à Dieu. C'eſt pourquoi ſaint Paul ſe contente de dire qu'il ne ſe ſent *coupable de rien:* v. 4. mais il ne nie pas qu'il n'eût une grande confiance d'être à Dieu, quoique cette confiance ne fût pas telle qu'il osât ſe juſtifier lui-même.

VIII. *C'eſt pourquoi ne jugez point avant le tems.* v. 5.

Saint Paul, aprés avoir declaré ſes ſentimens ſur ſoi-même, preſcrit aux Corinthiens la regle generale qu'ils devoient garder dans leurs jugemens. Cette regle eſt de ne juger point avant la manifeſtation de la verité. D'où il s'enſuit qu'il n'eſt pas défendu de juger, ou plutôt de voir les choſes claires; parce que la verité en eſt déja manifeſte. Cette regle ne s'entend donc que des choſes obſcures & incertaines: mais ces choſes obſcures & incertaines s'étendent bien plus loin qu'on ne penſe, parce que nous connoiſſons peu de choſe avec certitude Nous ne connoiſſons ni le fond des cœurs des autres, ni le nôtre propre. Leurs veritables intentions nous ſont cachées. Ne jugeons donc jamais de leurs intentions ni du fond de leur vertu, ou de leurs vices. La plûpart de leurs actions nous échapent. Nous ne les connoiſſons qu'à demi, & nous ignorons preſque toûjours quantité de circonſtances dont elles dépendent. Soions donc extrémement retenus dans nos jugemens, puis que nos connoiſſances ſont ſi bornées & ſi peu exactes. Il y aura un tems où il ſera permis de juger. Ce ſera lors que Dieu aura découvert le ſecret des

cœurs,& qu'il en fera voir à tout le monde les replis les plus cachez. Pourquoi previendrions nous ce tems par des jugemens precipitez & temeraires, & nous exposons-nous à y être convaincus de cette precipitation qui a presque toûjours sa source dans la malignité du cœur ? Ne jugeons donc point, de peur d'être jugez nous-mêmes en ce jour comme presomptueux & temeraires. Ne nous attribuons point ce qui n'apartient qu'à Dieu. C'est à la lumiere de la verité de juger : mais il n'apartient à ceux qui sont encore dans les tenebres, que de les reconnoître humblement ; & ils ne doivent pas juger de ce qu'ils ne sauroient savoir.

IX. *Et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui sera dûë.* v.5.

Que ces loüanges meritent d'être desirées, & qu'elles sont differentes de celles qu'on peut recevoir des hommes ! Loüanges certaines, & dont la lumiere de la verité rendra témoignage à tout le monde, sans qu'il soit possible à personne d'en douter. Loüanges éternelles, & qui ne seront jamais détruites ni par le changement de celui qui les donnera, ni par le changement de ceux qui les recevront. Loüanges sures, & qui ne mettront point en danger ceux à qui elles seront don-

nées, en leur causant de la vanité. Louanges incapables d'être obscurcies, parce que personne ne les pourra démentir, & qu'il n'y aura point alors de varieté de vûës & de sentimens. Et enfin, louanges solides toujours jointes avec le merite, & avec une récompense proportionnée. Voilà les louanges qu'il est permis de rechercher, & non celles qui ont des qualitez toutes contraires, qui sont incertaines, passageres, dangereuses, inutiles, faciles à détruire par l'envie & par la médisance; & que l'on merite d'autant moins, qu'on les recherche avec plus de passion.

SUR L'EVANGILE DU IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

EVANGILE. *Luc* 3. 1.

L'AN quinziéme de l'empire de Tibere Ceſar, Ponce-Pilate étant Gouverneur de la Judée, Herode Tetrarque de la Galilée, Philippe ſon frere de l'Iturée, & de la Province de Traconite, & Liſanias d'Abilene, Anne & Caïphe étant Grands Prêtres : Dieu fit entendre ſa parole à Jean fils de Zacharie dans le deſert : & il vint dans tout le païs qui eſt aux environs du Jourdain, prêchant le batême de penitence pour la remiſſion des pechez, ainſi qu'il eſt écrit au livre des paroles du Prophete Iſaïe : *On entendra* dans le deſert la voix de celui qui crie : Preparez la voie du Seigneur, rendez droits & unis ſes ſentiers. Toute vallée ſera remplie, & toute montagne & toute colline ſera abaiſſée ; les chemins tortus deviendront droits, & les raboteux unis : & tout homme verra le Sauveur *envoié* de Dieu.

EXPLICATION.

I. DIEU avant que d'envoier ſaint Jean prêcher aux Juifs, le retint dans le deſert juſqu'à trente ans, en lui

faisant mener une vie inconnuë aux hommes, & qui étoit toute pour lui. Les Saints ne sont proprement que pour Dieu. Ce sont des victimes qui s'immolent pour sa gloire, & des lampes qui se consument invisiblement devant lui. Il les prête quelquefois aux hommes pour quelque tems; mais ce tems est d'ordinaire assez court, & dans ce tems-là même le fond de leur sainteté demeure caché. On entend quelques-unes de leurs paroles. On voit quelques-unes de leurs actions: mais on ne voit pas ce qui les rend saints. On ne voit point leur amour, leur humilité, ni les sacrifices qu'ils font à Dieu de tout ce qu'ils sont. Le monde étant indigne d'eux, Dieu les en retire bien-tôt, & quequefois même il ne les lui fait jamais voir. Combien y a-t-il eu de saints Solitaires tres-capables de servir l'Eglise, que Dieu s'est reservez pour lui seul, & se sont consumez sans temoins en sa presence? Nous connoîtrons quelque jour leur vie, & nous serons persuadez que les Saints inconnus aux hommes sont souvent ceux qui ont été les plus remplis des tresors du ciel.

II. QUELLE a pû être la vie de saint Jean retiré dans le desert depuis son en-

fance juſqu'à trente ans ? Que de communications ſecretes entre Dieu & lui ; que de prieres enflamées ; que de ſacrifices interieurs ; que d'adorations en eſprit & en verité ! Il eſt vrai que le commun du monde ne doit pas aſpirer à cette ſorte de vie. Mais qu'il y a de choſes imitables dans ſaint Jean auſquelles on ne penſe pas ! Qui nous empêche de vivre comme lui dans la penitence, & de renoncer au moins aux plaiſirs non neceſſaires ? Qui nous empêche de nous ſeparer peu à peu du monde ; de nous acoutumer à nous en paſſer, & d'aprendre de ce Saint la ſcience de vivre dans le repos ? Science la moins recherchée & la moins pratiquée de toutes, & neanmoins la plus utile, pour ne pas dire la plus neceſſaire. On ſe fait une neceſſité de vivre dans l'agitation & dans le tumulte. On tombe à moins qu'on ne ſoit ſoutenu par les affaires. Si l'on eſt pour un peu de tems ſeparé du commerce du monde, on languit, & on eſt acablé d'ennui. Il y en a qui ne ſont dans les places éminentes, que parce, diſent-ils, qu'il leur faloit de l'ocupation & du mouvement ; c'eſt à dire, parce qu'ils n'avoient pas apris à vivre en repos. C'eſt ce qui fait rechercher avec avidité les charges & les emplois. Les

hommes fuient le repos comme leur plus grand ennemi ; & le genre de vie qu'ils ont le plus de peine à souffrir, est de n'avoir rien à faire.

III. Ce qui arrive de-là, c'est que cette necessité qu'ils se font du commerce des hommes les en rend esclaves. On sait par où ils tiennent, & on les prend par-là. On n'a qu'à les menacer du repos, & on les reduit à tout ce qu'on veut. C'est ce qui rend la retraite si terrible à la plûpart des gens ; parce qu'il y faudroit vivre en repos, & être privé des affaires du monde qu'on s'est rendu necessaires. Doit-on s'étonner après cela que Dieu pour preparer saint Jean à l'office de Predicateur, l'ait retenu si long-tems dans la solitude ? Il l'a rendu par-là independant des hommes. Il a fait qu'il lui étoit indifferent d'être dans un desert ou dans une prison ; parce qu'il y trouvoit également la solitude, le repos & Dieu.

Il y a des Predicateurs, qui pour se former à leur ministere, recherchent le commerce du monde, pour y aprendre, disent-ils, à parler. Mais ils feroient bien mieux d'aprendre à se taire & à souffrir la solitude. Ils en seroient plus genereux, plus independans, & par consequent mieux preparez à s'aquiter dignement

de leur miniſtére ; principalement s'ils joignoient comme ſaint Jean, la penitence à la ſolitude. Car en ſe privant parlà des commoditez du monde, ils n'auroient plus de beſoin ni des perſonnes qui les procurent, ni des lieux où l'on les trouve.

IV. AVANT que ſaint Jean eût entendu cette voix interieure & efficace qui l'apella au miniſtere de la predication, il demeuroit en repos, & croioit n'avoir rien à faire qu'à y demeurer. La vie particuliere, ſolitaire & ſeparée ſuffit à un Chrétien que Dieu n'apelle point au miniſtere de l'Egliſe par une vocation legitime. Il ſe met en danger en ſe remuant. Il n'y a rien de ſi aiſé à une perſonne humble que de ſe procurer des ocupations tranquilles, qui ne nous nuiſant point, ſont neanmoins ſuffiſantes pour empêcher l'ennui. C'eſt la vanité qui trouble le plaiſir de la retraite, & qui y repand l'amertume. On veut de la conſideration, & il eſt difficile d'en avoir dans une vie retirée où l'on ne paroît utile à perſonne. Ce n'eſt plus la mode qu'on arrache les gens malgré eux de leur repos pour les apliquer aux fonctions de l'Egliſe : & le monde a cela de bon preſentement, qu'il n'empêche plus perſonne de fuir les char-

ges & les emplois. Ceux qui ont donc une ſecrete ambition dans le cœur & qui ne ſauroient vivre en repos, ſont contrains d'aller au devant de la vocation ; & ils font ſi bien qu'ils la trouvent, ou s'imaginent de l'avoir trouvée.

V. Non ſeulement on la trouve, mais on la trouve en peu de tems : car cela va ordnairement fort vîte. On n'a rien à dire quand c'eſt la neceſſité de l'Egliſe qui oblige à diſpenſer ceux qu'elle emploie, de ces longues preparations : mais quand cette promptitude vient de celui même qui ſe deſtine au miniſtere, rien n'eſt plus opoſé à l'eſprit de Dieu. C'eſt ce qu'il nous a voulu montrer en retenant ſi long-tems ſaint Jean dans le deſert avant que de l'envoier exercer ſa vocation. Il a voulu aprendre par là aux hommes, que les miniſtres de l'Egliſe ont beſoin de longues preparations ; & que les moindres ſont ſi grandes, que la vie d'un homme eſt tres-bien emploiée à ſe preparer pour les exercer, quoique pour un peu de tems. Qu'y a-t-il de plus court que la durée du miniſtere de ſaint Jean ? Cependant la preparation en dura trente ans, & cela par l'ordre de Dieu, qui ſait mieux que nous le tems neceſſaire pour chaque choſe. Voilà comment ſont inſ-

truits ceux qui le ſont à l'école de Dieu, bien differente en cela de celle des hommes.

VII. Comme ſaint Jean n'avoit point fait d'avance vers l'emploi auquel Dieu le deſtinoit, il ne fit point de reſiſtance quand il connut clairement que Dieu l'y appelloit : *Dieu*, dit nôtre Evangile, *fit entendre ſa parole à Iean, & il vient prêcher.* Ceux qui ſont parfaitement humbles, ſont auſſi incapables de reſiſter à Dieu quand il les éleve, que quand il les rabaiſſe, pourvû qu'ils voient clairement ſa volonté. Un neant ne reſiſte point, comme il ne fait point d'avances. Nous devons laiſſer à Dieu la diſpoſition de nous-mêmes, puis que nous lui apartenons. Choiſir de ſoi même une place pour baſſe qu'elle ſoit, c'eſt prevenir l'ordre de Dieu ; & par conſequent c'eſt une action temeraire & preſomptueuſe. Car ſi Dieu ne nous y met, nous n'avons pas la force de nous y ſoutenir ; au lieu que nous pouvons demeurer fermes dans quelque élevation qu'il nous place, s'il lui plaît de nous y fortifier : il eſt bon de ſe défier de ſoi-même, mais non de ſe défier de Dieu. Il a plus de force que nous n'avons de foibleſſe. Et c'eſt une infidelité d'en douter. Il faut donc le ſuivre

quand il nous apelle, & lui obéir sans resistance. Voilà l'exemple que nous a donné saint Jean.

VII. Les hommes jugent des Predicateurs comme les Paiens jugeoient des prieres, lors qu'ils pensoient que Dieu les exauceroit pourvû qu'ils y multipliassent les paroles; car ils croient de même que pour bien prêcher il faut beaucoup parler; Dieu a voulu faire voir en la personne de saint Jean combien cette idée est fausse. C'est le premier Predicateur du monde: & saint Jean l'Evangeliste temoigne qu'il avoit été suscité de Dieu, *afin que tout le monde crut par lui.* Ce- *Joan. 1. 7.*
pendant ce modele des Predicateurs ne prêche que tres peu de tems, & dans ce peu de tems il reduit à si peu de paroles les instructions qu'il donne, qu'à peine en rempliroit-on quelques pages. Mais tout ce qu'il disoit, étoit animé de l'esprit de Dieu, & étoit rempli de sa force & de sa vertu. Sans cela tous les talens humains ne sont rien. Les sermons humains ne sont que des paroles que le vent emporte. Ils perissent au moment qu'ils sont prononcez; au lieu que la predication de saint Jean subsiste & subsistera toûjours, & qu'elle se multiplie en quelque sorte dans la bouche de tous les Predicateurs,

dicateurs, qui ne ſont que ſes écos & ſes interpretes.

VIII. Le principal point de la predication de ſaint Jean a été la penitence. *Faites penitence*, diſoit il; *car le roiaume des cieux aproche.* Jesus-Christ commença les ſiennes par les mêmes paroles, comme c'étoit ſon eſprit qui les avoit fait dire à ſaint Jean. L'uniformité de cette inſtruction dans la bouche de Jesus-Christ & de ſon Precurſeur, en fait voir la neceſſité & l'importance. Ils ont voulu l'un & l'autre commencer par là; parce que c'eſt le vrai commencement de la vie chrétienne. Tant que les ames demeurent atachées à leurs paſſions criminelles; qu'elles ſe trouvent bien dans cet état, & qu'elles y veulent demeurer, il n'y a point de roiame de Dieu pour elles. Bien loin qu'il ſoit proche d'elles, il en eſt au contraire tres-éloigné. *Le ſalut eſt loin des mechans*, dit le Pſalmiſte.

Le roiaume de Dieu eſt le roiaume de la juſtice, de l'ordre, de la verité. Or il eſt impoſſible que l'ordre, la verité & la juſtice regnent dans une ame tant qu'elle aimera l'injuſtice, la fauſſeté & le deſordre. Il faut donc qu'elle commence à ſe trouver mal dans ſon premier état & dans le regne du peché, pour aſpirer au

roiaume de Dieu qui y eſt contraire : & c'eſt-là cette penitence qui doit commencer la converſion.

IX. MAIS ne ſuffiroit-il pas d'avoir ceſſé d'aimer l'injuſtice, & de paſſer à l'amour de la juſtice ; de ceſſer de pecher, & de commencer une vie nouvelle ? C'eſt l'imagination de Luther, mais ce n'eſt pas l'ordre de la conduite de Dieu. Il veut ſauver les pecheurs ; mais il les veut ſauver comme pecheurs. S'il les ſauvoit par l'amour de la juſtice ſans aucune penitence pour leur vie paſſée, il les ſauveroit comme innocens. Il veut qu'ils ſentent *combien il eſt amer d'avoir abandonné Dieu :* QUAM *malum & amarum eſt reliquiſſe Dominum Deum.* Il veut qu'ils entrent dans les ſentimens de ſa juſtice ; & comme il hait & punit le peché, ils le haiſſent & le puniſſent en eux-mêmes. Il eſt vrai qu'on ne ſauroit hair vraiment le peché que par l'amour de la juſtice : mais l'ame peut aimer la juſtice ſans s'apliquer à la haine du peché, ou ſans en ſentir le poids. Et c'eſt ainſi qu'elle aimera la juſtice dans l'autre vie. Dieu n'a point voulu choiſir, pour rendre les pecheurs participans de ſon roiaume, ni une penitence ſans amour, ni un amour ſans penitence. Luther ſe trompe donc quand

il veut qu'un homme puiſſe être reconcilié avec Dieu par un amour ſans penitence : mais ceux-là ſe trompent auſſi qui pretendent qu'on puiſſe rentrer en grace avec Dieu par une penitence ſans amour: & la verité eſt, que la voie du ſalut de l'homme conſiſte dans un amour penitent, ou dans une penitence d'amour.

X. POUR comprendre mieux cet ordre de Dieu, il faut concevoir qu'il n'a point pretendu guerir l'homme tout d'un coup, mais par une certaine ſuite & un certain ordre de moiens & de remedes qui reſſemblaſſent aux voies communes par leſquelles les ames changent de diſpoſition dans le cours de la nature. Il veut donc qu'il connoiſſe d'abord ſon mal; qu'il le haiſſe; qu'il en deſire la délivrance; qu'il faſſe divers efforts pour l'obtenir; qu'il s'adreſſe à lui comme au medecin unique de ſes maux; qu'il obſerve fidelement ſes regles. Toutes ces démarches affermiſſent l'ame dans la volonté de retourner à Dieu, & rendent cette volonté ſolide, durable & effective. Dieu veut qu'elles ſachent non ſeulement qu'elles ſont mortellement bleſſées, mais qu'elles ſont dans l'impuiſſance de ſe guerir par elles-mêmes; que lui ſeul eſt capable de les délivrer de leurs maux; que ſon

ſecours s'obtient par l'humiliation, & par la punition volontaire du peché. Tous ces degrez ont beſoin de quelque tems, & il ne faut pas s'imaginer qu'il ne faille qu'un inſtant pour y faire paſſer l'ame & la faire entrer dans ces diſpoſitions. Ce n'eſt point ainſi qu'elle agit, & qu'elle change. Il faut qu'elle demeure aſſez long-tems dans l'aplication à certains objets, pour en être touchée d'une maniere durable. Toutes les penſées qui durent peu, & qui ne ſont pas ſouvent reiterées, ne forment point de diſpoſitions permanentes. Dieu s'acommode donc à cette maniere d'agir de notre ame, & il n'acorde ordinairement ſa paix & ſa reconciliation qu'après avoir retenu long-tems les ames dans des ſentimens d'humiliation & de penitence.

XI. C'EST en cette maniere qu'il faut preparer les voies de JESUS-CHRIST, & dreſſer ſes ſentiers, comme l'ordonne ſaint Jean. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe preparer les voies de JESUS-CHRIST, s'il n'a déja viſité l'ame par des commencemens de grace: mais c'eſt qu'il y a diverſes impreſſions de la grace, & que les unes peuvent ſervir de preparation aux autres. Il faut que les collines ſoient rabaiſſées, & que l'orgueil de l'ame ſoit humilié, afin qu'elle devienne capable de

recevoir JESUS-CHRIST pauvre & humilié, & d'entrer dans le conſeil de la Sageſſe éternelle, qui a fait choix de cet état pour enſeigner aux hommes ce qui leur étoit avantageux. Il faut que les vallées ſoient remplies, & que les ames puſillanimes conçoivent une grande idée de la grandeur immenſe de la miſericorde de Dieu qui nous envoie ſon Fils unique pour nous redonner la vie, & pour nous élever au ciel avec lui ; ſans que notre foibleſſe & notre pauvreté puiſſent l'empêcher de faire paroître ſur nous la force & la magnificence de ſa grace.

XII. IL faut que ce qu'il y a en nous d'éloigné de la droiture & de la ſimplicité chrétienne, ſoit redreſſé pour donner entrée en nous à un Dieu fait enfant & reduit à la ſimplicité des enfans, qui ne peut aimer que ceux qui agiſſent ſans artifice, ſans duplicité, & avec une parfaite droiture. Il faut que ce qu'il y a de rude & d'inégal dans notre conduite ſoit aplani, afin que nous ſoions rendus conformes à la benignité & à la douceur dans laquelle JESUS-CHRIST a paru dans le monde. Ce qui fait dire à ſaint Paul : *La bonté de notre Sauveur, & ſon amour pour les hommes ſe ſont fait paroître.* Car ſi nous n'avons ſoin d'entrer, autant que nous le

pouvons, dans cette disposition de bonté, de douceur, & de charité envers le prochain, nous ne devons pas pretendre que JESUS CHRIST fasse sa demeure en nous. Il ne veut que des ames qui lui ressemblent déja en partie, & il n'acheve d'imprimer ces dispositions qu'en ceux qu'il a preparez par des commencemens de ces mêmes graces. Il est l'auteur des unes après les autres, & il garde un ordre tout divin dans la dispensation de ses graces, qu'il faut tâcher & de connoître & de suivre.

SUR L'EPITRE DE LA MESSE DE MINUIT.

EPITRE. *Tite* 2. 11.

MON tres cher frere : La grace de Dieu nôtre Sauveur a paru à tous les hommes; & elle nous a apris que renonçant à l'impieté & aux paſſions mondaines, nous devons vivre dans le ſiecle preſent avec temperance, avec juſtice & avec pieté ; étant toûjours dans l'atente de la beatitude que nous eſperons, & de l'avenement glorieux du grand Dieu & nôtre Sauveur JESUS-CHRIST, qui s'eſt livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité, & de nous purifier pour ſe faire un peuple particulierement conſacré à ſon ſervice, & fervent dans les bonnes œuvres. Prêchez ces veritez, & exhortez en JESUS-CHRIST nôtre Seigneur.

EXPLICATION.

I. QUOIQUE, ſelon l'auteur du livre de la vocation des Gentils, Dieu n'ait jamais ſouſtrait entierement ſa miſericorde à ces nations, dont il eſt dit *qu'il les a laiſſé marcher dans leurs voies*, & qu'il leur en ait toûjours departi une certaine

mesure, on ne peut pas dire d'eux neanmoins que *la grace de Dieu notre Sauveur leur ait paru* L'Apôtre au contraire, en disant à son disciple Tite, que cette *grace a paru à tous les hommes* par l'avenement de JESUS-CHRIST, fait assez voir qu'elle n'avoit pas paru auparavant. Ces sombres lumieres qui n'ont conduit personne à la vraie justice, ne sont pas cette grace abondante qui a été manifestée au monde par le Fils de Dieu fait homme. On ne peut pas dire de même de tous les Juifs, que cette grace leur eût paru auparavant. On ne leur avoit point encore dit clairement qu'ils devoient renoncer à l'amour de toutes les choses temporelles. Ils croioient au contraire qu'il leur étoit permis de les aimer. Cependant c'est là cette lumiere que la
v. 12 grace a aportée au monde. *Elle nous a apris*, dit l'Apôtre, *que renonçant à l'impieté & aux passions mondaines, nous devons vivre dans le siecle present avec temperance, avec justice, & avec pieté.* Quiconque n'a point reçû d'elle cette instruction, la grace de Dieu ne lui a pas été manifestée. Il n'est point encore au tems de la loi nouvelle. Il ne lui est point né un Sauveur: car il n'est Sauveur qu'en persuadant les cœurs de la necessité de ce renoncement à l'amour du monde. Qu'il y

a donc de gens qui ne ſont point du nombre de ceux à qui la grace de Dieu a été manifeſtée par l'avenement de JESUS-CHRIST, parce qu'ils n'ont gueres compris la neceſſité de ce renoncement !

II. IL eſt dit cependant que cette *grace a paru à tous les hommes*, parce que les Apôtres ont reçû ordre de JESUS-CHRIST de la publier à toute la terre ſans reſerve & ſans exception. Cette grace n'eſt plus pour les Juifs ſeuls, ni pour une nation particuliere. Elle eſt pour tous les peuples. S'il y en a qui la refuſent, c'eſt par leur faute : mais elle leur eſt offerte par l'ordre même de JESUS-CHRIST : *Prêchez*, dit-il à ſes Apôtres, *l'Evangile à toutes les creatures.* Et cette manifeſtation publique de la verité eſt un caractere qui diſtingue JESUS-CHRIST de tous les hommes, & qui prouve ſa divinité. Car aucun homme n'avoit formé ce deſſein ; aucun n'avoit donné une telle commiſſion à ſes Diſciples, & n'avoit eſperé d'y réüſſir. Chacun s'étoit contenté d'inſtruire ceux de ſon païs de ſes ſentimens touchant la religion, ſans entreprendre de les publier par toute la terre. *Marc. 16. 15.*

Les dieux des paiens avoient comme divers départemens. L'un étoit le dieu d'un païs, & l'autre d'un autre. Ce n'é-

toit point la passion ordinaire des particuliers, ni des princes, ni des peuples, de faire recevoir leur religion par tout le monde, au moins par voie d'instruction. Et si Antiochus voulut forcer les Juifs d'embrasser celle des Grecs, ce fut un caprice particulier à l'égard des Juifs, qu'il n'étendit nullement à d'autres peuples soumis à son empire, qui n'adoroient pas les mêmes dieux que les Grecs. Les Romains ne condamnerent point le culte des Juifs, tant qu'il demeura renfermé dans ceux de leur nation & dans un petit nombre de gens qui se joignoient à eux : & ils ne se souleverent contre les Chrétiens que lors qu'ils virent que le Christianisme tendoit visiblement à abolir leur religion. JESUS-CHRIST est donc en efet le premier qui a donné ordre à ses disciples d'instruire tous les hommes de la verité. Il est le premier Legislateur & le premier Docteur general du monde ; & lui seul a formé ce dessein, parce qu'il étoit seul capable de l'executer. D'autres, comme Mahomet, ont voulu l'imiter en ce point. Mais l'on voit assez que ce ne sont que des singes que le diable a suscitez pour contrefaire les œuvres de Dieu. Ainsi ce dessein est une preuve de la verité de la doctrine & de la mission de JESUS-

CHRIST. Et c'eſt un ordre que Dieu a toûjours obſervé dans ſa conduite, de faire enſorte que la verité precedât le menſonge, & qu'elle eût ſur la fauſſeté l'avantage de l'antiquité. La premiere & la plus ancienne religion du monde, eſt la veritable. Le premier & le plus ancien livre du monde, eſt celui qui la contient. Le premier Legiſlateur d'un peuple particulier, qui eſt Moïſe, eſt celui qui l'a écrit. Le premier mot de ce livre contient le fondement de la vraie religion, qui eſt que *Dieu a créé le ciel & la terre*, fondement ignoré par tous les Philoſophes du paganiſme. Tout ce qui s'eſt écarté de cette premiere inſtruction, n'a été qu'illuſion & fauſſeté.

III. JESUS-CHRIST a donc auſſi paru avec une primauté qui ne convient qu'à lui ſeul, qui eſt d'être le premier Docteur general du monde. C'eſt-là ſon miniſtere & ſon emploi; & ce miniſtere & cet emploi portent des caracteres viſibles de divinité & de verité.

Outre la vaſte étenduë de ce deſſein inoui, qui ne pouvoit s'executer que par l'eſprit & la puiſſance d'un Dieu, il a voulu de plus que toute ſa doctrine fût telle, que les cœurs ſinceres la puſſent facilement diſcerner de toutes les inſtruc-

tions des hommes. Qu'y a t-il de moins humain que l'abregé que nous en propose saint Paul dans cette Epître par ces paroles : *La grace de Dieu nous a apris que renonçant à l'impieté & aux passions mondaines, nous devons vivre dans le silence present avec temperance, avec justice & avec pieté.* v. 11.

Toutes les pensées des hommes & tous leurs desirs ont toûjours été renfermez dans le tems de la vie presente & dans ce siecle. La vertu même des Stoïciens étoit une qualité atachée au tems, qu'ils n'étendoient gueres au-delà de leur vie. Personne n'avoit jamais eu l'idée de ce renoncement à toutes les choses temporelles, pour n'atacher son amour qu'à l'éternité. Jesus-Christ seul a donné cette idée aux hommes : & cette idée si élevée, si grande, si solide est un caractere de divinité qui distingue sa religion de toutes les religions humaines.

IV. Il faut donc s'atacher à cet unique Docteur de la verité & à sa doctrine. L'on y est d'autant plus obligé, qu'étant en même-tems le Sauveur des hommes, il ne les sauve qu'en les en instruisant. Cette grace de Dieu notre Sauveur manifestée par Jesus-Christ, est une grace d'instruction : *La grace de Dieu*

nôtre Sauveur nous a apris, &c. Qui n'eſt point inſtruit, n'eſt point ſauvé. Qui n'aprend point de lui cette leçon, ne participe point à la grace qu'il eſt venu aporter au monde. Et la raiſon en eſt, que la maladie, la miſere, la perte des hommes conſiſte dans ce que leurs eſprits & leurs cœurs ſont prevenus d'erreurs & d'ataches contraires à l'inſtruction de JESUS-CHRIST. Leur eſprit eſt perſuadé que le bonheur conſiſte dans la poſſeſſion des biens du monde; leur cœur n'en deſire & n'en goûte point d'autres. C'eſt en cela que conſiſte la maladie & la corruption des hommes. Ainſi leur ſalut & leur gueriſon conſiſte à recevoir la lumiere que JESUS-CHRIST eſt venu aporter au monde, qui leur aprend à renoncer aux deſirs du ſiecle & à s'en ſeparer.

V. MAIS qu'eſt-ce que ces deſirs ſeculiers auſquels JESUS-CHRIST nous aprend à renoncer? C'eſt tout ce qui ſe paſſe dans le ſiecle, qui ne tend qu'au ſiecle, & dont on ne jouit que dans le ſiecle. Ainſi le deſir même de la vie temporelle eſt un deſir ſeculier, parce que la vie temporelle eſt renfermée dans ce monde-ici: & à plus forte raiſon les deſirs des honneurs, des plaiſirs, des divertiſſemens, des curioſitez, des ſciences inutiles, des

consolations humaines, de la faveur, de l'amitié, de la reputation, du credit, de la fortune, de la grandeur sont compris dans ces desirs seculiers. Mais faut-il donc renoncer à tout cela? Faut-il se priver de tous ses biens, de tous ses amis, & generalement de toutes les choses humaines? Ce n'est pas ce que JESUS-CHRIST nous aprend. Il condamne seulement l'amour & le desir des choses seculieres, & il n'en défend pas precisément la possession & l'usage.

Mais si nous ne les aimons ni ne les desirons point, nous nous garderons bien de les rechercher, quand nous ne les avons pas, & qu'elles ne nous sont pas necessaires. Personne ne cherche à se rendre plus malheureux, & à augmenter ses dangers. Or chaque degré de fortune, d'honneur, de grandeur, augmente nos dangers, & nous rend le salut plus difficile. Si nous n'aimons pas ces choses-là, nous nous en separerons le plus que nous pourrons, de peur de nous y atacher, & que nôtre ame ne s'y lie. Si nous ne les aimons pas, nous n'estimerons ceux qui les possedent que plus malheureux, & leur état ne nous les fera regarder que comme dignes de compassion. Si nous ne les aimons pas, nous ne nous y ocuperons que par la necessité

de quelque devoir ; nous n'aurons point de peine d'en être privez ; nous ne nous croirons point miserables quand nous les perdrons ; enfin nous aurons des sentimens tout opposez à ceux qui sont gravez dans le langage du monde, où l'on ne loue, l'on n'estime, l'on ne beatifie que ceux qui se poussent, qui s'avancent, qui aquerent des établissemens, du credit, des richesses, de la reputation, de la consideration ; que ceux qui éclatent, qui se signalent, qui se distinguent, qui se tirent de la bassesse, ou qui passent leur vie dans les aises, les divertissemens, les plaisirs ; & où l'on ne mépriſe au contraire que ceux qui sont dans des états opposez à ceux-là, & qui vivent dans l'obscurité, dans l'incommodité & dans la bassesse.

VI. Cet amour des choses temporelles fait une partie de l'impieté à laquelle Jesus-Christ nous oblige de renoncer. Car on ne sauroit en faire l'objet de son amour, que l'on n'en faſſe son idole & son dieu. Tout ce qui nous tient lieu de souverain bien & de derniere fin devient nôtre Dieu ; parce qu'il nous domine, nous assujettit, & que nous y raportons nôtre vie. C'est pourquoi l'Apôtre dit, que l'*avarice est un culte des idoles.* Il dit que le ventre ; c'est-à-dire, les plaisirs

Col. 3. 5.

Eph. 5. 5.

ſenſuels, eſt le dieu des voluptueux : *Quorum deus venter eſt.* Et l'on ne fait pas moins ſon dieu des objets de toutes les autres paſſions : *Sua cuique deus fit dira cupido.* Ainſi l'on eſt impie par l'amour des creatures, parce qu'on leur tranſporte la gloire & le culte qui n'eſt dû qu'à Dieu : car notre amour eſt ce culte.

Phi. lip. 3. 19.

Mais il y a encore pluſieurs autres ſortes d'impietez auſquelles on eſt obligé de renoncer par ce precepte, *Renonçant à l'impieté, &c.*

C'eſt une impieté que de preferer ſon ſens à l'autorité de Dieu, & de refuſer de le croire. C'eſt l'impieté des infideles, des heretiques & des libertins.

C'eſt une impieté que de preferer ſa volonté à celle de Dieu. C'eſt l'impieté de tous ceux qui acuſent ſa providence & qui murmurent de ſes ordres.

C'eſt une impieté que de preferer ſon honneur, ſa gloire, ſes interêts propres à ceux de Dieu. Cependant qu'y a-t-il de plus ordinaire dans le monde que de ne conſiderer que ſa propre gloire & ſes propres interêts dans le choix des miniſtres les plus ſaints ?

VII. MAIS pour nous faciliter la pratique de ces devoirs eſſentiels, & nous en donner une idée plus preciſe, l'Apô-

tre ajoute, qu'il faut *vivre dans ce monde avec temperance, avec juſtice, avec pieté.* Le paſſage de cette vie eſt court; mais l'éternité en depend. Rien n'eſt donc plus important que de ſavoir de quelle maniere on s'y doit conduire. C'eſt ce que l'Apôtre aprend à tous les hommes par ces trois paroles: *Avec temperance, avec juſtice, avec pieté.*

Perſonne n'eſt diſpenſé de ces devoirs, riches, pauvres, grands, petits, rois, ſujets, maîtres, eſclaves. Il faut que tous les hommes marchent par ce chemin pour arriver à la vie; car il n'y en a point d'autre. Mais en quoi conſiſtent ces trois diſpoſitions eſſentielles & indiſpenſables? La temperance n'étant point reſtrainte à un objet particulier, conſiſte en general à n'uſer des creatures que dans les bornes de la neceſſité: & comme ces vertus ſe renferment en quelque ſorte l'une l'autre, cette regle de la temperance chrétienne eſt en même tems une partie de la juſtice. Car Dieu ne nous acordant toutes les choſes de cette vie que pour la neceſſité, quiconque en uſe pour ſon plaiſir & ſans neceſſité, abuſe des dons de Dieu, & uſurpe ce qui ne lui apartient point. Il eſt injuſte envers Dieu, puis qu'il ravit ce qui ne lui a point été donné,

& qu'il s'en ſert contre ſon intention.

Et il eſt injuſte envers ſoi-même, parce qu'il s'avilit & ſe dégrade par cette jouiſſance des biens indignes de l'excellence de ſa nature, & qu'il rend ſon ame malade par l'atache que la jouiſſance des creatures produit neceſſairement.

Enfin, s'étant rendu par ſon peché indigne de la poſſeſſion des creatures, c'eſt encore une plus grande injuſtice que d'en vouloir uſer contre la volonté de Dieu, qui ne l'acorde à l'homme pecheur dans la neceſſité même, que par une indulgence qu'il ne meritoit pas.

VII. La juſtice que preſcrit l'Apôtre, ſe doit pratiquer envers Dieu, envers nous-mêmes, & envers le prochain.

Envers Dieu, en lui rendant ce que nous lui devons, amour, reconnoiſſance, obeiſſance, ſoumiſſion, humilité.

Envers nous-mêmes, en faiſant tout ce qui eſt neceſſaire pour nous procurer une éternité bienheureuſe, & pour éviter l'éternité malheureuſe.

Mais l'Apôtre a principalement en vûë celle que l'on doit pratiquer envers le prochain; parce que c'eſt celle-là qui eſt la plus connuë des hommes, & qu'ils renferment ordinairement ſous l'idée de la juſtice.

Or on pratique la juſtice envers le prochain, en ne lui faiſant aucun tort, & en lui rendant tout ce qui lui apartient. La juſtice veut que nous ne lui faſſions aucun tort ni dans ſes biens temporels, ni dans ſa perſonne, ni dans ſa reputation; non ſeulement par nos actions & par nos paroles, mais par nos jugemens mêmes. Car les jugemens temeraires que l'on fait du prochain ſont une eſpece d'injuſtice. Nous lui ôtons au moins devant Dieu ce qui lui apartient: & Dieu connoît en nous cette injuſte diſpoſition. Si nous ne bleſſons pas le prochain, parce qu'il n'en ſent rien, nous bleſſons la juſtice même à qui toutes nos penſées ſont connuës.

Mais la principale partie de cette ſorte de juſtice conſiſte à ne nuire point au prochain à l'égard des biens ſpirituels; à ne lui point donner de mauvais exemples; à ne lui point inſpirer de mauvaiſes maximes; à n'imprimer point dans ſon eſprit l'image de nos paſſions. Car cette image nuit toûjours au prochain, parce qu'elle le porte à vivre de paſſion, & à quiter la conduite de la raiſon.

Enfin, la même juſtice nous oblige, ſelon l'Apôtre, à rendre au prochain tout ce qui lui eſt dû, *l'honneur à qui l'on le doit; le tribut à qui l'on eſt obligé de le*

paier ; parce que c'eſt lui faire tort que de ne lui rendre pas ce qui lui eſt dû. Et entre les choſes qui lui ſont dûës, on doit compter la charité & le pardon des offenſes. Car étant obligez envers Dieu à une ſouveraine reconnoiſſance pour les miſericordes qu'il nous a faites, Dieu tranſporte au prochain une partie de ſes droits. *Mechant ſerviteur*, dit Dieu dans la parabole de l'Evangile, *je vous avois remis toute votre dette : n'étiez-vous donc pas obligé de faire miſericorde à un de vos compagnons, comme je vous l'avois faite ?*

Le pardon des offenſes n'eſt donc pas une action de pure charité: c'eſt une obligation de juſtice. C'eſt une veritable dette envers Dieu, une reconnoiſſance tres-juſte que Dieu exige de tous les hommes, & dont il donne le droit à tous ceux qui ont beſoin de ce pardon.

IX. ENFIN il ne ſuffit pas de pratiquer ces devoirs envers ſoi même ou envers le prochain, ſi l'on s'arrête à la creature. Il faut s'elever à Dieu dans la pratique de toutes les vertus, en le regardant comme l'objet principal de notre amour, comme notre fin & notre ſouverain bien, en deſirant de nous unir à lui, & de nous raſſaſier de la parfaite juſtice. C'eſt cette heureuſe eſperance & ce ſaint deſir qui

devroit être continuel dans l'eſprit des Chrétiens : *Nous devons*, dit l'Apôtre, *toûjours être dans l'atente de la beatitude que nous eſperons.* On doit deſirer le Roiaume de Dieu, le parfait aſſujettiſſement à ſes volontez ; & enfin qu'il regne pleinement dans nous. Et comme *l'avenement glorieux de* JESUS-CHRIST eſt le commencement de ce regne parfait & éternel, nos penſées & nos deſirs doivent ſe porter continuellement vers ce grand objet qui commencera le regne éternel & invariable de Dieu ſur les hommes. Car ce commencement comprend en un ſens tout ce qui ſe fera dans l'éternité; puis que cette vie bienheureuſe où JESUS CHRIST établira ſes élus dans ſon ſecond avenement, ſera incapable de viciſſitude & de varieté. Un jour & mille jours ſont la même choſe. C'eſt pourquoi l'Ecriture nous repreſente la beatitude éternelle ſous l'image d'un jour. *Un ſeul jour dans votre maiſon*, dit à Dieu le Roi Prophete, *vaut mieux que mille par tout ailleurs.* C'eſt un jour unique, mais un jour éternel, toûjours ſemblable à ſoi-même, ſans ſucceſſion & ſans changement : & c'eſt dans le deſir de ce jour que conſiſte *la pieté*, dont JESUS-CHRIST eſt venu inſtruire les hommes, ſelon l'Apôtre.

v. 13.

v. 13.

Pſal. 83. 11.

SUR L'EVANGILE DE LA MESSE DE MINUIT.

EVANGILE. *Luc.* 2. 1.

EN ce tems-là : On publia un Edit de Cesar Auguste, pour faire un denombrement des habitans de toute la terre. Ce fut le premier dénombrement qui se fit, Quirinus étant Gouverneur de Syrie. Et chacun s'allant faire enregistrer dans la Ville dont il étoit, Joseph partit aussi de la Ville de Nazareth qui est en Galilée, & vint en Judée à la ville de David, apellée Bethléem ; parce qu'il étoit de la maison & de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie son épouse qui étoit grosse. Pendant qu'ils étoient en ce lieu, il arriva que le tems auquel elle devoit acoucher s'acomplit. Et elle enfanta son fils premier-né, & l'aiant emmailloté elle le coucha dans une crêche, parce qu'il n'y avoit point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or il y avoit en cet endroit des Bergers qui passoient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leur troupeau. Et tout d'un coup un Ange du Seigneur se presenta à eux, & une lumiere divine les environna ; ce qui les remplit d'une extrême crainte. Alors l'Ange leur dit : Ne craignez point ; car je

vous viens aporter une nouvelle, qui ſera pour tout le peuple le ſujet d'une grande joie. C'eſt qu'aujourd'hui dans la ville de David, il vous eſt né un Sauveur, qui eſt le CHRIST, le Seigneur: & la marque *à laquelle vous le connoitrez*, c'eſt que vous trouverez un enfant emmailloté couché dans une crêche. Au même inſtant il ſe joignit à l'Ange une grande troupe de l'armée celeſte, louant Dieu, & diſant: Gloire à Dieu au plus haut des cieux, & paix ſur la terre aux hommes de bonne volonté.

EXPLICATION.

I. LA naiſſance de JESUS CHRIST dans Bethléem, promiſe par les Prophetes, s'acomplit, comme le marque l'Evangile que l'Egliſe nous fait lire cette nuit, dans l'execution d'un ordre de l'Empereur Auguſte, qui obligea tous ceux qui étoient ſoumis à ſon empire, de ſe faire enregiſtrer en certains lieux, afin qu'on en pût faire le denombrement.

Il avoit en cela des vûës, ou de politique, ou de caprice, ou de vanité. Car c'étoit une choſe aſſez capable de ſatisfaire ſon ambition, que de donner un ſi grand mouvement à la plus grande partie de la terre. Le plaiſir des hommes eſt de remuer les autres, & de donner le branle à tout: mais malgré tous les deſirs & les deſſeins des hommes vains & ambitieux, ils ne ſauroient être que les miniſtres des deſſeins

de Dieu & les executeurs de ses ordres, sans savoir le plus souvent ce qu'ils font. Auguste ne savoit pas que Dieu ne permettoit qu'il executât ce projet du denombrement de tous les sujets de l'empire, que parce qu'il étoit necessaire au dessein éternel qu'il avoit de faire naître son Fils en Bethléem. Sans cela, ou ce Prince n'auroit point eu cette vûë, ou il l'auroit euë inutilement. C'est donc en vain que les hommes aspirent à la puissance, & s'imaginent qu'ils feront ce qu'ils veulent. C'est un dessein impossible. Ils ne pourront jamais rien qu'autant que leurs desseins se rencontreront avec ceux de Dieu, & qu'ils travailleront à l'acomplissement de ses ordres. Quand ils y auront satisfait, ils seront reduits à l'impuissance qui leur convient par leur nature.

II Il étoit necessaire que la naissance de Jesus-Christ fût & manifestée & cachée en même tems. Il n'étoit pas juste que le Roi du ciel & de la terre vint au monde sans y donner quelques marques de sa venuë, sans y être adoré & reconnu par quelques uns qui lui rendissent hommage au nom des Juifs & des Gentils qu'il étoit venu sauver. C'a été la raison de sa manifestation aux Pasteurs Juifs par les Anges, & aux Mages Gentils par une étoile miraculeuse,

culeuſe. Mais rien de cela ne ſe pouvoit faire à Nazareth. Les habitans de Nazareth, qui connoiſſoient Marie & Joſeph, n'auroient pu ignorer cette manifeſtation. Ils auroient découvert ce nouveau Roi venu au monde aux miniſtres d'Herode, qui auroit ſu par-là preciſément qui étoit celui à qui ſa cruelle politique lui perſuadoit qu'il devoit ôter la vie. Il l'auroit pourſuivi dans les retraites les plus cachées, & il auroit falu que JESUS-CHRIST ſe garantit de ſa fureur par des voies plus éclatantes que celles qu'il avoit deſſein d'emploier. La memoire des merveilles arrivées à la naiſſance de JESUS-CHRIST ſe ſeroit conſervée: & quand JESUS-CHRIST ſeroit revenu à Nazareth, les habitans de ce lieu auroient ſu qu'il avoit été adoré dès ſa naiſſance comme Roi des Juifs. Ce bruit auroit été prejudiciable à ſon miniſtere, & auroit alarmé les puiſſances de la terre. Mais rien de cela n'arriva, par la conduite admirable que Dieu fit garder à la ſainte Vierge & à ſaint Joſeph dans la naiſſance de ſon Fils. Il les obligea par l'ordre d'un Prince Paien à aller en Bethléem, où ils étoient peu ou point connus. Il ne permit pas qu'ils y trouvaſſent de place dans aucune hôtellerie, parce qu'il y auroit pu

avoir des temoins de la naiſſance de Jesus-Christ, & de ſa manifeſtation en qualité de Roi des Juifs & de Sauveur du monde. Mais aiant été reduits à ſe retirer dans une étable abandonnée, ils y trouverent la ſolitude & le ſilence neceſſaire pour conſerver le ſecret de Dieu. Les Paſteurs y vinrent trouver & adorer le nouveau Roi; mais ils ne connurent ni Joſeph ni Marie: ou s'ils les connurent, ce que des gens de leur ſorte en purent dire ne fut point conſideré, & s'effaça bien-tôt de la memoire des hommes.

Les Mages y vinrent enſuite: mais ſi Herode ſut qu'ils étoient venus à Bethléem, il ne ſut point ce qu'ils y avoient trouvé. Ainſi Jesus-Christ eut moien de faire un long ſejour à Nazareth après ſon retour d'Egypte, ſans qu'on parlât de lui, & ſans qu'on fît reflexion ſur ſa conduite. Par ce moien quand il commença l'exercice de ſa miſſion, il ne trouva point d'opoſition dans les puiſſances du monde.

On peut aprendre de cette conduite, combien il eſt neceſſaire à ceux qui doivent être emploiez au miniſtere de l'Egliſe, de ne ſe pas atirer par une conduite imprudente, des obſtables & des opoſitions de la part du monde, & de n'exciter pas l'envie & la jaſouſie des hommes

en se manifestant indiscretement. Car souvent on ne fait par-là que fournir des armes & des moiens au demon pour ruiner ou pour traverser les plus saintes entrepriſes. Il ne faut jamais se produire ni rien faire qui ait de l'éclat ou qui nous signale, sans un ordre tres-clair de Dieu. Hors delà la prudence chrétienne va toûjours à se cacher & à s'obscurcir soi-même, non seulement pour éviter la vanité qui naît des actions éclatantes, mais aussi pour éviter l'opoſition des hommes & des demons.

III. Les habitans de Bethléem, parmi lesquels il étoit predit que le Christ devoit naître, furent privez par un ordre secret de Dieu, de la connoissance de cette grace; & il y a bien de l'aparence que ce fut par leur faute. Car étant constant parmi les Juifs de ce tems-là, que le Christ devoit naître en Bethléem, cette grande promesse devoit les tenir dans une atention continuelle. Ainsi l'Evangile marquant expressément qu'il se repandit un bruit parmi eux de ce que les Anges avoient dit aux Pasteurs, & de ce que les Pasteurs avoient vû ensuite de la revelation qui leur avoit été faite par les Anges, il étoit du devoir des habitans de Bethléem d'aprofondir ce qui étoit arrivé; de suivre cette découverte des Pasteurs; d'e-

xaminer toutes les circonſtances de cette aparition miraculeuſe : & il y avoit plus de marques de verité qu'il n'en faloit pour les convaincre que le CHRIST étoit né parmi eux, & pour les obliger à l'adorer, comme les Paſteurs avoient fait. Ce qui fit donc que la naiſſance de JESUS-CHRIST leur demeura cachée, c'eſt qu'ils negligerent le raport des Paſteurs ; & que le mépris qu'ils avoient pour eux leur fit ſupoſer que ce n'étoit pas à de telles gens que Dieu reveloit ſes merveilles ; ou que le peu de ſoin qu'ils avoient de leur ſalut, & l'atache aux choſes du monde, leur fit recevoir avec indifference une nouvelle ſi importante. Perſonne ne crut qu'il fût de ſon devoir de s'en informer. Ainſi elle s'étouffa dans fort peu de tems.

C'eſt ce qui arrive preſque toûjours dans les ocaſions que Dieu donne aux hommes de s'inſtruire de la verité. Ils n'auroient qu'à ſuivre les ouvertures que Dieu leur preſente, & ils parviendroient par-là à une connoiſſance pleine de ce qui leur eſt neceſſaire pour ſe ſauver. Mais l'atache qu'ils ont au monde fait qu'ils ne ſuivent rien, & n'aprofondiſſent aucun des avertiſſemens que Dieu leur donne. Ils les laiſſent perir. Ils n'en tirent aucune conſequence ; & c'eſt-là la principale

cauſe de l'aveuglement & des tenebres où les hommes demeurent toute leur vie. Ce ne ſont pas les moiens de s'inſtruire de la verité qui leur manquent. Ce ſont eux qui manquent à ces moiens par la corruption de leur cœur.

IV. La raiſon qui fit, ſelon ſaint Luc, que la ſainte Vierge & ſaint Joſeph furent obligez de ſe retirer dans cette étable, c'eſt qu'*ils ne trouverent point de place dans les hôtelleries*, tout y aiant été ocupé par d'autres qui les avoient prevenus ou qui leur avoient été preferez. Il eſt rare qu'un homme de bien puiſſe obtenir les avantages du monde; parce qu'il n'a pas l'ardeur neceſſaire pour y réuſſir. Il ſe trouve toûjours des gens plus actifs qui l'emportent ſur lui. C'eſt à quoi il faut ſe reſoudre dès lors qu'on fait profeſſion d'une entiere probité. Les gens qui agiſſent ſans paſſion, ſans adreſſe, ſans artifice, ſont preſque toûjours ſuplantez dans toutes ſortes d'affaires & d'entrepriſes: mais il vaut bien mieux ne reuſſir pas de cette maniere, que de reuſſir par l'activité de la paſſion, comme font les gens du monde. Tous ces ſuccez ſe terminent à obtenir je ne ſai quels miſerables avantages qui ſont ſouvent cauſe de leur perte qui les engagent dans le monde, dans la foule & dans

le tumulte, & qui leur rendent le salut plus difficile. Les rebuts qu'éprouvent les gens de bien, ont au contraire pour effet de les separer du monde, de les en détacher, & de les mettre en état de posseder Jesus-Christ en paix & en silence, comme la sainte Vierge & saint Joseph le possederent dans la grote.

V. Les hôtelleries sont une assez vive image du regne de la cupidité & de l'amour propre. Car d'ordinaire chacun n'y songe qu'à soi, & ne s'y met gueres en peine des autres. Des gens s'y rassemblent de divers lieux pour divers desseins, & occupez de differentes affaires; & ils croient n'avoir rien à faire qu'à songer à eux, & à s'y acommoder le mieux qu'ils peuvent, pendant qu'ils sont obligez d'y faire sejour, sans se mettre en peine de ceux qui y logent avec eux. Or c'est là presque la disposition generale de tout le monde. Car combien y trouve-t-on peu de gens qui s'interessent sincerement pour les autres, & qui aient un desir effectif de les servir? Cependant il ne laisse pas de se former des villes, des republiques, & des roiaumes de gens ainsi disposez, qui n'ont point d'autre lien entr'eux que leur cupidité & leur interêt.

Ainsi le monde entier n'est réellement

qu'une grande hôtellerie, où chacun ne ſonge en effet qu'à ſoi. C'eſt ce qui fait auſſi que JESUS-CHRIST ne trouve pas plus de place dans les cœurs des gens du monde, que dans les hôtelleries de Bethléem. *Il eſt venu*, dit ſaint Jean, *dans le monde qui lui apartenoit*; *& ce monde ne l'a point reçû.* La charité ne ſauroit trouver d'entrée dans les ames que la cupidité poſſede: & Dieu même garde cet ordre dans la converſion des pecheurs, de n'établir pas ſon regne dans l'ame des pecheurs pendant que les paſſions ſont dans leur ardeur; mais d'affoiblir auparavant leur cupidité en leur faiſant trouver des amertumes & des degoûts dans ce qu'ils avoient le plus aimé, & qu'ils avoient recherché avec plus de paſſion: en renverſant leurs projets & leurs pretentions, & en les privant des objets de leur atachement.

VI. CES Paſteurs que Dieu honora de la viſite des Anges, & à qui il découvrit le ſecret de la naiſſance de ſon Fils, n'étoient peut-être pas meilleurs que les autre Juifs: mais ils étoient plus propres par leur état & par leur genre de vie à nous marquer par quelles qualitez on atire les graces de Dieu.

Ils étoienr par leur état même engagez

dans une vie laborieuse. Ils veilloient pendant que les autres étoient ensevelis dans le sommeil. Ils étoient pauvres & dépourvûs des biens du monde, n'y aiant que des pauvres qui exercent ces métiers.

Enfin, ils étoient separez du monde par cet état même, & obligez de passer leur vie dans la retraite & dans la solitude.

La separation du monde, la privation ou actuelle ou spirituelle des richesses temporelles, la vie laborieuse & penitente sont les vrais moiens que Dieu nous a marquez par l'exemple de tous les Saints & par le sien propre, pour atirer les lumieres & les secours de Dieu. Il est vrai que ce ne doit pas être une simple retraite humaine, qui vienne de caprice ou de necessité, ni une simple privation des biens du monde, qui soit entierement involontaire, ni une penitence & un travail forcé. Cependant il ne laisse pas d'être vrai que ces états mêmes forcez & involontaires sont en quelque maniere plus proches du roiaume de Dieu que les états de prospetité humaine, parce qu'ils y aportent moins d'obstacle. Ceux dont le Psalmiste dit, qu'*ils sont exemts des travaux & des miseres des hommes*, en sont tout autrement éloignez. La vie laborieu-

Psal. 72. 5. 6.

ſe diminuë toûjours l'amour du monde, l'amour de la vie, l'atache aux choſes temporelles, la complaiſance en ſoi-même. La retraite vuide l'eſprit des diſcours du monde, & en rend les maximes moins preſentes & moins vives. La pauvreté privant des biens du monde, diminuë l'atache qu'on y a, & nous délivre d'une infinité de déreglemens. Ces états ſont donc plus proches du roiaume de Dieu par la diminution de ce qui nous en éloigne : mais ils y deviennent une diſpoſition prochaine lors qu'on les embraſſe avec amour, ſoit que la providence nous y ait reduits, ſoit que l'on s'y reduiſe par ſon choix & par la volonté que Dieu en inſpire.

VII. L'ADRESSE des gens de la Cour eſt de ſe mettre dans les états ſur leſquels les Princes repandent le plus ordinairement leurs faveurs & leurs graces. Ils tâchent de ſe mettre en vûe ; d'avoir occaſion de parler ſouvent au Prince ; de lui devenir familiers. Pourquoi ne pratique-t-on pas la même adreſſe à l'égard de Dieu, & n'évite-t-on pas tous ces états ſur leſquels il jette peu de regards favorables ? De ce genre eſt la vie molle & delicieuſe ; la vie de divertiſſemens & de plaiſirs ; les grandes affaires, les grandes

charges, les grandes richesses, tout ce qui remplit beaucoup l'esprit & le cœur, & qui par sa nature ou par les idées que le monde en a, cause de fortes ataches & de grandes necessitez au dessus desquelles il est tres-difficile de se mettre. Cependant bien loin que le monde pratique cette adresse, on n'y estime heureux ou habiles que ceux qui font justement tout le contraire; qui vivent dans les plaisirs, ou qui poussent bien avant leur fortune; qui parviennent aux grandes charges & aux emplois; qui sont acablez d'ocupations; qui n'ont pas le tems de penser à eux: & enfin qui sont atachez à la vie presente & au monde par de plus forts liens & des chaînes plus pesantes. Voilà l'objet des desirs & des pretentions des gens du monde: & l'exclusion de ces etats est ce qu'on apelle misere, bassesse, & le partage des gens de neant.

En effet, c'est souvent la paresse, la negligence, le manque de talens & d'industrie plûtôt que la sagesse & la moderation, qui empêche les gens de s'avancer dans le monde: & c'est au contraire par des qualitez en soi estimables qu'on arrive ordinairement aux grandes fortunes. Ainsi il y a quelque chose de juste dans le mépris que l'on fait des uns, & dans l'esti-

me que l'on fait des autres : mais c'eſt ce qui fait mieux voir qu'il n'y a rien de bons que les dons de Dieu qui tendent à l'autre vie. Car à quoi ſervent tous ces talens qui donnent aux hommes des facilitez de s'avancer dans le monde, qu'à leur cauſer en même tems plus de difficulté à ſe ſauver ; qu'à leur ouvrir plus de precipices ; qu'à les acabler d'un plus grand poids ; qu'à rendre leurs chutes plus dangereuſes, & leurs bleſſures plus incurables ; qu'à les éloigner davantage de Dieu ; qu'à mettre plus d'obſtacles à leur retour ? Ainſi ſouvent ce qui paroît diſgrace, ſelon le monde, eſt une grande faveur de Dieu ; & ce qui eſt favorable, ſelon le monde, eſt un malheur tres-effectif ; parce que tous ces avantages d'eſprit, de corps, de fortune étant joints avec un cœur corrompu, lui deviennent des poiſons par l'abus que la cupidité ne manque jamais d'en faire.

VIII. Ce furent donc ces Paſteurs Juifs qui ſe trouverent ou libres des empêchemens qui ſervent d'ordinaire d'obſtacles aux graces de Dieu, ou preparez interieurement par un amour veritable de la ſolitude, de la penitence & de la pauvreté, que Dieu choiſit les premiers d'entre les Juifs, pour leur faire annoncer par

un Ange la naissance de son Fils.

v. 11. *Je vous viens aporter*, leur dit l'Ange, *une nouvelle, qui sera pour tout le peuple*
v. 12. *le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui dans la ville de David il vous est né un Sauveur, qui est le Christ du Seigneur.*

Pour connoître la grandeur & la solidité de cette joie, il la faut comparer à celle du monde, & en remarquer les differences.

Toutes les joies du monde sont fondées sur l'illusion & la fausseté.

La joie de la joüissance & de la possession des biens créez est toûjours accompagnée non-seulement de la crainte de les perdre, mais de la certitude d'en être éternellement privé. C'en est une condition inseparable; & par consequent elle contient beaucoup plus de mal que de bien: & elle ne nous peut satisfaire, que parce qu'il nous plait de nous cacher le mal qu'elle enferme.

On peut de même être assuré que quelque soit ce bien dont nous joüissons ou dont nous esperons de joüir, en peu de tems on y deviendra insensible. Car rien n'est capable de nous donner long-tems de la joie. La grandeur, les richesses, les victoires, & tout ce qui excite les plus violens desirs, tout cela, dis-je, n'est

pas capable aprés quelque tems de surmonter les moindres chagrins. Ainsi non seulement il n'y a point de joie humaine qui soit éternelle, mais il n'y en a point qui soit durable. Ce n'est qu'une émotion passagere, qui est bien-tôt suivie de dégoûts & d'insensibilité.

Toute joie humaine, même legitime, est une source necessaire de douleur & de misere; car produisant une attache, l'ame ne s'en separe plus sans peine & sans un effort douloureux. Que si c'est une joie criminelle, c'est une source de douleurs & de miseres éternelles. Ainsi toute joie humaine nous cause ou la maladie ou la mort.

Toute joie humaine naissant de la joüissance des biens créez, est une dégradation & un avilissement de l'ame; parce que tous ces objets étant indignes de notre amour, sont par consequent indignes de notre joie. L'ame ne s'en peut donc réjoüir que parce qu'elle est déchûë de son excellence & de sa grandeur, & qu'elle est devenuë vile & méprisable.

Toute joie humaine nous dispose à la misere même temporelle, en affoiblissant l'ame; en la rendant sensible aux plus petits maux; en l'attachant à des objets difficiles à conserver, & dont elle peut

être privée malgré soi, en la rendant tendre, delicate & sujette à l'ennui & au chagrin: de sorte que tout étant compensé, il y a dans les joies humaines plus de mal que de bien, par raport même au repos & à la paix de cette vie.

Enfin, toute joie humaine telle qu'elle soit, n'égale jamais la realité du bien de la privation volontaire de ce pretendu bien qui la cause. On est mille fois plus heureux en y renonçant qu'en en jouissant; & l'on peut dire même que le seul bien qu'elle contient, c'est qu'elle peut servir de matiere à ces heureuses privations & à ces renoncemens glorieux. Car le monde dans la verité, & tout ce qu'il contient, n'est bon qu'à quiter & à mépriser. C'est le meilleur usage qu'on en puisse faire.

Mais la joie que le Sauveur est venu aporter au monde; la joie qu'on ressent de sa venuë, a des qualitez bien differentes. C'est une joie qui est éternelle de sa nature, à moins qu'on ne l'étouffe par le peché. C'est une joie qui durera dans toute l'éternité sans diminution & sans degoût. C'est une joie qui fortifie l'ame, qui la guerit, & qui tend à la retablir dans l'excellence & dans la grandeur où elle a été créée. C'est une joie qui fai-

ſant mépriſer les maux du monde par l'eſperance des biens futurs, en affoiblit l'impreſſion & le ſentiment. Enfin, c'eſt une joie ſolide qui n'eſt point fondée ſur la fauſſeté, mais qui naît de la verité & de la poſſeſſion des vrais biens. Voilà quelle eſt la joie que ces Anges annoncerent à ces heureux Paſteurs.

IX. CETTE joie n'eſt pas ſeulement pour eux, elle eſt pour tout le peuple. *Je viens*, leur dit l'Ange, *vous aporter une nouvelle, qui ſera pour tout le peuple le ſujet d'une grande joie.* Elle eſt en effet pour tout le peuple; mais c'eſt pour tout le peuple des juſtes; pour tous les hommes qui ont la volonté droite & bonne: *Pax hominibus bonæ voluntatis.* Ils ont tous part à cette joie, & nul autre qu'eux n'y a part. Il n'y a point de part pour les méchans dans cette joie generale; c'eſt à dire, qu'ils ne participent point à cette joie veritable que le Saint Eſprit produit, & qui eſt un effet de la naiſſance de JESUS-CHRIST. Et la raiſon en eſt, que la cauſe de cette joie eſt *qu'il eſt né un Sauveur.* Or ce Sauveur ne *ſauve les hommes* qu'en les délivrant *de leurs pechez.* Quiconque ne deſire point d'être délivré de ſes pechez, n'a point de part à cette joie. JESUS-CHRIST délivre

Luc. 2. 1.

v. 11 *Matth* 1. 21.

bien les hommes de toutes les miseres que le peché leur a atirées : mais c'eſt en les délivrant premierement du peché, qui eſt leur principale miſere. Ainſi ce peuple à qui le Sauveur aporte la joie, eſt le peuple des juſtes qui haiſſent l'iniquité. Qui ne la hait point, n'eſt point de ce peuple, & n'eſt compté pour rien devant Dieu ; puis qu'il ne fait point partie de ſon peuple. Les méchans ſont comme s'ils n'étoient point. Dieu ne daigne pas même en faire mention. C'eſt la condition & l'état de tous ceux qui ne ſont point à lui. De quelques grandeurs temporelles dont ils ſe flatent, Dieu ne les regarde que comme de la pouſſiere & *comme des pailles que le vent emporte.* Il *Pſal.* 1. 4. n'atend pas à les traiter de la ſorte qu'il les ait reduits à l'aviliſſement qui leur convient : mais il le fait lors même qu'ils éclatent davantage dans le monde par leur pompe & par leur faſte. Auguſte & tous les Grands de Rome, Herode & toute ſa Cour, les Phariſiens & les Princes des Prêtres, enfin tous les puiſſans du monde, & dans ce ſiecle là, & dans tous les autres, ne ſont comptez pour rien devant Dieu, lors qu'ils ne ſont pas à Dieu.

SUR L'EPITRE DE LA MESSE DU POINT DU JOUR DE NOEL.

EPITRE. *Tite* 3. 4.

MON tres-cher fils : La bonté de Dieu notre Sauveur, & son amour pour les hommes a paru *dans le monde*. Il nous a sauvez non à cause des œuvres de justice que nous eussions faites, mais à cause de la misericorde, par l'eau de sa renaissance, & par le renouvellement du Saint Esprit, qu'il a repandu sur nous avec une riche effusion par JESUS-CHRIST notre Sauveur ; afin qu'étant justifiez par sa grace, nous devinssions heritiers de la vie éternelle, selon l'esperance *que nous en avons* en JESUS-CHRIST notre Seigneur.

EXPLICATION.

I. SOIT que les mots de *notre Sauveur* & *de notre Dieu*, s'entendent dans cette Epître de toute la Trinité ; soit que, comme il est plus probable, ils se doivent apliquer à JESUS-CHRIST, qui est ordinairement designé par le mot de Sauveur, & dont la bonté a paru particuliere-

ment dans sa manifestation aux hommes; il est certain que la bonté & la benignité sont tellement propre à Dieu & à JESUS-CHRIST, que les hommes n'y sauroient avoir de part qu'autant que Dieu leur en communique. Quiconque met sa derniere fin en soi-même, est disposé à toutes sortes d'inhumanitez dès lors que son interêt ne pourra subsister avec la vie & le bien des autres.

Or c'est la disposition naturelle de l'homme corrompu. Il raporte tout à soi, & n'aime les autres qu'autant qu'ils contribuent à son plaisir & à ses interêts. Dès qu'il les y trouve opposez, il commence à les hair & à les vouloir détruire; & c'est ce qui fait dire à l'Ecriture, que *les entrailles des impies sont cruelles.* *Prov. 12.20.*

C'est donc faussement que certaines gens qui ne pensent point à Dieu se flatent de l'idée d'une bonté naturelle. Ils prennent une molleſſe de nature, un amour de louanges des hommes, une complaisance humaine dans l'amour des creatures, pour une veritable bonté; mais on la verra bien-tôt disparoître, si on trouve moien de commettre les interêts du prochain avec leurs passions principales. La bonté de Dieu est bien diffe-

rente de ces bontez fauſſes & contrefaites. Non ſeulement Dieu eſt incapable de faire injuſtice aux hommes, mais il eſt même incapable d'avoir aucune vûë d'interêt dans le bien qu'il leur fait. Il n'a que faire de ſes creatures. S'il leur fait du bien, c'eſt pour elles, non pour ſoi. Et quoiqu'il les faſſe ſervir à ſa gloire, ce n'eſt pas qu'il deſire cette gloire; mais c'eſt que le bien de la creature & l'ordre de la juſtice le demandent. Voilà le modele de deſintereſſement que Dieu veut que nous nous propoſions dans le bien que nous faiſons aux creatures : *Soiez pleins de miſericorde, comme votre Pere eſt plein de miſericorde.* *Luc.* 6. 6.

II. DIEU a toûjours été bon envers les hommes, lors même qu'il les abandonnoit à leurs deſirs, & qu'*il les laiſſoit marcher dans leurs voies.* Si l'on ne le comprend pas ſi bien, c'eſt notre aveuglement & notre peu de lumiere qui en eſt cauſe. Ses miſericordes n'ont pas laiſſé de ſe repandre ſur eux en diverſes manieres exterieures & interieures. Il a toûjours agi ſur leurs ames juſqu'à une certaine meſure : & *c'eſt leur dureté & l'impenitence de leur cœur* qui les a empêchez de profiter de ſes graces, & qui leur a fait *amaſſer un treſor de colere*, ſelon ſaint *Act.* 14. 15.

Paul. Cependant comme Dieu par les conſeils impenetrables de ſa juſtice n'avoit encore ſurmonté que dans tres-peu de perſonnes la malice de leur cœur par l'abondance de ſes graces, les effets de ſa bonté étoient en quelque ſorte obſcurcis par les déreglemens des hommes: & comme leur corruption étoit ſi grande qu'il ne paroiſſoit preſque aucun raion de juſtice & d'équité dans leur conduite, il ſembloit que Dieu ſe fût entierement retiré d'eux, & qu'il les eût totalement abandonnez. Ainſi ſa bonté n'étoit pas alors ſi manifeſte que la ſeverité de ſa juſtice. C'eſt donc proprement du tems de la loi nouvelle, & de la manifeſtation du Fils de Dieu au monde, que l'on doit entendre les paroles de ſaint Paul: *La bonté de Dieu notre Sauveur, & ſon amour pour les hommes ont paru.* C'eſt là la grande miſericorde & le grand temoignage de la bonté de Dieu, qui ne conſiſte pas ſeulement à donner quelques graces aux hommes nonobſtant leur dereglement & leur malice; mais à ſurmonter leur malice même, & à les en delivrer. C'eſt par-là qu'il eſt proprement leur Sauveur; & c'eſt ce que ſaint Paul nous marque par ces paroles: *La bonté de Dieu notre Sauveur, & ſon amour pour les hommes ont paru.*

III. Mais de peur que les hommes ne s'imaginaſſent qu'il y avoit quelque choſe en eux qui eût attiré ces effets extraordinaires de la bonté de Dieu, ſaint Paul prévient & exclut cette penſée, en nous avertiſſant, que *ce n'eſt point à cauſe des œuvres de juſtice que nous euſſions faites.* Comment la grace de Dieu pourroit-elle être fondée ſur notre merite, puis que nous n'avons de merites que par cette grace, & qu'elle ne trouve en nous que des démerites ? C'eſt ce qui oblige les Chrétiens de reconnoître devant Dieu, que s'il les a plus favoriſez que les autres, ce n'eſt point parcequ'il ait trouvé en eux ce qu'il n'a pas trouvé en ceux à qui il n'a pas fait les mêmes graces ; mais c'eſt qu'il les a voulu gratifier par une bonté particuliere qu'il a eûë pour eux. Sans cette bonté particuliere ils auroient marché dans leurs voies comme les autres hommes. Ils auroient fait comme eux la volonté de leur chair & de leurs penſées. Ils ſe ſeroient precipitez dans la mort éternelle, & ç'auroit été le terme funeſte de leur miſerable vie. Sans cette reconnoiſſance ſincere, ils ne ſauroient éviter l'ingratitude, ni la préſomption, ni l'uſurpation ſacrilege de la gloire qui eſt dûë à Dieu.

acompagnée du ſentiment de notre neant. Et la privation de la grace eſt toûjours remplie de la fauſſe idée qu'on eſt quelque choſe devant Dieu & devant les hommes.

V. Ce même neant de merites qui nous doit humilier devant Dieu, nous doit auſſi rabaiſſer devant les hommes, & nous ôte tout droit de nous plaindre des traitemens qu'ils nous font. Car la privation de tout merite qui nous convient par nature, étant joint à une infinité de pechez, ne nous rend pas ſeulement indignes des graces ſpirituelles & divines; mais même de tous les biens humains tels qu'ils puiſſent être. Ainſi il eſt impoſſible que nous recevions des creatures aucun traitement qui ne ſoit juſte. Elles ne nous ſauroient rien ôter qui ſoit à nous, puis que nous n'avons droit à rien. La volonté quelles ont de nous nuire, peut être injuſte; mais c'eſt avec juſtice que Dieu ſe ſert d'elles comme d'inſtrument pour nous ôter ce que nous meritons de perdre. Les plaintes, les murmures, les impatiences ſont donc contraires à cette pauvreté & à ce neant qui convient à l'homme. Ce ſont des marques certaines qu'on s'attribuë quelque choſe de ce que l'on n'a que par la miſericorde de Dieu: & ainſi ce ſont des preuves & des convictions

de presomption & d'orgueil.

VI. C'est ce qui fait voir que cette reconnoissance sincere de notre pauvreté ne consiste pas dans des speculations de l'esprit, mais dans un sentiment de notre propre neant, qui soit imprimé dans le fond du cœur. Car il y a des gens qui se font honneur de connoître & de soûtenir fortement les veritez de la grace, sans qu'il paroisse qu'ils soient plus humbles & plus patiens que les autres : & il est tres-possible au contraire que parmi ceux qui ignorent de bonne foi ces mêmes veritez, & dont les sentimens speculatifs semblent donner trop à l'homme, il y en ait qui soient effectivement pauvres devant Dieu, & ne s'attribuent rien de leurs bonnes œuvres. C'est qu'ils ont en même-tems deux sortes de sentimens ; les uns humains, qui peuvent être mêlez d'erreurs humaines ; les autres tirez de la foi & des veritez communes du Christianisme, qui forment en eux une disposition interieure d'humilité. Il seroit aisé d'en aporter des exemples, s'il étoit besoin : mais il suffit d'en conclure, qu'il ne s'ensuit pas toûjours que ceux dont on ne croit pas les sentimens assez favorables à la grace, ne soient pas humbles, parcequ'il se peut faire que les mouvemens de leur cœur soient produits

produits par ces autres lumieres de verité qu'ils y ont gravées.

VII. CETTE même pauvreté naturelle de merites propres & humains qui se trouve dans tous les hommes, & dans les justes mêmes, rend injuste & déreglé tout desir de la gloire & des louanges. Car c'est le desir d'un bien qui ne nous apartient pas. Dieu seul merite d'être loué de tous nos biens & de toutes nos bonnes œuvres. *A Dieu seul soit tout honneur & gloire,* dit l'Apôtre. Nous pouvons bien y coopérer; mais il est cause de notre cooperation. C'est par lui, selon le même Apôtre, que *nous sommes créez dans les bonnes œuvres.* Nous ne pouvons donc nous en attribuer la gloire, & par consequent desirer d'en recevoir sans larcin, sans usurpation & sans injustice. C'est un des fondemens de ce precepte de saint Paul, *de raporter tout à la gloire de Dieu,* & de cette maxime de saint Ambroise si souvent repetée par saint Augustin: *Qu'il ne faut se glorifier en rien, parce que rien ne nous apartient:* IN *nullum gloriandum, quando nostrum nihil est.* 1. *Tim.* 1. 17. *Eph.* 2. 10. 1. *Cor.* 10. 31.

Que s'il ne nous est pas permis, en quelque état que nous soions, de rechercher notre propre gloire, il ne nous peut être permis de procurer la gloire d'aucune

creature, dans le dessein de lui plaire, en excitant en elle cette vaine complaisance: car elle ne seroit pas moins injuste en elle qu'en nous. Il nous est bien permis de louer Dieu dans les graces & les faveurs qu'il fait aux autres. Il nous est permis de nous en réjoüir, de les reconnoître, de les avouer: mais il ne nous est pas permis de chercher à leur plaire par les louanges, quoique veritables, que nous leur donnerions; parce que cet amour des louanges & la complaisance qu'elles auroient dans cette pretenduë gloire & dans leurs propres louanges, seroit essentiellement mauvaises. Mais si cela est, que doit-on dire ou juger des discours du monde, qui n'ont point de fin plus ordinaire que celle de plaire à ceux à qui on les fait, & d'attirer par-là leur affection? Que doit-on juger de ce qu'on apelle faire sa cour aux Grands? Car elle ne se fait gueres que par ce moïen. Que doit-on juger de tant de louanges dont ceux qui les donnent connoissent la fausseté, & qui ne laissent pas de faire la plus grande partie de la civilité & de l'adresse du monde? Car toute louange fausse ne pouvant avoir Dieu pour fin, ne peut être destinée qu'à plaire à ceux à qui on la donne, & à qui on veut donner deux fausses idées; l'une qu'ils

ſont ce qu'ils ne ſont pas ; l'autre que l'on penſe ce que l'on ne penſe pas. Et c'eſt neanmoins par cette double fauſſeté qu'on achete ordinairement l'amitié & la faveurs des Grands.

VIII. C'est encore une conſequence tres-importante de cette privation de tout bien, qui fait l'état de tous les hommes aprés le peché, que de conclure qu'étant privez par nous-mêmes de toute vertu & de toute force, il ne nous eſt jamais permis de nous porter à aucun emploi, à moins que nous n'y ſoions engagez de Dieu par les marques que nous pouvons avoir de ſa volonté. Nous le pourrions peut-être, ſi nous avions de nous-mêmes la force de nous y ſoûtenir : mais ne pouvant la recevoir que de Dieu, c'eſt une temerité viſible de rechercher ces emplois, lors que nous n'avons point d'autre raiſon pour y pretendre que l'ambition qui nous les fait deſirer, qui eſt plûtôt une marque que Dieu ne nous y apelle pas, & qu'il ne nous y benira pas.

Que s'il n'eſt pas permis d'aſpirer au moindre miniſtere qu'en ſe fondant ſur la vocation de Dieu, & y mettant ſon apui, que doit on dire de ceux qui ſe preſſent pour parvenir aux plus grands ſans aucune marque de vocation ? Ne faut-il pas

qu'outre l'extinction de tout sentiment d'humilité de foi & de respect pour Dieu, ils soient engagez ou dans une erreur visible, en croiant qu'ils ont des ressources dans eux-mêmes pour s'aquiter de ces ministeres, sans avoir besoin de Dieu; ou dans une impieté & un libertinage manifeste, en ne recherchant que l'honneur & les biens temporels atachez à ces ministeres, sans avoir aucun dessein de s'en aquiter comme il faut ?

IX. Enfin, la derniere consequence qui se doit tirer de cette verité de l'impuissance de l'homme pour se sauver lui-même, & de sa dependance absoluë de la misericorde de Dieu, consiste dans deux sentimens qui paroissent opposez, mais qui s'allient neanmoins fort bien, & contribuent également à notre salut. C'est la crainte d'une part, & la confiance de l'autre.

Si nous n'avons rien en nous qui puisse meriter & conserver les graces de Dieu, & que ce soit Dieu qui nous donne gratuitement les merites & la perseverance, craignons avec raison les secrets impenetrables de sa justice, qui ne nous doit rien. Il ne laisseroit pas d'être plein de misericorde, quand il nous traiteroit comme il en a traité tant d'autres ausquels nous n'a-

vons aucun droit de nous preferer. Dans ce cas même ce ne seroit point Dieu qui nous manqueroit, ce seroit nous qui manquerions à ses graces ; qui fermerions les yeux à sa lumiere ; qui rejetterions ses inspirations generales & communes par notre propre malice & par le déreglement de notre cœur : mais déreglement que nous n'évitons jamais & que nous ne voulons jamais éviter, si Dieu ne nous soutient par une misericorde extraordinaire qu'il ne nous doit pas, & qu'il ne fait pas à tous les hommes. Nous avons donc un tres-legitime sujet de craindre dans la vûë de notre corruption, & de la severité de la justice de Dieu. Et c'est aussi la conclusion que saint Paul en tire dans l'Epître aux Philippiens par ces paroles : *Travaillez à votre salut avec crainte & tremblement ; car c'est Dieu qui opere en vous le vouloir & le faire selon qu'il lui plaît.* Phil. 2. 12. 13.

Mais si nous avons sujet de craindre nous n'en avons pas moins d'esperer & d'entrer dans des sentimens de confiance. Car la foiblesse de notre volonté étant si extrême, les forces de notre ennemi si demesurées, les tentations si trompemses & si frequentes, on auroit sujet de desesperer, si notre salut étoit remis à nos soins, à notre vigilance, & à nos efforts : mais

étant entre les mains de Dieu, dont la force est invincible & la misericorde infinie, qui aime ses élus & qui les veut sauver, toutes les marques que nous avons d'être de ce nombre heureux, nous doivent remplir d'esperance que nous surmonterons tous les obstacles de notre salut. Nous sommes foibles, dit saint Augustin, eu égard à nos merites : mais par raport à la misericorde de Dieu, nous sommes pleins de force : *Quantùm attinet ad merita nostra, infirmi sumus ; quantùm attinet ad misericordiam Dei, robusti sumus.* JESUS-CHRIST a plus fait pour nous que ce qu'il lui reste à faire. Il est plus incroiable, dit saint Augustin, que l'Eternel soit mort pour nous, que non pas qu'un homme mortel vive éternellement : *Incredibilius est quòd mortuus est Æternus, quàm quòd in æternum vivat mortalis.* Il ne laissera pas son ouvrage imparfait. C'est l'esperance que nous devons avoir jusqu'à la mort, en n'y mettant point d'autre terme que celui de notre vie. *Que depuis le point du jour jusqu'à la nuit, Israël espere au Seigneur.*

Aug. in Ps. 88.

Aug. in Ps. 48.

Psal. 129. 6.

SUR L'EVANGILE DE LA MESSE DU POINT DU JOUR DE NOEL.

EVANGILE. *Luc.* 2. 15.

EN ce tems-là : Des Bergers se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem : & voions ce qui est arrivé, & ce que le Seigneur nous a fait connoître. S'étant donc hâtez d'y aller, ils trouverent Marie & Joseph, & l'enfant couché dans la creche : & l'aiant vû ils reconnurent *la verité de* ce qui leur avoit été dit touchant cet enfant : & tous ceux qui l'entendirent, admirerent ce qui leur avoit été raporté par les Bergers. Or Marie conservoit toutes ces choses *en elle-même*, les repassant dans son cœur. Et les Bergers s'en retournerent glorifiant & louant Dieu de toutes les choses qu'ils avoient entenduës & vûës, selon qu'il leur avoit été dit.

EXPLICATION.

I. DIEU ne nous donne pas ses lumieres & ne nous découvre pas ses veritez, afin qu'elles soient des objets d'une speculation sterile. Il veut qu'elles de-

viennent en nous des principes d'action. C'est l'usage qu'il veut que nous en fassions, selon cette exhortation de saint Jacques : *Aiez soin d'observer la parole de Dieu, & ne vous contentez pas de l'écouter.* Et quiconque n'en fait pas cet usage, en abuse, & *ne connoît pas le tems où Dieu le visite.* C'est pourquoi les Pasteurs de Bethléem après avoir été favorisez de la visite des Anges & avoir entendu leurs voix, n'en demeurerent pas-là. Ils s'exhorterent mutuellement d'aller à Bethléem, pour y voir l'effet de ce que les Anges leur avoient annoncé. Ce n'étoit point une curiosité de defiance, mais un usage fidele de la grace qu'ils avoient reçûë. Ils secondoient en cela les desseins de Dieu, & ils suivoient les mouvemens naturels que la raison devoit produire dans leur cœur. S'il leur étoit né un Sauveur, il faloit le chercher, le connoître, l'adorer. Le grand mal des hommes, c'est qu'il ne tirent point de consequences des lumieres que Dieu leur donne, quelques claires & quelques manifestes qu'elles soient; ou que s'ils en tirent, ils ne les suivent point. Jesus-Christ vient au monde en qualité de Sauveur; mais c'est pour sauver ceux qui le recevront dans leur cœur & qui le feront regner en eux. Comme nous

Jacob. 1. 22.

n'avons donc point de plus grand interêt que notre salut, notre principal desir doit être de recevoir JESUS-CHRIST en nous; de participer à sa naissance en le faisant habiter & regner en nous. Ce doit être l'objet de nos desirs, de nos prieres, de nos actions. Rien n'est plus évident selon la raison; car l'on nous annonce la naissance de JESUS-CHRIST d'une maniere qui n'est pas moins certaine que celle dont elle fut annoncée aux pasteurs. Cependant il y a tres-peu de gens qui songent à rendre à JESUS-CHRIST naissant cette adoration veritable par laquelle on lui donne la possession & l'empire de son cœur.

II. LES pasteurs cherchent le Sauveur qui leur est né, & le trouvent. Bien des gens paroissent le chercher par leurs actions exterieures, & ne le trouvent point. C'est que les pasteurs le chercherent où il étoit, & par la voie qu'il faloit prendre. Ils l'allerent trouver dans l'étable, dans la pauvreté, dans un état de solitude & de separation du monde; au lieu que la plûpart de ceux qui font semblant de chercher JESUS-CHRIST, le cherchent dans les richesses, dans les commoditez de la vie; & que cette recherche ne leur fait quiter aucune de leurs preten-

tions seculieres. Ce n'est pas que la pauvreté, la retraite, la separation du monde, la vie dure & penitente sanctifient par elles mêmes : mais c'est la voie ordinaire qui conduit aux vertus interieures dans lesquelles l'esprit de JESUS-CHRIST reside. L'ame, dit saint Basile, prend un pli conforme à l'exterieur. En s'humiliant, elle devient humble ; parce que Dieu se plaît à cacher sa grace sous ces exercices exterieurs. De même la simple possession des richesses & de la grandeur n'est pas criminelle par elle-même, & n'est pas incompatible avec l'esprit de Jesus-Christ. Mais comme les actions exterieures de ces états renferment de l'élevation, elles portent naturellement à l'orgueil. Il n'est donc pas étrange que ceux qui marchent par ce chemin, ne trouvent point JESUS-CHRIST humble, pauvre, & détaché de l'amour des choses du monde. Il faut être humble, mortifié, pauvre d'esprit ou d'effet pour trouver JESUS-CHRIST. Or on ne sauroit dire que ceux qui vivent dans les delices, ou qui desirent d'y vivre, qui ne laissent passer aucune occasion de s'élever & de pousser plus loin leur fortune, aiment sincerement leur pauvreté, l'humiliation & la mortification. Il ne faut donc point s'étoner si ces gens ne trouvent pas

Hom. de humil.

JESUS-CHRIST. Ils ne le cherchent pas où il eſt. Ils ne le vont pas trouver avec les Paſteurs dans la creche de Bethléem. Ils n'ont aucun raport ni à Marie ni à Joſeph, ni aux Paſteurs, qui ſont les ſeuls à qui JESUS-CHRIST ſe manifeſte dans ſa naiſſance, & dont les diſpoſitions nous marquent celles que nous devons avoir pour y prendre part.

III. MAIS ne trouvant pas le Sauveur ni la veritable paix que trouvent-ils donc? Ils trouvent d'ordinaire une fauſſe paix qui apaiſe les remords utiles de leur conſcience. Ils trouvent des Directeurs qui les trompent, & *qui leur annoncent la paix lors qu'il n'y a point de paix.* Ils trouvent des aprobateurs de l'alliance qu'ils font de leurs interêts, de leurs paſſions, de leurs prétentions ambitieuſes avec une prétenduë vie chrétienne. Ils trouvent des gens qui aplaudiſſent à tout ce qu'ils font pour ſe pouſſer eux-mêmes, ou pour pouſſer leurs enfans ou leurs parens aux dignitez & aux biens, ou du ſiecle ou de l'Egliſe. On croit, dit ſaint Auguſtin, l'avarice & l'ambition innocentes, quand elles ne commettent point de crimes groſſiers. On entaſſe benefices ſur benefices. On y entre ſans aucune veritable vocation, & ſans un deſir ſincere de ſe conſa-

Ezech. 13.10.

De patientia, c.2.

crier à Dieu, de ne vivre que pour lui, & de ne recevoir de l'Eglise que le suplément de ses nécessitez réelles. Cependant on ne manque jamais de Confesseurs qui passent par-dessus tout cela, pourvû qu'on soit extérieurement exempt des grands crimes. On trouve même de la réputation & des loüanges humaines. Car c'est une chose étrange combien une ombre de pieté accompagnée de mille défauts essentiels attire aisément des loüanges & des flatteries à ceux qui sont en état de contribuer à la fortune des autres. Rien n'est plus facile que d'acquerir une reputation de probité, de justice, de pieté parmi le peuple. Un homme vivra dans le luxe & dans la bonne-chere; il ne fera aux pauvres qu'une trés-petite part de son bien; il sera tout occupé de ses interêts; il ne laissera pas avec tout cela de passer pour homme-de-bien, pourvû qu'il soit exact aux devoirs extérieurs. Cela suffit au peuple: & cette impression populaire revenant à ceux qui vivent de cette maniere, leur persuade qu'ils n'ont qu'à marcher avec confiance dans cette voie.

IV. Les Pasteurs trouverent le Sauveur, comme les Anges le leur avoient prédit. Ils parlerent de ce qu'ils avoient entendu & vû à ceux de leur connoissan-

ce, & les remplirent d'admiration. Il ne paroît pas neanmoins que cela ait eu de ſuite. Quand JESUS-CHRIST commença d'exercer ſon miniſtere, perſonne ne ſe ſouvenoit à Bethléem qu'il y étoit né. On le regardoit comme un Prophete de Nazareth : & les merveilles de ſa naiſſance étoient entierement effacées. Il y a donc lieu de craindre que ni les paſteurs ni les habitans de Bethléem n'ayent pas eu grand ſoin de conſerver cette grace, & qu'elle n'ait été que paſſagere pour la plûpart de ceux qui la reçurent. Or ſi les graces de Dieu ſont en elles-mêmes des biens ineſtimables, les graces paſſageres deviennent le comble des malheurs ; parce qu'elles ne ſont paſſageres que par la corruption du cœur de ceux qui les reçoivent. Toute grace, ſelon l'inclination de bonté avec laquelle Dieu la donne, devroit être ſtable & permanente : mais lorſque la malice de l'homme vient à l'étouffer, ce que Dieu n'empêche pas toûjours, l'ame en devient infiniment plus criminelle. C'eſt ce que Jeſus-Chriſt décide expreſſément ſur le ſujet des villes de Gorozaïn, de Bethſaïde, & Capharnaüm, en declarant que l'abus qu'elles avoient fait des graces qu'il leur avoit données, les feroit punir plus ſeverement au jour du juge-

ment, que les villes mêmes de Sodome & Gomorrhe. On ne comprend point assez ce que c'est que de dissiper & de rendre inutile un aussi grand tresor que celui des graces & des lumieres de Dieu; & l'on croit en être quite pour être privé du fruit de ces graces. Mais Dieu n'en juge pas de la sorte. Il nous demandera un compte exact de tous les dons. Ce sont des talens qu'il veut que l'on fasse profiter. Et malheur à ceux qui les auront laissez inutiles, ou qui s'en seront même servis contre Dieu en les rendant les instrumens de leurs passions.

V. On croit d'ordinaire les Chrêtiens beaucoup plus favorisez de Dieu que les Paiens, que les Juifs, que les Turcs; & sur tout que ces miserables peuples que Dieu laisse encore sans aucune connoissance de la vraie Religion: & l'on a raison de le croire si l'on en juge par les effets de la bonté de Dieu envers eux. Mais si l'on en juge par l'évenement, on doit regarder la plûpart des Chrétiens comme les plus miserables de tous les hommes. Car étant visible qu'ils abusent des graces de Dieu, & qu'ils les dissipent par le dereglement de leurs mœurs, ils se trouveront au jour du jugement plongez dans

des tourmens tout autre que les Paiens, les Juifs, les Turcs, les Americains, & generalement que tous ceux qui n'ont point connu la verité. Ainſi c'eſt une penſée que tout homme qui ſe trouve dans la profeſſion du chriſtianiſme, doit avoir dans l'eſprit, qu'il n'y a point de milieu pour lui; qu'il ſurpaſſera neceſſairement tous les infideles en bonheur ou en miſere; & que ce ſurcroît même ſera infiniment grand. Car il ne faut pas croire qu'y aiant tant de difference entre l'Enfer & le Paradis, il y ait peu de difference entre Enfer & Enfer. L'Ecriture nous aſſure du contraire. Elle diſtingue les tenebres, & il y a tel degré de tenebres & de tourmens, qui quoique tres-miſerable en ſoi, paroît une eſpece de felicité à ceux qui ſeront enfoncez plus profondement dans ce lieu d'horreur.

VI. Il s'enſuit de-là que les graces que nous recevons de Dieu, de quelque nature qu'elles ſoient, ne ſont pas ſeulement un ſujet de joie & de reconnoiſſance; mais auſſi un ſujet de terreur & de ſollicitude. La terreur & la ſollicitude ne doivent pas aneantir la joie & la reconnoiſſance: mais auſſi la joie & la reconnoiſſance ne doivent pas détruire la crain-

te & la sollicitude qui en doit naître. Si la grace éleve les Chrétiens à une roiauté spirituelle, il faut que cette roiauté soit jointe à l'intelligence des conditions auſquelles ils l'ont reçûë. *Vous donc, ô Rois, devenez ſages & intelligens*, dit le Prophete. Il faut qu'elle les rempliſſe également *& de joie & de tremblement.* Et cette diſpoſition les oblige à deux devoirs eſſentiels à leur ſalut. Le premier eſt de ne ſe contenter par d'avoir reçû quelque grace; mais dès lors qu'ils l'ont reçûë, d'en demander à Dieu la continuation & le bon uſage, qui eſt une autre grace qui ſe doit obtenir par nos prieres, & par tout ce qui tient lieu de prieres, comme la reconnoiſſance & les bonnes œuvres.

Pſ. 2. 10. *Ibid.* v. 11.

Le ſecond eſt de veiller avec un grand ſoin ſur ce qui fait que nous rendons inutiles les graces de Dieu. On en peut remarquer diverſes cauſes; mais voici celles qui ſont les plus ordinaires.

Premierement, il y en a qui font des veritez que Dieu leur fait connoître, l'inſtrument & l'occaſion de leur vanité: *Quidam*, dit ſaint Auguſtin, *quærunt ſapientiam, non ut fruantur, ſed ut inſtruantur.* Ils ſe font honneur de leurs connoiſſances: ils s'en ſervent pour le bien des

autres : mais ils ne s'en ſervent point pour eux-mêmes. D'autres étant poſſedez d'une curioſité inquiete, paſſent d'objet en objet, ſans s'arrêter à aucun. Si-tôt qu'ils ont connu quelque verité, ils la laiſſent là pour en chercher d'autres. S'ils en conſervent la memoire, ils ne s'en ſervent point pour regler leurs actions; comme s'il ſuffiſoit de la connoître ſans la pratiquer. C'eſt pourquoi ſaint Auguſtin veut que les Chrétiens demandent à Dieu la connoiſſance de ſa loi, non pour la retenir ſimplement dans leur memoire en negligeant de la ſuivre dans la conduite de leur vie, *non quam memoriâ teneant, & vitâ negligant*; mais pour la penetrer par l'intelligence, & la pratiquer en l'aimant avec un cœur dilaté par la charité, non reſſerré par la crainte; *ſed quam ſciant intelligendo, faciant diligendo, in latitudine amoris, non in timoris anguſtiis.* Autrement, dit-il, la loi ne ſeroit pour eux qu'un poids pour les acabler, & non un titre pour les honorer : *Pondus oneris, non titulus honoris.* *Aug. in Pſ. 118.*

Mais la cauſe la plus ordinaire qui rend la verité inutile, c'eſt que le cœur ataché aux choſes du monde & emporté par ſes ataches, ſe detourne de cette verité, & s'aplique à ce qui le touche da-

vantage. Ainſi, ou elle demeure dans l'eſprit ſans paſſer dans le cœur, ou elle s'efface même de la memoire par la quantité de nouveaux objets qui l'ocupent & la rempliſſent. Il y a bien de l'aparence que ce fut ainſi que les haaitans de Bethléem tomberent dans l'oubli de la naiſſance de JESUS-CHRIST. Ils furent touchez de quelque ſentiment d'adoration, lors qu'ils entendirent le recit de ce qui étoit arrivé aux Paſteurs : mais les objets dont ils avoient le cœur rempli ne leur permirent pas de s'en ocuper long-tems. Ils laiſſerent donc là cette grande nouvelle où il s'agiſſoit de leur ſalut, ſans l'aprofondir, & ſans en faire de recherches particulieres. Ainſi JESUS-CHRIST étant ſorti de Bethléem, elle s'aneantit & s'effaça parmi eux ; & s'ils firent encore quelque reflexion ſur le recit des Paſteurs, ce fut pour commencer à en douter ; parce qu'ils n'en virent aucune ſuite.

VII. L'EVANGILE qui nous repreſente dans les habitans de Bethléem les lumieres & les graces qui deviennent inutiles & pernicieuſes par l'abus que l'on en fait, a voulu nous inſtruire enſuite de l'uſage que Dieu veut que nous en faſſions, afin de n'en être pas ingrats & d'en tirer un fruit ſtable & permanent. Et pour

cela il nous en propoſe un parfait modele dans la perſonne de la ſainte Vierge, dont il eſt dit *qu'elle conſervoit en elle-même toutes ces choſes*; c'eſt-à-dire, tout ce qui regardoit JESUS-CHRIST, *en les repaſſant dans ſon cœur.* Ces paroles qui paroiſſent ſimples & communes contiennent l'éloge de la plus éminente vertu qui fût jamais, qui eſt celle de la ſainte Vierge. Car pour en concevoir une juſte idée, il ne faut que penſer qu'aiant reçu des lumieres de grace avec une plenitude ſinguliere, elle les a toutes conſervées & n'en a perdu aucune, *conſervabat omnia.* Si l'on veut donc ſavoir ce qu'elle a fait toute ſa vie, ces paroles nous l'aprennent plus exactement que toutes les hiſtoires particulieres qu'on a faites du detail des actions des autres Saints ne nous les peuvent aprendre. Il n'étoit pas neceſſaire qu'on fît de même un detail de celles de la Vierge. Sa vie a été toute égale & toute uniforme. Elle n'a eu qu'une ſeule ocupation qui eſt toute compriſe dans ce peu de mots: *Qu'elle a conſervée les actions & les paroles de* JESUS-CHRIST *en les repaſſant dans ſon cœur.* Toutes ces ſemences divines y ont fructifié comme dans une terre excellente & excellemment preparée, & y ont produit des fruits in- *Luc.* 1. 7.

comparables de vertus. Rien n'en a arrêté le progrez, comme il arrive ſouvent dans les autres hommes; & ainſi tous ces fruits de vertus ſont parvenus en elle juſqu'à leur perfection.

VIII. Il n'eſt pas dit ſimplement de la ſainte Vierge, *qu'elle conſervoit en elle-même tout* ce qui regardoit JESUS-CHRIST; mais il eſt dit encore qu'*elle le repaſſoit dans ſon cœur*, CONFERENS *in corde ſuo:* & en cela Dieu a voulu la rendre le modele de la voie ordinaire de conſerver les lumieres de Dieu. Car cette voie conſiſte à s'en entretenir interieurement & à s'en nourrir, non par des ſpeculations vaines & ſteriles, mais par des ſentimens & des affections du cœur. Quand il n'y a que l'eſprit qui s'ocupe de la verité, il s'en laſſe bien-tôt. Il veut incontinent changer d'objet, & les nouveaux effacent facilement les premiers: mais quand l'impreſſion que la verité a faite dans le cœur y aplique l'ame, elle s'y atache ſans peine. Cette impreſſion ne lui permet pas de s'en ſeparer. Elle la repaſſe cent & cent fois ſans degoût & ſans ennui, parce qu'elle ſent toûjours de la joie à penſer à ce qu'elle aime, *conferens in corde ſuo.* Il eſt vrai qu'il ne depend pas toûjours de nous d'avoir ce goût per-

petuel de la verité. Dieu permet que l'ame éprouve quelquefois des secheresses & des ennuis ; mais alors on doit supléer par la force de la volonté éclairée par la foi au defaut de l'atrait sensible, & apliquer son esprit à la consideration de la verité, quoi qu'avec quelque peine & quelque ennui. Ce n'est plus simplement le cœur qui repasse les veritez, comme dans la sainte Vierge ; c'est l'esprit par le commandement du cœur. Il faut, dit S. Augustin, que les bonnes pensées fassent à l'égard des veritez ce que les laboureurs font à l'égard des semences, qui est de rompre les motes de terre pour couvrir les semences, afin qu'elles puissent fructifier : *Cogitationibus bonis hoc agitur in corde quod agitur in agro rastris, ut gleba frangatur, & semen operiatur, & germinare possit.* Et cette aplication étant quelquefois penible, donne lieu à ce saint Docteur de conclure en un endroit : Qu'il faut manger le pain spirituel aussi bien que le pain corporel à la sueur de son visage. *Aug. in Joan. tr. 3.*

C'est aussi une instruction qu'il tire souvent de cet endroit de l'Ecriture en la maniere qu'il le dit : *Il y a un tresor precieux qui repose dans la bouche du sage ; mais l'insensé l'avale tout d'un coup sans le gouter.* Ce tresor, selon S. Augustin, *Prov. 21. 10.*

Saints les plus ſpirituels n'ont point d'autre doctrine que les hommes charnels, mais qu'ils entendent mieux les mêmes choſes ; que ce qui eſt lait aux uns, eſt pour les autres une viande ſolide par la differente maniere de le concevoir ; & que c'eſt l'effet de cette nourriture que l'ame tire en repaſſant les mêmes veritez; qu'elle croît en lumiere & en connoiſſance ſans changer d'objet. *In ipſa ergo mente, hoc eſt, in interiore homine quodammodo creſcitur, non ſolùm ut ad cibum à lacte tranſeatur, verùm etiam ut ampliùs cibus ipſe ſumatur.* *Aug. tr. 97. 98. in Ioan.*

Il y a même une certaine ſcience commune à tous les vrais Chrétiens, & inconnuë à tous ceux qui ne ſont point à Dieu, quelque amas d'autres ſciences qu'ils aient pû faire par tous les travaux que leur curioſité leur fait entreprendre. C'eſt la ſcience de la charité de JESUS-CHRIST qui comprend, ſelon S. Auguſtin, toute l'Ecriture. Car toute l'Ecriture ne tend qu'à nous enſeigner la charité, & à nous y porter. Ainſi quiconque en eſt animé, poſſede la fin & le fruit de toute l'Ecriture. *Quiſquis Chriſto adhæret,* dit ce ſaint Docteur, *totum bonum quod in litteris legis non intelligit, habet : quiſquis autem alienus eſt à Chriſto, nec in-* *Aug. in Pſ. 77.*

telligit nec habet. Ce qui eſt encore exprimé autrement par cette parole : „ Celui-„ là ſait ce qui eſt clair & ce qui eſt obſcur „ dans l'Ecriture, qui ſait aimer Dieu & „ le prochain, & qui regle ſa vie par ce „ double amour : *Ille tenet & quod patet & quod latet in divinis ſermonibus, qui charitatem tenet in moribus.* Ainſi tous les vrais Chrétiens ſont ſçavans & éclairez, parce qu'ils connoiſſent par un ſentiment interieur ce que c'eſt que la charité de JESUS-CHRIST. Tous ceux au contraire qui ne ſont point à Dieu ; tous les ſavans du monde qui ſavent tant de langues, tant de faits, tant de choſes curieuſes ſur l'Ecriture, ſont plongez dans une profonde ignorance, parce qu'ils ignorent le but, le fond, l'eſſence de toute l'Ecriture : *Quiſquis alienus eſt à Chriſto, nec intelligit nec habet* ; & ils ſont par-là infiniment au deſſous de la moindre femme, & des plus ignorans des laiques qui ont la charité dans le cœur.

SUR

SUR L'EPITRE DE LA MESSE DU JOUR DE NOEL.

EPITRE. *Hebr.* 1. 1.

DIEU aiant parlé autrefois à nos peres en diverſes occaſions & en diverſes manieres par les Prophetes, nous a parlé en ces derniers tems par ſon Fils, qu'il a établi heritier de toutes choſes, & par lequel il a fait le monde. Et comme il eſt la ſplendeur de ſa gloire & le caractere de ſa ſubſtance, & qu'il ſoûtient tout par la puiſſance de ſa parole, après nous avoir purifiez par lui-même de nos pechez, il eſt aſſis au plus haut du ciel à la droite de la ſouveraine majeſté, étant auſſi élevé au deſſus des Anges, que le nom qu'il a reçû eſt plus excellent que le leur. Car qui eſt l'Ange à qui Dieu ait jamais dit: Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui? Et ailleurs: Je ſerai ſon pere, & il ſera mon fils. Et lors qu'il introduit de nouveau ſon premier né dans le monde, il dit: Que tous les Anges de Dieu l'adorent. Auſſi l'Ecriture dit touchant les Anges: Dieu ſe ſert des Eſprits pour en faire ſes ambaſſadeurs & ſes anges, & des flammes ardentes pour en faire ſes miniſtres: mais elle dit au Fils: Votre

trône, ô Dieu, sera un trône éternel; le sceptre de votre empire sera un sceptre d'équité & de justice. Vous avez aimé la justice, & vous avez haï l'injustice: c'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une huile de joie en une maniere plus excellente que tous ceux qui participeront à votre gloire! Et ailleurs: Seigneur, vous avez créé la terre dès le commencement du monde & les cieux sont l'ouvrage de vos mains; ils periront, mais vous demeurerez; ils vieilliront tous comme un vêtement, & vous les changerez comme un manteau, & ils seront changez; mais pour vous, vous êtes toûjours le même, & vos années ne finiront point.

EXPLICATION.

I. C'EST une verité que l'on ne peut contester, qu'encore que les effets de la bonté & de la misericorde de Dieu se soient toûjours répandus sur tous les peuples & toutes les nations du monde, neanmoins ces effets leur ont été distribuez avec des mesures fort inégales. Les Juifs en ont ordinairement plus reçû que le commun des Gentils: ce qui fait dire à
Ps. 147. 20. David: *Dieu n'a fait une pareille grace à aucun des peuples, & ils n'ont point connu ses ordonnances.* Et au contraire les Chrétiens en ont ordinairement plus reçû que le commun des Juifs purement Juifs. La moindre mesure de ces graces suffit pour rendre les hommes *inexcusables* dans leurs

pechez, & les Paiens mêmes auſſi-bien que les Juifs : *Ita ut ſint inexcuſabiles*, dit l'Apôtre. Les moindres de ces graces ſont des effets de la bonté & de la miſericorde de Dieu. Enfin il n'y en a point qui n'invitent les hommes à la penitence. Si l'homme les rend inutiles, c'eſt toûjours par ſa faute, par ſon endurciſſement & par l'impenitence de ſon cœur. *Ignorez-vous*, dit l'Apôtre, *que la bonté de Dieu vous invite à la penitence ? Et cependant par votre dureté & par l'impenitence de votre cœur vous vous amaſſez un treſor de colere pour le jour de la colere.* Mais il faut avouer neanmoins qu'à meſure que les graces ſont plus grandes & les ſecours plus puiſſans, les hommes ſont plus inexcuſables. Et ainſi les Juifs abuſant des graces de Dieu, ſont plus coupables que les Gentils, & les Chrétiens que les Juifs.

Rom. 1. 20.

Rom. 2. 4. 5.

II. Le grand interêt & le principal devoir des hommes étant donc de bien uſer des graces de Dieu, il eſt clair que ſans s'arrêter à vouloir ſonder inutilement les raiſons ſecretes de la diſtribution inégale qu'il lui plaît d'en faire, ils doivent mettre leur principal ſoin à bien diſcerner celles qu'ils ont reçûës de ſa bonté ; afin d'en faire l'uſage que Dieu

veut qu'ils en fussent ; & auquel elles sont destinées.

C'est ce que tous les Chrétiens doivent aprendre de l'Epître de ce jour, où l'Apôtre leur enseigne que ce qui les distingue des Juifs, est qu'au lieu que Dieu n'a parlé au peuple Juif que par des Prophetes, il a voulu parler aux Chrétiens *par son Fils même.* Ainsi les Juifs par leur état n'étoient disciples que des Prophetes qui leur parloient, à la verité, de la part de Dieu ; mais qui n'étoient pourtant que des serviteurs. Les Chrétiens au contraire sont les disciples du Fils de Dieu même. C'est lui qu'ils doivent entendre, comme Dieu le leur commande. Des hommes étoient alors interposez entre Dieu & les autres hommes ; mais ces hommes n'étant pas Dieu, c'eût été être idolâtre que de s'atacher à eux comme à Dieu. Il faloit separer les veritez enseignées, des ministres dont Dieu se servoit pour les enseigner. Mais par le mistere de l'Incarnation, c'est Dieu même qui nous enseigne visiblement ; parce que cet homme qui nous a donné ces instructions, est Dieu. Il ne faut plus craindre de s'atacher à l'homme, parce que cet homme est Dieu, & que l'humanité est élevée par ce mistere à une unité ineffable avec Dieu, qui

fait que Dieu & l'homme ne ſont qu'un même CHRIST & une même perſonne.

III. DIEU a eu des raiſons toutes divines dans le choix qu'il a fait de cette voie incomprehenſible d'operer le ſalut des hommes. Nous ne devons pas prétendre les connoître toutes. Il en découvrira dans l'autre vie ce qu'il croîra neceſſaire, pour remplir ſes élus de l'admiration de ſa ſageſſe. Cependant dés cette vie même on ne laiſſe pas d'en entrevoir pluſieurs raions qui ſuffiſent pour nous convaincre qu'aucun autre moien ne pouvoit plus contribuer ni à la gloire de Dieu, ni à l'avantage des hommes.

Quel autre moien eût pu relever autant la grandeur & la puiſſance de Dieu? Car qu'eſt ce que le ciel & la terre, les hommes & les anges en comparaiſon d'un Dieu homme? C'eſt le chef-d'œuvre de ſa toute-puiſſance. Tous ſes autres ouvrages n'ont aucune proportion avec celui-là.

La puiſſance de Dieu ne paroit pas ſeulement en s'élevant, elle paroît encore plus en s'abaiſſant; parce que l'abaiſſement eſt encore plus éloigné de Dieu que la grandeur. On auroit pu connoître en quelque ſorte la grandeur de Dieu ſans l'Incarnation: mais on n'auroit jamais ſu ſans ce miſtere juſqu'où Dieu pouvoit

rabaiſſer ſa majeſté infinie. C'eſt ce qu'il nous y a apris. Et comme il n'y a rien de plus incomprehenſible que ce rabaiſſement, il n'y a rien auſſi de plus grand.

C'eſt peu de choſe à un Dieu tout-puiſſant que de ſurmonter le monde & les demons par puiſſance : car quelle proportion y a-t-il de la force des creatures à celle du Createur ? Mais ç'a été une choſe bien plus grande que de le ſurmonter par une aparence de foibleſſe, comme il l'a fait en ſe faiſant homme : & il a bien
1. *Cor.* 2. 25. mieux fait voir par ce moien *que ce qui paroit foible en Dieu, eſt plus fort que tous les hommes*, comme dit l'Apôtre.

Quel autre moien que celui-là eût pu auſſi bien faire connoître & la grandeur du peché, & la ſainteté de Dieu ? Car c'eſt par l'Incarnation que nous aprenons que le peché eſt ſi étrangement contraire à l'ordre & à la juſtice de Dieu, qu'il a falu que la vie de ſon Fils lui fût offerte pour l'expier & le reparer. Toutes les autres victimes qui auroient pu lui être offertes par les Hommes ou par les Anges, étoient incapables de ſatisfaire à l'outrage fait à Dieu. Ce qui nous donne une idée toute autre de la ſainteté & de la juſtice de Dieu, que celle que nous pouvons tirer de tous les objets du monde.

Quel autre moien que celui-là nous eût pu marquer autant la bonté & l'amour infini de Dieu envers ſes élus ; puis que pour les ſauver, non ſeulement il leur a donné ſon Fils, mais il l'a livré à une mort cruelle pour eux ? *Il a tellement aimé le monde*, dit le Sauveur même dans l'Evangile de ſaint Jean, *qu'il a donné ſon Fils unique.* Et par là il s'eſt engagé à les ſauver par une eſpece de juſtice. Car quoi, comme dit ſaint Bernard, que ce ſoit par miſericorde que le Fils de Dieu s'eſt offert pour les pecheurs, il eſt juſte neanmoins que le juſte étant mort pour les pecheurs, les pecheurs ſoient delivrez. *Joan. 3. 16.*

IV. MAIS l'Incarnation ne ſert pas ſeulement à nous faire mieux connoître Dieu dans ſa grandeur, dans ſa juſtice, dans ſa ſainteté, & dans ſon amour pour les hommes : c'eſt encore un moien puiſſant pour nous fortifier dans la foi, dans l'eſperance, dans la charité, & dans toutes les vertus. L'homme étant devenu charnel & incapable de connoître immédiatement les objets ſpirituels ; & aiant beſoin d'apui pour y atacher ſa foi par divers actes, l'Incarnation lui fournit le moien le plus convenable & le plus proportionné à cette foibleſſe qu'il peut deſirer. Car en s'atachant à l'humilité de

Jesus-Christ, il s'éleve par ce degré jusqu'à la divinité du Verbe; il monte à Jesus-Christ Dieu par Jesus-Christ homme: & en repassant les divers états & les divers misteres de cette humanité sainte, il trouve moien de demeurer long-tems occupé de sa sagesse divine.

L'Incarnation rend toutes les promesses de Dieu faciles à croire & à esperer. Car que ne peut-on point atendre de la liberalité de Dieu, aprés cet excez prodigieux de bonté envers les hommes? Il y a bien plus loin de Dieu à notre bassesse, que de notre bassesse à la participation des biens qu'il nous promet. Il nous a fait connoître par ce mistere combien l'homme lui est cher, & à quel prix il étoit resolu de le racheter. C'est donc par ce prix que nous devons juger de ce que nous devons atendre de sa bonté.

V. Mais quel motif plus efficace Dieu pouvoit il emploier pour gagner le cœur des hommes, que de se faire homme pour eux? Par là il est devenu notre prochain quelque éloignez que nous fussions de lui par le neant de notre être & par la bassesse infinie de notre peché. Si nous avons peine, dit saint Augustin, à aimer Dieu les premiers, n'en aions point au moins à lui rendre amour pour amour.

Car rien ne nous doit tant atirer à l'amour que d'être prevenus dans cet amour. Et ce seroit une étrange dureté de ne repondre point par amour en reciproque à l'amour dont Dieu nous a aimez le premier.

Rien aussi ne facilite plus que ce misrere, la pratique de cet amour, comme saint Bernard nous l'aprend par ces paroles : „ Je crois, dit-il, que la princi- *Bern. ser. 18. in Can.*
„ pale raison qui a porté Dieu invisible à
„ se faire voir revêtu de chair, a été d'a-
„ tirer les hommes charnels, & qui ne
„ pouvoient rien aimer que d'une maniere
„ charnelle ; à l'amour salutaire de sa
„ chair, pour les élever par ce degré jus-
„ qu'à un amour spirituel.

Que pouvoit-il faire aussi de plus capable de nous engager à toutes les vertus, & sur tout à l'humilité ? „ Nous étions, dit *In Ps.* 33.
„ S. Augustin, éloignez de Dieu par l'or-
„ gueil & nous ne pouvions retourner à
„ Dieu que par l'humilité. Mais qui auroit
„ pu nous servir d'exemple dans cette
„ voie ? Toute la race des hommes étoit
„ enflée d'orgueil : & s'il s'en trouvoit
„ quelqu'un qui fût humble de cœur,
„ comme les Prophetes & les Patriarches
„ l'étoient, les hommes superbes dedaig-
„ noient d'imiter des hommes humbles.
„ Ainsi, afin que l'homme ne dedaignât

„ pas d'imiter un homme qui fût humble, „ Dieu même s'est fait humble en se fai- „ sant homme ; afin que leur orgueil ne „ pût pas dedaigner de marcher sur les pas „ de Dieu. Que l'homme donc rougisse d'être superbe, puis que c'est ce qui a obligé Dieu même de se faire humble. *Tandem erubescat homo esse superbus, propter quem factus est humilis Deus.*

VI. Mais la raison de l'Incarnation à laquelle nous nous devons particulierement apliquer en ce jour ici, c'est celle qui nous est marquée par l'Epître que l'Eglise nous y fait lire, par laquelle saint Paul declare que Dieu aiant parlé autrefois aux Juifs par les Prophetes, leur avoit voulu parler ensuite par son Fils même, pour marquer par-là, que cette instruction des hommes par de purs hommes, étoit en quelque sorte insuffisante ; & qu'il faloit pour satisfaire pleinement à leurs besoins qu'il leur parlât lui-même, & qu'il fît à leur égard exterieurement l'office de Docteur, qui les pût instruire exterieurement. „ Les „ hommes, dit saint Augustin étoient in- „ capables de voir Dieu dans sa substance „ même, & ils ne devoient pas mettre leur „ esperance dans l'homme. Qu'auroient- „ ils donc pu faire dans cette perplexité ? „ Ils ne devoient pas suivre un homme „ qui pouvoit être vû, & ils devoient sui-

Ser. 32. de diversis.

„ vre Dieu qu'ils ne pouvoient voir. Afin „ donc d'allier ces deux choſes, & qu'ils „ euſſent en même tems un maître qu'ils „ puſſent voir & qu'ils puſſent ſuivre, „ Dieu s'eſt fait homme. En effet, quoi que des hommes, nous puſſent parler de la part de Dieu, il y a neanmoins deux dangers aſſez ordinaires dans cette ſorte d'inſtruction ; ceux qui ne ſont inſtruits que par des hommes étant ſujets ou à les mepriſer, parce qu'ils ſont hommes, ou à s'atacher trop à eux, parce que les hommes foibles & charnels veulent toujours avoir quelque objet viſible auquel ils s'atachent.

On voit des exemples de l'un de ces defauts dans ceux qui ont mepriſé les Prophetes, comme des hommes ; & de l'autre dans ceux qui ſe ſont trop atachez à eux, comme les Juifs à Moiſe. Mais on ne peut pas mépriſer JESUS-CHRIST comme ſimple homme, ni auſſi s'atacher trop à lui ; puis qu'il eſt homme & Dieu : & ainſi l'atache qu'on peut avoir à lui, n'eſt pas une atache à un pur homme. C'eſt un degré naturel pour élever les hommes juſqu'à Dieu. Et cette humanité ſainte eſt un objet proportionné à des eſprits qui ne peuvent demeurer long-tems arrêtez à la divinité du Verbe.

VII. C'est donc proprement l'avantage des Chrétiens au dessus des Juifs, d'avoir le Fils de Dieu même pour Docteur & pour Maître, tant interieur qu'exterieur; & d'être instruits par ses paroles, tant par celles qu'il a prononcées & qu'il a fait conserver, afin qu'elles servissent de regles à tous les fideles dans tous les siecles, que par ses actions & ses exemples qui sont des paroles d'un autre genre; puis que ce sont des signes sensibles qui nous font connoître les veritez de Dieu, & qui nous les decouvrent dans Jesus-Christ Dieu & homme. Jesus-Christ nous parle en toutes ces manieres: & notre devoir principal est d'écouter toutes ses paroles; de les recevoir dans notre cœur, & d'en faire l'usage auquel elles sont destinées, & pour lequel elles nous sont annoncées. Je dis que c'est *notre devoir principal*, puis que c'est lui sur lequel nous serons principalement jugez.

Joan. 12. 48. *Celui*, dit Jesus-Christ, *qui ne reçoit point mes paroles, a un juge qui le doit juger. Ce sera la parole même que j'ai annoncée qui le jugera au dernier jour.* Ces paroles divines seront donc notre *juge au dernier jour*. Ce seront elles qui nous sauveront, ou qui nous condamneront. Celui qui les aura reçûës avec cette foi qui opere par la

charité, ſera ſauvé par ces paroles. Et c'eſt en ce ſens que JESUS-CHRIST dit *que celui qui entend ſa parole, & qui croit à celui qui l'a envoié, à la vie éternelle, & ne tombe point dans la condamnation*; & celui qui ne les aura point reçûës en cette maniere, ſera condamné, ou plutôt *il eſt déja condamné*, comme JESUS-CHRIST l'aſſure en un autre endroit. Non ſeulement il ſera condamné : mais cette parole prononcera contre lui une condamnation plus terrible que contre les pecheurs qui ne l'ont point expreſſément rejettée, parce qu'ils ne l'ont point entenduë.

Joan. c. 24.

Joan. 3. 18.

Ainſi rien n'eſt plus important aux Chrétiens que la maniere dont ils reçoivent la parole du Fils de Dieu. C'eſt la principale cauſe ou de leur ſalut ou de leur perte, de leur vie ou de leur mort : & c'eſt particulierement par-là qu'il eſt dit de JESUS-CHRIST, qu'*il eſt pour la ruine & pour la reſurrection de pluſieurs.*

VIII. QU'EST CE donc que de bien recevoir cette parole ? On en peut juger en comprenant ce que c'eſt que de la recevoir mal ; ce qui arrive en pluſieurs manieres, mais principalement en trois.

Car c'eſt mal recevoir cette parole, que de ne lui donner entrée que dans nos oreilles ou dans notre eſprit, & de l'ex-

clure de notre cœur, soit qu'on l'en excluë absolument, soit qu'on lui en refuse seulement l'empire, en se laissant dominer par la parole du diable; c'est à dire, par les objets qu'il nous propose. Cette divine parole ne veut point être reçûë à demi. Il est juste que Dieu nous faisant la grace incomparable de vouloir entrer en nous par sa parole, nous l'y recevions comme notre Roi; que nous le fassions regner en nous; & que cette parole soit notre regle, notre loi & notre lumiere. Or cela n'est pas, quand le cœur est occupé de quelque passion dominante, & qu'il tient à quelque autre objet qu'il prefere à Dieu.

On la reçoit mal encore, quand après l'avoir reçûë on la laisse inutile; quand on laisse encore dans son cœur une foule de soins & d'épines qui l'empêchent de croître & de fructifier, & qui la dessechent & l'étouffent peu à peu.

Mais on la reçoit particulierement mal, quand on en abuse; & que par une espece de trafic tout à fait horrible, on la raporte à son propre honneur, à sa propre gloire, à ses propres interêts; au lieu de se raporter soi-même à l'honneur & à l'amour de cette parole. C'est ce qui arrive à ceux qui tirent vanité de leur science, ou de la maniere dont ils annoncent

aux autres la parole de Dieu, qui s'en ſervent pour l'établiſſement de leur fortune, & pour ſe ſignaler dans le monde, en vendant ainſi la parole de la verité, comme Judas vendit & livra le corps de Jeſus-Chriſt aux Juifs.

IX. L'EXCLUSION de ces mauvaiſes manieres de recevoir la parole de Dieu, donne lieu de comprendre de quelle ſorte on la doit recevoir. Car il s'enſuit delà qu'il la faut recevoir non ſeulement dans ſon eſprit, mais dans ſon cœur; non pour y occuper quelque petite place, mais pour y regner comme dans ſon royaume, dans ſon trône, dans ſon temple. Elle y doit être adorée, puiſqu'elle comprend Jeſus-Chriſt même; & que par elle il habite & regne en nous. Les ſons & les ſignes n'en ſont que les voiles; mais le Verbe même de Dieu eſt caché & couvert ſous ces voiles, & ſe communique à nous par ce moien.

Il faut donc recevoir cette parole comme *le pain qui eſt deſcendu du ciel*: car c'eſt auſſi-bien à l'égard de ſa parole, que de ſon corps, que Jeſus-Chriſt nous a dit qu'il eſt *le pain vivant qui eſt deſcendu du ciel.* *Joan. 6. 51.*

Il faut ſe nourrir de ce pain vivant de la parole de Dieu par la méditation, par l'amour, par le reſpect, & particuliere-

ment par une exacte obéïssance à ce qu'elle nous prescrit. Car c'est-là proprement ce qu'on apelle se nourrir. Un homme n'est pas nourri quand l'aliment entre dans son estomac ; mais lors qu'il se mêle & s'unit avec toutes les parties de son corps. La parole de Dieu ne nourrit de même proprement l'ame, que quand elle se joint à ses mouvemens & à toutes ses actions, & qu'elle leur sert de regle & de lumiere : comme elle en servoit à David, selon qu'il l'exprime par ces termes : *Votre parole, Seigneur, est la lampe qui éclaire mes pas, & la lumiere qui luit dans les sentiers où je marche.*

Psal. 118. 105.

Jac. 1. 21. Il la faut recevoir *avec douceur*, comme dit saint Jacques ; c'est-à-dire, sans opposition, sans resistance, & avec une parfaite docilité, en se livrant à elle, & en s'y soumettant parfaitement, sans chercher des voyes pour se dégager de ses liens, comme font ceux à qui le Prophete Roi fait dire : *Rompons les liens où ils nous veulent engager, & rejettons loin de nous le joug qu'ils nous imposent.* Car comme les méchans font tous leurs efforts pour secoüer le joug de la verité, les vrais fideles font tout ce qu'ils peuvent pour s'y assujettir & pour détruire en eux-mêmes toute l'opposition que la concupiscence y forme.

Ps. 2. 3.

SUR L'EVANGILE DE LA MESSE DU JOUR DE NOEL.

EVANGILE. *Jean* 1. 1.

AU commencement étoit le Verbe, & le Verbe étoit avec Dieu, & le Verbe étoit Dieu. Il étoit au commencement avec Dieu. Toutes choſes ont été faites par lui, & rien de ce qui a été fait, n'a été fait ſans lui. Dans lui étoit la vie, & la vie étoit la lumiere des hommes: Et la lumiere luit dans les tenebres, & les tenebres ne l'ont point compriſe. Il y eut un homme envoié de Dieu, qui s'apelloit Jean. Il vint pour ſervir de témoin, pour rendre témoignage à la lumiere, afin que tous cruſſent par lui. Il n'étoit pas la lumiere; mais il étoit venu pour rendre témoignage à celui qui étoit la lumiere. Celui-là étoit la vraie lumiere qui illumine tout homme venant dans le monde. Il étoit dans le monde, & le monde a été fait par lui, & le monde ne l'a point connu. Il eſt venu chez ſoi, & les ſiens ne l'ont point reçu. Mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfans de Dieu; à ceux qui croient en ſon nom, qui ne ſont point nez du ſang, ni de la volonté de la chair, ni de la

volonté de l'homme : mais de Dieu même. Et le Verbe a été fait chair, & il a habité parmi nous ; & nous avons vû ſa gloire ; ſa gloire, dis-je, comme du Fils unique du Pere, étant plein de grace & de verité.

Explication.

I. Le commencement du premier Livre du monde, qui eſt la Geneſe, a beaucoup de raport à celui de l'Evangile de ſaint Jean.

Moïſe miniſtre de l'ancienne alliance que Dieu fit avec les Juifs, en commence l'hiſtoire par ces paroles : *Au commencement Dieu crea le ciel & la terre.*

Et ſaint Jean Apôtre & miniſtre de la nouvelle alliance, commence ſon Evangile qui la contient, par celles-ci : *Au commencement étoit le Verbe, & le Verbe étoit avec Dieu, & le Verbe étoit Dieu.*

L'un & l'autre commencement a un air de grandeur & de majeſté, qui fait bien voir que c'eſt Dieu & non les hommes qui parlent : mais Dieu a voulu qu'il y en eût beaucoup plus dans celui de ſaint Jean que dans celui de Moïſe, afin de nous marquer l'excellence de la loi nouvelle au deſſus de l'ancienne.

Moïſe fait ſimplement connoître aux hommes leur Auteur, en leur diſant que Dieu crea au commencement le ciel &

la terre ; d'où il s'enſuit qu'il crea auſſi les hommes comme il le décrit enſuite. Il les aſſure d'une verité dont ils n'étoient pas certains, mais dont ils pouvoient avoir l'idée. Car il faloit neceſſairement, ou que Dieu eut creé le ciel, la terre & les hommes ; ou que le ciel, la terre & les hommes fuſſent éternels, ce qui eſt encore plus inconcevable. Mais ſaint Jean en diſant qu'*au commencement étoit le Verbe*, annonce aux hommes ce qu'ils ne ſavoient point ; ce qu'ils ne pouvoient ſavoir, & ce dont ils n'avoient aucune idée. Il leur fait connoître le bien ſouverain, dont la poſſeſſion les peut rendre heureux ; puis que la felicité conſiſte à connoître le Pere & le Fils, ce qui renferme la connoiſſance du Saint-Eſprit. C'eſt ce qu'on voit dans ces paroles que le Sauveur adreſſe à ſon Pere : *La vie éternelle conſiſte à vous connoître, vous qui êtes le ſeul Dieu veritable*, & Jeſus-Chriſt, *que vous avez envoié.* *Ioan.* 17. 3.

L'homme ne trouve point l'objet de ſa felicité ni dans le monde, ni dans le tems, ni dans la nature, ni dans ſes penſées. Il faut qu'il le cherche hors du monde, avant les tems, au deſſus de la nature & de ſes penſées. C'eſt donc ce ſecret inconnu à tous les hommes, quelque

éminens en eſprit qu'ils aient été, que ſaint Jean découvre par le commencement de ſon Evangile ; afin de nous inſtruire de ce que nous devons croire ; de ce que nous devons eſperer, & de ce qui doit être l'objet & la fin de tous nos deſirs & de toutes nos actions : ce qui eſt le fondement & la regle de toute la morale du Chriſtianiſme.

II. APRE'S nous avoir fait connoître le Verbe de Dieu, ſon exiſtence dans ſon Pere, ſon éternité & ſa divinité, il nous dit que *ce Verbe étoit la ſource de la vie :* IN *ipſo vita erat* ; c'eſt à dire, que nous ne pouvons trouver de vie que dans lui & par lui ; & que par conſequent hors de lui il n'y a que mort. Or comme la vie bienheureuſe & éternelle eſt la vie par excellence, il s'enſuit qu'elle ne ſe trouve que dans le Verbe de Dieu ; c'eſt à dire dans la ſageſſe éternelle, dans la verité éternelle, dans la juſtice éternelle ; & qu'il n'y a que la connoiſſance & l'amour de cette ſageſſe, de cette juſtice, de cette verité qui puiſſe nous rendre heureux. Car cette vie divine ne nous vivifie pas comme des corps, mais comme des êtres ſpirituels qui ne vivent que par la connoiſſance & par l'amour. Et c'eſt pourquoi ſaint Jean ajoûte, que cette vie qui eſt

dans le Verbe, & dont le Verbe eſt la ſource, *eſt la lumiere des hommes :* IN *ipſo vita erat, & vita erat lux hominum.* Elle ne les vivifie donc qu'en les éclairant, & elle ne les éclaire qu'en ſe faiſant connoître à eux. Ceux qui ne la connoiſſent point, n'en ſont point éclairez, & ceux qui n'en ſont point éclairez, n'en ſont point vivifiez ; c'eſt à dire, qu'ils ſont privez de la veritable vie ; & par conſequent tous ces ſages du paganiſme, tous ces *examinateurs* curieux de la nature & des choſes *du monde*, comme parle ſaint Paul, n'aiant point eu l'amour & la connoiſſance de la Sageſſe éternelle, qui eſt le Verbe de Dieu, n'ont été que des morts & des cadavres au jugement de la verité. 1 *Cor.* 1. 20.

Il ne ſuffit pas même pour être vivifié par le Verbe de Dieu, de ſavoir en general qu'il y a un Verbe & une Sageſſe éternelle, & que c'eſt dans la poſſeſſion de ce Verbe que conſiſte la vie éternelle. On peut avoir ces connoiſſances d'une maniere ſeche & ſterile, & qui n'eſt point acompagnée d'amour ; c'eſt à dire, que l'on peut ſavoir ces veritez ſans les aimer. Or qui les ſait en cette maniere, ne les ſait pas. Il ne ſait point effectivement que la ſageſſe ſoit aimable & qu'elle ſoit le bien de l'homme, puis que ſon cœur n'en

est point touché. Celui à qui le bien souverain paroît comme bien, en est touché; & celui qui n'en est point touché, ne le voit point & ne le connoît point comme son bien.

III. Il est remarquable que saint Jean, en nous enseignant que la vie des ames consiste à être éclairée par le Verbe de Dieu, *In ipso vita erat, & vita erat lux hominum*, ne distingue point la vie qu'il communiquera après cette vie aux ames bienheureuses, de celle qu'il communique dans cette vie même aux ames justes; parce que c'est en effet la même vie, & que les ames sont justes & vivantes dans ce monde de la même maniere qu'elles seront éternellement vivantes & heureuses en l'autre. Leur bonheur éternel consistera dans la connoissance & l'amour de la sagesse & de la justice de Dieu: & leur justice & leur vie dans ce monde ici consiste de même dans cette connoissance & dans cet amour. La difference entre ces deux vies ne consiste que dans les differens degrez de cette connoissance & de cet amour; & c'est pourquoi dès cette vie même la connoissance & l'amour que le Verbe communique aux ames, sont apellez la vie éternelle. Car Jesus-Christ ne dit pas seulement, qu'il donnera la vie

éternelle à ſes brebis, mais il dit qu'*il la leur donne.* *Ioan.* 10. 28.

Cette connoiſſance & cet amour, qui ſon la juſtice de cette vie, ſont la vie éternelle; parce qu'ils ſont de même nature que ce qui fait la parfaite béatitude, & qu'il n'y a qu'à les augmenter pour rendre les ames pleinement & éternellement heureuſes.

Ils ſont la vie éternelle, parce qu'ils en contiennent le merite, & qu'ils en ſeront certainement ſuivis ſi l'on les conſerve juſqu'à la fin de la vie.

Ils ſont la vie éternelle, parce que la connoiſſance & l'amour que Dieu donne aux ames juſtes, & qui ſont leur juſtice, ſont éternelles de leur nature. Dieu ne les leur donne point pour les leur ôter. Les ames y peuvent renoncer par leur infidelité: mais Dieu ne les en prive point de lui-même: *Non deſerit, ſi non deſeratur, ut piè ſemper juſtéque vivatur.* Ce n'eſt donc point cette vie divine qui abandonne les ames; ce ſont les ames qui l'abandonnent. Cette vie eſt d'elle-même un don éternel, une grace éternelle: & le crime des hommes eſt de renoncer à une vie qui auroit été éternelle en eux, s'ils ne l'avoient détruite & éteinte par leur infidelité.

Il faut donc concevoir que quand ſaint Jean nous enſeigne que le Verbe eſt la vie des ames, il entend qu'il eſt leur vie & leur juſtice dans le tems & dans l'éternité. Point de vie, point de bonheur, point de juſtice ſans la lumiere du Verbe; c'eſt à dire, ſans ſa connoiſſance : *In ipſo vita erat, & vita erat lux hominum.*

IV. MAIS le Verbe ne vivifiant point toutes les ames par ſa connoiſſance & par ſon amour, doit-on croire qu'il n'agiſſe point ſur les autres, & qu'elles ſoient abſolument privées de tous les raions de ſa lumiere ? Nullement. Et c'eſt ce que ſaint Jean explique par les paroles ſuivantes : *Et la lumiere luit dans les tenebres, & les tenebres ne l'ont point compriſe.*

Ces tenebres ſont les eſprits tenebreux des hommes, obſcurcis par leurs paſſions & par l'amour des choſes du monde. Ce ſont les hommes conſiderez dans l'état de peché où ils ſont nez, & que Dieu n'en a pas retirez par une miſericorde particuliere qu'il ne doit à perſonne, & qu'il n'acorde pas à tous. Ce ſont enfin les hommes dans l'état de ces nations dont ſaint Paul dit, parlant à ceux de Liſtres, *Act.* 14. 15. que *dans les tems qui ont precedé il avoit laiſſé toutes les nations marcher dans leurs voies.* Mais Dieu par un conſeil impenetrable

rable de ſa juſtice ne leur aiant pas donné ces graces particulieres qui les euſſent tirées effectivement de cet état, ne leur a pas neanmoins refuſé des graces generales, ni une certaine meſure de lumiere qui les rend inexcuſables dans leur déreglement & dans leurs pechez. C'eſt ce que ſaint Jean nous explique par ces paroles : *Et lux in tenebris lucet*, par leſquelles il nous fait entendre que la lumiere du Verbe ne laiſſe pas de luire dans ces eſprits tenebreux ; qu'elle perce l'obſcurité qui les couvre par divers raions, & qu'elle leur découvre diverſes veritez. Car c'eſt cette lumiere qui leur fait connoître les principes de la loi naturelle. C'eſt cette lumiere qu'il écrit dans leurs cœurs, & qui leur donne en pluſieurs points le diſcernement des choſes juſtes & injuſtes. C'eſt cette lumiere dont il eſt dit : *La lumiere de vôtre viſage eſt gravée ſur nous.* C'eſt cette lumiere dont ſaint Auguſtin dit, que *les méchans voient de quelle ſorte il faut vivre dans le livre de la lumiere* : In *libro lucis.* Elle luit donc effectivement dans leurs eſprits; elle les éclaire en quelque ſorte : *Et lux in tenebris lucet.* Mais cette illumination que Dieu ne leur refuſe point, & qu'il leur acorde par bonté & par une miſericorde generale, eſt toûjours

renduë inutile par leur malice propre; parce que leurs esprits tenebreux & obscurcis par leurs erreurs, ne la comprennent pas; c'est à dire, ne la reçoivent pas: *Tenebræ eam non comprehenderunt.* Ils ne la comprennent pas, parce que la corruption de leur cœur n'en tire pas les consequences naturelles, & leur fait desavouer les veritez qui y sont effectivement compriſes.

Ils ne la comprennent pas, parce que ne l'aimant pas, ils refuſent de la ſuivre, & qu'ils lui preferent de fauſſes lumieres & de fauſſes opinions conformes à leurs paſſions.

Ils ne la comprennent pas, parce que ne la recevant pas avec la deference qui lui eſt dûë, ils mettent obſtacle aux lumieres que Dieu leur auroit données s'ils euſſent bien uſé des premieres. Car Dieu ne donne pas ſeulement quelques lumieres à tous les hommes, mais il eſt prêt de les augmenter s'ils recevoient comme ils le devroient, celles qu'il leur donne. „ Dieu, dit ſaint Auguſtin, eſt toûjours „ prêt de donner ſa lumiere, non viſible, „ mais inviſible. Mais nous ne ſommes „ pas toûjours diſpoſez à la recevoir; „ parce que nôtre volonté ſe porte à d'au„ tres objets & que nous ſommes obſcurcis

„ par la cupidité des choſes temporelles. *Deus ſemper paratus eſt dare lucem ſuam, non viſibilem, ſed inviſibilem. Sed nos non ſemper parati ſumus accipere, cùm inclinamur in alia, & rerum temporalium cupiditate cœcamur.*

C'eſt en cette maniere que la lumiere de Dieu luit dans les eſprits tenebreux des hommes, & qu'elle leur devient inutile par leur faute & par la corruption du cœur. Et comme tous les hommes ont par le peché la même corruption de cœur, ſaint Jean nous aprend par-là que cette lumiere nous auroit de même été inutile, & n'auroit fait que nous rendre plus coupables, ſi Dieu ne nous avoit éclairez qu'en cette maniere.

C'eſt ce qui lui a donné lieu de paſſer à la manifeſtation que le Verbe a bien voulu faire de lui-même en ſe revétant de nôtre nature, & en ſe faiſant homme. Et comme Dieu a choiſi Jean Baptiſte pour la faire connoître aux hommes, & pour rendre temoignage à ſon Fils, afin que tous les hommes cruſſent par lui, *Ut omnes crederent per illum*, il commence par la miſſion de Jean-Baptiſte ce qu'il nous veut dire enſuite de l'incarnation du Verbe.

V. CE qu'il nous dit de Jean-Baptiſte,

v.6. 7. est contenu dans ces paroles : *Il y eut un homme envoié de Dieu, qui s'apelloit Jean. Il vint pour servir de témoin & pour rendre témoignage à la lumiere, afin que* v.8. *tous crussent par lui. Il n'étoit pas la lumiere,* 9. *mais il étoit venu pour rendre témoignage à celui qui étoit la lumiere.* Comme nous sommes donc du nombre de ceux qui doivent croire par saint Jean, & que c'est par cette foi que l'on obtient le salut, nous devons rechercher avec soin ce que c'est que croire *par Jean-Baptiste*; ce que l'Evangile nous marque comme le devoir commun de tous les hommes.

On ne peut, ce me semble, donner d'autre sens à ces paroles : *Afin que tous crussent par lui*, sinon que tous doivent recevoir le témoignage que saint Jean a rendu. Car en recevant son témoignage, on croit par lui. Mais on ne prend pas garde d'ordinaire que saint Jean a rendu un double témoignage; l'un de Jesus-Christ, l'autre de lui-même. Il a rendu témoignage de Jesus-Christ en déclarant qu'il étoit le Messie; qu'il étoit l'Agneau de Dieu; qu'il étoit avant lui; qu'il étoit la veritable lumiere. Et il a rendu témoignage de lui-même en disant qu'il n'étoit pas le Messie, & en faisant entendre aux Juifs qu'il n'étoit pas la lumiere. Car

tout ce qui eſt marqué par ces paroles : *Il n'étoit pas la lumiere, mais il etoit venu pour rendre temoignage de la lumiere*, étoit compris dans le temoignage que Jean a rendu de lui-même, n'aiant pas eu moins de ſoin d'empêcher qu'on ne lui donnât des qualitez qui ne lui apartenoient pas, que de faire connoître celles qui apartenoient à JESUS-CHRIST.

Croire donc *par ſaint Jean*, c'eſt recevoir & imiter ce double temoignage ; c'eſt ſe connoître pour ce que l'on eſt ; c'eſt rejetter ce qui ne nous apartient pas ; c'eſt confeſſer JESUS-CHRIST pour ce qu'il eſt ; c'eſt reconnoître comme Jean-Baptiſte, que l'on n'eſt pas lumiere ; c'eſt à dire, que nous ſommes pleins de tenebres, & incapables par conſequent de nous conduire nous-mêmes, & que nous avons beſoin d'être éclairez par la lumiere de Dieu ; enfin c'eſt confeſſer que JESUS-CHRIST eſt cette lumiere que nous devons ſuivre, & dans laquelle nous devons marcher.

Il ſemble qu'il n'y ait gueres de perſonnes qui ne rendît facilement ce temoignage de ſoi même, qu'il n'eſt pas la lumiere ; qu'il n'eſt pas le CHRIST : & qu'ainſi il n'y a rien d'extraordinaire dans ce qu'a fait ſaint Jean-Baptiſte, & que

chacun ne soit disposé à faire aussi bien que lui. Mais si l'on veut bien penetrer le fond de la corruption de l'homme, on trouvera que ce temoignage est plus rare qu'on ne pense, lors qu'il est aussi sincere & aussi étendu qu'il doit être, & que la verité l'exige de nous. Il y a dans l'homme pecheur une hipocrisie naturelle qui lui fait desirer de passer pour autre qu'il n'est, & d'être traité autrement qu'il ne merite. Non seulement il ne veut pas être connu dans ses defauts, mais il ne veut pas même les connoître. Il détourne les yeux de ses miseres & de ses pechez. Il ne les avoue ni aux autres ni à soi même. Il tend toûjurs à se justifier. Il s'attribuë même en quelque sorte d'être lumiere, en voulant marcher tout seul; & suivre ses volontez & ses caprices, en preferant ses pensées aux regles de la Sagesse éternelle. Entrer dans une disposition opposée à celle-là; reconnoître toutes ses tenebres & toutes ses miseres, c'est imiter saint Jean; c'est rendre temoignage qu'on n'est pas la lumiere; c'est entrer dans la voie de la penitence à laquelle il a exhorté tous les hommes: *Pœnitentiam agite*; & enfin c'est promptement *croire par lui*, en recevant cette partie de son temoignage.

Mat. 3. 2.

VII. OUTRE ce temoignage qu'il

faut rendre contre soi-même à l'imitation de Jean-Baptiste, il faut encore rendre celui qu'il a rendu à JESUS-CHRIST ; c'est à dire, qu'il faut confesser JESUS-CHRIST comme il a fait ; qu'il faut le recevoir comme la veritable lumiere qui nous a été donnée pour nous conduire, en se soumettant parfaitement à sa doctrine, en desavouant en nous tous les sentimens qui y sont contraires ; en le faisant regner sur tous les mouvemens de nôtre ame. Ce n'est pas confesser que JESUS-CHRIST est la veritable lumiere que de ne pas le suivre. C'est au contraire proteſter qu'il ne l'est pas. Qui suit ses fantaisies, prend ses fantaisies pour lumiere, & il tombe ainsi dans une espece d'idolatrie. Il faut recevoir JESUS-CHRIST comme l'Agneau de Dieu ; c'est à dire, comme la victime qui nous a rachetez par son sang. Car c'est encore un temoignage que saint Jean lui a rendu en disant de JESUS-CHRIST qu'il voioit venir à lui : *Voilà l'Agneau de Dieu.* Or en cette qualité nous lui devons toutes nos actions ; c'est à dire, que nous ne devons vivre que pour lui ; puis qu'il nous a achetez par ce prix inestimable. Qui lui soustrait donc quelque partie de sa vie, commet une injustice & un larcin. *Ioan. 1, 29.*

VIII. Mais quelle sera la recompense de ceux qui la recevront, à l'imitation de Jean-Baptiste ? L'Evangeliste nous la declare par ces paroles : *Il a donné à ceux qui l'ont reçu, le pouvoir de devenir enfans de Dieu.* Rien de plus miserable que ceux qui rejetteront Jesus-Christ, puis qu'ils seront en même tems privez de la vie de l'ame. Rien de plus heureux que ceux qui le recevront, puis qu'ils seront rendus participans de la veritable vie : & il faut par necessité que chacun soit du nombre des uns ou des autres. Il n'y a point de milieu ; l'homme est destiné ou à la souveraine misere, ou au souverain bonheur : & la raison en est, que quiconque est privé de Dieu, est privé de tout ; parce que la justice de Dieu ne permet pas qu'aiant rejetté le bien souverain, il jouisse d'aucun autre bien, pour petit qu'il soit. Quiconque au contraire sera trouvé digne de posseder Dieu, participe necessairement à tous ses biens en qualité d'enfant de Dieu, le droit des enfans étant d'avoir part à l'heritage de leur pere.

IX. Pour avoir quelque idée de cette éminente qualité d'enfans de Dieu, qui convient à tous les Chrétiens, & de ce qu'elle nous donne lieu d'esperer, il

eſt bon de conſiderer que par elle nous apartenons à Dieu d'une muniere beaucoup plus réelle & plus effective que les enfans des hommes n'apartiennent à leurs peres & à leurs meres ſelon la chair ; & c'eſt auſſi ce que l'Apôtre ſaint Jean nous a voulu faire entendre par ces paroles : *Qui ne ſont point nez du ſang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu-même.* C'eſt la chair & le ſang ; c'eſt à dire, que c'eſt une neceſſité aveugle qui nous rend enfans des hommes : mais les hommes naiſſent de Dieu par le choix & par l'élection de Dieu. Les peres ſont peres, parce qu'ils communiquent à leurs enfans une vie ſemblable à la leur ; c'eſt à dire, une vie humaine & miſerable. Dieu eſt nôtre pere en nous rendant participans de ſa vie divine. Il eſt lumiere, il eſt amour. Il nous vivifie en nous éclairant & en nous communiquant ſon amour : & c'eſt en cela même qu'il eſt bien different des peres ſelon la chair. Car les peres de la terre aiant donné la vie une fois à leurs enfans, ne contribuent plus rien à la conſervation de cette vie, & ne ſont, pour dire ainſi, peres que pour un moment. Mais Dieu eſt nôtre pere par une action continuelle, & parce qu'il nous éclaire toûjours ; & qu'il

conserve dans nôtre cœur l'amour qu'il a creé. Il est nôtre pere, & le devient de plus en plus, à mesure qu'il nous communique cette vie de connoissance & d'amour plus abondamment. C'est pourquoi, encore que *nous soions enfans de Dieu* dès cette vie même, comme dit saint Jean, nous le serons neanmoins dans l'autre d'une maniere plus parfaite; parce que Dieu nous y comblera de tous ses biens, & *nous enivrera*, comme parle l'Ecriture, *de l'abondance de sa maison, & du torrent de ses delices* celestes. *Nous attendons* encore *nôtre adoption* parfaite dans l'autre vie, & nous n'en avons que de petits commencemens en celle-ci, où nous sommes tellement enfans de Dieu, que nous tenons encore beaucoup de nôtre premiere naissance; c'est à dire, de l'ignorance & de la bassesse dans laquelle nous sommes nez.

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

EPITRE. *Galat.* 4. 1.

MES Freres : Tant que le *fils* heritier *du pere* eſt encore enfant, il n'eſt point différent du ſerviteur, quoi qu'il ſoit le maître de tout ; mais il eſt ſous la puiſſance des tuteurs & des curateurs juſqu'au tems marqué par ſon pere. Ainſi lors que nous étions encore enfans, nous étions aſſujettis *aux ceremonies de la loi*, *comme* aux premieres & plus groſſieres inſtructions que Dieu a données au monde. Et lors que les tems ont été acomplis, Dieu a envoié ſon Fils formé d'une femme & aſſujetti à la loi, pour racheter ceux qui étoient ſous la loi, & pour nous rendre enfans adoptifs. Et parce que vous êtes enfans, Dieu a envoié dans vos cœurs l'eſprit de ſon Fils, qui crie : Mon Pere, mon Pere. *Aucun de vous* n'eſt donc plus ſerviteur, mais enfant. Que s'il eſt enfant, il eſt auſſi heritier de Dieu par Jeſus-Chriſt.

EXPLICATION.

I. CETTE Epître eſt toute deſtinée à inſtruire les Galates, & en leur

perſonne tous les fideles, de ce qui diſtingue l'état des Chrétiens de celui des Juifs. Mais pour bien entendre ce que ſaint Paul y enſeigne, & les caracteres qu'il attribuë à ces deux états, il faut diſtinguer trois ſortes de Juifs & trois ſortes de Chrétiens.

Il y avoit des Juifs, qui bien que vivans ſous l'ancien Teſtament, apartenoient neanmoins à la loi nouvelle, & étoient veritablement juſtes & enfans de Dieu.

Ce ne ſont point ces Juifs dont l'Apôtre diſtingue les Chrétiens, parce que ces Juifs étoient eux-mêmes Chrétiens; c'eſt à dire, heritiers & enfans de Dieu.

Les Juifs de la ſeconde eſpece étoient les Juifs prevaricateurs & impies qui violoient la loi ou la mepriſoient; qui la regardoient même quelquefois comme une police toute humaine, & ne craignoient ni d'être châtiez de Dieu en la violant, ni n'eſperoient d'en être recompenſez en l'obſervant, & ne demeuroient ainſi dans la religion judaïque que parce qu'ils s'y trouvoient. Ce ne ſont pas encore ces Juifs que l'Apôtre a en vûë, & dont il pretend diſtinguer les Chrétiens; parce qu'il ne les auroit pas regardez comme des Juifs aſſujettis à la loi, & l'obſervant

exterieurement, mais comme des impies & des profanes.

La troisieme sorte de Juifs n'avoit part ni à la justice ni à la qualité d'enfans de Dieu. C'étoient des Juifs possedez de l'esprit de crainte, ou de l'amour des recompenses temporelles : & c'étoit uniquement par cet esprit de crainte, ou d'interêt qu'ils observoient la loi, & non par d'amour de la loi même & de sa justice. Comme s'ils n'avoient donc jamais aimé Dieu, ils n'en pouvoient attendre dans l'autre vie que des suplices.

Ce sont proprement les Juifs de cette troisiéme espece dont il veut distinguer les Chrétiens, c'est à dire, les Juifs zelateurs de la loi, mais qui n'avoient aucune part à la justice & à la qualité d'enfans de Dieu.

II. Il y a de même trois états de Chrétiens que l'on pourroit comparer avec ces Juifs. Car il y en a qui sont justes & enfans de Dieu, qui servent Dieu par amour & non par crainte; qui aiment la justice; qui soupirent après les biens du ciel, & mépriſent toutes les choses de la terre.

La seconde sorte de Chrétiens sont ceux qui n'observent la loi de Dieu que par crainte, & qui n'ont point pour lui le cœur d'enfans envers leur pere. Et ces

Chrétiens ne ſont point diſtinguez des Juifs, & doivent plutôt paſſer pour Juifs que pour Chrétiens.

Et enfin la troiſiéme ſorte de Chrétiens, ſont ceux qui faiſant profeſſion du chriſtianiſme, violent les loix de Dieu & de l'Egliſe par impieté, ou par l'emportement de leurs paſſions. Saint Paul donc dans la comparaiſon qu'il fait des Chrétiens & des Juifs, ne parle ni des Juifs qui ſont en effet Chrétiens, ni des Chrétiens qui ſont effectivement Juifs par le défaut d'amour de Dieu, & par l'attache aux biens temporels.

Il ne parle ni des Juifs impies ni des Chrétiens impies, ne reconnoiſſant ni les uns pour Juifs, ni les autres pour Chrétiens.

Il parle uniquement des Juifs zelateurs de la loi, mais qui l'obſervoient ſans amour, & des Chrétiens obſervateurs de la loi avec amour. C'eſt uniquement en quoi il renferme ſa comparaiſon.

III. IL eſt clair maintenant comment dans la comparaiſon qu'il en fait, il attribuë aux Juifs l'eſprit de ſervitude, parce qu'il convenoit à cette ſorte de Juifs qu'il regardoit uniquement; c'eſt à dire, aux Juifs charnels, qui n'obſervoient la loi que par crainte ou par interêt, & qui n'a-

voient rien de l'esprit d'enfans. Car c'est dans ces Juifs principalement que paroît cet esprit de servitude, qui a pour caractere la crainte. Ils n'avoient aucun droit à l'heritage du ciel, & n'y pouvoient parvenir tant qu'ils demeureroient dans cet esprit. Que si neanmoins l'Apôtre les compare à des enfans qui sont sous des curateurs & des tuteurs, c'est qu'il regarde les Juifs & les Chrétiens comme ne faisant qu'une personne, qui dans deux differens états paroît tantôt esclave & tantôt libre. Mais cela n'empêche pas que ces personnes étant réellement differentes, les unes ne soient vraimens esclaves, & les autres vraiment libres. Il paroît donc que les Chrétiens par leur état même sont infiniment au dessus des Juifs charnels & de toute la Synagogue, qui s'est tant vantée des faveurs qu'elle avoit reçûë de Dieu. Ces faveurs étoient veritablement grandes : mais elle en a abusé, ne les ayant pas portées jusqu'à leur veritable fin, & étant demeurez dans la lettre sans parvenir à l'esprit ; parce qu'elle s'est contentée de l'observation exterieure de la loi, sans se mettre en peine de l'amour de la justice.

IV. Mais ce qui est terrible pour les Chrétiens d'apresent, c'est que, comme nous l'avons remarqué, saint Paul par-

lant à des Chrétiens qu'il avoit droit de supposer dans l'innocence de leur batême, les regarde tous comme de justes, & comme jouissant des avantages du christianisme. Ainsi il les oposе & les prefere aux Juifs charnels. Mais l'état present des choses oblige bien de les regarder autrement. La vie de l'ame est éteinte dans la plûpart. Ils ne sont ni justes ni enfans de Dieu. Le moien donc de les preferer aux Juifs, & quel nom même leur peut on donner ? Ce que l'on en peut dire, est que ceux d'entre les Chrétiens déchus qui observent exterieurement les loix du christianisme, mais par un esprit de crainte & des motifs interessez, sont effectivement de ces Juifs charnels qui n'apartenoient qu'à l'ancien Testament, parce qu'ils n'agissoient que par un esprit de crainte : & que ceux qui ne les observent point du tout, sont semblables à ces Juifs prevaricateurs & impies. Ainsi la division de l'ancien & du nouveau Testament, des Juifs & des Chrétiens en ce qu'il y a de plus essentiel, n'est pas tant une division de tems qu'une division des dispositions. Il y a eu des Chrétiens dans l'ancien Testament, parce qu'il y a eu des justes & des amateurs de Dieu : & il y a des Juifs sous le nouveau, parce qu'il y a quantité de

Chrétiens qui n'aimant point Dieu, ne pratiquent les devoirs de la Religion que par des motifs de crainte & d'interêt, ou ne les pratiquent point du tout. Il y a seulement cette difference, que sous l'ancien Testament les justes étoient en fort petit nombre, & le corps de la Religion Judaïque n'étoit composé que de charnels; au lieu que sous le nouveau le nombre des justes est beaucoup plus grand, & par consequent celui des charnels est moindre.

V. MAIS quoique le nombre des Juifs soit presentement moindre qu'il n'étoit sous l'ancien Testament, l'autorité des Peres & l'experience même nous convainquent qu'il est neanmoins extrêmement grand, & qu'il surpasse sans comparaison celui des justes & des gens de bien. La paille couvre tellement le bon grain dans l'Eglise, que saint Augustin avouë qu'on a peine à le discerner & à le trouver. Il y en a même peu à qui l'on puisse donner la qualité de bons Juifs, parce qu'il y en a peu qui observent même exterieurement les loix de Dieu, & que la plûpart les violent insolemment & publiquement. C'est l'état present du christianisme, état horrible qui doit tirer des larmes & des gemissemens de tous ceux

qui aiment l'Eglise ; mais état qui nous doit remplir de crainte, de peur que pretendant être de veritables Chrétiens, nous ne soions pas même de bons Juifs.

VI. CAR enfin si nous ne preferons Dieu à toutes choses ; si l'amour de Dieu n'est nôtre passion dominante ; s'il ne raporte à Dieu le corps de nos actions ; si nous ne sommes des *adorateurs de Dieu en esprit & en verité* ; *si nous n'avons l'esprit de* JESUS-CHRIST *en nous* ; *si nous ne vivons de cet esprit* ; *si nous ne marchons selon cet esprit*, comme dit saint Paul, nous n'avons aucune part à ces éloges magnifiques que cet Apotre donne aux Chrétiens ; nous ne sommes ni enfans de Dieu ni ses heritiers : nous ne sommes que des Juifs, & encore pires que des Juifs ; des esclaves, & pires que des esclaves ; parce que des Chrétiens déchus de la charité & de la justice sont beaucoup plus criminels que les Juifs, qui pour la plûpart ne les avoient jamais possedées.

Joan. 4. 21. Rom. 8. 9. La-même. La-même. v. 4.

VII. MAIS ne s'ensuit-il point de-là que ce n'est pas un avantage pour la plûpart des Chrétiens d'être nez au tems de la loi de grace, & d'être dans la communion de l'Eglise ? Cela s'ensuit sans doute, tant qu'ils demeurent dans l'endurcissement & l'impenitence ; mais cela ne

s'enſuit pas abſolument, parce que la loi de grace & la communion de l'Egliſe leur donnent de tres-grandes facilitez pour retourner à Dieu, & pour recouvrer par la penitence, ce qu'ils ont perdu par leurs pechez.

Premierement les veritez chrétiennes, qui ſont la ſemence de la converſion, ſont bien plus clairement propoſées dans l'Evangile que dans l'ancien Teſtament, dans l'Egliſe que dans la Synagogue, dans les livres des ſaints Peres que dans ceux des Docteurs Juifs. Les lumieres y ſont bien plus abondantes & plus pures qu'elles ne l'ont été parmi les Juifs. Les exemples de penitence ſont bien plus frequens ſous la loi nouvelle que ſous la loi ancienne; & le chemin de retourner à Dieu eſt bien plus batu, plus marqué, plus frequenté. Tout cela fournit à l'ame touchée par les mouvemens interieurs de la grace, de tres-grands ſecours pour retourner à Dieu. Il faut une reſolution extraordinaire pour entreprendre de marcher tout ſeul dans des routes inconnuës: mais il n'en faut qu'une commune pour ſuivre l'exemple des autres & s'engager dans un voiage où l'on a un ſi grand nombre de compagnons.

VIII. On dira peut-être que la con-

verſion étoit plus facile aux Juifs qu'aux Chrétiens ; parce qu'il ne leur étoit neceſſaire pour recouvrer la grace, que de deteſter leurs pechez par une vraie contrition, au lieu que les Chrétiens ſont obligez, outre la contrition, à recevoir le Sacrement de Penitence, & ne ſauroient être juſtifiez que par la confeſſion aux Prêtres & par l'abſolution qu'ils en obtiennent. C'eſt un joug, dira t-on, dont les Juifs étoient exemts, & qui rend le retour à Dieu beaucoup plus difficile à cauſe de l'éloignement que la plûpart du monde a de la confeſſion & des autres pratiques de la penitence. Mais cette objection prouve juſtement tout le contraire de ce qu'on pretend ; & ce qu'on allegue pour montrer que la penitence eſt plus difficile aux Chrétiens qu'aux Juifs, eſt juſtement ce qui prouve qu'elle leur eſt infiniment plus facile. Il eſt bien vrai que ni les Juifs ni les Chrétiens ne ſauroient rentrer en grace avec Dieu ſans une contrition veritable, une converſion effective, & un amour qui leur faſſe preferer Dieu aux objets des paſſions qui les en avoient ſeparez. Mais cette diſpoſition eſſentielle aux uns & aux autres eſt infiniment plus facile à aquerir par la conduite que l'Egliſe fait garder aux penitens & par l'uſage

des Sacremens de l'Eglise, qu'elle ne l'étoit aux Juifs qui étoient privez de tous ces secours. Car dans la voie ordinaire cette disposition ne se forme pas tout d'un coup. Dieu fait passer les ames par differens degrez, & il joint ses graces à certains exercices qui y sont proportionnez. On trouve ces degrez & ces exercices dans l'Eglise. On est obligé d'y confesser ses pechez, & Dieu joint sa grace à cette humiliation de l'ame. Il y faut écouter la parole des Prêtres, & pratiquer les exercices qu'ils prescrivent : & tout cela est sanctifiant, & conduit l'ame d'une disposition plus imparfaite à une plus parfaite ; parce que Dieu a atraché sa grace à la pratique de ces exercices qui font partie du Sacrement. Mais les Juifs n'aiant point ces degrez établis, il faloit que Dieu pour les convertir leur versât une conversion parfaite dans le cœur, & qu'il la nourrît par lui-même. Or c'est ce que Dieu fait rarement, & qui seroit une voie extraordinaire dans l'ordre même de la grace. Il est vrai que les Docteurs Juifs ont établi depuis parmi eux ces exercices de penitence, à peu près semblables à ceux des Chrétiens ; mais ce sont des établissemens humains qui n'ont pas la même vertu que nos Sacremens.

IX. Enfin les pecheurs les plus abandonnez trouvent même dans la Religion chrétienne des avantages tres-grands pour retourner à Dieu, que les Juifs du même ordre; c'eſt à dire, impies & déreglez ne trouvoient point dans la leur. Car la Religion chrétienne ne promettant point de recompenſes temporelles, ils n'ont point ſujet d'être ſcandaliſez de ce que les Chrétiens ne ſont pas plus heureux dans ce monde que les autres. Mais c'étoit une tentation terrible aux Juifs, à qui l'on promettoit un bonheur temporel, de voir que les nations qui vivoient dans une profeſſion ouverte d'impieté, en avoient plus qu'eux. Pouvoient-ils voir ſans ſcandale la grandeur & les richeſſes des rois d'Egypte, d'Aſſyrie, de Babylone, de Perſe & de Grece, & ce bonheur aparent des Romains? Et n'étoient-ils pas tentez par-là de conclure que pour être grand & heureux dans le monde, il étoit inutile d'obſerver les loix de Dieu; & qu'il valoit beaucoup mieux ſe joindre à la pratique des nations, qui faiſant profeſſion de les mépriſer, ne laiſſoient pas d'être ſi heureuſes? Auſſi cette tentation étoit ſi forte, que David temoigne *que ſes pieds en ont été preſque ébranlez, & qu'il en a été preſque renverſé.* La Religion chré-

Pſ. 73. 2. 3.

tienne dissipe toutes ces tenebres. Elle fait voir que si les méchans sont heureux en aparence, ils n'en sont que plus malheureux en effet; que les afflictions des Chrétiens contribuent à leur salut; & qu'enfin ils n'ont point à se plaindre de Dieu qui ne leur promet rien pour cette vie. Dieu donc a beaucoup aplani de difficultez dans la loi nouvelle; ce qui rend la conversion plus facile aux impies mêmes. Et enfin pour dire tout, il y repand & pour les innocens & pour les méchans une abondance de grace toute autre qu'il ne faisoit dans l'ancien Testament. Et c'est ce qui fait le principal avantage de l'un au dessus de l'autre.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

EVANGILE. *Luc.* 2. 33.

EN ce tems-là : Joseph & Marie Mere de JESUS étoient dans l'admiration des choses que l'on disoit de lui. Et Simeon les benit, & dit à Marie sa Mere : Cet Enfant que vous voiez est pour la ruine & pour la resurrection de plusieurs dans Israël : & pour être en butte à la contradiction des hommes ; *jusques-là que* votre ame même sera percée *comme* par une épée, afin que les pensées de plusieurs, *qui étoient cachées* dans le fond de leur cœur, soient découvertes. Il y avoit aussi une Prophetesse nommée Anne, fille de Phanuël de la Tribu d'Aser, qui étoit déja fort avancée en âge, n'aiant vêcu que sept ans avec son mari depuis qu'elle l'avoit épousé étant vierge. Elle étoit alors veuve âgée de quatre-vingt-quatre ans, & elle demeuroit sans cesse dans le temple, servant *Dieu* jour & nuit dans les jeûnes & dans les prieres. Etant donc survenuë en ce même instant, elle se mit aussi à louer le Seigneur, & à parler de lui à tous ceux qui attendoient la redemption d'Israël.] Après qu'ils eurent

eurent acompli tout ce qui étoit ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournerent en Galilée à Nazareth, qui étoit la ville où ils demeuroient. Cependant l'enfant croissoit & se fortifioit, étant rempli de sagesse ; & la grace de Dieu étoit en lui.

EXPLICATION.

I. COMME il n'y a rien de plus precieux que la verité evangelique ; aussi n'y a-t-il rien dont le mauvais usage soit plus à craindre. Cependant il n'y a rien de si ordinaire que ce mauvais usage ; & l'on peut dire que c'est une des plus grandes sources des déreglemens des hommes. Ou l'on s'aplique peu à rechercher les veritez du salut, ou aprés les avoir trouvées on les medite peu. Une curiosité inquiete nous fait passer promptement à la recherche d'autres veritez ; & l'on s'aplique si legerement à celles que l'on découvre, qu'il semble qu'on ne les aprenne que pour les oublier bien-tôt après. L'Eglise nous propose donc dans cet Evangile un modéle admirable pour nous porter à éviter ce defaut si dangereux. C'est celui de la sainte Vierge. Car il faut joindre ce qui est dit ici : *Qu'elle admiroit avec saint Joseph ce que l'on disoit de* JESUS-CHRIST, avec ce qui est dit dans un autre lieu : *Qu'elle conservoit tout ce qu'elle aprenoit de son Fils, & le repassoit dans* Luc. 2. 33. Luc. 2. 19. & 3.

ſon cœur. Car l'admiration dont il eſt parlé dans cet Evangile, n'eſt point une admiration paſſagere, mais une admiration ſtable & permanente qui ſervoit d'une nourriture continuelle à ſon eſprit.

Le monde fait juſtement tout le contraire. S'il faut ſe diſpoſer à une charge du ſiecle; ſoûtenir un procez de conſequence; travailler à ſon établiſſement & à ſa fortune, on n'y plaint point le tems; on y en employe ſans murmure autant qu'il eſt neceſſaire; l'on n'eſt point preſſé ni impatient. Mais faut-il travailler au ſalut de ſon ame; mediter les veritez oppoſées à ſes defauts; prendre le repos neceſſaire pour calmer ſes paſſions, on croit ce tems perdu; on s'en plaint, on le regrette, on l'abrege autant que l'on peut; & l'on fait pour cela tout à la hâte & avec precipitation.

II. Il n'eſt jamais dit que la Vierge ſe ſoit enquiſe de ce que ſon Fils feroit quand il ſeroit grand. Il eſt ſeulement dit qu'elle s'apliquoit avec ſoin à tout ce qu'elle aprenoit de lui par la conduite de la providence. C'eſt qu'elle ſavoit parfaitement qu'il n'y a que ce que Dieu nous découvre de ſes veritez qui nous puiſſe profiter; que nous ne devons deſirer ni pour l'ame ni pour le corps que la nourriture qu'il

lui plait de nous donner. Une seule verité que Dieu nous fait goûter & aimer interieurement, est infiniment plus capable de nous nourrir & de nous fortifier que toutes les veritez imparfaitement connuës, qui servent à l'esprit d'un spectacle passager, mais dont il ne demeure rien dans le cœur. Et comme on ne fait proprement des veritez de Dieu que ce qu'on en goûte par le cœur, parce qu'elles ne nous sont annoncées que pour cela; il est facile de conclure de là, qu'il y a bien des gens tres-ignorans, quoi qu'ils ayent dans l'esprit une infinité de veritez evangeliques; & qu'une personne simple y peut être tres-savante, parce qu'elle goûtera beaucoup le peu qu'elle en sait, qu'elle le penetrera, & qu'elle en tirera beaucoup de force.

III. SIMEON prédit à la sainte Vierge, que son Fils seroit *la ruine & la resurrection de plusieurs*, parce que la venuë de JESUS-CHRIST ne sauroit être une chose indifferente & qui puisse demeurer sans effet. A l'égard des hommes, il faut ou qu'elle leur nuise, ou qu'elle leur serve. Il faut que la verité nous sauve ou nous condamne; qu'elle nous gueriſſe ou qu'elle nous acable; qu'elle nous gueriſſe ou qu'elle empire notre maladie. Le com- v. 34.

mun des Chrétiens reſſemble à ces criminels inſenſez qui écouteroient avec plaiſir l'arrêt qui les condamneroit à la mort, & qui s'ocuperoient ſeulement du ton de la voix du Greffier qui le liroit, ſans faire reflexion ſur ce qui ſeroit porté par cet arrêt. Le moins que nous puiſſions donc faire, c'eſt d'écouter & de lire, & encore plus d'annoncer avec tremblement les veritez de l'Evangile, & de prier Dieu de les faire paſſer de notre eſprit dans notre cœur pour le purifier & pour le guerir ; parce que tandis qu'elles ne ſeront que dans l'eſprit, elles n'y peuvent être que comme un poids qui eſt ſuſpendu durant la vie, & qui ne ſe fait pas ſentir, mais qui écraſera d'une maniere effroyable ceux qui ſe trouveront en cet état à l'heure de la mort.

IV. SIMEON ne dit pas ſeulement que JESUS-CHRIST ſera *pour la ruine & la reſurrection de pluſieurs*, il dit qu'*il ſera le but de la contradiction des hommes* : & il avoit bien raiſon de le dire : car ç'a été la peine la plus continuelle que JESUS-CHRIST ait ſoufferte. Nous ne ſentons la contradiction des hommes que quand ils nous ont en butte directement, & qu'ils parlent ou agiſſent contre nous ; encore faut-il que nous en ſoyons avertis. Car

pour les contradictions que nous ignorons, elles sont à notre égard comme si elles n'étoient point. La contradiction même ne nous est penible que dans les choses où nous prenons interêt, & dans lesquelles on a dessein de s'opoſer à nos intentions. Tout cela est extrêmement borné ; & il n'est vrai que de JESUS-CHRIST qu'il a été *un signe de contradiction.* Car étant la sagesse & la verité, tout ce qui étoit contraire à cette sagesse & à cette verité, étoit une contradiction à son égard : il n'en ignoroit aucune : il les voyoit, & les sentoit toutes : il prenoit interêt à toutes. Il faut donc considerer JESUS-CHRIST comme l'objet de la contradiction generale de tous les hommes ocupez à le contredire. Ceux mêmes qu'il regardoit comme ses disciples, avoient part à cette contradiction: ils n'avoient pour lui que des vuës humaines, contraires aux desseins de sa sagesse. Enfin il ne faut pas renfermer cette contradiction cruelle par laquelle les Juifs se sont portez à le faire mourir, dans ceux qui y ont eu part. Il voyoit dans les autres le même fond d'injustice, & la même disposition de cruauté ; parce que la haine est une source d'homicides, & que quiconque hait la verité, hait JESUS-CHRIST &

tend à le détruire autant qu'il peut.

V. Toutes les peines & les souffrances de Jesus-Christ sont terminées par sa mort : mais la contradiction des hommes contre lui continuë toujours. Il est vrai qu'il la regarde avec tranquillité & avec paix. Il la condamne, mais il n'en souffre pas. C'est le partage qu'il a donné à son Eglise, & c'est une des principales parties *de ces souffrances qu'il lui a laissées à acomplir.* Il est facile de voir que le monde n'est occupé qu'à contredire, à affoiblir, à alterer les veritez de l'Evangile. Les uns les contredisent par leurs actions, sans se mettre en peine de les détruire dans les esprits ; les autres tâchent de plus de les obscurcir dans l'esprit des autres hommes, afin qu'ils ne condamnent pas leurs actions. Si l'on a donc quelque amour pour Dieu & pour sa verité, il est impossible qu'on ne soit touché de cette insolence des hommes qui attaquent maintenant Jesus-Christ glorieux avec autant de hardiesse, que les Juifs l'ont attaqué mortel & passible. On ne compte même pour rien le jugement que Jesus-Christ porte dans le ciel de ces attentats. C'est à quoi l'on ne pense pas : & pourvû qu'on réussisse à se faire aprouver par un nombre de personnes se-

Col. c. 24.

duites, & que l'on soit à couvert dans ce monde ici, on ne se met pas en peine de ce qui arrivera dans l'autre. Quand il n'y a que la verité d'interessé, il semble que ce ne soit rien; & c'est la chose du monde dont on se met le moins en peine.

Enfin, ce qui est le principal sujet de l'affliction des justes en cette vie, c'est qu'ils trouvent en eux-mêmes mille pensées & mille mouvemens contraires à la verité. Ces pensées se presentent à eux pour se faire aprouver. Ils en rejettent quelques unes: mais combien y en a-t-il qui surprennent leur consentement & leur aprobation? Voilà ce qui leur fait dire à Dieu: *Pourquoi permettez-vous que je sois contraire à vous?* O verité que tout le monde abandonne, que tout le monde contredit, faut-il encore que ceux qui desirent de vous suivre, soient le jouet de tant d'illusions & de tant de fantômes trompeurs qui les seduisent & les éloignent de vous! *Fol. 7. 20.*

VI. Simeon ajoûte que cette contradiction *manifestera les pensées de plusieurs cœurs.* Car c'est principalement la contradiction à la verité qui découvre le fond des cœurs. Quand la verité n'est point attaquée & qu'il n'y a rien à souffrir pour la défendre, bien des gens se font honneur *v. 37.*

de lui être favorables : mais si-tôt qu'il y a quelque chose à perdre en la soûtenant, on voit incontinent tous les lâches consentir à son opression, & tous les méchans y contribuer. Il n'y a que ceux qui sont tres-sincerement à Dieu, qui ne l'abandonnent pas. La contradiction de la verité n'a pas seulement distingué les Martyrs des Payens, les Catoliques des Heretiques ; elle continuë dans la suite de tous les siecles de distinguer les bons des méchans. Les méchans se joignent au torrent du monde qui tend à détruire la verité ; & les bons resistent à ce torrent en confessant la verité par leurs paroles, ou au moins par leurs actions. Car ce ne sont pas seulement ceux qui repandent leur sang pour elle, qui la confessent : il suffit de demeurer ferme parmi les discours temeraires & les mauvais exemples des hommes ; de ne se soucier point de leurs insultes, & de s'atacher aux preceptes de l'Evangile, malgré le mépris que les hommes en font. C'est une sorte de martyre & de témoignage qui convient à tous les bons ; & cette maniére de confesser Jesus-Christ devant les hommes, leur meritera dans l'autre vie *qu'il les confesse devant son Pere*, comme il nous en assure lui-même.

Matt. 10. 31.

VII. Jusques là que *votre ame même*

ſera tranſperée comme *par un glaive.* v. 35.

Il n'y a proprement que la ſainte Vierge que JESUS-CHRIST ait fait participante de ſes douleurs. La foi des Apôtres étoit trop foible pour cela. Elle ſeule demeura ferme á ſa croix. Elle ſeule aſſiſta au ſacrifice d'un Dieu mourant, pendant que la foi des autres étoit couverte d'un nuage & preſque éteinte. C'eſt ce qui donne lieu de croire qu'il n'y a qu'elle auſſi qui ait reſſenti la contradiction que JESUS-CHRIST a ſoufferte de la part des pecheurs, qui a duré juſqu'à ſa mort; & qu'elle a reçu cette grace de ſon Fils d'être la compagne de cette ſouffrance pendant tout le tems de ſa vie voyagere. Grace ſinguliere, qui convenoit bien à celle qui étoit pleine de grace, & que Dieu avoit renduë la plus favoriſée de toutes les pures creatures, & la premiere après ſon Fils. L'amour de Dieu pour ſes élus ſe meſure par les ſouffrances dont il leur fait part en cette vie; parce que c'eſt ce qui les rend plus conformes à JESUS-CHRIST à qui il a donné des ſouffrances & des graces ſans meſure. Il n'y a donc pas lieu de douter que la Vierge n'en ait reçu une portion plus abondante que les autres, puis qu'elle avoit plus de part qu'aucun autre à la charité de ſon Fils.

VIII. C'est ce qui nous oblige de concevoir la vie de la Vierge autrement qu'on ne la conçoit d'ordinaire. Car on la regarde assez souvent comme une vie tranquille & peu traversée, pleine de consolations & d'amour: mais il semble qu'on ait bien plus de sujet de la regarder comme un martyre continuel qui se termina par la mort de son Fils. Ce *glaive* de douleur dont Simeon lui prédit qu'elle auroit l'ame percée, ne fut point un glaive passager, & qui n'ait agi sur elle qu'au Calvaire. Elle a toujours connu ce que son Fils souffroit continuellement de l'opposition que les hommes avoient à la verité, de leur ingratitude & de leur malice; & elle a été frapée & penetrée des mêmes objets que lui. Volà quelle a été la vie de la sainte Vierge. C'a été une vie de martyre & de souffrances continuelles, à laquelle on ne peut comparer celle d'aucuns Saints. Ainsi il n'est pas étrange que l'Eglise l'apelle la Reine des Martyrs, *Regina Martyrum*. Et cela ne marque pas seulement son excellence au dessus d'eux, mais aussi qu'elle est la primiere de leur ordre, & qu'elle les a tous surpassez par ses souffrances, d'autant plus grandes & plus excellentes, qu'elles n'ont paru qu'à Dieu seul, & qu'il n'y a que lui qui en connoisse la mesure.

IX. DIEU fait prédire à la sainte Vierge ce *glaive* de douleur, par saint Simeon, au même-tems qu'il publioit la gloire & la grandeur de son Fils ; pour nous faire entendre que toutes les grandes graces qu'il fait en ce monde à ses élus, se terminent à la souffrance. Plus il augmente la lumiere des Saints, & plus il les remplit d'amour, plus il les rend sensibles aux injures de Dieu & aux desordres du monde. Il ne les *éleve* en quelque sorte en ce monde ici que *pour les briser*. Des graces consolantes sont reservées pour l'autre vie, ou ne sont que pour certaines ames foibles qui ont besoin de ce soûtien : mais pour les ames fortes & geneteuses comme celle de la Vierge, il ne leur donne ordinairement dans cette vie que des graces qui produisent en elles un surcroit d'affliction. Il est vrai que les autres ne s'en aperçoivent pas toujours, & que peu de personnes conçoivent cette persecution interieure des grands justes : elle n'en est pas moins grande ni moins réelle, & c'est un tres-grand malheur d'y être insensible, comme c'est un tres grand bonheur de la ressentir.

X. OUTRE saint Simeon, Dieu ne communiqua dans Jerusalem le secret de l'Incarnation qu'à une femme nommée

Anne, qui ayant quatre-vint-quatre ans étoit aparemment à cet âge l'objet du mépris du commun du monde : & c'eſt ce qui donne lieu de s'écrier, comme JESUS-CHRIST fit dans une ſemblable ocaſion : „ Je vous loüe, Seigneur, parce que „ vous avez caché ces choſes aux ſages „ & aux prudens du ſiecle, & vous les avez „ revelées aux petits. Dieu laiſſe les Phariſiens, les Docteurs de la loi, les Prêtres, le Grand Prêtre, & ne leur communique point de lumieres particulieres ſur la naiſſance de ſon Fils, & il en découvre le ſecret à un vieillard & à une vieille femme de nulle conſideration dans le monde. Mais cette conduite de Dieu eſt dans le fond tres-digne de lui, & la ſeule même qui en ſoit digne. Car toutes les qualitez humaines & tous les talens humains ſont ſi peu de choſe devant lui, qu'il n'eſt pas étrange qu'il n'y ait aucun égard. Ils ne ſont rien en eux mêmes, & ne font ordinairement que rendre ceux qui les ont fiers & ſuperbes, & par conſequent plus vils & plus mépriſables. Il n'y a rien parmi les hommes qui merite les regards de Dieu, que le don qu'il fait à quelques ames de ſon amour. Ainſi quand il prefere ces ames aux Grands du monde & aux Savans, il prefere ce qui eſt effectivement

grand & estimable à ce qui n'est d'aucune consideration. Il n'y a donc rien de plus raisonnable que ce choix ; & si les hommes s'en étonnent, c'est qu'ils ne connoissent pas les vrais biens & les vraies grandeurs.

XI. Il est dit d'Anne qu'*elle passoit les jours & les nuits dans le Temple* ; c'est à dire, qu'elle s'y occupoit continuellement à la priere. Et comme les prieres avoient pour objet dans les Saints de ce tems-là la venuë du Messie, on doit croire qu'elle étoit continuellement occupée de ce desir. C'étoit une femme de desirs, comme il est dit de Daniel qu'il étoit *un homme de desirs* ; & comme il merita par ses desirs la revelation que l'Ange lui fit du tems de la venuë du Messie, Anne merira par les siens la revelation de l'accomplissement actuel de cette venuë.

On peut dire de même que la revelation faite à Anne surpasse autant celle qui fut faite à Daniel, que le ministere de saint Jean destiné à montrer JESUS-CHRIST, & à le faire connoître, surpassoit celui des Propheres qui n'étoient destinez qu'à le predire. Nous ne la devons donc point considerer comme une Sainte ordinaire, mais comme une Sainte éminente destinée pour faire voir à tous

les hommes que Dieu ne considere en eux que la pureté du cœur.

XII. ANNE découvrit aparemment la venuë du Messie à tous ceux qui se trouverent presens dans le temple, lors qu'elle y vit JESUS-CHRIST : & cependant il est dit qu'*elle se mit à loüer le Seigneur, & à parler de lui à tous ceux qui atendoient la redemption d'Israël*, comme si elle n'eût parlé qu'à eux. C'est qu'il n'y eut que ceux à qui Dieu avoit donné ces mêmes desirs, qui s'apliquerent à ses discours. Les autres n'y firent point d'atention, ou les regarderent comme des songes d'une vieille femme. La veritable Religion est si raisonnable & si forte dans ses preuves, qu'elle convaincroit tous les esprits s'ils pouvoient s'y apliquer : mais la corruption de leur cœur les rend incapables de cette aplication ; & leurs passions les empêchent d'y faire atention. Ainsi ils la rejettent sans examen, ou sur un examen precipité. Elle n'est donc compriſe que par ceux dont Dieu prepare le cœur & à qui il en inspire un amour sincere. C'est une des manieres dont la foi veritable renferme l'amour de Dieu. Dieu discerne premierement les cœurs par cet amour de la verité ; & ensuite cet amour les apliquant à ce qui leur est proposé, leur en

fait sentir l'évidence qui demeure cachée à ceux que d'autres passions apliquent à d'autres objets.

Voyez à la Messe de minuit les considerations sur l'Epître, qui est la même que celle du jour de la Circoncision.

SUR L'EVANGILE DU JOUR DE LA CIRCONCISION.

EVANGILE *Luc.* 2. 21.

EN ce tems-là : Le huitiéme jour que l'Enfant devoit être circoncis étant arrivé, il fut nommé JESUS, qui étoit le nom que l'Ange lui avoit donné avant qu'il fut conçu dans le sein de *sa Mere.*

EXPLICATION.

I. MARIE & Joseph n'ayant rien fait à l'égard de cette ceremonie legale, à laquelle ils assujettirent JESUS-CHRIST, que par le mouvement de JESUS-CHRIST qui leur inspira la conduite qu'ils garderent, on doit consid-

rer ce qui se passa dans ce jour comme un effet de la volonté de JESUS-CHRIST même ; & l'on l'y doit adorer comme ayant voulu se soumettre pour notre salut à une des plus grandes humiliations de sa vie. Car la circoncision étant la marque du peché, rien ne pouvoit être plus opposé à sa saintetè que d'en recevoir l'impression dans sa chair. Cependant comme il étoit d'ailleurs utile & même necessaire pour son ministere qu'il fût circoncis ; parce qu'autrement il n'auroit pû avoir de commerce avec les Juifs ausquels l'Evangile devoit être annoncé avant que de l'être aux Gentils, & annoncé par JESUS-CHRIST même, qui étoit destiné par son Pere à être le ministre des Juifs circoncis ; il a bien voulu observer cette ceremonie douloureuse & humiliante, pour nous aprendre par son exemple à regler notre conduite, non seulement sur les loix generales qui font connoître les choses justes & injustes, mais aussi par la loi particuliere de la charité qui nous oblige en plusieurs ocasions de nous abstenir des choses permises en elles-mêmes, lorsque nous jugeons qu'elles peuvent servir d'obstacle au salut du prochain & à notre ministere. Ainsi la charité nous étrecit en quelque sorte la voye du salut, parce

qu'elle nous interdit quantité de choſes licites : mais en la rendant plus étroite en cette maniere-là, elle l'élargit & la dilate d'une autre, en nous y faiſant marcher avec l'amour qui rend douces & agreables toutes les choſes qu'il nous fait faire.

II. La circonciſion de Jeſus-Chriſt étoit de plus deſtinée par ſa ſageſſe à inſtruire ſon Egliſe de pluſieurs veritez importantes : & l'une des principales eſt, que l'ayant reçuë au même tems qu'on lui donna le nom de Jesus ; c'eſt à dire, de *Sauveur*, il nous a fait entendre qu'il n'étoit venu ſauver que ceux en qui il trouveroit la verité figurée par cette circonciſion legale ; c'eſt à dire, la circonciſion du cœur, la circonciſion ſpirituelle. Jeſus-Chriſt en nous diſpenſant de la circonciſion de la loi, ne nous oblige que plus étroitement à la circonciſion du cœur, qui étoit la verité de cette figure. Il ne nous offre & ne nous donne le ſalut que par ce moyen & à cette condition. En un mot, il n'eſt le Sauveur que des ames circonciſes. Rien n'eſt donc plus important au Chrétien que de s'inſtruire à fond de ce que c'eſt que la circonciſion ſpirituelle, & de bien comprendre en quoi elle conſiſte, & à quoi elle oblige.

III. CHACUN conçoit assez en general que le mot de circoncision signifiant retranchement, la circoncision du cœur doit être le retranchement de ce qu'il y a de mauvais dans le cœur de l'homme : car Dieu n'oblige pas sans doute à en retrancher ce qu'il y auroit de bon. Mais cette idée generale ne suffit pas pour nous la faire connoître, ni pour nous aider à la pratiquer.

Il faut donc y ajoûter, pour la rendre plus particuliere & plus précise, que ce qu'il faut retrancher du cœur par la circoncision, est l'amour du monde, l'amour des choses temporelles, des choses seculieres ; & en un mot, l'amour des creatures dans lequel l'homme se trouve engagé dés sa naissance ; parce que se trouvant détourné de Dieu par le peché qu'il tire de son origine, il tâche de remplir par la jouissance des creatures le vuide effroyable qu'il sent par la privation de son veritable bien : & le desir de cette jouissance est ce qu'on apelle la cupidité ou la concupiscence, qui comprend generalement tout ce que la volonté peut aimer hors de Dieu. C'est aussi ce que l'Apôtre saint Paul apelle *le corps du peché, ou le corps des pechez*, & *dans le dépouillement duquel* il nous enseigne que *consiste la circoncision du cœur.*

Ainſi être obligé à la pratique de la circonciſion ſpirituelle, c'eſt être obligé à combatre ſans ceſſe l'inclination qui nous porte à la jouiſſance de tous les objets de concupiſcence, ſoit ſpirituels, ſoit corporels. Il n'eſt point permis à un Chrétien de faire aucune tréve avec cet ennemi interieur & domeſtique. Se livrer à lui c'eſt ſe livrer à la mort ; parce que le regne de la concupiſcence étant l'extinction de l'amour de Dieu, eſt proprement la mort de l'ame. Dieu ne regne dans le cœur que par la deſtruction de l'empire de l'amour du monde ; & ſi-tôt que l'amour du monde y regne, Dieu ceſſe d'y regner ; c'eſt à dire, que l'ame ceſſe de vivre.

IV. Mais pour diſtinguer plus préciſément à quoi nous oblige ce retranchement de l'amour du monde & des inclinations de la concupiſcence, il faut ſupoſer cette maxime indubitable fondée ſur la loi éternelle : *Que tout amour des creatures pour elles-mêmes eſt mauvais & déreglé*; parce qu'il met ſa fin dans la creature, & qu'il tend à joüir de ce qui n'eſt pas notre veritable bien. Mais il ne s'enſuit pas de là que tout uſage des creatures nous ſoit interdit : car on en peut uſer ſans les aimer, lors qu'on en uſe ſim-

plement pour une fin que Dieu aprouve. En uſer de cette ſorte, c'eſt obéir à Dieu, bien loin de violer ſes loix. Ainſi Dieu nous ayant commandé de conſerver notre vie, l'uſage reglé que nous faiſons des alimens dans cette vuë, n'eſt ni mauvais ni défendu : mais il faut pour cela que ce ſoit la neceſſité ſous laquelle on comprend l'utilité qui nous porte à cet uſage. Si-tôt que ces motifs ceſſent, comme on n'y eſt alors attiré que par le plaiſir, ou par un autre mauvais motif : comme, par exemple, par la curioſité ou la vanité, cet uſage devient illegitime ; & ce n'eſt plus proprement uſage, mais joüiſſance ; c'eſt à dire, que l'ame s'atache à la creature pour elle-même, & y met la fin de cette action. Etant donc défendu à un Chrétien d'uſer d'aucune creature ſans neceſſité, la circonciſion du cœur l'oblige de retrancher generalement les deſirs qui ne ſont point fondez ſur une veritable neceſſité. Je dis, une veritable neceſſité ; car les neceſſitez imaginaires, qui n'ont leur ſource que dans la concupiſcence même, ne ſont point de legitimes excuſes. Ainſi toutes les fauſſes maximes qui perſuadent aux gens du monde la neceſſité du luxe, de la magnificence dans les habits, dans les meubles, dans la table, ne les exemptent

nullement du peché ; parce que ce qui les perſuade de ces maximes, c'eſt qu'ils ſont poſſedez de l'amour du monde.

Il en eſt de même de celles qui leur perſuadent la neceſſité des grands divertiſſemens, de la comedie, du jeu, de la vie oiſive, des viſites continuelles ; car ce ſont toutes fauſſes neceſſitez, qui ne naiſſent que de la corruption de leur cœur, & de l'averſion qu'ils ont pour les choſes ſerieuſes & raiſonnables, & pour la vie penitente & laborieuſe, qui eſt d'un devoir indiſpenſable.

V. Le retranchement de tout uſage non neceſſaire des creatures s'étend déja extrêmement loin, & oblige un Chrétien à la privation d'une infinité de choſes qu'il ne pourroit rechercher que pour en joüir.

Mais voici encore un autre principe qui n'oblige pas à de moindres renoncemens. C'eſt que rien n'eſt proprement neceſſaire à l'homme que Dieu ; parce qu'il n'y a que Dieu qui ſoit le veritable bien de l'homme. Dieu eſt cet *unique neceſſaire* dont parle Jesus-Christ : *Porrò unum eſt neceſſarium : & c'eſt être trop avare*, dit ſaint Auguſtin, *que de ne pas s'en contenter* : Nimis *avarus eſt cui Deus non ſufficit.* S'il y a d'autres choſes que l'on nomme neceſſaires, elles ne le

ſont que parce que Dieu nous commande de les conſerver. Il faut conſerver ſa vie, ſa ſanté, ſon bien ; mais parce que Dieu l'ordonne & le veut. C'eſt ſa volonté qui rend toutes ces choſes neceſſaires. Ainſi quand la volonté de Dieu ſe declare au contraire, & qu'il nous fait connoître par les évenemens, qu'il veut que nous ſoyons privez de quelqu'une des choſes du monde, il nous oblige en même tems à renoncer à l'amour & au deſir de ces choſes ; puis que l'ordre de Dieu qui nous en prive, nous marque en même tems qu'elles ne nous ſont plus neceſſaires, & que nous ne pouvons les deſirer que par cupidité. On eſt donc obligé generalement d'accepter toutes les privations où Dieu nous reduit par les évenemens qui nous marquent ſa volonté, quand ce ſeroit même la privation de la vie. La circonciſion du cœur s'étend à tout cela, & elle doit reprimer toutes les reſiſtances que la cupidité y pourroit faire.

VI. Il eſt clair par là, que la vertu chrétienne conſiſtant principalement dans ce renoncement aux inclinations de la nature corrompuë, elle eſt au pouvoir de tout le monde, & que perſonne n'en eſt exclus que par ſa volonté. Si elle conſiſtoit dans des actions d'éclat qui euſſent beſoin

d'inſtrumens & de moyens exterieurs, il n'y auroit que ceux qui en ſeroient pourvûs qui en fuſſent capables. S'il faloit, par exemple, pour être ſauvé, faire de grandes aumônes, il n'y auroit que les riches qui le pourroient être. S'il faloit faire de grandes actions de generoſité pour la défenſe de la juſtice oprimée, il faudroit être en place & ſe trouver dans l'ocaſion de les pratiquer. S'il faloit faire de grandes auſteritez & de grands jeûnes, les foibles & les malades en ſeroient exclus. Mais perſonne ne peut dire qu'il ſoit empêché par aucune impuiſſance exterieure de renoncer à ſes inclinations, ni qu'il ne ſoit pas en état de pratiquer ce renoncement. Ainſi c'eſt une vertu de toutes conditions & de tout tems; & perſonne ne peut dire qu'elle ne dépende pas de ſa volonté.

VII. CETTE même conſideration peut auſſi ſervir à diminuer le ſcandale naturel qui s'éleve dans l'eſprit des perſonnes moins ſpirituelles par la vûë de l'état du monde, du peu d'ordre qui y paroit dans la diſtribution des biens exterieurs, dont on voit tant de gens mal partagez, pendant que d'autres en ont beaucoup au delà du neceſſaire. Tout ce deſordre aparent diſparoit par ce princi-

pe. Car puis qu'il n'eſt permis à perſonne de joüir des creatures ni de les aimer, la poſſeſſion de ces biens ne peut être regardée comme un bien & un avantage pour ceux qui les ont. C'eſt au contraire un tres-grand danger pour eux & un grand obſtacle à leur ſalut. Il ne leur eſt pas permis de les aimer. Cependant il eſt difficile de ne les aimer pas quand on les a. On ſe fait des neceſſitez pour en juſtifier la joüiſſance; & ſouvent même on ne penſe pas à chercher des raiſons pour l'excuſer, & l'on croit qu'il ſuffit d'avoir du bien pour le dépenſer à ce que l'on veut. Mais tout cela n'eſt qu'une pure illuſion. Dieu ne rend perſonne maître de ſon ſuperflu, parce qu'il ne peut permettre à perſonne de joüir des creatures pour elles-mêmes. Il ne reconnoît point ces neceſſitez imaginaires qui n'ont leur ſource que dans la vanité, la curioſité, ou dans l'amour du plaiſir. Les riches n'ont donc aucun avantage réel au-deſſus des pauvres, par la poſſeſſion de leurs biens. Ils ne les ont reçus que pour en faire part à ceux qui en ont beſoin: & les pauvres qui en ſont deſtituez, ne ſont privez d'aucune choſe vraiment neceſſaire. La privation des biens du monde les acoutume à renoncer aux plaiſirs & au faſte; c'eſt à dire, qu'elle

les

les aproche du ſalut en leur facilitant la circonciſion ſpirituelle dans laquelle il conſiſte. Moins ils uſent des biens du monde, plus il leur eſt facile de ne les plus aimer; & par conſequent de pratiquer la circonciſion du cœur.

Les riches ne peuvent uſer du monde que par neceſſité auſſi-bien que les pauvres. La régle eſt commune aux uns & aux autres. Mais comme la neceſſité ne conſiſte pas dans un point précis, les neceſſitez des riches étant beaucoup plus étenduës, & leur donnant lieu d'uſer beaucoup davantage des creatures, elles leur ſervent d'ocaſion de s'y atacher, ce qui leur rend la circonciſion du cœur plus difficile. Les neceſſitez des pauvres ſont au contraire beaucoup plus reſſerrées. Ils s'acoutument à ſe paſſer de bien des choſes qui paroiſſent neceſſaires aux riches; & par cette acoutumance ils s'en détachent. On ne peut pas même dire qu'ils ſoient privez de l'avantage qu'ont les riches d'exercer la liberalité & la charité. Car pourvû que les pauvres la pratiquent à proportion de leur peu de bien, Dieu ne compte pas pour moins leurs petites œuvres de charité, que les plus grandes aumônes des riches: & quand ils n'en feroient aucune, Dieu leur tiendra compte de toutes celles

dont il verra dans leur cœur une volonté ſincere. Ils ne ſont donc privez que de l'éclat des aumônes & de la ſatisfaction humaine qu'on peut trouver dans l'aprobation qu'elles attirent, & dans la reconnoiſſance de ceux à qui on les fait ; c'eſt à dire, qu'ils ne ſont privez que de ce qui en peut faire perdre tout le fruit : ce qui fait voir avec combien de verité ſaint Auguſtin dit, que c'eſt aſſez que les richeſſes ne nuiſent pas ; mais qu'elles ſont incapables de nous être ueritablement utiles : *Ut non obſint ſatis eſt ; nam prodeſſe non poſſunt.* In Pſ. 85.

VIII. Mais peut-on nier, dira-t-on, que les pauvres ne manquent d'une infinité de choſes neceſſaires, comme d'alimens, de vêtemens, de remedes, de ſoulagement dans les maladies ? Peut-on nier que chacun ne puiſſe être acablé par les calomnies & par les préventions, abandonné de tous ſes parens & de ſes amis ? Il eſt vrai qu'on peut être privéde toutes ces choſes : mais il ne s'enſuit pas de-là que l'on manque de quelque choſe de neceſſaire ; parce qu'il n'y a rien en tout cela de neceſſaire. Dès-lors que Dieu veut que nous en ſoyons privez, ces choſes ceſſent d'être neceſſaires, & Dieu nous tient lieu de tout. Tous les maux du mon-

de ne ſauroient ſe terminer qu'à nous priver de la vie. Or il n'eſt pas neceſſaire de vivre ; il eſt au contraire neceſſaire d'être privé de la vie temporelle pour être veritablement heureux. La mort du corps eſt pour ceux qui ſont à Dieu le commencement de leur bonheur, la ceſſation de leurs miſeres & de la ſource de leurs miſeres, qui eſt le peché. Quand on appelle donc toutes ces choſes neceſſaires, ce n'eſt qu'en parlant ſelon les idées populaires & communes, & en y enfermant l'ordre que Dieu nous donne de les conſerver & de nous les procurer, s'il nous eſt poſſible. Mais ſi-tôt que Dieu met quelqu'un hors d'état de les aquerir, elles ceſſent d'être neceſſaires, & l'on eſt obligé de ſe ſoumettre à la privation de toutes ces choſes. C'eſt un devoir & une partie de la circonciſion du cœur, à laquelle nous ſommes obligez : & nous n'y ſaurions manquer ſans avarice ; car l'avarice s'étend à tous les biens auſquels on eſt obligé de renoncer. Ainſi, ſelon ſaint Auguſtin, on eſt avare à l'égard de la vie, quand on la voudroit retenir & conſerver contre l'ordre de Dieu.

Une ame bien ſoumiſe à la volonté de Dieu, bien dépouillée du deſir des choſes du monde, bien poſſedée de l'amour de

Dieu & de ſa juſtice, a donc ſujet de vivre dans un grand repos à l'égard de toutes les choſes temporelles dont elle peut être privée. Car ou elle trouvera ce qui lui ſera neceſſaire par le ſoin raiſonnable que Dieu veut qu'elle employe pour ſe le procurer, par l'aſſiſtance & la charité des autres, & par les autres reſſources que ſa providence lui fournit; & ces moyens lui tenant lieu de revenus & de richeſſes, elle ne manquera pas du neceſſaire: ou elle ne le trouvera pas; & cette privation la conduiſant à la mort du corps, Dieu lui marquera clairement par-là que la vie du corps ne lui eſt plus neceſſaire. Il en eſt de même de tous les autres biens. Si on nous les ôte, Dieu nous fait connoître par-là que nous n'en avons plus beſoin. Si l'on eſt privé de reputation, c'eſt que Dieu juge qu'elle ne nous eſt pas utile. Si l'on eſt abandonné par ſes parens & par ſes amis; ſi l'on eſt reduit à la ſolitude & à la privation des conſolations humaines, c'eſt que Dieu juge que nous pouvons nous paſſer de tout cela. Mais en recompenſe lui ſeul nous tient lieu de tout. Au lieu de la vie temporelle, il nous donne l'éternelle. Au lieu d'alimens corruptibles, il nous raſſaſie de l'aliment incorruptible de la verité & de la juſtice. Au lieu d'un petit nombre

d'amis de la terre, il nous donne tous les Anges & tous les Saints. Au lieu de la gloire humaine fondée ſur l'eſtime de gens aveugles, il nous donne l'eſtime de l'amour invariable & ſolide de toute la celeſte Jeruſalem.

Ainſi un juſte eſt toûjours dans l'abondance & dans la poſſeſſion de tous les vrais biens: & au contraire un amateur du monde, fût-il le plus grand Roi de la terre, eſt toujours reduit à l'extremité de la pauvreté; puis qu'étant privé de Dieu, il eſt ſans lumiere, ſans alimens, ſans veritables amis; il eſt dans la privation de tous les vrais biens; il eſt l'objet du mépris des Anges & des Saints; il eſt couvert de playes; accablé de miſeres effectives; menacé de tous les maux, ſans ſuport & ſans reſſource.

IX. SI l'on veut donc ſavoir à quoi le monde eſt bon, ſelon le jugement que la verité nous oblige d'en porter, il faut repondre en un mot, qu'il eſt tres-bon à quiter, à s'en dépouiller, & à en faire l'objet & la matiere de la circonciſion ſpirituelle & de la mortification chrétienne. La joüiſſance du monde ne nous peut procurer que des plaiſirs petits, paſſagers, fades, miſerables, qui cauſent ou la mort, ou au moins des maladies dangereuſes aux ames.

Mais la privation de la joüissance du monde eſt un bien, grand, ſtable, éternel. On en joüit même dès cette vie, parce qu'on joüit de la liberté & de la paix qu'elle procure, & de la force qu'elle donne contre les accidens inévitables de cette vie, qui ſont beaucoup moins durs aux ames mortifiées.

Il eſt étrange à combien peu de choſes ſe reduit la jouiſſance des creatures; combien peu un homme peut conſumer d'alimens, de vêtement; le peu qu'il peut occuper de logement. Tout cela eſt renfermé dans des bornes tres-étroites, quand on y comprendroit même tout ce que l'avidité du cœur humain y renferme.

Il n'en eſt pas de même de la privation. C'eſt un bien d'une étenduë vaſte & ſans bornes. On ne ſauroit joüir que d'une tres-petite partie des creatures: mais on peut renoncer à la joüiſſance & au deſir de toutes les creatures. On ne ſauroit poſſeder qu'une petite partie du monde: on peut renoncer à tout le monde; & ce renoncement étant connu de Dieu, trouvera dans ſa magnificence une recompenſe proportionnée à cette étenduë.

Non-ſeulement la privation des creatures eſt infiniment meilleure que la joüiſ-

ſancedes creatures, qui eſt toujours mauvaiſe : mais elle eſt même beaucoup preferable à l'uſage le plus legitime qu'on en puiſſe faire. Car enfin cet uſage, quelque reglé qu'il puiſſe être, eſt toûjours dangereux & affoibliſſant. Il attache l'ame aux creatures, & la diſpoſe à les aimer, à moins qu'elle ne travaille fortement à prevenir ces mauvaiſes ſuites. La privation des creatures au contraire a pour effet ordinaire de fortifier l'ame, de la délivrer, de la guerir. Ainſi, comme cet uſage reglé des creatures a quelque étenduë, & que l'on peut très-ſouvent, ou ſe l'acorder legitimement, ou s'en priver par mortification, par penitence, & par la pratique de la circonciſion du cœur : la reflexion que nous devons faire dans ces ocaſions, eſt que s'il eſt bon d'uſer de ces creatures, il eſt encore beaucoup meilleur de n'en uſer pas, & de s'en priver. C'eſt-là le parti que la prudence chrétienne nous devroit faire prendre le plus ordinairement. Et cela d'autant plus, que notre devoir n'eſt pas ſeulement de n'uſer des creatures que pour la neceſſité ; (ce n'eſt-là que la temperance à laquelle Adam même auroit été obligé :) mais la temperance des coupables eſt de s'en priver ſouvent par eſprit de penitence, pour

en détacher leur ame, & pour reparer leurs fautes. Ce n'eſt pas un petit peché que de s'acorder toutes les commoditez qui peuvent paſſer pour neceſſaires ou pour utiles; parce que c'eſt un grand peché que de ne faire point penitence. Or la penitence doit aller juſqu'à s'incommoder, en ſe privant de beaucoup de choſes qui peuvent paſſer pour utiles, pourveu qu'elres ne ſoient pas abſolument neceſſaires à la conſervation de la vie.

Ainſi la circonciſion ſpirituelle à laquelle les Chrétiens ſont obligez, ne conſiſte pas ſeulement à retrancher les dereglemens manifeſtes & le deſir des choſes défenduës par les loix de Dieu. Elle ne conſiſte pas à renoncer ſeulement à l'uſage non neceſſaire des creatures: mais elle conſiſte auſſi à ſe priver par mortification & par penitence de l'uſage legitime de quantité de choſes permiſes. Les bornes n'en ſont pas préciſément marquées, & il eſt difficile de les aſſigner au juſte. Mais ce qui eſt certain, eſt qu'une vie ſans mortification n'eſt point une vie chrétienne; & que plus on en pratique, pourveu que ce ſoit avec diſcretion, plus on s'aquiert de merites devant Dieu; plus on a de part au ſalut que Jeſus-Chriſt eſt venu aporter au monde, qui n'eſt que

pour les cœurs circoncis & mortifiez ; & enfin plus on eſt veritablement heureux, parce que c'eſt le meilleur moyen de ſe délivrer de l'amour des creatures, en quoi conſiſte le peché, la corruption & la miſere de l'homme.

SUR L'EVANGILE DU JOUR DE L'EPIPHANIE.

EVANGILE. *Matth.* 2. 1.

JEsus étant né dans Bethléem, *ville de la tribu* de Juda, du tems du Roi Herode, des Mages vinrent d'orient à Jeruſalem, & ils demanderent : Où eſt le Roi des Juifs qui eſt nouvellement né ? Car nous avons vû ſon étoile en orient, & nous ſommes venu l'adorer. Ce que le Roi Herode ayant entendu, il en fut troublé, & toute la ville de Jeruſalem avec lui. Et ayant aſſemblé tous les Princes des Prêtres & les Docteurs du peuple, il s'enquit d'eux où devoit naître le CHRIST. Ils lui dirent *que c'étoit* dans Bethléem *de la tribu* de Juda, ſelon ce qui a été écrit par le prophete : Et vous Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes

pas la derniere d'entre les principales villes de Juda : car de vous sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël. Alors Herode ayant appellé les Mages en secret, s'enquit d'eux avec grand soin du tems que l'étoile leur étoit apparuë : & les envoyant en Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet enfant ; & lors que vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer. Ayant ouï ces paroles du Roi, ils partirent. Et en même-tems l'étoile qu'ils avoient vûë en Orient *parut, & elle* alloit devant eux jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où étoit l'enfant, elle s'y arrêta. Lors qu'ils virent l'étoile, ils furent transportez de joye ; & entrant dans la maison, ils trouverent l'enfant avec Marie sa mere ; & se prosternant en terre, ils l'adorerent. Puis ouvrant leurs tresors, ils lui offrirent pour presens de l'or, de l'encens & de la myrrhe : & ayant reçu en songe un avertissement du ciel de n'aller point trouver Herode, ils s'en retournerent en leur pays par un autre chemin.

EXPLICATION.

I. IL y a quantité de raisons & de circonstances qui font que l'Eglise nous propose les Mages comme des exemples & des modéles d'une foi parfaite, & comme des preuves illustres de la force de la grace. L'une des principales, est que c'est une plus grande foiblesse des hommes, de ne s'atacher presque jamais à la verité par les lumieres qu'ils y découvrent, &

d'avoir besoin pour s'y affermir de l'aprobation des autres hommes. C'est-là ce qui les rassure & ce qui les soutient. Ils sont toûjours vacillans & flotans dans ce qu'ils pensent tout seuls : & rien ne leur est plus difficile que d'aller contre le torrent des opinions des autres, principalement s'ils ont lieu de prévoir, que par ces sentimens ils s'attireront la moquerie & les insultes de tous ceux qui n'auront pas la même lumiere & les mêmes sentimens qu'eux. C'est par-là que l'on doit juger des difficultez que purent avoir les Mages à entreprendre ce voyage pour adorer ce nouveau Roi, dont l'étoile miraculeuse qu'ils voyoient leur annonçoit la naissance. Car quels discours ne pat-on point faire dans leur païs, lors qu'ils s'ouvrirent de ce dessein ? Qui doute qu'on ne le traitât de vision & de folie ? Voilà une étoile nouvelle : Donc il est né un Roi des Juifs. Cette consequence pouvoit-elle paroître probable ? Mais Balaam l'avoit prédit. Que de reponses l'esprit humain ne pouvoit-il point faire à la prophetie de Balaam ? Cependant la clarté de la lumiere interieure que ces Mages avoient reçûë, se trouva plus forte que tous ces obstacles. Elle les affermit contre tous ces discours. Elle les leur fit mépriser. Elle ne leur donna pas une pen-

ſée ſterile d'entreprendre ce voyage : mais elle leur en inſpira une reſolution effective.

II. Il ſemble qu'après l'établiſſement de la foi par l'aprobation & le conſentement des peuples, on dût être maintenant exempt de cette tentation ſi dangereuſe que les Mages ont ſi genereuſement ſurmontée. Car tant s'en faut qu'il ſoit honteux dans le chriſtianiſme de croire en Jeſus-Chriſt, qu'il n'y a rien de plus honteux que de n'y pas croire. Cependant ſi l'on regarde les choſes de plus près, on trouvera que non-ſeulement on n'y eſt pas entierement exempt de cette tentation ; mais que c'eſt une des plus dangereuſes & des plus inévitables. A la verité il n'eſt point honteux de croire les miſteres ſpeculatifs ; mais il y a quantité de veritez de pratique que l'on ne ſauroit ſouvent croire ni obſerver ſans exciter les diſcours dex hommes du monde ; ſans ſe faire acuſer de ſingularité, & même de foibleſſe d'eſprit, pour ne pas dire de folie & de ſuperſtition. Le monde n'eſt pas devenu meilleur depuis le tems de ſaint Auguſtin. Cependant il nous repreſente ſouvent cette ſorte de tentation comme tres-ordinaire & comme tres-capable de nous détourner de la voye de

Dieu. C'eſt une grande choſe, dit-il, d'être frapé continuellement des diſcours des gens du monde, & de ne s'écarter point de la voye des commandemens de Dieu. *Magnum donum eſt inter eorum verba vtrſari, & non excedere de itinere præceptorum Dei.* Il ne faut pas pretendre ſe pouvoir exempter de cette tentation, à moins que de renoncer au deſir de faire progrez dans la pieté. „ Quand „ on commence, dit ce Pere, à vou- „ loir avancer dans la voye de Dieu, l'on „ commence en même tems à être expoſé „ à la contradiction des hommes qui s'y „ opoſent. Quiconque ne l'a pas encore „ éprouvé, n'a pas commencé comme il „ faut à faire progrez dans la pieté. *Cùm cœperit homo Chriſtianus cogitare proficere, incipit pati linguas adverſantium. Quicunque illas nondum paſſus eſt, nondum profecit.* *In Pſ.* 118.

Les uns ſe mêlent de lui donner des conſeils par amitié. Comment pourrez-vous faire, diſent-ils, ce que perſonne ne fait? *Et tu hoc factueus es quod nemo facit?* Les autres font ſemblant d'aprouver en general ſon deſſein; mais tâchent de lui perſuader qu'il n'y réuſſira pas, que ce n'eſt plus le tems de vivre de cette ſorte. Si l'on n'ataque pas les regles

generales, on en attaque l'aplication. On les combat par l'exemple de la multitude. Enfin il eſt fort rare qu'un homme puiſſe demeurer invariablement ataché aux regles de la juſtice, & aux maximes d'un deſintereſſement vraiment chrétien, ſans paſſer pour un homme ſingulier & imprudent, qui a des maximes outrées, & qui ſe fait de vains ſcrupules. Souvent même on s'atire la reputation d'être ambitieux, & d'avoir envie de ſe ſignaler par cette conduite.

III. MAIS il ne faut pas ſeulement que nôtre foi ſoit au deſſus des inſultes & des moqueries des hommes, il faut de plus qu'elle ſoit capable de ſurmonter les perſecutions qu'ils peuvent exciter contre nous, & qu'elle nous mette en état de ne point craindre les traverſes qu'ils nous peuvent cauſer. Car c'eſt auſſi une ſorte de tentation qui ne manquera gueres à ceux qui veulent ſerieuſement ſervir Dieu; & JESUS-CHRIST même qui la compare aux pluyes, aux vents & aux torrens, témoigne qu'à moins qu'elle ne trouve la foi bâtie ſur la pierre ſolide, elle l'emporte & la renverſe. On ne diſtingue pas toûjours ces pluyes, ces vents, ces tempêtes. Il y en a ſpirituelles & de cachées. Toutes

les craintes humaines qui menacent les hommes de la perte de leur repos, de leurs biens, de leur établiſſement, & des autres traverſes qui leur peuvent être ſuſcitées, à moins qu'ils ne s'écartent de la juſtice & de la droiture, en ſont partie : & Dieu ne permet gueres que ceux qui le veulent ſervir en ſoient exempts ; parce que la voye qu'il a choiſie pour les perfectionner, eſt la patience. Il faut donc qu'un Chrétien s'atende & ſe prepare à ces épreuves, & qu'il acquere la force de les ſoutenir, & de faire profeſſion de ſa foi & de ſon atache à la juſtice, malgré tout ce qu'il peut aprehender de la part des hommes. C'eſt cette foi qui paroît dans les Mages en un degré éminent. Car qu'elle force & qu'elle fermeté ne faloit-il point qu'ils euſſent pour aller demander hautement dans Jeruſalem à la vûë d'un Roi auſſi politique & auſſi cruel qu'Herode, *où étoit le Roi des Juifs nouvellement né ?* Qui peut douter que ce ne fût la nouvelle la plus choquante qu'on pût publier, & qu'ainſi elle ne fût capable d'atirer ſur ces Mages les effets les plus terribles de la vengeance d'Herode ? Cependant les Mages ne craignent rien de ſa fureur ; & Dieu, qui ſe contenta du ſacrifice qu'ils firent de leurs interêts,

& même de leur vie, pour rendre temoignage à la verité, se servit de sa politique même pour les mettre à couvert de sa cruauté. Il crut pouvoir se servir utilement des Mages pour découvrir ce nouveau Roi, & pour le faire mourir: & il differa pour cela de leur temoigner son ressentiment. Ainsi Dieu renverse souvent les effets des passions des hommes par leurs autres passions. Il les trompe par leur propre malice, & les empêche ainsi de s'opposer à l'execution de ses desseins.

IV. Il est remarquable que Dieu ne voulut pas que les Mages trouvassent ni adorassent le Sauveur du monde par la seule direction de l'étoile. Il la fit disparoître à leurs yeux, afin qu'ils fussent obligez de se reduire quelque tems à la conduite ordinaire, & de s'instruire du lieu où le Messie devoit naître par l'autorité visible de l'Eglise Judaïque. Dieu a voulu marquer par là qu'il faut que toutes les lumieres qu'il peut donner aux particuliers soient toûjours soumises à l'autorité publique de l'Eglise, & qu'on ne doit jamais se soustraire à son jugement sous pretexte de revelations, d'instincts & de mouvemens interieurs. Il faut que toutes les voyes extraordinaires soient reglées par l'autorité ordinaire & par les lumieres de

la foi ; & l'on n'y doit déferer qu'autant qu'elles s'y trouvent conformes. Quelque expreſſe & manifeſte que fût la vocation de ſaint Paul, il fut neanmoins renvoyé à Ananie. Quoi qu'il n'eût point reçu ſon Evangile des hommes, l'eſprit de Dieu l'obligea à en conferer avec les Apôtres qui avoient été apellez avant lui à l'apoſtolat : & ſaint Auguſtin témoigne qu'on ne fut obligé de déferer à ſon témoignage, que parce qu'il annonçoit la même doctrine que les Apôtres, & qu'il agiſſoit de concert avec eux. Il étoit donc de l'ordre de Dieu que les Mages après avoir vû l'étoile fuſſent encore aſſurez par la voix extérieure de l'Egliſe, du lieu où ils devoient trouver *ce Roi nouvellement né.* Et tant s'en faut que Dieu ait deſaprouvé qu'ils ayent rendu cette déference aux Paſteurs ordinaires, qu'il les en recompenſa, en leur faiſant paroître de nouveau cette étoile miraculeuſe qui les avoit fait ſortir de leur païs. Les voyes extraordinaires ne ſont que pour ſupléer au défaut des moyens ordinaires. Les Mages étant dans un païs d'idolâtres, ne pouvoient être avertis de la naiſſance du Meſſie par des voyes communes. Dieu leur fit donc paroître cette étoile miraculeuſe. Mais quand ils furent en Judée, & qu'ils y purent aprendre le

lieu où le Meſſie devoit naître, en conſultant ſur ce point les Docteurs de la loi, Dieu voulut qu'ils ſe reduiſiſſent à ce moyen ordinaire. Enſuite quand il falut diſcerner dans Bethléem même ce *Roi nouveau né*, les Docteurs de la loi n'étant plus capables de les inſtruire, Dieu y ſupléa en leur redonnant la conduite de l'étoile, *qui s'arrêta*, comme il eſt dit dans l'Evangile, preciſément *ſur le lieu où étoit* JESUS-CHRIST.

V. LA corruption du cœur des Docteurs Juifs & du peuple de Jeruſalem parut extrême, puis qu'étant avertis avec tant d'éclat de la naiſſance de ce Roi, & étant tres-inſtruits du lieu où il devoit naître par une tradition vivante, ils ne ſe mirent en aucun devoir de l'aller chercher: ils negligerent cette nouvelle qui leur étoit ſi importante: ils ne ſe mirent aucunement en peine ni de ſuivre les Mages, ni de s'informer de ce qu'ils avoient trouvé; ils demeurerent comme auparavant tout occupez de leurs paſſions. C'eſt l'image de la plûpart des Chrétiens; & principalement de quantité de Paſteurs. Si les veritez de la Religion ſubſiſtent & ſe conſervent dans leurs eſprits, ce n'eſt pas pour eux: c'eſt pour quelques élus qui doivent s'en inſtruire par leur moyen, & être imita-

teurs de leur foi & non de leurs actions. Ils reſſemblent à ces eaux du Baptême qui purifient les ames de leurs ſouillures, en ſe chargeant de celles des corps. Ils ſont dépoſitaires de ces veritez pour le ſalut des autres, & pour leur propre condamnation. Ce ſont des gens qui gardent les arrêts par leſquels ils ſeront livrez aux derniers ſuplices : & tant s'en faut que ces veritez ſoient pour eux des aides & des ſecours qui facilitent leur converſion, qu'elles en deviennent en quelque ſorte des empêchemens & des obſtacles, à cauſe de l'abus qu'ils en ont fait. Les veritez les plus capables de toucher les autres ont perdu leur force & leur efficace à leur égard, & ſe ſont en quelque ſorte émouſſées. Leur cœur s'y eſt rendu inſenſible par l'acoutumance. L'ame ne ſe reveille que par les objets qui lui paroiſſent nouveaux : & c'eſt ce que ces veritez n'ont plus à l'égard de ceux qui les ont longtems mépriſées. Ils ont contracté l'habitude de les mépriſer & de ne ſuivre que leurs paſſions : & cela continuë d'ordinaire juſqu'à la mort, à moins que Dieu n'arrête ce malheureux cours par des graces extraordinaires.

VI. Quoiqu'il y ait un grand nombre de Paſteurs qui ſoient dans ce mi-

ſerable état, il ne faut pas croire neanmoins que Dieu ne ſauve perſonne par leur miniſtere. Les Mages furent fort bien inſtruits par les Docteurs de Jeruſalem, quelque corrompus qu'ils fuſſent: & il arrive de même tres ſouvent que des fideles ſont tres bien conduits dans la voye de Dieu par des Paſteurs qui n'y marchent pas. Leurs lumieres ſuffiſent pour la direction des autres, quoi qu'elles ne leur ſervent de rien. Ils ſont clair-voyans pour les autres, & aveugles pour eux-mêmes. Mais cela n'arrive pas à tous ceux qui les conſultent, & qui prennent conduite d'eux. Dieu permet au contraire tres ſouvent qu'ils ſoient une ocaſion de chute & de ſcandale à beaucoup de ceux dont ils ſont chargez, ou en ne les inſtruiſant point, ou en les inſtruiſant mal. Et c'eſt d'ordinaire la differente diſpoſition de ceux qui s'adreſſent à ces Paſteurs, qui eſt cauſe de cet étrange diſcernement. Car on peut dire en un mot, que les cœurs vraiment ſimples & vraiment ſinceres, qui aiment & qui cherchent la verité avec l'ardeur & le ſoin qu'elle merite, ſont ordinairement bien conduits par les Paſteurs les moins éclairez; & que les cœurs doubles qui cherchent à contenter leurs paſſions, ſont ſouvent trompez par les Di-

recteurs mêmes qui ont le plus de lumiere & d'onction : & c'eſt ce qui arrive par divers moyens & par diverſes cauſes qu'il eſt bon de remarquer.

VII. PREMIEREMENT, ceux qui cherchent ſincerement à ſe ſauver, demandent à Dieu avec grande ardeur qu'il leur faſſe diſcerner ceux à qui ils doivent s'adreſſer pour leur conduite. Ils ne prennent pas pour cela le premier venu. Ils cherchent de bonne foi les plus habiles, & qui ſont le plus attachez aux regles de l'Egliſe. Les cœurs doubles au contraire étant poſſedez d'un deſir ſecret de ſatisfaire leurs paſſions, ſe diſpenſent facilement de cette recherche. Ils craignent de rencontrer des Directeurs qui les incommodent; & ils trouvent mille raiſons pour ſe contenter de ceux qui ne s'opoſent point à leurs deſirs.

2. Les cœurs ſinceres portent toûjours en conſultant un vrai deſir de connoître la verité, qui ſe reconnoît clairement par la maniere dont ils conſultent : ce qui donne une grande liberté & une grande confiance aux Directeurs à qui ils s'adreſſent, & auſquels ils ſe ſoumettent, de leur propoſer ce qu'ils jugent être de plus droit & de plus vrai ; parce qu'ils jugent que ces avis ſeront bien reçus. Au con-

traire les esprits doubles & corrompus font en quelque sorte violence à ceux qu'ils consultent, pour les attirer à seconder leurs inclinations. Ils courbent la regle dont ils se veulent servir. Ils ne découvrent qu'à demi les raisons qui leur pourroient faire donner l'avis dont ils ont de l'éloignement. Ils font paroître dans un grand jour toutes celles qui favorisent leurs inclinations. Ils font sentir au Directeur que le moyen de leur déplaire est de ne leur pas donner de certains conseils. Enfin ils font si bien par tous ces petits artifices, qu'ils réussissent à se tromper eux-mêmes en trompant ceux dont ils ne demandent l'avis que pour se flater de leur aprobation, & marcher ensuite avec plus de confiance dans la voye de leurs inclinations.

3. Souvent on ne consulte les Directeurs que sur les choses à l'égard desquelles on est assez indifferent & dont on ne se soucie gueres, & l'on soustrait à leur conduite les principaux objets de ses attaches. On commence par les justifier à soi-même, & à les mettre hors du nombre des choses sur lesquelles on croit avoir besoin de l'avis d'autrui. Il se trouve une infinité de gens qui ne manquent point par une coutume louable en soi, à faire

tous les jours l'oraiſon une ou deux fois, & qui font autant d'examens generaux & particuliers ; qui font des revûës tous les mois ; des retraites tous les ans ; qui communiquent avec leur Directeur de leur avancement ſpirituel & de leurs principales paſſions : & qui malgré tous ces exercices & toutes ces pratiques tres ſaintes & tres propres à les avancer dans la pieté, ne laiſſent pas de faire en ſorte que leurs principales attaches, leurs principales paſſions, leurs principales preventions, quoiqu'aſſez viſibles en ſoi, échapent à toutes ces oraiſons, à tous ces examens, à toutes ces communications, qui n'ont point ainſi d'autre effet que de les confirmer davantage dans la voye où leur paſſion les a engagez. C'eſt ce qui n'arrive point aux cœurs ſimples & droits ; parce qu'ils cherchent Dieu ſincerement, & qu'ils attirent ſa lumiere par la pureté de leur intention.

VIII. LES Mages ayant donc été recompenſez dans Jeruſalem de la pureté de leur intention par la lumiere qu'ils y trouverent, & ayant ainſi continué leur voyage & leur recherche, *l'étoile qu'ils avoient vûë en l'orient leur parut de nouveau ; & s'étant arrêtée* ſur l'étable de Bethléem, trouverent par ce moyen ce nouveau Roi

des Juifs qu'ils étoient venu adorer. Mais ce qui étoit la recompense de leur foi, en fut en même tems la plus forte épreuve. Car s'il y eût jamais rien de choquant, selon les pensées humaines, ce fut l'état où ils trouverent JESUS-CHRIST nouvellement né. Ils cherchoient un Roi & un Dieu, & ils trouverent un enfant foible dans l'extremité de la pauvreté & de la misere, & ne donnant aucunes marques exterieures de ce qu'il étoit. Il est bien aisé de n'être plus surpris de cet état après que ce que la foi nous oblige d'en croire, a été confirmé par toute la suite de la vie de JESUS-CHRIST, par ses miracles, par sa resurrection, par l'établissement de son Eglise; & que tout cela a plié tellement notre esprit par une heureuse habitude, qu'il ne fait plus de resistance à ces veritez. Mais il n'en étoit pas de même de ces Mages. Ils ne pouvoient être frapez d'aucun de ces grands objets. Leur foi n'étoit point aidée par le consentement des peuples ni par l'acoutumance. La contrarieté aparente de la majesté, de la puissance, & de la sagesse de Dieu, avec la pauvreté, l'impuissance, la privation aparente de raison qu'ils voyoient dans cet enfant, n'étoit point encore détruite par les lumieres de la

vraye

vraye Religion. Il faloit donc ou que Dieu leur donnât par lui-même toutes ces lumieres, ou qu'il fortifiât leur foi à un tel point contre ces aparences, que sans en penetrer les raisons, ils ne laissassent pas de rendre une soumission parfaite à ce que Dieu leur faisoit connoître.

C'est ce qui nous doit donner une devotion particuliere pour ces saints Mages. Car comme rien ne nous est plus important que de fortifier notre foi & de la rendre inébranlable, ils sont sans doute trespuissans auprès de Dieu pour obtenir cette fermeté à ceux qui s'adressent à lui par leur intercession.

IX. L'EVANGILE marque qu'ils témoignerent leur foi à Jesus-Christ *en se prosternant & l'adorant*. Et comme ce prosternement du corps n'étoit que l'image de la disposition de leur esprit, il faut concevoir qu'ils s'abaisserent & se prosternerent encore plus d'esprit que de corps devant ce Dieu anéanti & humilié. Leur foi les fit renoncer à toutes les opositions de leur raison, pour adorer cette conduite de Dieu. Ils reconnurent & confesserent que ce qu'*il y a en Dieu qui paroit foible & contraire à la* lumiere de la sagesse humaine, *est*, selon l'Apôtre, *plus fort & plus sage que* la force & la sagesse

de *tous les hommes* : & ils crurent que ce qu'ils voyoient étoit d'autant plus digne de Dieu, qu'il leur étoit plus incompréhensible.

Mais l'abaissement de leur cœur fut sans doute aussi réel & aussi effectif que celui de leur esprit. Le spectacle si étonnant d'un Dieu humilié, les persuada de la necessité de s'humilier & de renoncer à l'orgueil si enraciné dans le cœur de l'homme.

Il n'y a que les humbles de cœur qui puissent adorer JESUS-CHRIST humble. Car adorer, c'est estimer, reverer, aimer ce qu'on adore. C'est le mettre au-dessus de soi & lui donner la preference. Or un amateur des richesses, des grandeurs & de l'éclat, n'estime, ne revere, ni n'aime la pauvreté & l'abaissement. Il ne prefere donc point à soi JESUS-CHRIST en qui il les reconnoit : au contraire en faisant pour soi-même un choix contraire au sien, il se prefere en sagesse à JESUS-CHRIST ; & il se met au-dessus de lui, bien loin de l'adorer & de se soumettre à lui. Ainsi le monde est plein de gens qui méprisent JESUS-CHRIST, & qui s'estiment plus sages que lui ; puis qu'il est rempli d'amateurs de richesses, du faste des vanitez du

monde. Il ne ſert de rien de dire qu'on avoüe bien en general que la vie de Jeſus-Chriſt eſt plus ſainte & plus parfaite que la nôtre, mais que l'on eſt trop foible pour l'imiter. Ce ſont des mots par leſquels on déguiſe ſon impieté. JESUS-CHRIST a choiſi la vie qu'il a menée, & il l'a preferé à toute autre, non-ſeulement pour lui, mais pour nous. C'a été pour nous en montrer l'exemple. Il l'a choiſie comme notre medecin, & pour nous aprendre que c'étoit-là la voye de nous guerir de nos maladies. Quand donc on refuſe de marcher par cette voye ; quand on n'en a que de l'averſion & du mépris : quand on ſe moque de ceux qui y marchent, & qui ſe rendent par-là imitateurs de Jeſus-Chriſt : quand on n'eſtime & on ne louë que ceux qui n'y marchent pas & qui éclatent dans le monde, c'eſt ſe vouloir tromper ſoi-même que de ne pas reconnoître dans cette diſpoſition de cœur & d'eſprit une oppoſition formelle au ſentiment de Jeſus Chriſt, & une preference de l'eſprit du monde à celui de Dieu, de la ſageſſe du monde à la ſageſſe de Dieu.

A la verité quand ces ſentimens d'orgueil & d'eſtime pour le monde ſont involontaires ; quand on les ſent en ſoi & *Vide S Aug in Pſ* 30.

qu'on les condamne, quand on a une autre lumiere qui desavouë tous ces jugemens, & que la volonté embrasse sincerement cette autre lumiere & la suit dans ses actions; on peut dire alors comme saint Paul : *Je suis soumis* tout ensemble *& à la loi de Dieu selon l'esprit, & à la loi du peché selon la chair.* Mais quand les actions volontaires & les involontaires sont semblables; quand la volonté s'accorde avec la cupidité, on ne peut plus desavouer qu'on ne condamne & qu'on ne mépriſe réellement Jesus-Christ, de quelques termes qu'on ait soin de revêtir cette disposition. Il faut donc croire que dans les saints Mages leur prosternement exterieur étoit joint avec une humiliation veritable de leur cœur à l'égard de tout ce qu'ils voyoient en Jesus-Christ; qu'ils soumirent veritablement toutes leurs lumieres aux siennes; qu'ils entrerent dans ses dispositions, & qu'ils pratiquerent ce que saint Paul a dit depuis à tous les Chrétiens : *Ayez les mêmes sentimens que* Jesus-Christ.

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'EPIPHANIE.

EPITRE. *Rom.* 12. 1.

MES Freres : Je vous conjure par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps *comme* une hostie vivante, sainte & agréable à ſes yeux, *pour lui rendre* un culte raiſonnable & ſpirituel. Ne vous conformez point au ſiecle preſent ; mais qu'il ſe faſſe en vous une transformation par le renouvellement de votre eſprit, afin que vous reconnoiſſiez quelle eſt la volonté de Dieu, ce qui eſt bon, ce qui eſt agreable à ſes yeux, & ce qui eſt parfait. Je vous exhorte donc vous tous, ſelon le pouvoir que Dieu m'a fait, de me donner la grace de ne vous point élever au delà de ce que vous devez dans les ſentimens que vous avez de vous mêmes ; mais de vous tenir dans les bornes de la moderation, ſelon la meſure *du don* de la foi que Dieu a départie à chacun de vous. Car comme dans un ſeul corps nous avons pluſieurs membres, & que tous ces membres n'ont pas la même fonction ; ainſi quoique nous ſoyons pluſieurs, nous ne ſommes tous neanmoins qu'un ſeul corps en JESUS-CHRIST,

& nous ſommes tous reciproquement les membres les uns des autres en JESUS-CHRIST notre Seigneur.

EXPLICATION.

I. LA charité chrétienne, & encore plus celle des Paſteurs, va à faire du bien des autres notre propre bien, & des maux des autres nos propres maux. Ainſi elle employe les mêmes moyens pour eux que l'on a acoutumé d'employer pour ſe procurer les biens que l'on deſire le plus pour ſoi-même. On n'en ſauroit employer de plus efficace que des prieres, & des prieres fortes & redoublées qui ſont marquées par le mot d'*obſecration :* & c'eſt celui dont uſe ſaint Paul envers les Romains, non pour obtenir pour ſoi-même quelque avantage, mais pour obtenir d'eux-mêmes leur propre ſalut & leur propre ſanctification. Eloquence divine que l'éloquence humaine ne ſauroit imiter que fauſſement ; parce que la cupidité ne ſe ſoucie gueres du bien des autres, & n'employe, quand elle agit ſincerement, des prieres que pour ſoi. Mais comme la charité a des ſentimens inconnus à la cupidité, il n'eſt pas étrange qu'elle ait un langage que la cupidité ne puiſſe imiter que par déguiſement & par artifice.

II. Il y a divers motifs qui nous doivent porter à rendre nos actions saintes. Elles le doivent être, parce qu'elles doivent être conformes à la loi de Dieu, qui en est la régle immuable. Elles le doivent être, parce que Jesus-Christ doit vivre en nous, & que son esprit qui est l'esprit de sainteté, les doit produire. Mais S. Paul employe ici une autre raison qui n'est pas moins pressante. C'est que nous les devons offrir à Dieu en sacrifice comme un hommage que nous devons au souverain Etre & à la souveraine majesté de Dieu, à qui toutes nos actions sont dûës par cette raison essentielle que nous sommes faits pour lui, & qu'ainsi il n'y a rien que nous ne devions raporter à sa gloire. Il faut donc que toutes nos actions soient des sacrifices qui lui puissent être offerts; & par conséquent il faut qu'elles soient saintes, pures, exemtes de toute souilleures, & qu'elles soient offertes à Dieu par un culte veritable, spirituel & interieur. Il faut que ces hosties soient vivantes, non-seulement parce qu'il ne s'agit plus dans la loi nouvelle de lui offrir des animaux qui soient morts, comme les Juifs en offroient; mais parce qu'il faut qu'elles soient animées par l'esprit de Dieu, qui est la vie & l'ame de nos actions. Ce sont les conclusions

que tire saint Paul dans cette Epître. Conclusions justes & certaines qui n'ont rien de faux ni d'exageré. Car la Religion chrétienne est si grande, que toutes les figures les plus magnifiques n'égalent jamais la grandeur & la réalité des vetitez qu'elle enseigne.

III. SAINT PAUL pouvoit exhorter les Romains à faire des sacrifices aussi-bien de leurs pensées & de leurs mouvemens interieurs que des actions de leurs corps. Mais comme le mot de sacrifice & de victime porte l'esprit à concevoir quelque chose d'exterieur qu'on offre à Dieu, il a mieux aimé ne les raporter qu'aux actions exterieures : mais aussi il n'en excepte aucune. Il veut que tout ce qui se fait par le corps, soit un sacrifice digne d'être offert à Dieu. Ainsi il veut que tous nos sens lui soient consacrez ; que nos oreilles n'écoutent que ce qui peut contribuer à sa gloire ; que nos yeux ne voyent que pour lui, & se détournent de tous les objets qui pourroient affoiblir son amour en nous ; que nos pieds ne marchent que pour son service ; que nos mains n'agissent & ne travaillent que pour le glorifier ; que notre bouche ne parle que pour l'honorer. Quiconque soustrait à Dieu quelqu'une de ces ac-

tions, n'obſerve point ce precepte de ſaint Paul. Il dérobe à Dieu une gloire qui lui apartient, & il faut qu'il croye par une très-grande erreur qu'il eſt indépendant de Dieu dans cette action ; puis qu'il s'imagine qu'elle n'eſt point dûë à Dieu, & qu'il n'eſt pas obligé de la raporter à ſa gloire.

IV. MAIS il ne ſuffit pas d'offrir ſes actions à Dieu de quelque maniere que ce ſoit ; comme, par exemple, de les offrir par crainte, par interêt : il faut les lui offrir par *un culte raiſonnable & ſpirituel*. C'eſt le ſens du terme grec λογικὴν dont l'Apôtre s'eſt ſervi ; c'eſt à dire, qu'il faut que ce culte faſſe partie de cette adoration *en eſprit & en verité*, qui fait le caractere de la loi nouvelle, ſelon l'Evangile. Il ne faut donc pas demander ſi on eſt obligé de raporter toutes ſes actions à Dieu par charité & par amour. La queſtion eſt décidée par ſaint Paul en pluſieurs endroits, & particulierement dans celui-ci. Car il faut, ſelon lui, qu'elles faſſent partie du culte ſpirituel que nous devons à Dieu. Qui doute donc qu'il ne faille qu'elles ayent la charité pour principe ; puis qu'on ne rend de culte à Dieu que par la charité ? *Non colitur Deus niſi amando.*

V. *Ne vous conformez point au ſiecle preſent.* v. 2.

Ce precepte que ſaint Paul donne à tous les Chrétiens en la perſonne des Romains, eſt le plus difficile de la vie chrétienne. Il ne commande pas de ſe retirer du monde, mais de *ne s'y pas conformer*; c'eſt à dire, de n'aimer pas ce que le monde aime, & de ne faire pas ce qu'il fait. Il faut pour cela reſiſter à l'impreſſion de l'exemple & de la coutume, & ſe tenir ferme contre le torrent du monde. Or pour concevoir la difficulté extrême de cette reſiſtance, il ne faut que conſiderer que les inſtructions qui ſe font par maniere d'inſtruction & à certaines heures du jour, réüſſiſſent d'ordinaire fort peu. Un maître enſeignera la morale à mille écoliers; un predicateur prêchera les veritez chrétiennes à dix mille auditeurs, & ils ne produiront peut-être ni l'un ni l'autre aucun changement effectif que dans trois ou quatre perſonnes; mais les impreſſions qui ſe font par maniere d'exemple & de coutume, ne manquent preſque jamais de réüſſir; parce qu'elles ſe communiquent par tous les ſens, & que c'eſt une leçon qui ne diſcontinuë jamais. L'on voit, par exemple, que ſi c'eſt la mode en un païs d'embraſſer un certain

art, & une certaine profession, cette impression réüssit en tous. On voit des peuples de massons, & d'autres de soldats, comme dit un Auteur celebre.

Il en est de même des opinions & des inclinations communes. Elles ont une étrange force sur l'ame, quand elles sont aidées par la force de l'exemple de tout un peuple. Or ce torrent du monde si violent & si puissant dans ses impressions, est directement opposé à toutes les inclinations chrétiennes. On n'y aime, on n'y estime que ce qu'un Chrétien est obligé de mépriser & de haïr. Ces inclinations du monde sont marquées par tous les discours, toutes les actions & tout l'exterieur des gens du monde. Voilà ce qu'un Chrétien qui y vit, doit soûtenir. Il doit être comme un rocher battu continuellement des flots, & qui demeure immobile. C'est ce qui est renfermé dans le precepte de l'Apôtre : *Ne vous conformez pas au siecle.*

VI. La difficulté est encore devenuë beaucoup plus grande depuis le tems de saint Paul ; parce que le monde même, sans changer d'inclinations ni de maximes, n'a pas laissé de prendre le nom de Chrétien, & de prétendre même aux récompenses que la Religion promet. Ainsi il se trouve presentement dans le christia-

nisme une infinité de gens, qui sans prétendre être déreglez, ne laissent pas d'être possedez de toutes les passions du monde; de courir après les honneurs, les établissemens, les plaisirs, d'être enchantez de l'amour du present; de ne penser point à l'avenir. S'ils retranchent certains déreglemens grossiers, ils en pratiquent un grand nnmbre d'autres ausquels ils ôtent le nom de déreglement; ils traitent même de haut en bas ceux qui ne sont pas de leur sentiment. Or il est infiniment plus difficile de résister à ces sortes de vices que l'on fait passer pour n'être pas contraires à la pieté, qu'à ceux qui l'attaquent ouvertement. Les Chrétiens s'unissent pour resister aux derniers, & se soûtiennent les uns les autres; mais ces déreglemens plus cachez sont reçûs & embrassez par le plus grand nombre des Chrétiens. Ce sont eux-mêmes qui sont la foule & le nombre, & qui tâchent d'entraîner tous les autres dans les mêmes passions. Cependant il faut ou resister ou perir. Il n'y a point de milieu. Car quiconque se conforme au monde, se perd avec le monde.

VII. Mais en quoi consiste cette conformité avec le monde dont il faut s'éloigner? Elle consiste en deux choses; l'une

dans certaines passions premieres, qui sont la source des actions, comme l'amour & l'estime des choses presentes : l'oubli des biens & des maux de l'autre vie : l'amour de l'éclat & des aises de la vie : le mépris de la bassesse, de la pauvreté, de la vie obscure : l'autre dans les consequences que le monde tire de ces premieres passions qui autorisent souvent une infinité de crimes, ausquels on a ôté le nom. Or les personnes qui vivant dans le monde ont encore quelque conscience, ne s'apliquent gueres qu'à resister à quelques-unes de ces consequences. Ils évitent certains moyens de s'avancer & de faire fortune ; ils s'abstiennent de certains divertissemens & de certains plaisirs : mais ils ne songent gueres à resister aux premieres passions qui en sont la source. Ils avalent donc à longs traits l'amour du monde & l'aversion de ce qu'il mépriſe ; & cela suffit pour les perdre, puis qu'un autre Apôtre nous dit nettement : *N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde.*

VIII. La difficulté extrême de ne pas succomber à l'impression du monde, est ce qui a fait prendre à une infinité de Chrétiens la resolution de le quitter ; & il est certain qu'il faut faire l'un ou l'autre, ou se soustraire au monde, ou y re-

ſiſter. Et comme la reſiſtance eſt ſouvent infiniment plus difficile que la faute, il eſt clair que ſouvent la retraite du monde n'eſt pas tant un conſeil de perfection qu'un devoir de neceſſité, comme ſaint Gregoire le Grand le dit en termes formels. Et il eſt clair de plus, que preſque toûjours on doit regarder la retraite comme un adouciſſement des peines de la vie chrétienne, & comme un ſoulagement de ce qu'il faudroit faire neceſſairement pour reſiſter à l'impreſſion continuelle du monde. Car il ne faut pas s'imaginer que cette reſiſtance ne coûte rien, & qu'elle conſiſte dans un ſimple refus de conſentement. On ne ſauroit reſiſter à l'impreſſion du monde que par la pratique de certains moyens. On ne reſiſte à ſa diſſipation que par le recueillement. On ne reſiſte à ſes fauſſes maximes, qu'en ſe nourriſſant continuellement de la verité & des maximes de l'Evangile. On ne reſiſte à ſes mauvaiſes paſſions, qu'en apliquant ſon ame à de bonnes. Or il eſt ſans doute plus difficile de pratiquer tout cela dans la vie du ſiecle & parmi le tumulte du monde, que de quiter une fois le monde & de s'en ſeparer pour toûjours. De ſorte qu'il eſt aſſez difficile de comprendre comment ceux qui n'ont pas

la force de souffrir la retraite, peuvent avoir celle de vivre chrétiennement dans le monde, quoique cela arrive quelquefois.

XI. L'Apôtre renferme ces moyens necessaires en tout état pour resister à l'impression du monde, dans ces paroles qu'il ajoûte : *Mais soyez transformez par le renouvellement de vôtre esprit* ; c'est à dire, que comme le monde travaille avec une impetuosité terrible à retracer en nous la forme du vieil homme, il veut que les Chrétiens ne fassent pas de leur côté de moindres efforts pour renouveller en eux la forme du nouveau ; c'est à dire, un esprit & des ressentimens dignes du christianisme. C'est là la transformation continuelle qu'il nous prescrit ; & le moyen qu'il nous en fournit, est le plus naturel & le plus juste qu'on puisse trouver. C'est de *chercher* en toutes choses *quelle est la volonté de Dieu, ce qu'il aprouve, ce qu'il aime.* C'est à dire, que comme le monde nous fait connoître à tous momens ses inclinations & ses jugemens, nous devons aussi à tous momens chercher ce que Dieu juge bon & ce qu'il aime ; car tout ce qui est opose au jugement de Dieu est faux, trompeur & déreglé. Le seul moyen que nous ayons de resister à l'impression

v. 1.

v. 2.

du monde qui nous veut imprimer l'image de ſes inclinations, c'eſt donc d'imprimer fortement celles de Dieu dans nos cœurs. C'eſt un moyen difficile à pratiquer dans le monde : mais c'eſt un moyen unique & neceſſaire, & ſans lequel il y faut perir.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'EPIPHANIE.

EVANGILE. *Luc* 2. 40.

EN ce tems-là : [l'Enfant croiſſoit & ſe fortifioit étant rempli de ſageſſe, & la grace de Dieu étoit en lui.] Son Pere & ſa Mere alloient tous les ans à Jeruſalem à la fête de Pâque.] Et lors qu'il fut âgé de douze ans, ils y allerent ſelon qu'ils avoient accoutumé au tems de la fête. Après que les jours que dura la fête furent paſſez ; lors qu'ils s'en retournerent, l'Enfant JESUS demeura dans Jeruſalem, ſans que ſon Pere ni ſa Mere s'en aperçuſſent : & penſant qu'il ſeroit avec quelqu'un de ceux de leur compagnie, ils marcherent durant un jour ; & ils le cherchoient parmi leurs parens & ceux de leur connoiſſance ;

mais ne l'ayant point trouvé, ils retournerent à Jerusalem pour l'y chercher. Trois jours après ils le trouverent dans le temple assis au milieu des Docteurs, les écoutant & les interrogeant; & tous ceux qui l'écoutoient étoient ravis en admiration de sa sagesse & de ses reponses. Lors donc qu'ils le virent, ils furent remplis d'étonnement; & sa Mere lui dit: Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà vôtre Pere & moi qui vous cherchions étant tout affligez. Il leur repondit: Pourquoi est-ce que vous me cherchiez? Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Pere? Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disoit. Il s'en alla ensuite avec eux, & il vint à Nazareth, & il leur étoit soumis. Or sa Mere conservoit dans son cœur toutes ces choses. Et JESUS croissoit en sagesse, en âge & en grace devant Dieu & devant les hommes.

Il faut prendre d'abord trois considerations sur la manifestation de JESUS *aux Docteurs à l'âge de douze ans, d'entre celles que l'on a faites sur les mysteres, pag. 43. Tome* VIII.

EXPLICATION.

IV. JESUS-CHRIST ayant passé par tous les âges pour les sanctifier tous, & pour instruire ceux qui sont de leurs devoirs, on doit considerer tout ce qu'il a fait dans son enfance & dans sa jeunesse comme la regle proposée à tous ceux

qui paſſent par ces âges, & qui ont un deſir ſincere de ſatisfaire à ce que Dieu y demande d'eux. Et comme il n'y a rien de plus remarquable que ce qu'il fit à l'âge ce douze ans, en demeurant à Jeruſalem dans le temple à l'inſçu de ſaint Joſeph & de la ſainte Vierge, pour éoouter & interroger les Docteurs de la loi, & ce qu'il repondit à la Vierge lors qu'elle lui en fit des plaintes, il y faut faire une attention particuliere en cette rencontre; parce qu'il a voulu inſtruire & les meres & les enfans de pluſieurs veritez importantes qui doivent être le fondement de leur conduite, & dont ils ne ſauroient s'écarter ſans manquer à ce qu'ils doivent à Dieu.

La premiere de ces veritez, & qui eſt le fondement de toutes les autres, c'eſt qu'un enfant ne ſe doit pas conſiderer comme n'ayant qu'un pere & une mere; mais qu'il doit être perſuadé qu'outre ceux que la nature lui a donnez, il en a encore un autre à qui il apartient beaucoup plus qu'à ceux qu'il a ſur la terre. Cela eſt vrai generalement de tous les enfans; parce que les droits que Dieu a ſur eux en qualité de Créateur, les doivent rendre bien plus dépendans de lui, qu'ils ne le ſont de leurs peres & de leurs meres de la terre; & qu'ils doivent même

en qualité de créatures, regarder Dieu non seulement comme leur maître, mais aussi comme leur pere, selon qu'il est dit : *N'est-ce pas lui qui est vôtre pere, qui vous a possedez, qui vous a faits, & qui vous a créez ?* Deut. 31. 6. Mais la verité en paroît d'une maniere plus vive & plus claire dans tous les Batisez. Car ayant été reçus par le Batême au nombre des enfans de Dieu, cette adoption divine doit sans doute prévaloir infiniment à tous les droits de la nature.

V. La seconde verité qui est une suite de la premiere, c'est que les peres & les meres doivent être persuadez qu'ayant donné leurs enfans à Dieu en les offrant au Batême, ils n'ont plus de droit sur eux au prejudice de Dieu ; que toute leur autorité doit cesser en concurrence de celle de Dieu, & qu'ils ne doivent plus se considerer comme les maîtres de leurs enfans ; mais simplement comme chargez de leur éducation. Dieu en les recevant au nombre de ses enfans, les a faits princes, & ce sont ces princes qu'il a commis à leur garde & à leurs soins. Ainsi ils ne sont plus tant leurs peres & leurs meres que leurs anges gardiens visibles, & ils sont obligez envers eux aux mêmes fonctions que les anges gardiens exer-

cent envers chacun de nous.

VI. LA troiſiéme verité qui s'enſuit de là, eſt que n'y ayant rien de plus important aux enfans pour rendre à Dieu ce qu'ils lui doivent, que le choix d'un état dans lequel ils doivent paſſer leur vie; c'eſt Dieu, & non pas les peres & les meres de la terre, qui doit diſpoſer de ce choix; & c'eſt ſa volonté qui en doit être la regle. De là il s'enſuit deux autres veritez ſi importantes pour la conduite de la vie, que l'on peut dire que c'eſt le violement de ces deux veritez qui eſt la cauſe d'une grande partie des maux & des deſordres du monde. La premiere, eſt qu'il n'eſt pas permis aux peres & aux meres de choiſir un emploi & une vocation à leurs enfans ſans conſulter Dieu, ſans ſavoir s'il les y apelle; & en ne conſiderant autre choſe dans ce choix, que des interêts humains & des raiſons temporelles; qu'il n'eſt pas permis, par exemple, de deſtiner un de ſes enfans à l'Egliſe, l'autre aux charges du monde; l'un au mariage, l'autre à la Religion, par la ſeule conſideration de l'âge, de la coutume, & des interêts de famille; parce que l'un eſt l'aîné, l'autre le cadet; parce que l'un a des talens pour le monde, & que l'autre n'en a point; parce qu'une fille eſt

belle, & que l'autre ne l'eſt pas.

La ſeconde, eſt qu'il n'eſt pas permis lors que Dieu ſe declare par avance, & qu'il donne à un enfant une forte inclination de le ſervir dans l'Egliſe ou dans la Religion; qu'il n'eſt pas permis, dis-je, de s'opoſer à ce choix de Dieu: & que bien loin de s'y opoſer, les peres & les meres ſont obligez de le favoriſer, de ſe croire honorez de cette vocation; & de faire tout ce qu'ils peuvent pour ne la point troubler, & même pour la ſeconder.

VII. Tout cela eſt compris dans cette parole que JESUS CHRIST dit à la Vierge: *Ne ſaviez-vous pas qu'il* v. 49. *faut que je ſois ocupé à ce qui regarde le ſervice de mon Pere?* Car cette maxime ne convient point tellement à JESUS-CHRIST, qu'elle ne regarde auſſi ceux à qui il a fait l'honneur de les recevoir pour ſes freres, en les rendant enfans adoptifs de Dieu. Il faut donc que ces enfans adoptifs ſoient ocupez aux œuvres de leur Pere celeſte: & par conſequent les peres & les meres de la terre n'ont point droit de les apliquer à ce qu'ils veulent, ſans être informez de ce que Dieu demande d'eux; & ils n'ont point droit non plus de les détourner

de ſuivre la vocation à laquelle il paroît clairementt que Dieu les deſtine. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'eſt de s'informer des raiſons que leurs enfans ont dans le choix où ils ſe portent. Mais après qu'ils auront reconnu par l'examen qu'ils feront des motifs de leurs enfans dans le choix d'une vocation, qu'ils cherchent ſincerement Dieu; & que ſi c'eſt Dieu qui les y apelle, il faut les abandonner à Dieu, & ne ſe pas opoſer à ſa volonté, comme la Vierge ceda à ce que JESUS-CHRIST lui dit qu'il étoit demeuré à Jeruſalem pour acomplir l'ordre de ſon Pere.

VIII. IL n'y a rien de plus juſte & de plus raiſonnable que ces regles: mais on peut dire qu'il n'y en a point de plus mal gardées; puis que tous les peres & toutes les meres diſpoſent de leurs enfans par raport à certaines loix de famille que la fantaiſie a introduites. Il faut que pour avancer un aîné on mette la plûpart des autres dans l'Egliſe ou dans des Religions. Il faut pourvoir cet aîné d'une charge, quoi qu'il en ſoit peut-être tres-incapable; c'eſt à dire, qu'il faut, pour obéir au monde, diſpoſer de la vocation de ſes enfans, ſans conſulter autre choſe que des interêts humains. C'eſt ce qui ſe pratique ordinairement; & cette pra-

tique ruine la pieté dans tous les états, en rempliſſant les compagnies de mauvais Magiſtrats, l'Egliſe de mauvais Miniſtres, les Religions de mauvaiſes Religieuſes. Car le choix du genre de vie étant fait ſans que Dieu y ait part, Dieu prive ordinairement de ſa benediction ces entrepriſes temeraires; & ainſi ce ne ſont que multiplications de deſordres. On entre mal dans les emplois & dans les profeſſions; & l'on s'y conduit par le même eſprit qu'on y eſt entré. On entaſſe déreglement ſur déreglement; & il arrive ſouvent que les auteurs de ces malheureux engagemens ſont les premiers à en reſſentir les effets funeſtes; que ces enfans avancez au prejudice des autres, après avoir été ingrats à Dieu le ſont encore envers ceux qui les ont aimez ſi humainement; & que Dieu ne permet pas que ces peres & ces meres qui violent les droits qu'il a ſur les enfans, jouiſſent des droits qui leur apartiennent legitimement.

IX. VOILA l'inſtruction importante que Dieu a renfermée dans la recherche que la Vierge fit de JESUS-CHRIST au temple, & dans la reponſe qu'il lui fit; elle paroît forte: mais c'eſt qu'il parloit en ſa perſonne à tous les peres à toutes les meres qui feroient par de mauvais motifs

ce que la Vierge faisoit par de bons. C'est à eux que s'adressoit ce reproche : *Est-ce que vous ignoriez, &c.* Jesus-Christ traite sa mere comme une femme ordinaire, parce qu'il lui a voulu faire part de ses rabaissemens ; & que comme il a bien voulu porter sans peché la figure des pecheurs, il a souffert aussi que la Vierge sans peché portât en quelques ocasions la figure des meres ordinaires, qui agissent par des vûës humaines, & qu'elle donnât lieu de lui dire ce qui ne convient qu'à ces autres meres. Mais la sainte Vierge concevoit sans peine l'intention & le sens du langage de son Fils : & quand elle ne l'auroit pas conçû, elle auroit toûjours été persuadée de la verité & de la justice de
v. 41. ses paroles, elle les auroit *conservées dans son cœur* avec respect, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de lui en faire comprendre le sens. Aussi ne voit-on pas que dans aucun endroit où Jesus-Christ l'ait traitée avec une severité aparente, elle ait jamais repliqué. Ce qui fait voir que lors même qu'elle commandoit à Jesus-Christ dans les affaires de sa famille, c'étoit uniquement pour lui obéir & pour suivre sa volonté : qu'ainsi, quoi que Jesus-Christ lui fût entierement soumis, parce que l'état exterieur où il étoit, l'exigeoit ; il y avoit en

en même tems dans cette sacrée famille un autre ordre interieur, selon lequel JESUS-CHRIST, comme sagesse, commandoit à Marie & à Joseph, & étoit la regle de toutes leurs actions & de toutes leurs paroles. C'est en cette maniere que se sont passez les trente ans que JESUS-CHRIST a mené une vie particuliere & inconnuë.

Voyez les trois dernieres considerations parmi celles des mysteres en la demeure de JESUS-CHRIST *à Nazareth, pag. 39. Tome* VIII.

SUR L'EPITRE DU II. DIMANCHE. D'APRES L'EPIPHANIE.

Epître. *Rom.* 12. 4.

Mes Freres : [Comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, & que tous ces membres n'ont pas la même fonction ; ainsi quoi que nous soyons plusieurs, nous ne sommes tous neanmoins qu'un seul corps en Jesus-Christ, & nous sommes tous reciproquement les membres les uns des autres.] C'est pourquoi nous avons tous des dons differens, selon la grace qui nous a été donnée ; que celui qui a reçû le don de prophetie *en use* selon l'analogie *& la regle* de la foi ; que celui qui est apellé au ministere de l'Eglise s'atache à son ministere ; que celui qui a reçû le don d'enseigner s'aplique à enseigner : & que celui qui a reçû le don d'exhorter exhorte *les autres* ; que celui qui fait l'aumône la fasse avec simplicité ; que celui qui a la conduite de *ses freres s'en aquite* auec vigilance ; & que celui qui exerce les œuvres de misericorde *le fasse* avec joye : que vôtre charité soit sincere *&* sans déguisement. Ayez le mal en horreur, & atachez-vous fortement au bien. Que chacun ait pour son prochain une

affection & une tendreſſe vraiment fraternelle. Prevenez-vous les uns les autres par des temoignages d'honneur & de deference : ne ſoyez point lâchas dans vôtre devoir : conſervez vous dans la ferveur de l'eſprit : ſouvenez-vous que c'eſt le Seigneur que vous ſervez : rejouiſſez-vous dans vôtre eſperance : ſoyez patiens dans les maux, perſeverans dans la priere, charitables pour ſoulager les neceſſitez des ſaints, promts à exercer l'hoſpitalité. Beniſſez ceux qui vous perſecutent ; beniſſez-les, & ne faites point d'imprecations *contr'eux* ; Soyez dans la joye avec ceux qui ſont dans la joye : & pleurez avec ceux qui pleurent : tenez-vous toûjours unis dans les mêmes ſentimens & les mêmes affections : n'aſpirez point à ce qui eſt élevé ; mais acommodez-vous à ce qui eſt de plus bas & de plus humble.

EXPLICATION.

I. LE ſens de cette Epître, pour être pleinement conçû, doit être joint avec la fin de celle du Dimanche precedent ; & il reduit la vie chrétienne à deux devoirs importans : l'un de ne s'attribuer point ce qu'on n'a point reçû de Dieu : l'autre d'uſer fidelement des dons qu'on en a reçûs. Le premier de ces avis eſt contenu dans ces paroles de l'Epître du Dimanche precedent : *Je vous exhorte vous tous à ne vous point élever au delà de ce que vous devez, dans les ſentimens que vous avez de vous-mêmes ; mais de vous tenir dans les bornes de la moderation, ſelon la* Rom. 12. 3.

meſure de la foi que Dieu a départie à chacun de vous.

Or qui conſiderera bien l'état du monde, trouvera facilement que toute la confuſion & tout le deſordre qui y regnent, ne viennent que du violement & du mépris de cet avis de l'Apôtre. Perſonne n'y borne preſque ſes pretentions. On ſe croit capable de tout, & l'on n'y ſonge point à ſe renfermer dans ce qu'on a reçû de Dieu. Perſonne ne craint de ſe charger de la conduite des autres. Chaque ſimple Prêtre voudroit être Evêque, & s'élever même, s'il pouvoit, au deſſus de cette dignité ſuprême. Il en eſt de même dans l'ordre du monde, & dans les charges ſeculieres. Elles demandent ſouvent de fort grands talens pour s'y engager en conſcience: mais perſonne n'eſt empêché par là de s'y élever s'il le pouvoit. On ne conſulte que ſon ambition ou ſon interêt: & ce n'eſt que l'impuiſſance d'aller plus haut qui retient les hommes dans un certain état. Nous étonneronsnous après cela que tout ſoit dereglé dans le monde, puis que preſque tous ceux qui y ſont, y ſont mal placez, & qu'ils y uſurpent preſque tous des miniſteres que Dieu ne leur a point donnez? Chacun, ſelon l'Apôtre, devroit ſe renfermer dans

son don, & ce devroit être la regle des emplois & des ministeres du monde. Mais au lieu de cela, chacun s'éleve le plus qu'il peut, & temoigne par là qu'il n'a point le don necessaire à cet état; puis que ce don est toûjours acompagné de moderation & d'humilité.

II. Mais lors que l'esprit de Dieu aura fait renoncer un Chrétien à cet horrible desordre, faut-il qu'il demeure les bras croisez sans employer ce que Dieu lui aura donné de talens? Non, s'il ne faut pas usurper le don d'autrui, il ne faut pas aussi negliger le sien. Il ne s'agit que de le bien connoître, & de ne se servir pas pour le discerner des yeux de l'ambition & de l'amour propre. La plûpart du monde n'est destiné qu'à être conduit & à obeïr: mais dans cette vocation même il y a beaucoup de divers talens. Les uns ont le talent d'assister les pauvres, & de les instruire; les autres celui d'étouffer les differens & de pacifier les esprits; les autres celui de secourir les malades. Dieu ne laisse gueres les Chrétiens sans quelque don: mais l'ambition fait negliger à la plûpart celui qu'ils ont, pour aspirer à ceux qu'ils n'ont pas. Ainsi ils tombent dans tous ces deux defauts tout à la fois, & de negliger leur don, & d'usurper celui d'autrui.

III. Il paroit par là qu'une des plus grandes graces que Dieu puisse faire à un Chrétien en cette vie, est de lui faire connoître sa place, & de lui donner une forte volonté d'y demeurer. Il importe peu d'être dans une place haute ou basse, pourvû que ce soit la nôtre. Les plus basses sont les meilleures; parce qu'elles sont moins exposées aux vents & aux tempêtes. Quand on y est une fois établi, on n'a plus rien à faire qu'à s'aquiter avec fidelité des devoirs de cet emploi : mais la plûpart du monde a besoin pour se remettre dans l'ordre & pour rentrer dans la voye de Dieu, de renoncer, au moins en esprit, à la place qu'il a usurpée. Il est vrai que souvent on ne peut executer ces changemens ; mais il faut au moins que Dieu voye dans le fond du cœur, qu'il n'y a que l'impuissance & des raisons tirées de l'interêt de l'Eglise & du Prochain, qui nous empêchent de nous dépouiller de l'état où nôtre ambition nous a portez.

IV. Pour ceux qui ont une juste confiance d'être où Dieu les veut, ils n'ont plus, comme on a déja dit, qu'à marcher fidelement dans leur voye ; & le reste de cette Epître est destiné à les y aider. Car encore qu'il ne faille rien negliger dans le ministere que Dieu nous com-

met, il y a neanmoins certaines choſes capitales dans leſquelles nôtre fidelité doit particulierement paroître. C'eſt ce que l'Apôtre marque dans la ſuite. Ce qu'il apelle *prophetie*, c'eſt le don d'éclaircir les ſecrets de l'Ecriture. Ce qu'il apelle *doctrine*, c'eſt le don d'expliquer clairement les veritez chrétiennes. Et ce qu'il apelle *exhortation*, c'eſt le don de porter efficacement ceux à qui l'on parle, à la pratique des bonnes œuvres & à l'acompliſſement de leurs devoirs. Tous ces trois dons devroient être joints maintenant à l'office des Predicateurs & des Paſteurs, quoi que ce fuſſent autrefois des dons & des emplois differens. Les Predicateurs devroient être maintenant Prophetes pour expliquer les ſecrets de l'Ecriture. Ils devroient être Docteurs, pour enſeigner aux peuples les veritez de la foi. Ils devroient avoir le don d'exhortation, pour les retirer des vices, & les porter à la pratique des vertus: & cependant ſouvent ils ne ſont rien moins que tout cela; parce qu'ils n'ont pas ſoin d'obſerver les conditions capitales marquées par ſaint Paul, comme neceſſaires à chacun de ces emplois.

Ils ne reglent point leurs explications de l'Ecriture, par l'analogie de la foi,

comme saint Paul l'ordonne aux Prophetes, en disant : *Que celui qui a reçu le don de prophetie*, en use *selon l'analogie* & la regle *de la foi*. Ils ne proposent souvent que des pensées d'imagination, qui ne sont fondées sur aucune verité de l'Ecriture.

Ils ne sont point Docteurs, parce qu'ils n'ont pas pour but principal d'instruire les peuples des veritez de la foi, à l'égard, tant des mysteres, que des preceptes; mais de faire paroître leur esprit, leur éloquence, leur science; & que tout ce qu'ils disent des veritez chrétiennes est offusqué & enseveli par la multitude des paroles, qui n'ont pour but que d'honorer le Predicateur, & non pas d'instruire les Auditeurs.

Ils n'ont point *le don d'exhortation*; parce que leurs discours sont fades & insipides par une affectation de bel esprit; parce que l'art y paroît par tout, & qu'ils font voir clairement que tous leurs mouvemens sont des mouvemens de declamateurs, des mouvemens contrefaits, & qui par là sont incapables de toucher l'esprit de ceux qui les écoutent. Ainsi quand ceux qui exercent cet emploi y seroient les mieux apellez du monde, ils sont bien en danger d'être jugez de Dieu comme des profanateurs de ces minis-

tes, parce qu'ils ne satisfont nullement à ce qu'ils ont d'essentiel, selon saint Paul.

V. *Que celui qui est apellé au ministere de l'Eglise, s'atache à son ministere.*

SAINT PAUL comprenant sous le nom de *ministere*, tous les offices ecclesiastiques, oblige par ces paroles ceux qui en sont honorez de ne les pas regarder comme des dignitez sans fonction, destinées seulement à honorer les hommes; mais comme des ministeres que l'on ne sauroit exercer comme il faut, qu'en satisfaisant aux fonctions qui y sont attachées: *sive ministerium in ministrando.* Ainsi cet Apôtre condamne particulierement par ces paroles les ministres de l'Eglise, qui pretendent jouir de l'honneur de leur ordre sans en faire les fonctions autrement que par ceremonie; les Prêtres qui ne travaillent point à l'instruction des peuples ou à l'administration des Sacremens; les Diacres & les autres ministres qui dedaignent les fonctions de leurs ordres, & qui font toute autre chose que ce à quoi ils sont obligez par leur ministere. Il condamne ces ministres de l'Eglise, qui quitent les fonctions spirituelles pour s'apliquer aux soins & à l'administration des choses temporelles; qui se chargent d'emplois seculiers, & qui ont plus d'inclination & d'a-

plication pour les affaires du monde que pour celles de Dieu. Car il eſt clair que tous ces gens-là ne pratiquent point ce que dit ſaint Paul : *Que celui qui eſt apellé au miniſtere de l'Egliſe, s'atache à ſon miniſtere* ; puis qu'on ne les reconnoît pas pour miniſtres par les fonctions de leur miniſtere, mais par le faſte avec lequel ils paroiſſent, & par les reſpects qu'ils exigent.

VI. *Que celui qui a la conduite* de ſes freres, s'en aquite *avec vigilance.*

L'APÔTRE marque par ces paroles, que la principale qualité d'un Paſteur & Superieur Eccleſiaſtique, eſt la ſollicitude pour ceux qui lui ſont commis, qui le rend continuellement ocupé de leurs beſoins, de leurs maux, de leurs dangers, & des remedes qu'on y peut aporter ; & ce devoir ſi eſſentiel eſt en même tems ſi terrible, qu'il n'y a perſonne qui pût deſirer d'être Paſteur, s'il avoit deſſein d'y ſatisfaire exactement. Car les maux & les dangers des ames ſont en ſi grand nombre ; ils ſont d'une conſequence ſi étrange ; il faut tant d'aplication & de lumiere pour les découvrir & pour y remedier, qu'il eſt difficile de comprendre comment un Paſteur peut vivre & ſubſiſter, étant acablé d'un ſi grand poids.

„ Si nous portions, dit saint Bernard, „ le sang de JESUS-CHRIST, quelle „ atention & quelle sollicitude n'aurions-„ nous pas pour éviter d'en repandre la „ moindre goute ? Cependant JESUS-„ CHRIST même qui sait bien le prix des „ choses, a preferé les ames à son sang ; „ puis qu'il a donné tout son sang pour „ les sauver. Quel repos peut avoir le Gouverneur d'une place assiegée, quand il sait que les ennemis qui l'assiegent forment tous les jours des desseins pour la surprendre, & que ceux de dedans ont mille intelligences avec eux pour la leur livrer ? C'est l'état où un Pasteur qui a quelque lumiere doit se trouver. Il sait que ces ames dont il est chargé, sont attaquées par une multitude de demons pleins d'artifices & d'adresses pour les perdre. Il sait que la plûpart de ces ames ont des intelligences avec eux, & qu'elles ne sont occupées, qu'à leur donner entrée & dans leur cœur & dans celui des autres. Il sait qu'il ne s'agit pas moins que de l'éternité pour ceux qui s'y laisseront surprendre, & qui se livreront à eux. Voilà les objets de la sollicitude d'un Pasteur : & ces objets sont diversifiez en mille manieres, parce que le demon attaque les ames par une infinité d'endroits. Si le Pasteur ne voit rien

de tout cela, il eſt aveugle & depourvû de toute lumiere. S'il le voit ſans ſentiment, il eſt inſenſible & endurci; & ainſi il eſt bien clair qu'il ne ſauroit s'aquiter de ſon miniſtere ſans cette ſollicitude que ſaint Paul lui recommande. Il eſt vrai qu'il y a une infinité de Paſteurs qui ne s'ocupent gueres de ces ſoins, & qui ne s'apliquent qu'à jouir tranquillement des petits avantages temporels qui ſont attachez à leur charge. Mais c'eſt qu'il y a beaucoup de Paſteurs qui n'en ont ni l'eſprit ni les actions, & qui ſont plûtôt des Idoles que des Paſteurs: *O Paſtor & Idolum.* *Zach.* 11. 15.

VII. *Que celui qui fait l'aumône la faſſe avec ſimplicité.*

Ce paſſage s'entend de ceux qui étoient chargez de diſtribuer les biens communs des fideles, comme les aumônes qu'on amaſſoit chaque Dimanche, & les autres charitez dont on rendoit l'Egliſe depoſitaire, & que les fideles aimoient mieux faire diſtribuer par l'Egliſe, que de les diſtribuer eux-mêmes. Il ſe peut entendre par conſequent de tout économe, de tout adminiſtrateur des lieux deſtinez au ſoulagement des pauvres, comme des hôpitaux, & même de tout beneficier, de tout collateur, de tout électeur. Car tou-

tes ces perſonnes ſont chargées de donner aux particuliers un bien qui apartient à l'Egliſe. Les beneficiers peuvent preudre à la verité ce qui leur eſt neceſſaire ſur leur benefice : mais ils ne ſont que diſtributeurs du reſte. L'Apôtre marquant donc le devoir de toutes ces perſonnes, & la qualité eſſentielle avec laquelle ils doivent acomplir leur miniſtere, les oblige de donner *avec ſimplicité* ; c'eſt à dire, dans la ſeule vûë de Dieu, & dans l'unique deſſein de faire ſa volonté.

Toute autre vûë humaine qu'ils y pourroient ajoûter, comme de preferer leurs amis ou leurs parens, & ceux qui leur plaiſent, eſt une duplicité, & une recherche d'interêt propre ; & par-là voilà bien des queſtions décidées. On demande ſi un collateur de benefices peut preferer ſes amis & ſes parens à des étrangers plus dignes. Mais il eſt clair que la vûë ſimple de Dieu & le deſir unique de le ſervir, preferera toûjours les plus dignes. Si donc la qualité de parent ou d'ami change ce choix, ce ne peut être que par un interêt humain, & par une duplicité contraire à ce que l'Apôtre preſcrit. On ne doit pas s'étonner que j'aye mis les collateurs & les nommateurs des benefices entre les diſtributeurs des biens communs

de l'Eglise : car tout benefice apartient à l'Eglise. Le collateur n'en est que l'électeur, & il y doit choisir celui qu'il croit le plus propre à servir l'Eglise. On peut resoudre par le même principe cette autre question : Si un beneficier peut preferer dans la distribution de ses aumônes ses parens ou ses amis à des étrangers : car il est certain qu'il ne doit avoir que la vûë de Dieu dans cette distribution. Si donc ces qualitez n'entrent point dans cette vûë, & s'il est plus avantageux pour le service de Dieu qu'il fasse ses aumônes à d'autres, elles ne peuvent tenir lieu que d'un interêt particulier qui détruit la simplicité qui leur est prescrite, & rend leur cœur double devant Dieu.

VIII. *Que celui qui exerce les œuvres de misericorde, le fasse avec joye.*

SAINT PAUL parle en cet endroit des aumônes volontaires que chaque fidéle faisoit des biens qui lui apartenoient en propre ; la condition qu'il recommande pour les rendre agréables à Dieu, est qu'elles soient faites avec joye. En effet, c'est un grand sujet de joye que Dieu veuille bien se servir de nous pour assister ses enfans ; qu'il nous rende les instrumens de sa providence ; qu'il daigne bien accepter en payement de nos

dettes des biens qui lui apartiennent. Car on peut bien dire que les biens particuliers que les hommee poſſedent, ſont à eux en propre à l'égard des autres hommes : mais on ne peut pas dire qu'ils ſoient à eux à l'égard de Dieu. Il ſe reſerve toûjours ſur ces biens un domaine inalienable, par lequel il les leur peut ôter quand il veut. Il ne les leur donne même qu'à certaines conditions & avec certaines loix. S'ils ne les obſervent pas, ils en deviennent injuſtes poſſeſſeurs à l'égard de Dieu. Or l'une de ces loix eſt de donner leur ſuperflu aux pauvres. Quiconque le fait donc avec chagrin & avec triſteſſe, témoigne qu'il rend à Dieu, malgré lui, ce qu'il a reçu de lui à cette condition, & montre par-là ſon ingratitude & ſon injuſtice : mais cela ſe doit entendre d'un chagrin volontaire. Car ſi une perſonne, lors qu'il s'agit de ſe dépouiller des biens qu'il avoit comme incorporez à ſon être, ſelon l'expreſſion de ſaint Auguſtin, en reſſentoit quelque chagrin involontaire, & qu'il le condamnât & le ſurmontât par une volonté plus forte, ce chagrin, qui ne ſeroit qu'un effet de la concupiſcence, & non de la volonté, ne lui ſeroit point imputé, & n'empêcheroit pas qu'il ne pût faire ces aumônes avec

joye ; parce que cette joye dont parle l'Apôtre, n'eſt pas une joye ſenſible, mais une joye de la partie ſuperieure qui ne conſiſte qu'en une forte reſolution d'obéïr à Dieu.

IX. *Que vôtre charité ſoit ſincere & ſans déguiſement.*

Saint Paul veut inſtruire par-là les fidéles de la difference qu'il y a entre la charité chrétienne & l'amitié ou la civilité humaine. Il n'y a rien de plus ſemblable à l'exterieur, & ſouvent même l'affection humaine eſt plus agiſſante & plus empreſſée que la charité. Mais ce qui les diſtingue, c'eſt qu'il n'y a rien que de réel & de ſincere dans la charité ; au-lieu que le déguiſement fait d'ordinaire la plus grande partie des civilitez & des affections humaines. Elles ſont pour la plûpart outrées & exagerées. On fait ſemblant de n'y chercher que le bien des autres ; & l'on n'y recherche que ſon interêt, ſon avantage, ſon plaiſir. Ainſi quand ces interêts humains viennent à manquer, l'amitié s'évanoüit & le déguiſement ſe découvre. Ce que ſaint Paul preſcrit donc, c'eſt que la charité que nous avons pour nos freres ſoit toute ſolide, & qu'elle ſoit toute fondée ſur des raiſons immobiles, & qui ſubſiſtent toûjours. Qui-

n'aime ſes freres que pour Dieu, & qui ne conſidere que JESUS-CHRIST en eux, les aimera toûjours conſtamment. Mais qui les aime pour des raiſons temporelles, ceſſera de les aimer, ſi-tôt que ces raiſons n'auront plus de lieu; ou plutôt il ne les aimoit point lors qu'il faiſoit ſemblant de les aimer; parce qu'il avoit une vûë ſecrette de ſes propres interêts dans tous les offices qu'il leur rendoit. Qui retrancheroit ainſi tous les déguiſemens, toutes les recherches ſecrettes d'amour propre, des amitiez & des civilitez humaines, connoîtroit clairement qu'il n'en reſte preſque rien: mais la vraye charité ne recevroit point de dommage par ce retranchement; parce qu'elle n'a rien que de réel & de ſincere.

SUR L'EVANGILE DU II. DIMANCHE. D'APRES L'EPIPHANIE.

EVANGILE. *Joan.* 2.1.

EN ce tems-là : Il se fit des nôces à Cana en Galilée, & la Mere de JESUS y étoit. JESUS fut aussi convié aux nôces avec ses Disciples : & le vin venan- à manquer, la Mere de JESUS lui dit : Ils n'ont point de vin. JESUS lui repondit : Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi ? Mon heure n'est pas encore venuë. Sa Mere dit à ceux qui servoient : Faites tout ce qu'il vous dira. Or il y avoit là six grandes urnes de pierre pour servir aux purifications qui étoient en usage parmi les Juifs, dont chacune tenoit deux ou trois mesures. JESUS leur dit : Remplissez les urnes d'eau ; & ils les emplirent jusqu'au haut. Alors il leur dit : Puisez maintenaat, & portez en au maître d'hôtel ; & ils lui en porterent. Le maître d'hôtel ayant goûté de cette eau qui avoit été changée en vin, & ne sachant d'où venoit ce vin, quoique les serviteurs qui avoient puisé l'eau le sussent bien, il apella l'époux, & lui dit : Tout homme sert d'abord

le bon vin, & après qu'on a beaucoup bû il en sert alors de moindre ; mais pour vous, vous avez reservé jusqu'à cette heure le bon vin. Ce fut-là le premier des miracles de JESUS, qui fut fait à Cana en Galilée : & *par-là* il fit connoître sa gloire, & ses Disciples crurent en lui.

EXPLICATION.

I. JESUS-CHRIST unique sanctificateur de tous les états, a voulu honorer des nôces de sa presence, pour faire voir que non-seulement il ne rejettoit pas le mariage, mais que c'étoit un des états dont l'Eglise devoit être composée ; que ceux qui s'y engageoient, n'étoit pas incapables de recevoir ses benedictions ; & qu'enfin il en devoit tirer une infinité d'élus. L'esprit humain en s'attachant à un état plus grand & plus relevé en soi, se porte assez naturellement à mépriser ceux qui sont au dessous. L'esprit de J. C. au contraire en preferant les plus grands biens ne mépriſe pas les moindres. Outre que ce qui est par soi-même un moindre bien, en peut être un plus grand pour ceux qui l'embrassent ; & que Dieu peut élever par ses graces ceux qui sont dans un état rabaissé, plus haut que ceux qui sont en des états plus élevez. La virginité est meilleure en soi que le mariage : mais une femme mariée humble, charitable,

apliquée à ſes devoirs, prête de mourir pour JESUS-CHRIST, eſt meilleure qu'une vierge fiere; qui mene une vie tiede & languiſſante. L'un des plus grands avantages de la virginité, eſt de nous donner le moyen de nous apliquer à Dieu, & de nous débarraſſer des affaires du monde. Mais ſi elle ne produit point ces effets, & qu'une femme mariée ſoit plus ocupée de Dieu, & moins attachée au monde qu'une vierge, qui doute qu'elle ne lui ſoit preferable.

II. JESUS-CHRIST non-ſeulement ne rejette pas les nôces, mais il les choiſit pour y faire le premier de ſes miracles. Il choiſit de même aſſez ſouvent les états les plus petits de ſon Egliſe pour y faire les plus grands miracles de ſa grace. Il étoit juſte que cet état qui devoit être la pepiniere du chriſtianiſme, fut le premier ſanctifié par la preſence & la benediction de JESUS-CHRIST; & qu'étant le plus expoſé à être condamné par l'erreur & la fauſſe ſpiritualité, il fût ſoutenu & autoriſé par la Verité incarnée. JESUS-CHRIST étoit le défenſeur de toutes les veritez neceſſaires à ſon Egliſe. Or il n'eſt pas moins vrai que le mariage eſt de ſoi-même un bon état, & permis à ceux qui n'ont pas d'engagement qui les empê-

che de l'embraſſer, qu'il eſt vrai que l'état de virginité eſt de ſoi même preferable au mariage; & ces deux veritez ne ſont pas moins eſſentielles à l'Egliſe l'une que l'autre. Sans l'une elle n'auroit point l'ordre des perſonnes mariées, qui lui fournit la plûpart de ſes enfans: ſans l'autre elle n'auroit point l'ordre des vierges, qui fait l'un de ſes principaux ornemens, & dont elle tire la plûpart de ſes miniſtres. JESUS-CHRIST a donc voulu ſe declarer en faveur de tous ces deux ordres; & il commence par celui des perſonnes mariées, comme étant le plus commun, & duquel on auroit pû croire plus facilement qu'il auroit eu de l'éloignement.

III. IL eſt marqué expreſſément que la ſainte Vierge ſe trouva à ces nôces, afin de nous aprendre que les nôces chrétiennes doivent être faites avec l'aprobation & la benediction de l'Egliſe repreſentée par la Vierge, & qu'on n'entre bien dans cette union que par ſon autorité. Sans cela les nôces ſeroient des unions illegitimes que JESUS-CHRIST ne pouvoit honorer par ſa preſence. Il ne les aprouve qu'à cette condition; & n'y peut en quelque ſorte être apellé qu'après la ſainte Vierge; c'eſt à dire,

que Dieu ne peut autoriſer des nôces comme de vrais mariages, ſi les perſonnes qui les contractent n'y ont obſervé exactement les loix de l'Egliſe. Ainſi depuis que le Concile de Trente a exigé la preſence du propre Paſteur pour la validité des mariages, quiconque s'adreſſe à un autre, & ſe contente de la benediction d'un Prêtre étranger, ne contracte point un mariage valide ; parce que l'Egliſe n'y a pas proprement été preſente, un miniſtre revolté contre elle & violent ſes loix n'étant pas l'Egliſe, mais un ennemi de l'Egliſe.

IV. Il ne ſuffit pas neanmoins de recourir à l'autorité exterieure de l'Egliſe pour ſe marier ſelon Dieu, il faut encore y apeller Jeſus-Chriſt & ſes diſciples ; c'eſt à dire, qu'il ne faut pas s'y porter par un eſprit profane & charnel, mais par l'eſprit de Jeſus-Chriſt, & par les régles de la ſageſſe. Il faut le conſulter ſur ce grand changement. Il n'y faut entrer que pour le ſervir, & n'avoir que lui en vûë dans le choix que l'on en fait. C'eſt par cette pureté d'intention qu'on apelle Jeſus-Chriſt à ſes nôces. Mais ſi on ne ſe conduit dans cet engagement que par des vûës toutes humaines, toutes temporelles, toutes charnelles, ce ſera plutôt le moyen d'en éloigner Jeſus-

Christ que de l'y apeller : & l'on n'a pas lieu de s'atendre qu'il y donne la benediction de sa grace, ni de prétendre qu'il remedie aux inconveniens qui arrivent presque necessairement dans les mariages, comme il remedia dans celui-ci au défaut du vin. Il est presque inévitable qu'il n'arrive entre les personnes mariées des dégoûts, des ennuis, des dissensions. Mais la grace que Jesus-Christ donne à ceux qui l'ont apellé à leurs nôces les en délivre. Ou il empêche que ces inconveniens ne s'augmentent, ou il leur donne la force de les surmonter. Mais il n'en fait pas de même à l'égard de ceux qui se marient sans son ordre, & qui contractant un engagement si important sans le consulter, lui témoignent par-là qu'ils ne croyent pas avoir besoin de lui ni de son secours pour porter les difficultez de cet état. Car à moins qu'il n'use envers ces personnes d'une misericorde extraordinaire, il les laisse à eux-mêmes & à leurs passions; & il permet qu'ils tombent dans les inconveniens qui sont si fréquens dans les mariages, & qui font que ce qu'ils avoient crû être le moyen de se procurer un bonheur temporel, devient leur suplice dès ce monde même.

V. MAIS JESUS-CHRIST n'a pas eu seulement dessein d'aprouver par sa presence des nôces communes : il a voulu de plus representer en abregé tout ce qu'il devoit faire dans le cours des siécles, & le grand ouvrage dont son Pere l'avoit chargé. Car qu'est-ce que l'Evangile prêché par tout le monde, soit par Jesus-Christ, soit par ses disciples, que des nôces spirituelles que le Pere éternel fait à son Fils ? Ce Fils est l'époux ; & l'Eglise qu'il est venu former dans le monde, & qu'il continuë de former par ses ministres, est son épouse. Toutes les ames qui composent cette Eglise sont épouses & ne sont qu'une épouse : & le tems que J. C. employe à les preparer à cette union divine & spirituelle qu'il veut avoir avec elles, est proprement le tems du festin des nôces, qui comprend, comme j'ai dit, tout le cours des siécles. Les époux du monde ne font que choisir leurs épouses : mais c'est Jesus-Christ qui forme la sienne & qui la rend digne de son choix : & ce qu'il fait pour la former, c'est qu'il *change l'eau en vin* ; v. 9. c'est à dire, que la trouvant fade, insipide, sans force, sans vigueur, il la remplit de la force de son esprit. C'est ce qu'il a voulu marquer dans le premier de ses miracles & dans le commen

cement de la predication de l'Evangile : & il n'a fait dans la ſuite que continuer de faire ſpirituellement ce qu'il fit alors d'une maniere ſenſible ; c'eſt à dire, qu'au lieu de changer l'eau en vin, il n'a fait que repandre la force de ſon eſprit dans les cœurs des hommes deſtituez de toute vigueur & de toute vie.

VI. AFIN que l'image de ce qu'il devoit faire fût plus expreſſe, il voulut que ce fût la ſainte Vierge qui lui repreſentât la neceſſité où l'on ſe trouvoit dans ces nôces par le defaut de vin, & qu'elle l'invitât ainſi à y remedier ; pour marquer que c'eſt la ſainte Vierge, qui dans la ſuite de la formation de l'Egliſe, devoit ordinairement lui expoſer les neceſſitez des ames, & obtenir de lui les remedes dont elles ont beſoin. Et comme la Vierge eſt toûjours l'image de l'Egliſe, ſelon les Peres, il nous aprend encore à conſiderer dans cette priere de la Vierge, celles que l'Egliſe employe pour le ſalut de chacun de ſes enfans. Car JESUS-CHRIST ne ſe porte à les favoriſer de ſes graces ; à les ſoûtenir dans leurs foibleſſes ; à les remplir de force & de vertu, qu'y étant excité par les prieres de l'Egliſe. C'eſt ce qui nous oblige à avoir une confiance particuliere à l'interceſſion de la ſainte Vier-

ge & à celle de l'Egliſe, à leur atribuer les graces dont il plait à Dieu de nous favoriſer durant le feſtin des nôces où nous ſommes apellez ; c'eſt à dire, durant toute nôtre vie, qui eſt le tems de ce feſtin.

VII. Mais comme Jesus-Christ en donnant ſes graces par l'interceſſion de la ſainte Vierge, a principalement égard à la volonté éternelle de ſon Pere qui les a deſtinées à certaines perſonnes, quoi que par certains moyens ; il fait voir en rebutant en aparence ce que ſa mere lui avoit dit touchant le beſoin que l'on avoit du vin dans ces nôces, que ces graces dependent principalement de l'ordre de ſon Pere, & que c'eſt cet ordre qu'il conſidere le plus en les donnant aux hommes. Car il faut que nôtre reconnoiſſance paſſe tellement par la Vierge & par l'Egliſe qui nous les obtiennent, qu'elle ſe termine à Dieu qui les donne ſelon ſes conſeils éternels, & qui les fait même demander par la Vierge & par l'Egliſe quand il veut les acorder. De ſorte que ce n'eſt point la Vierge comme ſimple creature, ce n'eſt point l'Egliſe conſiderée en elle-même qui obtient les graces de Dieu ; c'eſt la Vierge & l'Egliſe conſiderées comme inſtrumens de Dieu, & comme pouſſées par

ſon eſprit à intercéder pour ceux à qui Dieu veut faire part de ſes graces. C'eſt ce qu'il veut dire par ces paroles : *Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi ? Mon heure n'eſt pas encore venuë* ; c'eſt à dire, je n'ai point d'égard à vos inclinations humaines. Je ne regarde que l'ordre de mon Pere, que je n'executerai que dans ſon tems, ſans le prevenir d'un ſeul moment.

VIII. La Vierge ne ſe trouble point par cette reponſe de Jesus-Christ ; & bien loin de perdre l'eſperance d'obtenir ce qu'elle avoit demandé, elle en conçut une nouvelle confiance qui lui fit dire à ceux qui ſervoient à ce feſtin, *qu'ils fiſſent tout ce que* Jesus *leur diroit.* Les ames ſpirituelles qui ſavent bien que Dieu n'a point deſſein de les mener dans ce monde par le chemin des proſperitez temporelles, ni même des conſolations & des graces ſenſibles, ne s'étonnent point des maux des adverſitez & des ſechereſſes qu'elles éprouvent, quand elles ſe peuvent rendre temoignage de ne les avoir point atirées par leur negligence, ou par leur orgueil, & elles n'en perdent point l'eſperance qui les ſoûtient dans leurs prieres. Elles entendent le langage de Dieu, & ne concluent point qu'il ſoit en colere contre elles de ce qu'il ne les v. 52.

favorise pas sensiblement. Elles vont leur chemin, sans se troubler, par la preparation où elles sont de recevoir tout de la main de Dieu, selon qu'il est dit par le Roi prophete : *Je suis prêt, & ne suis point troublé.* Ps. 118.60. Elles continuent donc de marcher dans la voye de la foi nonobstant ces rebuts. Elles s'excitent & excitent les autres à être fideles à Dieu. Elles croiroient être temeraires, si elles expliquoient d'elles-mêmes les intentions de Dieu. Ainsi elles attendent en paix qu'il les explique lui-même par l'évenement, comme la sainte Vierge attendit en paix ce que JESUS-CHRIST vouloit faire, sans se rebuter par sa reponse dont elle prit admirablement le sens ; parce que la pureté de son cœur le lui découvrit.

IX. COMME le vin ne marque pas seulement la grace opposée à l'état du peché figuré par l'eau, mais aussi la ferveur de la devotion opposée à la tiedeur & à la langueur de l'ame, saint Bernard a raison d'en conclure que Dieu nous a voulu instruire par le miracle que JESUS-CHRIST fit à la priere de sa mere, que c'est à elle qu'il se faut particulierement adresser quand on se sent abatu & languissant. Car Marie a été le modele acompli de la devotion parfaite. Il a caché ses autres ver-

tus : mais il nous a découvert en elle un cœur toûjours apliqué à la meditation des veritez de Dieu, une joye ſpirituelle en Dieu, & tous les autres caracteres de ce qu'on apelle devotion. Elle eſt donc particulierement la mere des perſonnes devotes & apliquées à la contemplation des veritez de Dieu. Et comme elle a poſſedé cette grace dans le plus éminent degré que perſonne l'ait jamais euë, elle eſt plus capable que tous les autres Saints de l'obtenir à ceux qui recourent à ſon interceſſion.

Et c'eſt pourquoi auſſi l'Egliſe ordonne preſentement de l'invoquer par la priere de l'Ange au commencement de la recitation de l'office, afin qu'elle nous obtienne cet *eſprit de priere*, dont elle a été remplie ; & qui a animé toute ſa vie. *Zach.* 10. 12.

X. Il eſt remarquable que lors que Jesus-Christ voulut faire le miracle du changement de l'eau en vin, il voulut convaincre auparavant les miniſtres de ce feſtin, que c'étoit de vraye eau, en les obligeant de remplir d'eau de grands vaſes qui étoient proches. C'eſt ainſi que Dieu a acoutumé d'agir ſur les ames avant que de les délivrer de leurs miſeres. Il les en veut convaincre, & il les y laiſſe, dit ſaint François de Sales, long-tems

engluées, pour leur montrer que ce n'eſt pas des efforts humains, mais de ſa ſeule grace qu'elles en doivent atendre la délivrance. Toute la conduite de Dieu envers ceux qui ſont dans l'état que S. Auguſtin apelle *ſous la loi*, & qu'il opoſe à celui de ceux qui ſont *ſous la grace*, a cette conviction pour fin. Dieu a deſſein de leur faire voir qu'ils ne peuvent trouver en eux-mêmes qu'une eau inſipide & deſtituée d'eſprit; qu'ils ne peuvent rien eſperer de leur foibleſſe; qu'il faut, afin qu'ils ſoient délivrez de leurs maux, que cette eau ſoit changée en vin par un miracle de la grace, & que pour l'obtenir ils doivent être pleinement convaincus de leur foibleſſe.

v. 10. XI. CELUI qui préſidoit au feſtin des nôces dit à l'Epoux, comme le remarque l'Evangile, que les autres avoient acoutumé de faire paſſer le mauvais vin aprés le bon, lorſque les conviez en ont perdu le diſcernement à force de boire; mais que pour lui il avoit gardé le bon juſqu'à la fin; parce que JESUS CHRIST avoit changé cette eau en vin excellent. Et l'on peut conſiderer dans ces paroles l'image de deux ſortes de conduites dans le cours de la vie ſpirituelle; l'une humaine, & l'autre divine. La conduite hu-

maine se remarque ordinairement en ceux, qui faisant profession de devotion font paroitre beaucoup de ferveur au commencement, mais ensuite se relâchent peu à peu. On croit avoir de certains droits en vertu du long tems que l'on a employé au service de Dieu. On devient facile à se laisser aller à juger du prochain. On est moins circonspect dans ses paroles. On croit qu'il n'est plus tems de s'humilier, d'obéir, de recevoir encore conduite & lumiere des autres. Ainsi on perd peu à peu le discernement du bien, & l'on s'acoutume à une conduite toute humaine. Voilà ce que c'est que ce goût spirituel émoussé, qui par l'effet de l'acoutumance ne discerne plus le mauvais vin du bon. Mais quand Dieu conduit une ame, & qu'il la veut élever à un haut degré de vertu, il garde le bon vin jusqu'à la fin. Bien loin qu'il permette le refroidissement des vertus, il les rend de plus en plus vives & animées. Les ames en vieillissant dans les exercices de pieté, n'en deviennent que plus humbles, plus défiantes d'elles-mêmes, plus retenuës à l'égard du prochain, plus disposées à tout bien. Voilà ce bon vin qu'il reserve jusqu'à la fin : & c'est ce que nous devons bien demander à Dieu, afin qu'il ne per-

mette pas que le vin que nous avons reçu de sa bonté, perde sa force ; & que les exercices de pieté, au lieu de nous fortifier, nous affoiblissent, & nous fassent tomber dans une vie toute humaine, qui ne soit soutenuë que par la coutume.

XII. L'Evangeliste remarque qu'aprés ce miracle *les disciples de* Jesus-Christ *crurent en lui.* Et chacun peut remarquer de même, que les ames ne se convertissent gueres, & n'embrassent le service de Dieu que lors qu'il a rempli certains vases choisis d'une grace excellente qui inspire la ferveur aux autres. Il n'y a que ces ames vivement touchées, ces vaisseaux choisis, remplis de force & de vigueur, qui soient capables de toucher les autres. La plûpart des Predicateurs doivent s'imputer le peu de fruit qu'ils font sur leurs auditeurs. C'est que ce ne sont que des vases pleins d'eau, & non de vin. Personne ne fait état de leurs paroles. On s'en divertit seulement. On en compare les agrémens & les beautez : mais on n'en veut point pour en boire ; & personne n'en prend serieusement la resolution de s'atacher à Jesus-Christ & de se rendre son disciple.

SUR L'EPITRE DU III. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

EPÎTRE. *Rom.* 12. 16.

MEs Freres : Ne soyez point sages à vos propres yeux. Ne rendez à personne le mal pour le mal. Ayez soin de faire le bien non-seulement devant Dieu : mais aussi devant tous les hommes. Vivez en paix, si cela se peut, & autant qu'il est en vous, avec toute sorte de personnes. Ne vous vengez point vous-mêmes, mes chers freres, mais donnez lieu à la colere ; car il est écrit : C'est à moi que la vengeance est reservée ; & c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur. Au contraire, si votre ennemi a *faim*, donnez-lui à boire : car agissant de la *sorte*, vous amasserez des charbons de feu *sur* sa tête. Ne vous laissez point vaincre par le mal, mais travaillez à vaincre le mal par le bien.

EXPLICATION.

LA Religion Chrétienne est tellement conforme à la raison, qu'elle ne condamne rien que la raison ne con-

damne, & qui ne ſoit fondé ſur la fauſſeté & l'illuſion. C'eſt ce qui paroît dans les preceptes contenus dans cette Epître, quoique ce ſoient les plus relevez & les plus dificiles du Chriſtianiſme. L'Apôtre nous défend, par exemple, *d'être ſages & prudens à nos propres yeux* : mais il ne défend rien en cela que la raiſon ne condamne auſſi comme une illuſion groſſiere. Nous ne connoiſſons la verité que par la lumiere que Dieu nous donne : & le divers partage qu'il en fait aux hommes, eſt ce qui fait qu'il y en a de plus intelligens les uns que les autres. Il ne nous ſeroit donc pas permis de nous glorifier dans cette lumiere, quand elle ſeroit capable de nous découvrir la verité ; puiſqu'elle apartient à Dieu, & non pas à nous. Mais de plus, la meſure que Dieu en donne à chaque homme, a beſoin d'être continuellement conduite & apliquée par la grace. Elle a beſoin que Dieu l'augmente en beaucoup d'ocaſions pour lui faire découvrir tout ce qui eſt neceſſaire pour former un jugement veritable. A moins que de cela cette lumiere même ne ſeroit qu'un principe d'erreur. En nous faiſant éviter un inconvenient, elle nous engageroit dans un autre. Nous ſommes donc dans une totale dépendance de Dieu

pour nous conduire avec sageſſe. Sans lui nous ne pouvons que nous égarer. C'eſt en ſa lumiere, & non en la nôtre, que nous devons mettre nôtre confiance. Ainſi bien loin de nous regarder comme prudens & ſages, nous devons nous conſiderer au contraire comme des aveugles, qui n'ont point d'autre moyen de marcher ſûrement, que celui de demander & de ſuivre la direction de Dieu. L'eſtime de nôtre propre lumiere ne peut donc venir que des tenebres de l'amour propre, qui nous apliquant trop à ce que nous connoiſſons, nous cache ce que nous ne connoiſſons pas, quoiqu'il ſoit infiniment plus vaſte & plus étendu. Ainſi la préſomption qui fait que nous nous paroiſſons à nous-mêmes ſages & prudens, n'eſt en effet qu'une petiteſſe d'eſprit & de lumiere, & un jugement notoirement faux. Plus les hommes ont d'étenduë d'eſprit, plus ils connoiſſent combien ils ſont éloignez de ſavoir tout ce qui leur eſt neceſſaire pour ſe conduire ſelon la verité, & combien ils ont beſoin que Dieu les dirige lui-même & les aplique aux veritez qui doivent être les principes de leur conduite.

II. Il en eſt de même de ce précepte de *ne rendre à perſonne mal pour*

mal. Ce mal qu'on feroit à un autre à cause de celui qu'on nous auroit fait, ne gueriroit pas le mal qu'on auroit souffert. Celui à qui l'on auroit crevé l'œil ne recouvreroit pas son œil perdu en le crevant à son ennemi. Ce seroit donc une vengeance inutile, contraire non-seulement à la raison, mais à la justice. Car il est juste à la verité que les méchans soient punis: mais il n'est pas juste, ni que cette punition s'exerce par chaque particulier, ni que les personnes interessées en soient juges. Celui qui se venge est donc un usurpateur injuste d'un pouvoir qui ne lui apartient pas: & au lieu qu'en recevant quelque mal de la part d'un autre, il n'y avoit d'injuste que celui qui le faisoit souffrir aux autres; celui qui le rend, se rend l'imitateur de l'injustice qu'il condamne. C'est par une charité abondante qu'on doit guerir dans les autres le defaut de charité; & l'on ne peut rien s'imaginer de plus déraisonnable que de se priver soi-même du plus grand de tous les biens, qui est l'amour du prochain, parce que ce prochain s'en seroit privé lui-même.

III. On dira peut-être (car l'esprit de vengeance ne manque gueres de pretextes) que si l'on laisse les méchans sans punition, leur insolence croîtra jusqu'à

l'excez, & qu'il leur eſt même utile d'être ainſi reprimez par la crainte ; puiſque l'amour de la juſtice ne ſuffit pas pour les tenir dans leur devoir. Mais ces conſiderations qui ſont bonnes pour ceux qui ſont chargez du ſoin de la république, & qui ſont autoriſez par les loix de faire punir ceux qui la troublent, ne valent rien pour les particuliers qui ſont offenſez. Leur principal ſoin doit être de ſe garantir du plus grand de leurs dangers. Or leur plus grand danger eſt celui de perdre la charité par la colere, par la haine & par l'eſprit de vengeance. S'ils avoient quelque lumiere, la condition de ceux qui les offenſent n'exciteroit en eux que de la pitié. Qui ſe pourroit mettre en colere contre un homme, qui pour lui faire une égratignure, commenceroit par ſe percer à lui-même le cœur ? Qui ne concevroit au contraire des mouvemens de compaſſion pour lui ; & qui n'oublieroit par la vûë de ce grand mal, le petit mal qu'il en auroit reçu ? Or c'eſt ce qui arrive toûjours quand un homme fait une injuſtice conſidérable à un autre. Il ſe prive toûjours par-là de la vie de l'ame ; il renonce à ſon ſalut ; il ſe rend eſclave du démon. N'eſt-ce pas une dureté cruelle de ſonger à lui procurer encore d'autres maux que

ceux qu'il s'eſt fait lui-même ?

IV. *Ayez ſoin de faire le bien, non-ſeulement devant Dieu, mais auſſi devant tous les hommes.* v. 17.

Ce précepte de l'Apôtre eſt d'une extrême importance, & à l'égard de l'honneur de Dieu, & à l'égard de la charité du prochain. Les vices des Chrétiens étant expoſez à la vûë des hommes, les éloignent de la pieté, & les portent, comme dit ſaint Paul, à *blaſphemer le nom de Dieu*, & à regarder le Chriſtianiſme comme une religion toute humaine qui n'a aucun avantage ſur les autres. L'honneur de Dieu eſt donc intereſſé à l'obſervation de ce precepte, qui ordonne non ſeulement de ne ſcandaliſer pas le prochain par de mauvaiſes actions, mais de l'édifier par de bonnes. Et la charité du prochain y eſt tellement atachée, que l'on peut dire que c'en eſt la plus generale, la plus importante & la plus dificile partie. C'eſt la plus generale, parce qu'elle oblige toutes ſortes de perſonnes ſans exception, les grands, les petits, les pauvres, les riches, les ſavans, les ignorans. Tout le monde n'eſt pas en état de faire l'aumône aux autres; parce qu'il y en a bien qui ne ſont en état que de la recevoir eux-mêmes. Tous ne ſont pas capa-

bles d'instruire le prochain par leurs paroles ; mais il n'y a personne qui ne le puisse édifier par de bonnes actions, & le porter à glorifier Dieu & à pratiquer la vertu. C'est une aumône spirituelle dont personne n'est incapable, & dont on a toûjours, quand on le veut, un tresor inépuisable.

V. Il est certain aussi que l'édification du prochain est la plus importante de toutes les œuvres de charité ; parce que rien ne porte plus directement au mal, que les mauvais exemples, & que rien n'attire plus fortement au bien que les bons. Les paroles & les raisons peuvent soliciter à l'un ou à l'autre ; mais l'exemple y entraîne par une force presque invincible. C'est un fleuve qui nous porte ; un torrent qui nous entraîne. „ Malheur à toi, „ dit S. Augustin, fleuve de la coutume „ des hommes, qui fait tant de ravage „ parmi eux. *Va tibi, fluvien humani moris.* Mais ce fleuve n'est pas moins puissant pour le bien quand il s'y porte. Il bannit entierement certains vices. Il ôte toute la peine de certaines actions trés-difficiles qui sont passées en coutume. Ainsi il ne faut pas douter que dans les premiers tems du Christianisme, lors qu'il n'y avoit rien que d'édifiant dans la vie du commun des Chrétiens, leur exemple

Confess. lib. 1.

n'ait autant servi qu'aucune autre chose à y attirer les peuples.

VIL est vrai que la pratique de ce devoir dans toute sa perfection est si difficile, qu'on peut dire qu'elle comprend le plus haut point de la vie chrétienne. Car pour ne scandaliser point le prochain, non seulement il ne faut exposer aucun peché à ses yeux; mais il faut suprimer devant lui toutes ses humeurs & toutes ses passions. Les passions ont toûjours quelque chose de contagieux. Elles impriment leur image dans l'esprit de ceux qui les voyent, & cette image en excite de semblables. Ainsi l'édification du prochain demande qu'on paroisse toûjours devant lui sans humeur, sans passion & sans autre interêt que celui de la justice. Elle demande aussi qu'on ne lui parle jamais qu'avec verité, & qu'on la lui rende aimable par sa douceur. Elle demande qu'on lui fasse voir dans les actions de sa vie la pratique des regles qu'on lui propose, & qu'on ne se fasse pas reprocher de parler d'une maniere & d'agir d'une autre. Il est clair qu'on ne sauroit faire tout cela sans une vertu tres éminente. Mais l'on peut manquer fort diversement à l'observation de ce precepte, & dans des choses plus ou moins capitales & essentielles. Les

scandales qu'on donne au prochain sont quelquefois des fautes capables de faire perdre la grace, & quelquefois ne sont que des fautes venielles. Cependant mortelles ou venielles on ne les doit jamais mépriser. On doit toûjours tendre à les éviter; & ce seroit une disposition mortelle que d'être resolu de ne faire aucun état des fautes venielles, & de n'y remedier jamais.

VII. *Vivez en paix, si cela se peut, & autant qu'il est en vous, avec toute sorte de personnes.* v. 18.

SAINT PAUL ajoute au devoir de conserver la paix avec tout le monde, cette condition, *si cela se peut*; parce qu'il n'est pas toûjours possible de la conserver. Il y en a qui haïssent la verité & la justice: & il ne les faut pas abandonner pour leur plaire. On est quelquefois obligé de resister aux passions injustes des hommes, & ils s'en offensent. Enfin JESUS-CHRIST a preparé ses disciples à ne pretendre pas être aimez du monde, puis qu'il en a été lui-même haï. Cependant il ne laisse pas d'être vrai que la plûpart des querelles, des haines, des aversions sont attirées parce qu'on ne souffre pas assez des hommes; qu'on ne les ménage pas assez; qu'on ne leur temoigne pas assez d'égards; qu'on

n'a pas l'humilité de leur ceder dans les choſes indifferentes, qu'on les choque ſouvent par un air fier & par des reponſes dures. Et c'eſt pourquoi le Sage releve ſi ſouvent la douceur dans les paroles, & la compare à l'*arbre de vie :* LINGUA *placabilis lignum vitæ.* Ce ſont ces cauſes de diviſions que l'Apôtre veut qu'on retranche : & ſi l'on les retranchoit bien, on ſeroit plus aſſuré que l'on n'eſt, que les contradictions qu'on éprouve ſont des ſouffrances que la providence de Dieu nous a deſtinées, & non pas des maux que nôtre impatience & nôtre imprudence nous ont atirez.

Prov. 15. 4.

VIII. *Ne vous vengez point vous-mêmes, mes très-chers freres.* v. 19.

L'APÔTRE ne defend point de ſe ſouſtraire autant que l'on peut à la violence des méchans. C'eſt une prudence raiſonnable & une eſpece de charité envers eux. Il ne défend point auſſi d'employer des moyens doux & innocens pour les empêcher de nous nuire : mais ce qu'il défend eſt de repouſſer le mal qu'ils nous veulent faire en leur en faiſant à eux-mêmes, & d'uſer pour cela de moyens violens qui reſſentent la vengeance. C'eſt le ſens du terme dont il s'eſt ſervi ; & les raiſons de ſa défenſe ſont très-claires.

1. Ces moyens préviennent la juſtice de Dieu par une uſurpation ſacrilege. C'eſt pourquoi il ajoute : *Mais donnez lieu à la colere, parce qu'il eſt écrit : C'eſt à moi que la vengeance eſt reſervée.*

2. Ces moyens aigriſſent d'ordinaire les paſſions de nos ennemis ; au lieu que nous ſommes obligez de faire tout ce qui nous eſt poſſible pour les calmer.

3. Nous ne leur donnons point par-là l'exemple de la patience chrétienne que nous leur devons, & nous leur donnons lieu de nous prendre pour des gens qui font ce qu'ils peuvent pour nuire à leurs ennemis. Ainſi nous contribuons à leur endurciſſement, & nous leur cauſons infiniment plus de mal qu'ils ne nous en vouloient faire ; puiſque leur injuſtice ne nous pouvoit nuire qu'à l'égard de quelques biens temporels, & que nous nuiſons à leur ame même, qui auroit dû nous être plus chere que nos biens.

Enfin, l'uſage de ces moyens nuit à toute la Religion, & la décrie comme propoſant une perfection en idée, qui n'eſt pas même ſuivie par ceux qui font profeſſion d'y être les plus atachez. Ainſi ces procedez violens deshonorent Dieu en deshonorant ſon Egliſe, de l'honneur de laquelle il eſt jaloux comme du ſien propre.

IX. Nous jugeons & nous agiſſons dans le monde comme des enfans qu'on épouvante par des grimaces. Nous ne regardons que l'exterieur & le viſage de nos ennemis, & les marques de colere & de haine qui y paroiſſent : & cela ſuffit pour nous porter à l'impatience & à la colere. Mais que n'aprenons-nous des avares à mieux juger des choſes ? Donnez à un avare dix mille écus ; de quelque mauvaiſe grace que vous le faſſiez, il ſera ravi du preſent qu'on lui aura fait. Il faudroit regarder de même ſi ce que nos ennemis nous font ne nous eſt point veritablement utile, & s'il n'y a point du gain & du profit pour notre ame. Car en ce cas il eſt clair que malgré leur mauvaiſe humeur, nous nous en devons tenir obligez. C'eſt pourquoi quand l'Apôtre nous exhorte de *donner lieu à la colere* ; c'eſt à dire, de ſouffrir les injures & les injuſtices des autres ſans les repouſſer ; il nous exhorte à faire une action de ſageſſe & de prudence chrétienne. Il y a bien plus à gagner dans ce parti qu'en tout autre. Souvent une ſouffrance humble & paiſible adoucit le cœur de ceux qui nous perſecutent. Et quand cela arrive, c'eſt un gain ineſtimable pour ceux qui ont dans le cœur la charité du prochain. Quand on ne les

apaiſeroit pas, on ne les aigrit pas, & on leur épargne toutes les fautes qu'une paſſion aigrie leur pourroit faire commettre. Quand on ne leur ſerviroit de rien, on ſe ſert à ſoi-même. On pratique l'humilité, la douceur, la patience; & cela vaut mieux mille fois que l'exemption de ce pretendu dommage qu'on en reçoit. Il n'eſt pas poſſible de rendre les hommes juſtes & raiſonnables en leur reſiſtant. C'eſt entreprendre une guerre ſans fin que de le tenter; mais il eſt poſſible en leur cedant de ſe conſerver la paix, la tranquillité de l'ame, & la joüiſſance de tous les biens qui nous doivent être precieux. Ainſi, ſans conſiderer toutes les autres raiſons, la ſeule prudence chrétienne ſuffit pour nous faire prendre le parti de la penitence, & pour nous convaincre que la colere, l'impatience, la reſiſtance, la vengeance ſont de faux partis, qui ne font qu'augmenter nos maux au lieu d'y remedier.

SUR L'EVANGILE DU III. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

EVANGILE. *Math.* 8. 1.

EN ce tems-là : JESUS étant descendu de la montagne une grande foule de peuple le suivit ; & un lepreux venant à lui, l'adoroit, en lui disant : Seigneur, si vous voulez vous pouvez me guerir. JESUS étendant la main, le toûcha, & lui dit : Je le veux ; soyez gueri, & sa lepre fut guerie au même instant. *Alors* JESUS lui dit : Gardez vous bien de parler de ceci à personne ; mais allez-vous montrer au Prêtre, & offrez le don prescrit par Moïse ; afin que cela leur serve de temoignage. JESUS étant entré dans Capharnaüm, un Centenier vint le trouver, & il lui fit cette priere : Seigneur, mon serviteur est malade de paralysie dans ma maison, & il souffre extrêmement. JESUS lui dit : J'irai, & le guerirai. Mais le Centenier lui repondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole, & mon serviteur sera gueri. Car quoi que je ne sois qu'un homme soumis à d'autres, ayant neanmoins des soldats sous moi, je dis à l'un : Allez *là*, &

il y va ; & à l'autre : Venez *ici* , & il y vient ; & à mon ſerviteur : Faites cela , & il le fait. JESUS entendant ces paroles , fut dans l'admiration , & dit à ceux qui le ſuivoient : Je vous dis en verité , que je n'ai point trouvé une ſi grande foi dans Iſraël. Auſſi je vous declare que pluſieurs viendront d'orient & d'occident, & auront leur place dans le royaume du ciel avec Abraham , Iſaac & Jacob : mais que les enfans du royaume ſeront jettez dans les tenebres exterieures. C'eſt-là qu'il y aura des pleurs & des grincemens de dents. Alors JESUS dit au Centenier : Allez , & qu'il vous ſoit fait ſelon que vous avez cru. Et ſon ſerviteur fut gueri à la même heure.

EXPLICATION.

I. JEsus-CHRIST qui pouvoit faire toutes les merveilles qu'il eût voulu a choiſi les maladies des corps pour ſujet ordinaire des miracles par leſquels il a prouvé ſa miſſion ; afin que toutes ſes œuvres euſſent le caractere de bonté & de miſericorde , & que ces gueriſons operées ſur les corps , ſerviſſent d'image de celles qu'il avoit deſſein d'operer ſur les ames, qui étoient ſon principal objet , & le vrai ſujet de ſa miſſion. Ainſi , comme toutes les maladies des corps ſont des figures & des effets des pechez des hommes , la délivrance de ces maladies repreſente la délivrance des pechez , que JESUS-

CHRIST eſt venu meriter aux hommes, ſelon ces paroles de l'Ange à ſaint Joſeph:
Mat. 1. 21. *Marie aura un Fils que vous nommerez* JESUS ; *parce que ce ſera lui qui ſauvera ſon peuple*, en le délivrant *de ſes pechez*.

Mais entre ces maladies figures de pechez, il n'y en a point qui en faſſent mieux connoître les qualitez que les deux qui ſe trouvent jointes dans cet Evangile ; ſavoir, la lepre & la paralyſie. La lepre, qui conſiſte dans la corruption de toute la maſſe du ſang, qui ſe repand par tout le corps, qui le defigure & le rend affreux, repreſente vivement la corruption que le peché a produite dans la nature, & la difformité extrême où il reduit les ames ; l'horreur que Dieu en a, & qu'il cauſe à tous ceux à qui il la fait vivement connoître. La ſeparation qu'on faiſoit des lepreux, l'impureté legale qui étoit jointe à leur état, marquent le ſentiment qu'on doit avoir des pechez. Enfin, l'obligation de recourir au jugement des Prêtres, qui étoit neceſſaire pour retablir les lepreux dans la ſocieté des Iſraëlites, eſt une figure de la remiſſion des pechez que JESUS-CHRIST a donné pouvoir à ſon Egliſe d'acorder aux penitens.

La paralyſie eſt auſſi une tres-vive image de l'état où le peché reduit l'ame, en lui

lui ôtant la force d'agir pour Dieu, & de faire des œuvres de vie. De sorte que comme un paralytique mourroit necessairement s'il n'étoit secouru par la charité des autres, les pecheurs periroient de même dans leurs pechez, s'ils n'étoient aidez par la charité de l'Eglise, qui leur obtenant de Dieu quelque commencement de mouvement & de force, les conduit par degrez à la guerison parfaite. Ainsi il est bon de considerer dans les circonstances des deux miracles que JESUS-CHRIST fit sur un lepreux & sur un paralytique, celles qui doivent accompagner la guerison spirituelle qu'il opere dans les ames.

II. IL est dit du lepreux qu'étant venu trouver JESUS-CHRIST, il l'adora; c'est à dire, qu'il se prosterna à terre en lui disant : *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guerir.* On voit dans cette image un rabaissement profond de l'ame, marqué par le prosternement de ce lepreux, & une priere animée par une foi vive marquée par les paroles que l'Evangile raporte.

L'abaissement de l'ame sous Dieu doit preceder, & c'est de cette profondeur que les prieres des penitens doivent commencer à s'élever à Dieu, selon ce que

Pſ. 129. dit David : *Seigneur, je m'écrie vers vous du profond abîme où je ſuis.* Celui qui dit
I. qu'il crie d'un lieu profond, connoît qu'il y eſt : & c'eſt le premier degré de la penitence de connoître la profondeur de ſa chute, & l'éloignement extrême qui ſepare le pecheur de Dieu. C'eſt de cet état d'humiliation, & de cet abatement de l'ame que doivent naître ſes prieres, comme celles que le lepreux fit à JESUS-CHRIST furent faites pendant qu'il étoit proſternez. Mais qu'il y a ſouvent des corps proſternez & en poſture d'adoration, qui ne ſont pas des ſignes d'une ame abatuë ; & que cet abatement de l'ame eſt rare dans la plûpart des penitens! Qu'il y en a qui conſervent toute leur fierté, toute leur hauteur, toute leur pompe, tout leur luxe dans leur pretenduë penitence! On ne voit pas ſeulement en eux les marques de penitence qu'avoit Achab, quoi que ſon humiliation ne fût qu'exterieure & ſuperficielle. Cependant on ſe proſterne devant les autels : mais Dieu demande des ames proſternées avec le corps ; & ainſi il n'acorde rien à ces humiliations contrefaites, qui n'ont rien d'interieur & de ſincere.

III. LA priere du lepreux eſt un excellent modele de celles qu'un vrai peni-

teut doit faire à Dieu. *Seigneur*, dit il, *si vous le voulez, vous pouvez me nettoyer de ma lepre.* Il reconnoit par là sa corruption & sa misere; & l'on ne doit pas douter qu'il ne la reconnût sincerement. Il en desire ardemment la gueriſon. Il la demande humblement. Il reconnoît en JESUS-CHRIST la puiſſance de la lui acorder. Il tâche de le flechir & de le toucher de compaſſion. Il ſembleroit d'abord que les penitens ne manquent jamais d'avoir toutes ces qualitez: mais il s'en faut pourtant bien que cela ne ſoit; & le commun de ceux qui demandent à Dieu le pardon de leurs pechez, ſont bien éloignez de le faire avec les diſpoſitions qui paroiſſent en ce lepreux. v.2.

Peu de perſonnes ſentent l'infection de leurs pechez, & en ont la juſte horreur qu'ils dəvroient avoir. Ils ſont au contraire aſſez bien avec eux-mêmes; & à en juger par leurs actions qui ſont les vrais interprêtes de leur cœur, le peché leur paroît un fort petit mal. Ainſi il y en a peu qui deſirent ſincerement d'en être délivrez. Car ce deſir ſincere, s'ils l'avoient, les feroit entrer dans les moyens naturels de ſe procurer cette délivrance, & les feroit renoncer ſincerement à tout ce qui les peut retenir dans le peché.

Peu de personnes s'adressent avec confiance à Dieu ; & s'ils reconnoissent en general sa toute puissance, ils ne croyent pas en avoir besoin pour changer de volonté. Ils croyent que cela est toûjours tellement en leur pouvoir, qu'ils n'ont pas besoin de faire à Dieu pour cela des prieres particulieres.

IV. Il faut remarquer que le lepreux ne doutoit point de la puissance de JESUS-CHRIST, mais qu'il doutoit seulement de sa volonté, *Seigneur, si vous voulez, vous me pouvez guerir.* Il n'y a point de *si* dan la confession de la puissance : *Vous pouvez me guerir.* Il y en a un à l'égard de la volonté ; car il dit : *Si vous le voulez.* Il reconnoissoit par là que cette guerison ne lui étoit point dûë ; qu'elle dépendoit de la pure volonté de JESUS-CHRIST ; que JESUS-CHRIST avoit droit de la lui refuser ; & que lui n'en avoit aucune de s'en plaindre. Mais les pecheurs, dira t on, peuvent ils douter ainsi de la volonté de JESUS-CHRIST, & n'ont-ils pas droit de supposer qu'il desire plus leur salut qu'eux-mêmes, & qu'il a un fonds infini de misericordes ? C'est ce qu'il faut éclaircir.

Il est vrai qu'on a droit de supposer en Dieu un fonds infini de misericordes,

dont les pecheurs qui y ont recours, ne ſont jamais exclus ; & l'on doit ſupoſer de même que JESUS-CHRIST offre à tous les pecheurs à qui il a donné connoiſſance de ſon Egliſe, des remedes à leurs pechez ; & il eſt prêt de leur acorder toutes les graces qu'ils lui demanderont comme il faut.

Il les previent même de ſes graces ; il frape à la porte & au dehors par la voix de ſes miniſtres, & par le ſpectacle du monde par lequel la bonté de Dieu qui y paroît de toutes parts, porte les pecheurs à la penitence, ſelon les paroles de ſaint Paul : *Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à penitence ?* Et au dedans il luit comme Verbe, comme verité, comme loi éternelle ; & y fait toûjours entendre en quelque degré la voix interieure de ſa verité, qui rapelle les pecheurs à eux-mêmes & à leur conſcience. C'eſt ce qu'on voit dans cette exhortation du Prophete Iſaye : *Pecheurs, rentrez dans vôtre cœur.* Il eſt au pouvoir des hommes de conſentir & de ſe joindre à cette lumiere & à cette chaleur de la ſageſſe qui les preſſe & les ſollicite de ſe convertir : *Poſſunt homines percipere ſapientiam, ſi ſe illius luci ac calori admoverint*, dit ſaint Auguſtin.

Rom. 2. 4.

Iſ. 46. 8.

Aug. tract. 2. *in Jean.*

Mais il eſt vrai en même tems que toutes ces graces generales de JESUS-CHRIST pour le ſalut des pecheurs, ne les convertiſſent jamais actuellement à cauſe de la dureté de leur cœur. Dieu eſt tres-prêt de leur acorder ſes graces les plus efficaces, s'ils recourent à lui comme il faut. Il les apelle à y recourir par les graces que nous avons marquées. Cependant ſans une miſericorde plus particuliere, ou comme parle ſaint Auguſtin, ſans une miſericorde plus profonde, ces graces generales ſont toûjours rejettées par les hommes; & l'atache aux choſes ſenſibles l'emporte toûjours ſur ces objets ſpirituels.

Il faut donc pour les guerir actuellement une autre volonté de Dieu, une autre ſorte de grace que l'on ne peut plus dire generale, & qu'il ne fait pas à tout le monde: & c'eſt celle dont ſaint Auguſtin dit: *Nous ſavons que la grace de Dieu n'eſt pas données à tous les hommes*; SCIMUS *gratiam Dei non omnibus hominibus dari.* Il faut que JESUS-CHRIST ait une volonté abſoluë & efficace de changer leur volonté. On a ſujet, quand on ſent de bons deſirs, d'eſperer que ce divin Sauveur fera ce changement, & l'on doit faire tout ce que l'on peut afin

qu'il le faſſe, car il veut y être ſollicité.

Mais on ne ſe le peut promettre avec une aſſûrance entiere, parce qu'on ne ſait point ſi nos prieres ſont aſſez pures pour le meriter. C'eſt de cette ſorte de volonté dont parloit le lepreux, lors qu'il diſoit : *Seigneur, ſi vous le voulez, vous pouvez me guerir.* JESUS-CHRIST n'a pas à l'égard de tous cette volonté abſoluë & efficace de leur faire demander la gueriſon de leurs ames & de leurs corps d'une maniere qui l'obtienne certainement. Cette volonté eſt une volonté particuliere. Il ne l'a pas pour tous, & il ne la doit à perſonne. C'eſt l'objet de l'eſperance des Chrétiens ; c'eſt le ſujet de leurs prieres ; mais c'eſt auſſi ce qui les tient dans un juſte tremblement juſqu'à la mort.

V. ET par là il eſt clair que la puiſſance qu'il faut reconnoître en JESUS-CHRIST pour la gueriſon de nos ames, n'eſt pas ſeulement de nous donner des moyens generaux de nous guerir ; de nous donner la force & le pouvoir de guerir, ou le pouvoir de demander nôtre gueriſon ; mais c'eſt celle de nous guerir actuellement, ou de nous faire demander efficacement la gueriſon, ce qu'il fait en reformant nôtre volonté, & en nous fai-

ſant vouloir ce que nous ne voulons pas. Ce n'eſt pas reconnoître autant qu'on doit, la puiſſance de JESUS CHRIST, ni imiter la foi du lepreux, ſi l'on n'eſt perſuadé que JESUS-CHRIST diſpoſe de nôtre volonté comme il veut, & qu'il eſt plus maître de nous que nous-mêmes. Ce n'eſt pas reconnoître ſa foibleſſe autant que l'on le doit, ſi l'on ne ſent que ſi Dieu ne nous change lui-même le cœur, nous ne changerons jamais, & que nous ne ferons qu'*amaſſer par la dureté & l'impenitence de nôtre cœur, un treſor de colere pour le jour de la colere.* Enfin c'eſt ignorer les vrais remedes dont nous avons beſoin, que de ne demander pas à Dieu une grace qui ſe rende maîtreſſe de nôtre cœur; qui ſe l'aſſujettiſſe; qui *opere en nous la bonne volonté*; Phil.2. 13. qui nous *faſſe marcher dans ſes commandemens*, ſelon cet oracle de l'Ecriture: *Je ferai que vous marchiez dans* la voye de *mes preceptes*; Ezec.36. 27. que de ne lui demander pas qu'*il crée en nous un cœur nouveau, un cœur pur*, Ezec.36. 29. opoſé à la lepre ſpirituelle, & qu'*il nous crée* par ce cœur nouveau *dans les bonnes œuvres*. Pſ.50. 12. CREATI *in operibus bonis*. Eph.2. 10.

VI. Ce ſont ces ſortes de prieres qui confeſſent pleinement la puiſſance de

Jesus-Christ, qui sont propres à obtenir de sa bonté cette reponse favorable : *Je le veux, soyez gueri, soyez purifié.* v. 3. Ce fut un grand miracle quand cette parole opera sur le corps du lepreux, ce qu'elle signifioit, & qu'elle le purifia en un moment de la corruption de la lepre ; mais c'en est un beaucoup plus grand quand elle nettoye une ame de la lepre spirituelle ; quand elle efface toutes les taches qui défiguroient la beauté de ce miroir où Dieu doit reluire comme le soleil dans un cristal tres-pur, selon la comparaison de sainte Therese. Toute nôtre vie doit être employée à obtenir cette parole si consolante : *Je le veux, soyez purifié :* & nous ne saurions prendre une meilleure voye pour y engager JESUS-CHRIST qu'en disant avec le lepreux : *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me purifier.* C'est une priere qui doit être continuellement dans la bouche des pecheurs & des innocens ; parce que les uns & les autres doivent se considerer comme corrompus : & même les justes ont souvent un plus vif sentiment de leur corruption que les pecheurs, parce qu'ils ont plus d'idée de la pureté que l'ame devroit avoir. Il faut que cette priere renferme une grande idée de la

toute puiſſance de la grace de JESUS-CHRIST. On la croit en general : mais on n'en a pas un ſentiment aſſez vif. Il y a dans le cœur une défiance ſecrete qui détruit nôtre eſperance : ce qui nous oblige de dire ſur ce point comme cet homme de l'Evangile qui diſoit à JESUS-CHRIST : *Je croi, Seigneur*; mais *aidez-moi dans mon incredulité*; & comme les Apôtres : *Seigneur, augmentez-nous la foi.*

Marc. 9. 23.

VII. *Gardez-vous bien de parler de ceci à perſonne.* v 4.

QUOIQUE cette precaution par laquelle JESUS-CHRIST étouffoit autant qu'il pouvoit la gloire de ſes miracles, ne lui fût aucunement neceſſaire pour éviter la vanité dont il étoit incapable, il avoit neanmoins de tres-grandes raiſons d'en uſer. Car 1. elle aprend à tous ſes miniſtres à éviter l'éclat de leurs bonnes œuvres comme un danger tres grand. Il eſt tres-facile que le cœur s'éleve par la preſomption, lors que les louanges des hommes ſe joignent au fond d'orgueil que nous avons toûjours dans le cœur. Il n'y a donc que la grace de Dieu qui les puiſſe garantir de ce peril, en faiſant qu'ils tâchent d'obſcurcir & de cacher tout le bien qu'ils font, autant que la charité le leur permet.

Mais JESUS-CHRIST avoit encore une autre raiſon qui le pouvoit regarder lui-même, & qui eſt encore d'une grande inſtruction pour ceux qui ſont dans l'exercice des bonnes œuvres. Quoique le lepreux temoignât une grande foi du pouvoir de JESUS-CHRIST, & qu'il fût même dit qu'il *l'adora*; il n'eſt pas certain neanmoins qu'il le regardât autrement que comme un grand Prophete qui avoit reçu de Dieu le don de guerir les maladies. Car le terme d'*adoration* étoit commun aux reſpects qu'on rendoit aux hommes & à Dieu par le proſternement du corps. Or il eſt difficile qu'en publiant les miracles d'un homme, on ne s'atache à l'homme que l'on voit, & qu'on ne faſſe quelque prejudice à l'honneur de Dieu, qui eſt la vraye ſource des miracles. JESUS-CHRIST ne vouloit donc pas que ce lepreux parlât de lui, de peur qu'en le regardant comme homme, il ne dérobât à Dieu une partie de ſa gloire. C'eſt auſſi par le même mouvement qu'il repondit à un homme qui l'apelloit *bon Maître: Pourquoi m'apellez-vous bon? Il n'y a que Dieu ſeul qui ſoit bon.* Ce qu'il diſoit pour corriger cet homme, qui le croyant un pur homme lui donoit un titre qui ne convient pro-

prement qu'à Dieu. Et c'eſt ce qui doit aprendre à tous les Directeurs, à tous les Superieurs, & generalement à tous ceux qui ocupent l'eſprit des autres, d'éviter extrêmement que ces perſonnes ne les regardent trop humainement; de reprimer ces atachés autant qu'ils peuvent; & de prendre bien garde que par leurs louanges indiſcretes & par leurs actions, elles ne ſe rendent plus dépendantes d'eux que de Dieu, & ne lui raviſſent ainſi une partie de ſa gloire, dont il declare
Iſ. dans l'Ecriture qu'il eſt jaloux & qu'il ne
42. 8. ſouffrira point l'uſurpation. Il eſt facile de voir la juſtice de cette reflexion: mais ſi l'on conſultoit bien la conduite du commun des conducteurs & des perſonnes conduites, on trouveroit qu'il y en a tres-peu qui ayent aſſez de ſoin de conſerver les droits de Dieu & les interêts de ſa gloire.

VIII. JESUS-CHRIST en obſcurciſſant ſa propre gloire, ne diſpenſe point ce lepreux de l'obéïſſance à la loi de Moïſe; & il lui recommande au contraire expreſſément de l'obſerver en ſe montrant aux Prêtres, & les convainquant de ſa
v. 4. gueriſon. *Sed vade, oſtende te ſacerdoti.* Ce devoir eſt encore bien plus important dans la loi nouvelle, où les Prêtres ne

ſont pas ſeulement les témoins, mais les miniſtres de la gueriſon de la lépre ſpirituelle qui conſiſte dans les pechez. Il eſt donc bien plus neceſſaire de ſe montrer à eux : & cette ordonnance légale dont Jeſus-Chriſt recommande la pratique au lépreux qu'il avoit gueri, n'étoit même que pour figurer la neceſſité de ſe montrer aux Prêtres dans la loi nouvelle ; c'eſt à dire, de leur découvrir ſa conſcience ; puiſque c'eſt-là que la gueriſon de la lépre du pechié ſe doit faire. C'eſt ce qui donne lieu de remarquer qu'il étoit ordonné aux lépreux de ſe montrer eux-mêmes aux Prêtres. Cela ne ſe faiſoit point aux perſonnes interpoſées. Il faloit que le Prêtre vît le lépreux même, & qu'il le conſiderât exactement. Il faut de même que les pecheurs ſe découvrent ſincerement eux-mêmes aux miniſtres de Jeſus-Chriſt ; qu'ils ſe montrent à eux tels qu'ils ſont ; & qu'ils ne faſſent pas le portrait d'un autre plutôt que celui d'eux mêmes, en ſuprimant une partie de leurs défauts, & en alterant une autre.

C'eſt ce qui arrive neanmoins dans beaucoup de confeſſions. Car comme la plûpart des pecheurs ne ſe connoiſſent point, ils ne ſe montrent point auſſi aux Prêtres. Ils leur font des portraits d'eux-

mêmes qui ne leur conviennent point, & qui ne donnent ainſi aux Prêtres aucune lumiere ſolide ſur leur état. C'eſt ce qui détruit le fruit de la plûpart des remedes ordonnez par les Prêtres, & qui fait bien voir combien il eſt important aux penitens de tâcher de ſe reconnoître, & d'implorer la lumiere de Dieu pour cela; afin d'éviter dans leurs confeſſions ces faux portraits qui ne ſervent qu'à tromper les Confeſſeurs.

IX. *Offrez*, ajoûte JESUS-CHRIST, *ce preſent preſcrit par Moïſe, afin que cela leur ſerve de témoignage.* v.4.

DIEU voulut dans l'ancienne loi que les lépreux fiſſent paroître au Prêtre leur gueriſon; & il ne commande pas moins dans la nouvelle aux pecheurs de faire connoître aux Miniſtres de l'Egliſe qu'ils ont quité le peché. Car ſans cela les Prêtres ne les peuvent regarder comme vraiment convertis. C'eſt aux Prêtes à juger quelles preuves ils en doivent exiger; & juſqu'où ils peuvent croire le témoignage que les pecheurs rendent d'eux-mêmes. Les preuves que les Prêtres de l'ancienne loi exigeoient de ceux qui avoient été lépreux, étoient certaines: & cela doit aprendre aux miniſtres de l'Egliſe à n'être pas ſi faciles à croire que la lépre du

peché ait ceſſé dans les ames, & qu'elles ayent une ferme volonté de le quitter. Car il y a bien des volontez inefficaces, & qui ne ſont que de ces deſirs dont l'enfer eſt plein, ſelon ſaint Bernard. Il faut bien ſe garder d'être de ces miniſtres de l'Egliſe, que ſaint Gregoire acuſe d'une douceur exceſſive: *Nimis clementes noſtri temporis ſacerdotes*, & dont il dit: Qu'ils ſont foibles par le relâchement de leur vie, mais forts par leur temerité: *Qui converſatione infirmi ſunt, temeritate fortes*; qu'ils ont peine à ſe ſoûtenir eux-mêmes, & qu'ils ont la hardieſſe de s'offrir pour porter les autres; qu'ils ſuccombent ſous leurs petits fardeaux, & qu'ils veulent bien ſe charger des pechez des autres, dont le poids eſt ſi terrible. *Greg. in 1. Reg. lib. 6. cap. 2.*

X. Comme on n'a pas le tems de parler ici avec étenduë de la foi du Centenier, & des loüanges que Jesus-Christ lui a données dans l'Evangile de ce jour, on ſe contente de faire trois reflexions ſur trois veritez qui y ſont marquées.

1. La demande que ce Centenier fit faire à Jesus-Christ (car il ne demanda que par ſes amis) marque deux veritez importantes. La premiere, que ce n'eſt point prier moins veritablement

que de prier par l'entremise des autres, & que c'est même une action d'humilité qui rend les prieres plus efficaces : & qu'ainsi c'est une objection frivole que ce qu'alleguent les Religionaires, que c'est faire tort à Jesus-Christ que de s'adresser aux Saints pour prier pour nous. Ce Centenier qui ne prioit que par ses amis, faisoit-il tort à Jesus-Christ ? Ne témoignoit-il pas par-là au contraire son respect ? Et l'Evangeliste n'a-t-il pas cru avoir droit de dire, qu'il vint trouver Jesus-Christ ; parce que c'est la même chose de le venir trouver soi-même, ou de lui adresser par respect d'autres personnes que l'on croit plus favorables, & plus dignes d'être écoutées que soi-même ?

La seconde verité, c'est que quoique la demande du Centenier paroisse, & temporelle & interessée ; puisque ce qu'il demandoit, étoit la guerison de son serviteur : neanmoins ces sortes de demandes étant faites par la charité, deviennent tres pures & tres-desinteressées. On peut demander par interêt les choses les plus spirituelles, & l'on peut demander sans interêt les choses les plus temporelles. C'est la pureté du cœur & l'intention d'obéir à Dieu dans ce qu'il nous comman-

de, qui purifie nos actions, & non la nature même des choſes qu'il commande.

XI. Ce que dit le Centenier ſur ce que Jeſus-Chriſt promit de venir guerir ſon ſerviteur : *Seigneur, je ne ſuis pas digne que vous entriez dans ma maiſon*, eſt dans la bouche de tous les Chrétiens ; & l'Egliſe leur fait uſer de ces paroles dans la plus ſacrée de toutes leurs actions, qui eſt la communion au corps de Jeſus-Chriſt. Mais au lieu qu'elles marquoient dans le Centenier une diſpoſition excellente qui a merité les louanges de Jeſus-Chriſt, elles ne marquent ſouvent dans le commun des Chrétiens qu'une diſpoſition tres-commune qui n'en merite ſouvent aucune. Cela fait voir qu'il ne faut point juger de la vertu ni par les paroles, ni par les actions exterieures. Ce ſont des ſignes équivoques qui peuvent marquer des diſpoſitions tres-differentes. Il y a un certain fonds dans le cœur qui n'eſt connu que de Dieu, & ſur lequel il juge de la vertu. Les plus communes actions peuvent être tres-ſaintes & tres grandes par ce fonds. Les plus grandes peuvent être tres-petite, & les mêmes actions peuvent ſanctifier les uns & condamner les autres. Ne nous fions donc nullement à nos paroles ni à nos actions.

exterieures, parce que nous ne savons de quel fonds elles procedent, ni ce que Dieu en juge. Or il n'y a que lui qui en puisse bien juger.

XII. Cette parole du Centenier : *Je ne suis pas digne*, pourroit avoir une tres-grande étenduë, & nous donner lieu de pratiquer l'humilité en une infinité de rencontres, si nous étions aussi penetrez de notre indignité qu'elle est réelle & effective. Non seulement nous pourrions nous en servir à l'égard de toutes les graces de Dieu, mais aussi à l'égard de tous ses bienfaits temporels, tant ceux qu'il nous fait par lui-même, que ceux qu'il nous fait par le ministere des créatures. Un pecheur n'est digne de rien. Ainsi en nous regardant comme pecheurs nous devons nous connoître indignes de tout. Nous ne sommes dignes ni des faveurs de Dieu, ni de l'affection des hommes, ni de la vie même. Il n'y a point de bon traitement que nous puissions recevoir d'eux, qui ne nous donne lieu de dire que nous n'en sommes pas dignes : & dans les plus mauvais nous pouvons dire avec verité que nous ne sommes pas dignes d'être mieux traitez. Ainsi cette parole pourroit être pour nous une source de graces, en nous faisant rentrer sans cesse dans les sen-

timens qui nous conviennent comme pecheurs. Mais hélas, qu'il eſt à craindre que Dieu ne voye tout le contraire dans le cœur de la plûpart des Chrétiens ! Car, à en juger par leurs actions, on peut dire qu'ils s'eſtiment dignes de tout, & que leur cœur a cette reponſe toute formée : *I'en ſuis digne.* Leurs pretentions ne ſont jamais arrêtées que par l'impuiſſance d'aller plus loin. Il n'y a gueres d'Eccleſiaſtiques qui ne ſe jugent dignes des plus hautes dignitez de l'Egliſe ; gueres de Laïques qui ne ſe croyent capables des plus grands emplois. Enfin, à en juger par leurs actions, comme Dieu en juge, on peut dire qu'ils ont toûjours cette parole dans le cœur : *Il n'y a rien dont je ne ſois digne.*

SUR L'EPITRE DU IV. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

Epitre. *Rom.* 13. 8.

Mes Freres : Aquitez-vous envers tous de tout ce que vous leur devez, ne demeurant redevables que de l'amour qu'on se doit toujours les uns aux autres. Car celui qui aime son prochain acomplit la loi ; parce que ces commandemens de Dieu : Vous ne commettrez point d'adultere : Vous ne tuerez point : Vous ne déroberez point : Vous ne porterez point de faux témoignage : Vous ne desirerez point *le bien de vôtre prochain* ; & s'il y en a quelque autre semblable, tous ces commandemens sont compris en abregé dans cette parole : Vous aimerez le prochain comme vous même. L'amour qu'on a pour le prochain ne souffre point qu'on lui fasse aucun mal. Et ainsi l'amour est l'acomplissement de la loi.

Explication.

I. L'Apôtre renferme toute la solide pieté dans la pratique de ces deux devoirs : 1. de ne rien devoir à personne :

2. d'aimer le prochain. Il comprend dans le premier tous les devoirs de justice, & dans le second tous les devoirs de charité. Celui qui ne doit rien à personne, satisfait à tout ce qu'il doit par justice au prochain; autrement il lui demeureroit redevables des devoirs auſquels il ne satisferoit pas : & celui qui aime le prochain, quoique demeurant toujours redevable de la charité, comme nous le dirons ensuite, ne laisse pas d'avoir acompli la loi. Il est tres-utile de concevoir la pieté sous ces deux idées : & pour parler d'abord de la premiere, elle est particulierement neceſſaire pour nous délivrer d'une illusion fort ordinaire, qui met la pieté dans certaines actions exterieures pratiquées avec attache, & la fait subsister avec l'omission de plusieurs devoirs importans.

Une femme se croira devote en faisant de longues prieres, en passant les jours & les nuits à l'Egliſe, pendant qu'elle neglige le soin qu'elle doit avoir de son mari, de ses enfans, de ses domestiques. Elle ne s'aquitte donc pas par-là de ce qu'elle doit à sa famille; & par conſequent elle peche contre la régle de l'Apôtre : *Aquitez-vous envers tous de tout ce que vous leur devez.*

Toutes les devotions bizarres, déré-

glées, inégales, capricieuſes, ne viennent que de ce qu'on ne fait pas aſſez d'attention à ce précepte, & de ce qu'on omet quelques-uns de ſes devoirs pour s'attacher aux autres avec paſſion. Ainſi pour pratiquer une devotion ſolide & veritable, il faut que chacun s'efforce de connoître toutes les choſes auſquelles il eſt obligé tant en general qu'en particulier; & qu'il régle tellement ſa vie, que perſonne n'ait ſujet de ſe plaindre qu'il manque envers lui à quelqu'un de ſes devoirs.

II. Il doit generalement comprendre dans ces devoirs tout ce que les hommes peuvent exiger de lui, ſoit par un droit de juſtice fondé ſur les loix expreſſes, ſoit par une coutume établie. Il faut rendre, dit ſaint Paul en un autre endroit, *l'honneur à qui l'on doit l'honneur, le tribut à qui l'on doit le tribut.* Rom. 13. 7. Ainſi ce precepte comprend les devoirs mêmes de civilité établis parmi les hommes: parce que c'eſt une eſpece d'honneur qu'on leur doit, dont l'omiſſion les choque. Il y a pourtant cette difference entre ces devoirs de pure civilité & ceux qui ſont de juſtice, qu'on ſe peut quelquefois diſpenſer des civilitez trop incommodes, & qui nous engageroient avec le monde, comme les viſites frequentes; au lieu que dans

les devoirs de juſtice, il faut ſuivre les loix établies & y ſatisfaire exactement.

III. L'APÔTRE diſtingue les devoirs de charité de ceux de juſtice, en ce qu'à l'égard des devoirs de juſtice il veut qu'on s'en aquite ſi parfaitement, qu'après s'en être aquité on n'en demeure plus redevable. Mais à l'égard des devoirs de charité, on ne ſauroit, ſelon lui, s'en aquiter d'une telle ſorte qu'on puiſſe regarder cette dette comme ectierement payée. *La charité*, dit ſaint Auguſtin, *eſt une dette qui eſt toûjours dûë, & n'eſt jamais entierement payée.* CHARITAS *ſemper debetur, & nunquam exſolvitur.* Il y en a trois raiſons eſſentielles.

La premiere eſt, que comme on doit au prochain un amour continuel, ce qu'on lui témoigne d'affection ſatisfait bien pour le tems auquel on le lui témoigne; mais n'empêche pas que pour le tems d'après on n'ait une nouvelle obligation de l'aimer, à laquelle il faut de nouveau ſatisfaire. C'eſt ſaint Auguſtin qui aporte cette raiſon, pour montrer que la charité eſt toûjours dûë.

La ſeconde eſt, qu'aimant le prochain nous contractons une nouvelle obligation de l'aimer encore davantage. Car cette action de charité que nous pratiquons

envers lui, eſt une nouvelle grace que nous recevons de Dieu, & par conſequent une nouvelle obligation d'aimer Dieu & le Prochain.

La troiſiéme raiſon eſt, que nous ne devons pas prétendre pouvoir ſatisfaire à tout l'amour que nous devons à J. C. A quelque degré que nous le portions, nous lui en devons beaucoup davantage: & ſes bienfaits étant infinis, ne peuvent jamais être égalez par notre reconnoiſſance. Or il a laiſſé le prochain dépoſitaire des droits qu'il a ſur nous. Ce que nous lui donnons, il le compte pour reçû par lui-même. Ce que nous lui refuſons, il s'en attribuë à lui-même le refus. *Autant de fois*, dit-il, *que vous avez rendu des devoirs de charité à l'un des plus petits de mes freres, c'eſt à moi-même que vous les avez rendus: & autant de fois que vous avez manqué à leur rendre ces devoirs, vous avez manqué à me les rendre à moi-même.* Matth. 25. 40. 45. Nous ne ſaurions donc aller trop loin dans la charité du prochain, ni égaler ce que nous lui devons. Ainſi nous ne pouvons jamais dire que nous ne lui devons plus rien.

IV. On peut faire ſur ce ſujet une objection raiſonnable qui ſervira à éclaircir cette doctrine. Car il ſembleroit qu'on

pût

puit conclure de là, qu'il faut donc que chacun s'épuiſe & ſe ruine pour aſſiſter tous les miſerables; puis que ces miſerables nous tenant lieu de Jeſus-Chriſt, il ſemble qu'on ne ſauroit aller trop loin dans les exercices de charité que l'on pratique envers eux. C'eſt ce qui oblige de diſtinguer les effets exterieurs de cette vertu, des mouvemens interieurs, & à reſtraindre à ces derniers ce que nous avons dit, qu'on peut ſatisfaire entierement à la charité qu'on doit au prochain. Car il eſt vrai en ce ſens qu'on ne l'aime jamais d'une telle ſorte, qu'on ne doive tâcher de l'aimer encore davantage. Mais pour les effets exterieurs, ils peuvent être bornez par diverſes circonſtances. L'obligation de nourrir ſes enfans & de les faire élever, peut obliger un pere à borner ſes charitez exterieures; & le même peut arriver par diverſes autres neceſſitez de maladie & d'impuiſſance. Une charité même eſt ſouvent incompatible avec une autre. Mais les charitez interieures ne ſont jamais incompatibles. On peut toûjours avoir pour ceux mêmes qu'on n'aſſiſte pas, des deſirs ſinceres de les aſſiſter: & ces deſirs étant de veritables prieres qu'on fait pour eux, leur ſont quelquefois plus utiles que les

ſecours effectifs que l'impuiſſance nous empêche de leur acorder.

V. Il ne faut pas croire neanmoins que cette charité ſans bornes que nous devons au prochain, ſe reduiſe ſimplement à des deſirs interieurs. Elle a un grand nombre d'effets viſibles.

Premierement, ces effets exterieurs peuvent bien quelquefois être bornez par la raiſon, par le devoir, par d'autres charitez ; mais c'eſt un fort grand defaut quand ils ſont bornez par le luxe, par la vanité, par la défiance de la providence, par l'ambition.

2. La charité interieure doit produire une patience ſans bornes, & qui ſoit invincible à toutes ſortes d'injures. On ne peut dire : Je ſouffrirai juſqu'à ce point ; mais au delà, je me vengerai. On ne peut dire : Je puis ſouffrir ſans haïr ceux qui m'ôtent mon bien : mais non ceux qui m'ôtent ma ruputation. Il faut que la charité chrétienne ſoit invincible à toutes ſortes d'outrages de quelque nature qu'ils puiſſent être, & qu'elle ſoit incapable non-ſeulement de faire aucune injuſtice au prochain, mais même de ne lui pas procurer tout ce qui peut être utile à ſon ſalut. Auſſi ſaint Pierre ayant demandé à J. C. combien il faloit pardonner de fois à ſon

frere, & s'il suffisoit de lui pardonner *sept fois*, JESUS-CHRIST lui repondit qu'il ne faloit pas seulement pardonner *sept fois*, *mais jusqu'à septante fois sept fois*; c'est à dire, à l'infini. La raison en est, que les fautes que le prochain peut commettre contre nous, peuvent bien meriter, entant qu'elles regardent Dieu, une punition éternelle, mais quoi qu'elles la meritent; elles ne surpassent jamais sa misericorde. Nous ne pouvons donc jamais souhaiter que Dieu ne la leur fasse pas; & nous sommes au contraire obligez de souhaiter qu'il la leur fasse. Or si nous sommes obligez de demander à Dieu le pardon pour eux, nous ne pouvons nous dispenser de leur pardonner nous-mêmes; puis qu'il y a une contrarieté visible entre souhaiter sincerement que Dieu pardonne à quelqu'un, & refuser de sa part de lui pardonner.

V I. *Celui qui aime son prochain, acomplit la loi.*

IL n'est pas dit que celui qui acomplit la loi, aime le prochain : mais il est dit que celui qui aime le prochain, acomplit la loi. Le seul acomplissement exterieur des preceptes ne suffiroit pas pour satisfaire à la charité dn prochain : parce qu'on pourroit separer cet acomplissement

exterieur d'un amour veritable, & l'allier même avec la haine du prochain. On peut épargner sa vie, son bien, son honneur, & avoir en même tems de l'aversion pour lui: mais on ne le peut aimer qu'on n'acomplisse en même tems tous ces preceptes. Car qui aime veritablement son prochain ne lui nuit jamais ni dans son bien, ni dans sa reputation, ni dans sa vie; & ne lui fera jamais aucune injustice. Et c'est ce qui fait voir encore que saint Paul ne parle pas d'un amour endormi & sans action, mais d'un amour effectif & agissant; d'un amour qui est l'acomplissement des preceptes; qui empêche la volonté de se porter à certaines actions, & qui l'engage à d'autres. Or un amour de cette sorte est un amour actuel; & ainsi l'on ne peut nier qu'on ne soit obligé par la loi de Dieu d'avoir pour le prochain une affection veritable, actuelle, effective. Il est vrai qu'il n'est pas necessaire qu'elle soit acompagnée de pensées ni de reflexions expresses. On peut aimer quelqu'un tres réellement & tres actuellement, sans lui avoir jamais dit qu'on l'aime, & sans se l'être dit à soi-même. Il est donc vrai d'une part que l'amour du prochain pris pour une pensée connuë, & sur laquelle on fasse refle-

xion, n'eſt point neceſſaire, mais il l'eſt abſolument étant pris pour un mouvement de la volonté qui la porte par amour à procurer le bien du prochain, & à éviter de lui nuire.

VII. Enfin on peut aprendre par là, que cet amour du prochain dont parle ſaint Paul, n'eſt point different de celui de Dieu. Autrement il pourroit être impur & injuſte; & bien loin de renfermer l'acompliſſement de toute la loi, il pourroit porter à ne la pas acomplir. Cet amour eſt donc celui par lequel on deſire au prochain le bien ſouverain; c'eſt à dire, la ſouveraine juſtice. Ainſi il eſt incapable de lui faire du mal; parce que le mal n'eſt jamais juſte. Enfin il n'eſt point different de l'amour de Dieu; puis que c'eſt la même choſe, ou plutôt que c'eſt une ſuite naturelle & inſeparable de ſouhaiter Dieu au prochain, & de ſouhaiter le prochain à Dieu. L'amour de la juſtice qui eſt proprement l'amour de Dieu, fait naturellement deſirer que cette juſtice ſoit connuë, ſoit aimée, ſoit reverée de tout le monde. On ſouhaite donc par là naturellement que le prochain la connoiſſe, l'aime & la revere, & par conſequent on la lui ſouhaite. On eſt donc bien éloigné de violer à ſon égard les preceptes de

cette justice, qu'on ne lui veut faire aimer que parce qu'on les aime soi-même.

VIII. On peut connoître par là quelle est l'essence de la Religion Chrétienne. Toutes ses richesses sont interieures. *Omnis gloria filiæ Regis ab intus.* Elle ne fait rien au dehors de mauvais: mais ce qu'elle fait au dehors n'est bon que pour la pureté de la source dont il découle. Il y a une certaine lumiere interieure qui est comme l'œil de l'ame, & qui rend lumineux tout ce qu'elle éclaire, & tout ce qu'elle conduit. Mais aussi ce qu'elle ne conduit point ne peut être que tenebreux, & *plein de la noirceur des pechez.* Plenum *nigredine peccatorum,* comme dit S. August. cont. Julian. lib. 4. cap. 4. En un mot, ce que fait la charité qui est cet œil, est toûjours bon; & ce qu'elle ne fait pas, ne peut être bon: & comme c'est un tresor qui ne manque jamais aux justes, il s'enfuit qu'ils ne sont jamais pauvres, & qu'en quelque état qu'ils soient, ils sont toûjours riches & capables d'enrichir les autres. Ils n'ont pas besoin pour faire de bonnes œuvres, de richesses temporelles. S'ils n'en ont point, leur tresor leur suffit, & ne leur manque jamais. Ils peuvent toûjours prier pour le prochain, soaffrir du prochain, & enfin l'aimer; & Dieu compte

ces actions pour les plus grandes aumônes qu'on lui puisse faire. Sans cela toutes les autres seroient comptées pour rien, de quelques richesses dont on le comble. Mais pourvû qu'on pratique cette charité interieure, Dieu attribuë à ceux qui la font, le merite de toutes les actions que l'impuissance seule leur retranche.

IX. On ne doit pas trouver étrange que cette charité ne puisse être éteinte par la malice des hommes, par leurs ingratitudes & par leurs crimes. Il est vrai que la malice, l'ingratitude & les crimes ne sont pas aimables : mais il reste toujours dans les plus méchans des caracteres dignes d'être aimez. L'image de Dieu n'est pas entierement détruite en eux. Elle y peut encore être retracée. Ils ne sont pas encore dans un état invariable, & ils peuvent recouvrer la grace par le secours de la misericorde de Dieu. Ainsi cette capacité qu'ils ont encore de devenir enfans de Dieu, nous les doit encore rendre aimables ; car c'est pour eux un droit éloigné au royaume du ciel. Pourquoi leur fermerions-nous les entrailles de notre misericorde, puis que Jesus-Christ ne leur ferme pas les siennes ? L'entrée de l'Eglise leur est encore ouverte. Les Sacremens & les graces qu'ils contiennent

leur ſont expoſez. Ils peuvent ſe laver dans ces piſcines ſacrées, & nous ne ſavons pas s'ils ne le feront point quelque jour. Enfin, comme ils ſont en même tems & miſerables & méchans, Dieu veut qu'en cette vie nous les regardions par l'endroit de leur miſere, afin d'exciter notre compaſſion envers eux; & ce ne ſera que leur mort dans l'impenitence qui nous donnera droit de les regarder comme irremediablement méchans. C'eſt ainſi que JESUS-CHRIST les traite dans cette vie: & ce ſont ces mêmes ſentimens qu'il veut que nous ayons toûjours pour eux.

SUR L'EVANGILE DU IV. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

EVANGILE. *Math.* 8. 23.

EN ce tems-là : JESUS entra dans une barque, étant acompagné de ses Disciples. Et aussi-tôt il s'éleva sur la mer une si grande tempête, que la barque étoit couverte de flots ; & lui *cependant* dormoit. Alors ses Disciples s'aprocherent de lui, & l'éveillerent, en lui disant : Seigneur, sauvez nous, nous perissons. JESUS leur repondit : Pourquoi êtes vous ainsi timides, hommes de peu de foi ? Et se levant en même tems, il commanda aux vents & à la mer *de s'apaiser*, & il se fit un grand calme. Alors ceux qui étoient presens furent saisis d'étonnement ; & ils disoient : Quel est celui-ci à qui les vents & la mer obeïssent.

EXPLICATION.

I. L'EVANGILE de ce jour nous propose pour nôtre instruction une tempête, dont la barque où étoient les Apôtres, fut agitée dans le tems même qu'ils avoient JESUS-CHRIST avec

eux, mais *endormi sur la poupe*; & nous donne lieu de considerer toutes les tempêtes dans les ames, tant celles qui leur arrivent en presence de JESUS-CHRIST, que celles qui leur peuvent arriver en son absence. Car il faut remarquer que les Apôtres n'avoient pas seulement JESUS-CHRIST present, mais qu'ils étoient dans une fonction que JESUS-CHRIST lui-même leur avoit ordonnée. Il leur avoit commandé de passer à l'autre bord du lac de Genesareth : ils obeissoient à ses ordres. Cependant ils ne laisserent pas d'être agitez par une forte tempête. J. C. aussi les en garantit en apaisant les vents & les flots. Mais c'est ce qui donne lieu de juger combien donc doivent être dangereuses celles qui arrivent aux gens qui s'embarquent sans avoir JESUS-CHRIST avec eux, & sans avoir pris ses ordres; c'est à dire, qui s'engagent dans les emplois où il ne les apelle point, n'y entrant que par des raisons humaines & temporelles. Car si des Apôtres ayant JESUS-CHRIST present, & n'ayant rien fait que par son ordre, ne laissent pas d'être agitez par une tempête dangereuse, que doit-il arriver à ceux qui s'exposent sans son ordre, & qui ne l'ont pas avec eux ?

II. Cet état seul & separé des autres dangers qui y peuvent être joints, est une grande tempête ; parce que c'est un état de presomption, & qu'on ne s'y engage qu'en croyant, ou que l'on est capable de satisfaire à ces ministeres sans le secours de Dieu, ou qu'on ne laissera pas d'avoir droit de l'esperer raisonnablement nonobstant cet engagement temeraire. C'est un état d'ingratitude & d'injustice ; puis que c'est ôter à Dieu la qualité de principe & de fin de toutes choses ; que c'est croire que nous pouvons vivre pour nous-mêmes, pour notre plaisir, pour notre gloire, pour nos interêts ; & qu'ainsi nous ne sommes pas obligez de le consulter sur l'emploi où il desire que nous passions notre vie. En c'est un état d'infidelité & de revolte ; puis que c'est être un serviteur infidele de se conduire à sa fantaisie & de suivre sa volonté propre, & non celle de son maître. Il ne faut donc point d'autre chose pour faire naufrage & pour perdre son ame, que de continuer à vivre dans une indépendance de Dieu, quoi qu'on n'y ajoûte aucun autre crime qui se fasse remarquer. C'est assez pour perir & être separé de J. C. que d'avoir vecu pour soi & non pour lui, & de n'avoir pas observé ce que dit l'Apôtre : *Que ceux qui*

vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui eſt mort & reſſuſcité pour eux.

III. CEPENDANT outre cette tempête generale, inſeparable de l'état de ceux qui s'embarquent ſans l'ordre de JESUS-CHRIST, & ſans l'avoir avec eux, ils en rencontrent une infinité d'autres dans le cours de cette navigation, capables de ſubmerger leur vaiſſeau. Il y en a de deux ſortes, de cachées & de manifeſtes. Celles qui ſont cachées, ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles abîment un navire ſans qu'on s'en aperçoive. Il n'y a point de ces ſortes de naufrages dans les mers du monde, & on n'y perit point ſans le ſavoir. Mais dans cette mer ſpirituelle ce ſont au contraire les plus ordinaires. On y eſt ſubmergé ſans qu'on le ſache, & cela arrive particulierement par certaines opinions qui y regnent; & qui étant autoriſées par la coutume & par l'exemple même de gens qui paſſent pour gens de bien, ne ſe font plus diſcerner. On s'y engage ſans ſcrupule. On y demeure ſans remors, & l'on ſe croit fort en ſureté ſe voyant en ſi grande compagnie. On ne ſauroit mettre dans l'eſprit de la plûpart du monde, que ce qui s'y pratique communément puiſſe être mauvais

On agit donc & l'on hazarde son salut sur ces opinions, qui n'en sont pas moins temeraires pour être communes ; parce qu'il y auroit cent raisons & cent exemples qui en pourroient détourner ceux qui les suivent, s'ils n'étoient aveuglez par l'impression de la coutume & de l'exemple du monde.

IV. Ceux qui navigent entre les tropiques, y trouvent un vent continuel qui les porte toûjours du même côté, & qui est comme le cours d'un fleuve qui tend à la mer. Il y a de même dans le monde un certain courant qui porte ceux qui y vivent vers les aises & les commoditez de la vie ; vers la consideration, l'honneur, les richesses, l'éclat, le rang, les dignitez ; c'est-à dire, vers toutes les choses dangereuses en soi, & principalement à ceux qui les desirent. Tout le langage des hommes est infecté de cette corruption, leurs souhaits, leurs congratulations, leurs complimens, leurs entretiens en sont pleins. Si quelqu'un, après avoir long-tems fait sa cour pour parvenir à quelque charge du siécle ou à quelque dignité de l'Eglise, vient à obtenir ce qu'il desiroit, on l'en felicite, & tous ses amis le viennent voir à l'envi pour lui témoigner leur joye. Ses envieux

mêmes par leur dépit, font la même impreſſion ſur lui ; parce qu'il voit dans leur dépit qu'ils eſtiment grand le bien qu'il poſſede ; ce qui lui perſuade qu'il eſt heureux. Cependant qu'y a-t-il de plus faux que cette impreſſion ? Eſt-on heureux quand une montagne tombe ſur nous ? Et qu'eſt-ce qu'une dignité eccleſiaſtique à un homme qui la deſire, qui la recherche, qui ne la fuit pas, que la chûte d'une montagne ſur lui ? Mais helas ce poids ſi terrible ne ſe ſent point dans cette vie ! Il écraſe l'ame ſans qu'elle s'en aperçoive ; & c'eſt ce qui fait que bien loin de tâcher de l'éviter, il y a preſſe à qui en ſera acablé. On entaſſe tant que l'on peut de ces montagnes ; & l'on arrive ſans crainte au jour de la mort, où le ſentiment de cet acablement ſera d'autant plus vif, qu'il aura été plus étouffé durant cette vie. Qu'eſt-ce donc qu'il y a de vrai ſur ce point ? Je ne ſache pas qu'il y ait autre choſe, ſinon que de ne deſirer point les richeſſes & les dignitez de l'Egliſe : & n'être point forcé de les accepter, c'eſt le ſouverain bonheur. Ne les deſirer point & en être chargé malgré ſoi, c'eſt un bien pour l'Egliſe : mais c'eſt toûjours un fort grand danger pour ceux que l'on charge de ce fardeau. Les deſirer & n'y pouvoir

parvenir, c'eſt un mauvais deſir de l'homme, & une grande miſericorde de Dieu : mais les deſirer & les obtenir, c'eſt la ſouveraine miſere & le ſouverain danger. Cependant c'eſt le ſujet des conjouiſſances & des congratulations des hommes.

V. Quelque veritable que ſoit ce diſcours, il ne paſſera jamais à l'égard de la plûpart du monde que pour une idée. L'impreſſion publique l'emportera toûjours. Et ainſi cette impreſſion forme une de ces tempêtes inviſibles auſquelles on ne ſonge point à reſiſter, & qui attaquent particulierement ceux qui entrent par leur fantaiſie & par des vûës toutes humaines dans des engagemens qui ſont le capital de leur vie. Car l'amour du monde qui les y a portez, les prepare à recevoir ces impreſſions & ces maximes ; & quands ils s'apercevroient de leur fauſſeté, il leur ôte la force d'y reſiſter, & par la pente qu'il y donne, & parce qu'il éloigne le ſecours de Dieu qui peut ſeul ſoutenir l'ame dans cette tempête. Car, comme Dieu n'a point de part à ces engagemens d'interêt & de paſſion, il laiſſe d'ordinaire emporter ces perſonnes au torrent dans lequel ils ſe ſont mis. C'eſt même le grand nombre de ces perſonnes mal engagées qui compoſent ce torrent, en ſe pouſſant les uns

les autres vers ces precipices qu'ils ne connoiſſent point, où ils font de ces naufrages cachez d'autant plus dangereux, qu'ils ſubſiſtent avec la reputation de gens d'honneur & de probité, que beaucoup d'entr'eux font gloire de conſerver.

VI. Ce n'eſt pas que Dieu, pour marquer davantage l'averſion qu'il a de ces engagemens temeraires, ne permette tres-ſouvent que ces perſonnes tombent dans des déreglemens groſſiers & viſibles. Car c'eſt par un effet de cette juſtice ſecrette que l'on voit dans l'Egliſe tant d'Eccleſiaſtiques vicieux, tant de Religieux déreglez, tant de Magiſtrats corrompus. Comme ils ſont entrez dans leur état ſans Dieu, ils y vivent ſans Dieu; & Dieu les livrant à leurs paſſions, ils ſe précipitent ſouvent dans leurs deſordres honteux. On blâme ces deſordres; les gens d'honneur les regardent avec horreur: mais on ne ſonge point aſſez à remedier à ce qui les attire, qui eſt la temerité de l'engagement. Les peres deſirent à la verité que leurs enfans ſoient de bons Eccleſiaſtiques: mais ils veulent neanmoins abſolument qu'ils entrent dans l'état eccleſiaſtique, parce que l'interêt de leur famille le demande. Ils les y pouſſent donc ſans s'informer que tres-ſuper-

ficiellement, s'ils y ſont bien apellez. S'ils ne ſont bons, ils eſperent qu'ils le deviendront. S'ils ſont pleins de l'amour du ſiécle, ils eſperent qu'ils ſe corrigeront de tous ces defauts, & que Dieu les remplira de l'eſprit eccleſiaſtique; & Dieu pour punir leur temerité, permet que ces enfans deviennent des Eccleſiaſtiques ſcandaleux qui ſont le deshonneur de l'Egliſe & de leur famille. Il n'y a gueres de mere qui n'aimât mieux que ſa fille fût plutôt une bonne Religieuſe qu'une mauvaiſe: mais elle commence par l'engager à ſe faire Religieuſe; la pieté viendra quand elle pourra. Et delà il arrive que cette fille engagée dans la Religion ſans vocation, y vit comme elle y eſt entrée; qu'elle remplit tout de trouble & de ſcandale; qu'elle y ſuit ſes paſſions, ou qu'elle ſe conſume de chagrin & de dépit de n'être pas en état de les pouvoir ſuivre.

VII. VOILA les tempêtes qui arrivent à ceux qui s'embarquent ſans JESUS-CHRIST: & il eſt clair que le ſeul moyen d'y remedier, c'eſt de ſe remettre ſous ſa conduite, & de reparer ce défaut de vocation. C'eſt ce que font les Eccleſiaſtiques mal apellez que Dieu touche, & à qui il fait faire une attention ſerieu-

ſe ſur la temerité de l'engagement où ils ſont entrez ; ce qui les fait reſoudre à ſe priver des miniſteres qu'ils ont uſurpez, à moins que l'Egliſe, dans la neceſſité où elle eſt de bons miniſtres, ne les y retienne aprés leur converſion. Car cette reſolution, lors qu'elle eſt ſincere, fait que dés-lors ce n'eſt plus ſans JESUS-CHRIST qu'ils navigent ; & qu'ainſi ils ont beaucoup plus de droit de demander & d'eſperer ſon ſecours. C'eſt ce que fait encore une Religieuſe mal entrée, lors qu'ayant reconnu devant Dieu ſon mauvais engagement, & voyant qu'il l'oblige de demeurer dans l'état où elle eſt, elle ſe reſout d'expier le defaut de ſon entrée par une obſervation fidéle de ſa regle ; & elle ſe réjouit de ce que Dieu lui donne un moyen favorable pour ſatisfaire aux pechez de ſa vie paſſée dans l'état même qu'elle a mal choiſi.

C'eſt ce que font encore plus heureuſement ceux qui renoncent actuellement aux emplois dont ils ne ſont pas capables, & dans leſquels ils ſe ſont temerairement engagez. Voilà les vrais moyens de ſe délivrer de ces tempêtes, ſoit viſibles ſoit inviſibles, dont ceux qui s'embarquent ſans Jeſus-Chriſt ſont neceſſairement agitez. Peu de perſonnes y

ont recours. Car on ſe contente ordinairement de travailler à ſe corriger de certains petits défauts qu'on connoît en ſoi : mais il y en a peu qui aillent juſqu'à la ſource, qui eſt la temerité du premier engagement ; & cependant c'eſt cette mauvaiſe ſource qui cauſe toutes ces tempêtes.

VIII. L'EVANGILE, en nous donnant indirectement ocaſion de faire toutes ces reflexions ſur les tempêtes auſquelles on eſt expoſé quand on eſt ſeparé de JESUS-CHRIST, & embarqué ſans ſon ordre, nous propoſe directement une autre inſtruction tres-importante, qui eſt que quoi qu'on ſoit avec JESUS-CHRIST, & qu'on ſe ſoit embarqué par ſon ordre, on ne laiſſe pas d'être encore expoſé à des tempêtes ; & qu'il peut arriver que JESUS-CHRIST s'endormant, les flots & les vents mettent la barque en danger d'être ſubmergée. C'eſt à dire, qu'il nous veut aprendre que par un ſecret de la conduite de Dieu ſur les hommes, il n'y a aucun état qui ſoit entierement ſûr. Saül étoit bien apellé à la royauté, & Judas à l'apoſtolat ; & neanmoins ils s'y perdent l'un & l'autre. Dieu veut que nous ſoyons toûjours dans la crainte ; & une partie de nôtre ſureté con-

siste à ne nous tenir jamais assurez. JESUS-CHRIST peut s'endormir ; c'est à-dire, que notre foi peut être assoupie ; & dans cet assoupissement de la foi, les eaux de la mer peuvent nous épouvanter, & même nous submerger. Les Apôtres ne le furent pas, parce que JESUS-CHRIST les en garantit ; & il en garantit de même la plûpart de ceux qui navigent par ses ordres ; & avec lesquels il est : mais il leur aprend toûjours par ce danger quelle est leur foiblesse, & quelle est la puissance du monde & du diable pour les perdre, & combien est pressant le besoin qu'ils ont de son secours.

IX. JESUS-CHRIST reprit les Apôtres de leur timidité ; mais cette timidité ne consistoit pas en ce qu'ils le réveillerent. C'étoit au contraire une action de prudence qu'il aprouvoit. Leur timidité consistoit donc en ce qu'ils le réveillerent avec empressement & avec défiance, comme s'il n'eût pas été capable d'apaiser tout d'un coup l'agitation de cette mer. Ce qu'il y avoit donc de blâmable en eux étoit le défaut de foi & de confiance. Ils firent ce qu'il faloit faire, qui étoit de réveiller JESUS-CHRIST : mais ils ne le firent pas avec l'idée & l'assurance

qu'ils devoient avoir de son pouvoir souverain. Cependant cette foi, quoique foible & imparfaite, obtint de lui qu'il apaisât cette tempéte. La bonté de JESUS-CHRIST est si grande, qu'il pardonne à nos infidelitez, & qu'il ne laisse pas d'exaucer les prieres que nous lui faisons, quoi qu'acompagnées de beaucoup d'imperfections, principalement si elles lui sont faites dans la suite d'une œuvre entrepriſe par son ordre.

X. REVEILLER donc JESUS CHRIST; c'est à dire, exciter sa foi, est la voye & le moyen ordinaire de resister aux tempêtes & aux tentations du monde. Elles n'arrivent que parce que la foi est endormie; que parce que nous jugeons des objets du monde par les sens & pas l'impression de la coutume, & non par les lumieres de la foi. Ainsi lors que notre ame paroît presque submergée par ces flots du monde, que le diable employe pour la perdre, il faut avoir recours à ces veritez de foi, qui nous découvrent ces illusions: mais pour cela il faut les avoir presentes, & qu'il n'y ait qu'à y faire reflexion, & à y apliquer l'esprit: & c'est sur ce fondement que saint Augustin nous avertit souvent de faire provision des veritez de la foi, lors que les tempêtes sont

éloignées, & que nous ſommes dans le calme, afin qu'elles nous puiſſent ſervir au tems auquel Dieu permet que les tempêtes arrivent : car il n'eſt pas tems alors de les aprendre & de s'en inſtruire. S'il eût falu paſſer la mer pour aller querir JESUS-CHRIST, afin d'apaiſer cette tempête, les Apôtres étoient perdus. Si l'on remet au tems des grandes tentations à graver dans ſon eſprit les veritez neceſſaires pour y reſiſter, l'on y a plûtôt ſucombé qu'on ne s'en eſt inſtruit ; ou plûtôt on ne ſonge pas même à s'en inſtruire. Mais pour s'en ſervir utilement, il faut qu'elles ſoient gravées profondément dans nôtre cœur ; & qu'un leger ſouvenir, une legere vûë les y retrace ; les y renouvelle, & leur redonne l'activité & l'efficace.

XI. IL ne ſuffit pas neanmoins d'avoir recours à ces veritez de foi, il faut de plus que JESUS-CHRIST commande aux flots & aux vents de s'apaiſer. JESUS-CHRIST ſe ſert des veritez chrétiennes pour nous ſoûtenir dans les tempêtes de ce monde : mais ce n'eſt pas en abandonnant nôtre eſprit à ſes efforts naturels, & le laiſſant ſe ſervir comme il pourra du ſecours de cette lumiere que la foi donne. C'eſt en animant ces lumieres de la cha-

leur de ſon eſprit; c'eſt en les gravant dans le cœur; c'eſt en diminuant l'impreſſion des tentations; c'eſt en tournant nôtre cœur comme il lui plaît par ſon amour. Ce n'eſt donc pas aſſez de reveiller JESUS-CHRIST, c'eſt à dire, d'exciter nôtre foi & de s'apliquer à ce qu elle aprend : il faut encore reconnoître la neceſſité de ſa grace, afin de nous rendre utile la lumiere de la foi. Il faut reconnoître le ſouverain empire qu'il a ſur les cœurs, & lui ſoumettre les nôtres, afin qu'il en diſpoſe ſouverainement; c'eſt à dire, qu'il faut pratiquer les moyens, mais ne pas croire que ces moyens nous ſuffiſent indépendamment de JESUS-CHRIST, comme il ne faut pas croire auſſi qu'il ſuffiſe d'avoir recours à la priere & d'implorer le ſecours de JESUS-CHRIST ſans la pratique des moyens auſquels il atache ordinairement ſa grace.

XII. JESUS-CHRIST apaiſa cette tempête tout d'un coup par un effet extraordinaire de ſa puiſſance, qui fit entrer en admiration tous ceux qui étoient dans la barque, & leur fit dire : *Qui eſt celui-ci à qui les vents & la mer obéiſſent ?* Les hommes qui ſe conduiſent par les ſens, ne ſont gueres touchez que des effets extraordinaires de la puiſſance de Dieu : mais

ceux à qui la foi ſert de lumiere, n'admirent pas moins Dieu dans les effets ordinaires de ſa providence, que dans les plus extraordinaires La fin même & l'utilité des effets extraordinaires, devroit être de nous faire connoître Dieu dans les plus ordinaires & les plus communs; car ils ne dépendent pas moins de ſa puiſſance. Ainſi quand Dieu nous délivre des tentations, des dangers & des ocaſions de peché par les voyes les plus communes, nous ne devons pas nous tenir moins obligez à ſa bonté que s'il nous en avoit délivrez par des miracles viſibles. Il y a même en un ſens quelque choſe de plus merveilleux dans les effets communs de la providence, que dans les plus extraordinaires. Car dans ceux qui paroiſſent les plus étranges, il n'y a que la puiſſance de Dieu qui agit, qui eſt une cauſe ſimple & peu compoſée: mais pour faire réüſſir un effet par les voies ordinaires, il faut raſſembler une infinité de cauſes. C'eſt une machine compoſée d'une infinité de reſſorts; & le defaut du moindre auroit empêché cet effet, ce qui paroît de beaucoup plus admirable. Mais le defaut des hommes eſt de ſeparer en quelque ſorte de Dieu cet aſſemblage de cauſes, & de le regarder preſque comme tout naturel; au lieu que Dieu ſeul en eſt

auteur,

auteur, & qu'il n'a pas moins dessein de produire par là les effets particuliers, que lors qu'il les produit immédiatement par lui-même.

SUR L'EPITRE DU V. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

Epître. *Coloss.* 3. 12.

Mes Freres : Revêtez-vous comme les élus de Dieu, saints & bien aimez, de tendresse & d'entrailles de misericorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience : vous suportant les uns les autres, chacun remettant à son frere tous les sujets de plainte qu'il pourroit avoir contre lui, & vous entre-pardonnant comme le Seigneur vous a pardonné : mais sur tout revêtez-vous de la charité, qui est le lien de la perfection. Faites regner dans vos cœurs la paix de Jesus-Christ, à laquelle vous avez été apellez *pour ne former tous qu'*un corps, & soyez reconnoissans *de ses graces.* Que la parole de Jesus-Christ habite en vous avec plenitude, & vous comble de sagesse. Instruisez-vous, & exhortez-vous les uns les autres par des pseaumes, des hymnes & des cantiques spirituels, chantant de cœur

avec édification les louanges du Seigneur. Quoi que vous faſſiez, ou en parlant ou en agiſſant, faites tout au nom de JESUS-CHRIST, rendant graces par lui à Dieu le Pere.

EXPLICATION.

I. L'APÔTRE donne trois qualitez aux Chrétiens de Coloſſe, *d'élus*, de *ſaints*, & de *bien aimez*. Le terme d'*élus* marque la preference éternelle que Dieu a faite d'eux à ceux qu'il n'a pas élus. La qualité de *ſaints* marque leur ſeparation actuelle de la corruption du monde; & celle de *bien aimez*, marque l'amour que Dieu leur porte, qui eſt la ſource des dons qu'on leur fait. Car l'amour de Dieu eſt toûjours joint à ſes dons. Dieu aime les hommes dans l'état où il les met par ſa grace, & non dans leur état naturel. Mais S. Paul attribuant ces qualitez aux Chrétiens, n'a pas deſſein de les flater par des louanges ſteriles: il veut qu'elles ayent des effets réels, & qu'elles leur ſervent de motifs pour agir d'une maniere digne de Dieu. Il y en a bien qui voudroient ſe réjouir dans les titres qui leur ſont donnez, & en faire l'objet de leur complaiſance, ſans en tirer aucune conſequence pour leur vie: mais ce n'eſt pas ainſi que ſaint Paul veut que les Chrétiens en uſent. Il veut qu'ils rendent ces titres feconds par

les actions qui en doivent naître ; & l'examen qu'il leur donne lieu de faire d'eux-mêmes sur ces actions, est plus capable de les humilier, que la grandeur de ces titres ne l'est de les élever.

II. *Revêtez-vous de tendresse & d'entrailles de misericorde.*

La consequence que saint Paul veut que les Chrétiens tirent à l'égard du prochain, est qu'ils doivent tous être *revêtus d'entrailles de misericorde* ; c'est à dire, d'une misericorde qui ne soit point superficielle & exterieure ; qui ne se termine point à de certains petits devoirs d'humanité ; qui puisse être arrêtée par de petits obstacles, mais qui naisse d'un grand fonds de compassion capable de leur faire surmonter les difficultez qui se rencontrent dans l'exercice de la charité. Il est dit dans l'Ecriture, que *les entrailles des méchans sont cruelles* ; parce qu'encore qu'ils se puissent couvrir de quelque aparence de bonté, il y a neanmoins un fonds de cruauté dans le cœur, qui s'excite facilement dès que leur orgueil est tant soit peu choqué. L'Apôtre veut donc que les Chrétiens soient dans une disposition toute contraire ; & que s'ils étoient quelquefois irritez par la malice des hommes, ils ayent un fond de compassion, qui les *Prov.* 12. 10.

adouciſſe & les porte à les ſoulager. Cette compaſſion naît de la connoiſſance que leur lumiere leur donne de leur propre corruption. Ils ſavent de quel état ils ont été tirez, & ce qui leur reſte en eux mêmes de miſere : & cette double vûë de miſere où ils ont été plongez, & de celle qui leur reſte, les rend indulgens & compatiſſans pour celle des autres. S'ils ſe regardent en eux, ils n'y voyent rien du tout qui ne leur repreſente ce qu'ils ont été ou ce qu'ils ſont; & cette vûë les atendrit, & bannit de leur cœur toute dureté.

III. L'APÔTRE pour fortifier cette diſpoſition & affermir les Chrétiens dans cette miſericorde qu'il leur recommande, veut qu'ils y joignent quatre vertus, *la bonté, l'humilité, la moderation, & la patience*, qui ſont comme les baſes de la vraye miſericorde.

La bonté fait que nous ſouhaitons & que nous procurons aux autres la participation des biens dont nous jouiſſons ; & que nous ne voulons point les poſſeder pour nous ſeuls.

L'humilité fait que nous nous mettons au rang de tous les miſerables ; que nous ne nous preferons point à eux ; & que les regardant ainſi comme nos images, nous avons pour eux les ſentimens que nous

ayons pour nous mêmes.

La moderation fait que nous ne croyons pas facilement être offensez par les autres; & nous resserrant dans de fort petites bornes, nous éprouvons que la plûpart des coups qu'ils donnent ne portent point sur nous. Ceux qui se grossissent & se representent grands à leurs yeux, sont choquez de tout, & s'irritent de tout; parce que personne ne leur rend à leur gré ce qu'ils s'imaginent qu'on leur doit. Mais les personnes moderées s'irritent difficilement, parce qu'ils ne croyent pas aisément qu'on leur fasse tort: & lors même qu'on leur ôte réellement ce qui leur apartient, la moderation les empêche de repousser cette injure avec aigreur, & les maintient dans la douceur avec le prochain.

Enfin, la misericorde seroit imparfaite si elle n'étoit acompagnée de *patience*. Car pour être compatissans envers les hommes, il faut necessairement être resolu de souffrir leurs injustices, & tous leurs autres défauts: *Qui vitia odit, homines odit*; c'est à dire, que l'on passe aisément, si l'on n'y prend garde, de la haine trop ardente des défauts des hommes, à celle des hommes mêmes. Et pour éviter cet inconvenient, il faut moderer cette

haine par la patience ; c'eſt à dire, par la tolerance des defauts des hommes.

IV. *Suportez-vous les uns les autres.* v. 13.

Le ſuport mutuel dans les foibleſſes & les defauts eſt en même tems un precepte que ſaint Paul donne aux Coloſſiens, & une raiſon de l'acomplir. Car puis qu'il faut que le prochain nous ſuporte, il faut donc que nous ſuportions le prochain. En effet, l'impatience que l'on fait paroître dans les defauts des autres, & la dureté qu'on leur temoigne, ne vient d'ordinaire que de ce qu'on ne fait pas aſſez de reflexion qu'on fait ſouffrir les autres en mille manieres.

On les choque par la contrarieté de ſes humeurs. Ou l'on leur propoſe des choſes fauſſes; ou l'on ne ſait pas leur proportionner la verité. Toutes nos paſſions ont quelque choſe qui choque & qui rebute ; car elles ont toutes leur ſource dans l'amour propre, & c'eſt une choſe haiſſable que de s'aimer ſoi même & n'aimer pas les autres, ce qui fait l'eſſence de l'amour propre. Or qui peut dire que ſon amour propre ne ſe faſſe point ſentir ? On ne fait pas reflexion que l'on parle en plus d'une maniere ; & que ſouvent, lors que les paroles paroiſſent ſimples & dou-

ces, il y a une hauteur choquante dans le ton de la voix, dans l'air du visage, & dans tout l'exterieur. Souvent quand on ne choque pas par l'un, on choque par l'autre. C'est par toutes ces raisons qu'il est difficile de comprendre en combien de manieres on se rend pénible aux autres: & ainsi c'est une extrême injustice de ne les vouloir pas aussi suporter à son tour. Mais parce que chacun se flate ordinairement d'avoir moins de defauts que les autres, l'Apôtre ne s'arrête point à cette raison. Il veut qu'on porte la tolerance jusqu'à une patience toute gratuite. *Que chacun remette à son frere*, dit-il, *tous les sujets de plainte qu'il pourroit avoir contre lui*; c'est à dire, que si nous ne souffrons pas les fautes que le prochain fait contre nous par une compensation juste de ce qu'il souffre de nous, nous les lui devons remettre par un pardon gratuit.

V. MAIS en *les remettant*, il faut bien prendre garde que *la remise* soit sincere, & que le pardon soit entier. Car il n'y a que trop de personne qui souffrant sur le champ des defauts & les fautes du prochain, & paroissant ainsi discrets & patiens en sa presence, se reservent le droit d'en faire des railleries dans la suite; de tourner ces defauts en ridicule, & d'en

parler d'une maniere qui irriteroit au dernier point ceux dont on parle, s'ils le savoient. Ce n'est pas là faire ce que dit l'Apôtre par le terme de *don*, duquel il se sert pour signifier cette *remise*. Le don suppose qu'on se prive du droit de reprendre ce qu'on a donné. On n'a donc plus de droit ainsi de faire paroître du chagrin de ce qu'on a supporté; & c'est à quoi l'exemple de JESUS-CHRIST, que l'Apôtre nous propose dans la suite, nous doit fortement exciter. Il veut que nous supportions les autres, & que nous leur remettions leurs fautes, comme *nôtre Seigneur a supporté & nous a remis les nôtres*: SICUT *& Dominus donavit vobis, ita & vos*. Qui ne sera donc frapé de crainte & de tremblement par ce modele qui nous est proposé? Il faut que nous supportions les autres *comme le Seigneur nous a supportez*. Or que n'a-t-il point supporté de nous? Que ne nous a-t-il point remis, & avec quelle sincerité ne nous l'a-t-il point remis? En vain pour nous exempter de souffrir des autres, alleguerions-nous la grandeur de leurs défauts & l'équité de nôtre procedé à leur égard. Qu'est-ce que tout cela en comparaison de ce que Dieu a fait pour nous, & de ce qu'il nous a remis, quoi qu'il soit incapable d'agir autre-

ment envers nous qu'avec une extrême bonté & une exacte justice ?

Ainsi ce modele leve tous les pretextes de dureté envers le prochain, & nous oblige à en souffrir tout ; puis que nous n'en souffrirons jamais tant que JESUS-CHRIST a souffert & souffre continuellement de nous.

V I. *Mais sur tout revêtez vous de la charité, qui est le lien de la perfection.* v. 14.

Il est étonnant que l'Apôtre après avoir recommandé tant de vertus aux Colossiens, la misericorde, la bonté, l'humilité, la modestie, la patience, le suport du prochain, il leur prescrive encore d'avoir outre cela *la charité*, comme si elle n'étoit point compriſe dans toutes ces autres vertus. Elle y est en effet compriſe, lors qu'elles sont veritables ; puis qu'elle est la source qui les produit & l'ame qui les anime ; mais parce qu'il peut y avoir de fausses misericordes, de fausses humilitez, & ainsi des autres, l'Apôtre pour exclure ces fausses vertus, y ajoûte, *qu'outre tout cela, il faut avoir la charité qui est le lien qui les rend parfaites.* Il nous a voulu instruire par là que nous ne devons pas nous laisser éblouir par l'éclat de certaines œuvres exterieures qu'on peut pratiquer sans charité. Il faut voir de quel principe elles naiſ-

ſent, & ſi elles ſont attachées à ce lien commun. Sans cela ces œuvres ne peuvent être que mortes & ſans vie ; puiſqu'elles ſeroient ſans leur ame, qui eſt la charité. Et c'eſt ce qui nous doit tenir dans une extrême humiliation devant Dieu ; puis que nous ignorons toûjours ſi tout ce que nous croyons faire pour lui, eſt mort ou vivant ; & que ſouvent toute notre vie n'eſt remplie que de ces œuvres mortes qui renferment toûjours en elles un eſpece de corruption par la privation de la charité.

VII. *Que la paix de* JESUS-CHRIST *regne dans vos cœurs.* v. 15.

Le ſens de cette parole eſt que la paix le doit toûjours emporter dans l'eſprit d'un Chrétien. Car c'eſt ce que ſignifie le mot de *regne*, expliqué ſelon le Grec ; c'eſt à dire, qu'il faut qu'un Chrétien trouve la paix de JESUS-CHRIST en toutes choſes, dans l'embarras, dans les adverſitez, dans la vie & dans la mort. La raiſon en eſt, qu'il trouve par tout la volonté de Dieu, & qu'il y met ſon repos. Elle eſt quelquefois obſcure, & c'eſt ce qui lui cauſe quelque eſpece d'agitation & d'inquietude. Mais ces inquietudes ſe terminent à la paix ; parce que la volonté de Dieu ſe découvre toûjours par

ceux qui la cherchent ſincérement ; & qu'étant trouvée, elle calme leur eſprit. Comment un Chrétien ne trouveroit-il point la paix dans les maux de cette vie & les contradictions des hommes, puis qu'il la trouve même dans ſes infirmitez ſpirituelles, dans ſes defauts, dans ſes fautes, dans la guerre & la contradiction de ſes paſſions & de ſes penſées ? Il remedie autant qu'il peut à toutes ſes fautes volontaires. Il s'humilie des involontaires. Il ſouffre l'agitation de ſes paſſions & de ſes penſées, qu'il ne ſauroit empêcher ; & puis que Dieu veut qu'il ſoit au monde avec ces conditions, il s'y ſoumet & atend de ſa bonté ſa parfaite gueriſon quand il lui plaira de la lui donner. Ainſi la paix de JESUS-CHRIST l'emporte toûjours dans ſon cœur ; & devient toûjours victorieuſe du trouble. C'eſt pourquoi il eſt clair, lors qu'on ſe ſent troublé par quelque cauſe que ce ſoit, quand ce ſeroient même des pechez, que la volonté de Dieu eſt qu'on reſiſte à ce trouble, & qu'on rentre dans la paix ; parce que le trouble eſt une tentation qui empêche l'ame d'agir & de connoître la verité. Il ne faut point ſe laiſſer flater ſur ce point par une fauſſe humilité. Le trouble eſt toûjours

mauvais, & le premier de tous nos devoirs eſt de nous en défaire. Quand il ſera neceſſaire de nous condamner enſuite, & de nous reduire à une rigoureuſe penitence, il le faut faire avec une vûë tranquille, qui puiſſe diſcerner la verité & nous y affermir, & non pas avec un trouble qui nous la cache, & qui eſt la ſource de l'inconſtance & du deſeſpoir.

VIII. *Que la parole de* JESUS-CHRIST *habite en nous avec plenitude.* v. 16.

La parole de Dieu eſt la vraye nourriture de l'ame; à proportion qu'elle y eſt reçûë, elle la penetre; elle y fructifie; elle y produit des lumieres qui ſont les ſources de l'édification que l'on donne aux autres dans les converſations, & de celle qu'on reçoit ſoi-même dans la meditation de cette parole. La ſterilité qu'on éprouve ſouvent, & dans les reflexions qu'on fait ſur l'Ecriture, & dans les entretiens de pieté, vient de ce que la parole de Dieu n'*habite* pas *dans nos cœurs avec abondance*, mais qu'elle y eſt plûtôt avec ſechereſſe & avec ſterilité. Nous rempliſſons nos eſprits de mille curioſitez inutiles; nous ne les ocupons de la parole de Dieu qu'à certaines heures, & encore par une

eſpece de contrainte. Les premiers Chrétiens au contraire ne penſoient qu'à la parole de Dieu ; ils s'en rempliſſoient continuellement : & ainſi cette parole ſe repandoit en eux, dit l'Apôtre, en cantiques de loüanges & en diſcours d'édification. Rien n'eſt plus touchant qu'un Chrétien penetré de Dieu, & qui ne penſe qu'à Dieu. Car ne penſant qu'à Dieu, il ne parle que de Dieu, & il en parle d'une maniere toute autre que ceux qui en parlent par des reflexions d'eſprit qui ne viennent point du cœur.

IX. *Quoique vous faſſiez, ou en parlant ou en agiſſant, faites tout au nom du Seigneur* JESUS-CHRIST. v. 17.

L'APÔTRE n'oublie rien ; il veut que toutes nos actions & toutes nos paroles ſoient conſacrées à JESUS CHRIST. Et c'eſt ici un des lieux de l'Ecriture où la neceſſité de raporter toutes nos actions à Dieu eſt marquée plus formellement. S'il y a quelque endroit de notre vie où nous ſoyons indépendans de Dieu ; où nous ne recevions rien de lui ; où il ne ſoit point notre derniere fin ; que nous ne devions point à JESUS-CHRIST en qualité de ſes eſclaves : & enfin s'il y a quelqu'une de nos actions que le prix de

son sang ne merite pas, à la bonne heure que nous ne la raportions point à sa gloire. Mais s'il n'y en a aucune de cette nature ; si Dieu est toûjours notre fin ; si nous dépendons en tout de lui ; si JESUS-CHRIST nous a totalement achetez, qui peut douter que nous ne soyons obligez de rendre à Dieu ce que nous lui devons par tant de titres, & de payer à JESUS-CHRIST ce qu'il s'est aquis par un si grand prix ? Ainsi il faut que ceux qui contestent cette verité si claire, n'ayent jamais compris les droits de Dieu & de JESUS-CHRIST sur l'homme. Il est vrai qu'il ne nous impute pas à crime l'omission de ce raport de nos actions à lui dans les petites rencontres de la vie ; & il est vrai encore qu'il n'est pas necessaire que ce raport soit fait par des reflexions actuelles, & qu'il suffit que le desir sincere de glorifier Dieu, soit le principe de nos actions, & que Dieu voye que c'est ce qui nous fait agir. Mais il est vrai aussi qu'il ne faut pas penser qu'une action soit faite pour Dieu quand elle lui est simplement offerte par une oblation generale ou particuliere. Il faut de plus qu'elle soit reglée selon ses loix, & que l'ame ne s'y porte que parce qu'elle croit que Dieu la veut. Ainsi ce raport de nos

actions à Dieu consiste principalement en ce que l'amour de Dieu en soit le principe; c'est à dire, à les faire pour obeir à Dieu & pour acomplir ses loix.

SUR L'EVANGILE DU V. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

EVANGILE. *Math.* 13. 24.

EN ce tems-là : JESUS dit au peuple cette parabole : Le Royaume du ciel est semblable à un homme qui avoit semé du bon grain dans son champ. Mais pendant que les hommes dormoient, son ennemi vint, sema de l'ivraye parmi le blé, & s'en alla. L'herbe donc ayant poussé, & étant montée en épi, l'ivraye commença aussi à paroître. Alors les serviteurs du pere de famille lui vinrent dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraye ? Il leur repondit : C'est mon ennemi qui l'y a semée. Ses serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher ? Non, leur repondit-il, de peur que cueillant l'ivraye, vous ne déraciniez en même tems le bon grain. Laissez croître l'un

& l'autre jusqu'à la moisson ; & au tems de la moisson je dirai aux moissonneurs : Cueillez premierement l'ivraye, & liez la en bottes pour la brûler ; mais amassez le blé dans mon grenier.

EXPLICATION.

I. JESUS-CHRIST ayant voulu lui-même être l'interprete de la parabole de l'ivraye *semée par l'homme ennemi* dans le champ où le pere de famille avoit semé la bonne semence, il n'est pas permis d'en proposer une autre explication que celle qu'il a eu la bonté de nous donner. Il est donc certain que par cette bonne semence, il faut entendre les bons & les élus ; que par l'ivraye il faut entendre les méchans que le diable seme dans l'Église avec les bons. Aussi ceux d'entre les Peres, qui par l'ivraye ont entendu les heresies, ou generalement les vices & les déreglemens, ne s'éloignent point du sens que JESUS-CHRIST a donné. Car comme les bons ne sont bons que par la vertu, & qu'ainsi Dieu en remplissant le monde de bons, y a en même-tems planté les vertus ; de même le diable en pervertissant les hommes & les rendant méchans, a rempli aussi le monde de vices & de desordres. De sorte que ces deux sens reviennent au même, & representent tous deux le mé-

lange qu'il y a dans l'Egliſe de gens de bien & de méchans ; de vertus & de vices ; de bons qui ſont les ouvrages de Dieu ; de méchans qui ſont les ouvrages du démon ; de bons qui le ſont par les vertus que la grace de Dieu a repanduës dans leurs cœurs ; de méchans qui le ſont devenus par les crimes que l'homme ennemi leur a fait commettre.

II. Comme ce mêlange eſt inévitable, & qu'il a plu à la providence de le permettre, il eſt extrêmement important de ſavoir quelle conduite les gens de bien doivent tenir à l'égard de ces méchans qui ſont mêlez avec eux, dont on ne peut douter que la compagnie ne ſoit dangereuſe : & cette parabole eſt expreſſément deſtinée à nous inſtruire de cette conduite. Car la raiſon humaine porteroit aiſément à conclure qu'il les faut abſolument bannir de l'Egliſe, & les arracher de ſon champ ; ou qu'au moins il faut entierement ſe ſeparer d'eux en n'entretenant avec eux aucun commerce ni aucune ſocieté. Mais ces penſées ne ſont nullement conformes aux lumieres de la raiſon divine qui nous ſont propoſées dans l'Evangile. On ne ſauroit ſe ſeparer de tous les méchans qui ſont dans l'Egliſe en les banniſſant par voye d'autorité, ſans

exciter de grands troubles. Ils se défendront, ils se revolteront contre ceux qui les voudront chasser; & leurs revoltes entraîneront avec eux une infinité d'ames simples. De sorte qu'en voulant bannir ces pailles, on ne pourroit éviter de perdre quantité de bon grain que ces pailles enleveroient avec elles. Il faut donc que la charité que nous devons avoir pour ce bon grain capable d'être enlevé par la paille, nous oblige à la tolerer.

Il est vrai que cela n'a pas toûjours lieu, comme le remarque saint Augustin, & qu'il y a des rencontres où l'on peut corriger les méchans par une juste severité, sans aporter aucun préjudice à la paix necessaire pour la sureté des simples fidéles. Quelquefois même l'expulsion des heretiques est un des moyens necessaires pour conserver ces fidéles. Mais il y a des ocasions où le trouble & la confusion que les méchans causent dans l'Eglise lors qu'on les veut corriger, sont un mal beaucoup plus grand que le mauvais exemple qu'ils y donnent. Et c'est alors que JESUS-CHRIST aprouve que les Pasteurs usent plutôt de tolerance, que d'avoir recours à des voyes de severité & de rigueur.

III. MAIS outre cette tolerance qui

eſt preſcrite aux Paſteurs par cette parabole, il y en a une autre qui regarde tous les particuliers & tous les fideles. Car ce mêlange de bons & de méchans eſt tellement univerſel, qu'on peut dire qu'il eſt entierement inévitable. Le diable ſeme l'ivraye dans toutes les ſocietez où l'on apporte le plus de precautions pour n'y recevoir que des bons. Tous ces ſoins n'empêchent pas ou qu'il ne s'y gliſſe quelques méchans, ou que quelques bons ne s'y pervertiſſent. Le diable y fait toûjours quelque brêche : il y trouve des intelligences : il y cauſe des troubles & des ſcandales. Il faudroit donc abſolument vivre tout ſeul comme les Anacoretes ; mais la charité ne permettroit pas à ces Anacoretes mêmes d'exclure ceux qui ſe voudroient joindre à eux & ſe rendre imitateurs de leur vie. Or parmi ces perſonnes il ſe trouveroit encore de faux Chrétiens & des hypocrites. D'ailleurs l'entiere ſeparation du monde eſt pour quelques perſonnes une plus grande & plus perilleuſe tentation que la vuë & le commerce de quelques méchans. Il faut donc que le commun des fideles établiſſent leur ſureté ſur un autre moyen que ſur une ſeparation totale de tous les méchans, & qu'ils s'affermiſſent dans une conduite ſage &

moderée par laquelle ils tolerent les méchans sans les imiter ; qu'ils soient témoins de leur déreglement sans y prendre part, & sans se separer d'eux par la difference des lieux & des assemblées.

IV. Que si l'on demandoit maintenant pourquoi Dieu a permis ce mêlange de bons & de méchans, & pourquoi il n'a pas voulu qu'il y eût aucun lieu qui en fût exempt ; il est facile de répondre que ce qui paroît d'abord préjudiciable aux bons, est au contraire l'un des plus grands moyens de leur sanctification. Les méchans sont utiles aux bons en une infinité de manieres ; & il est bon d'en proposer ici quelques-unes, afin de faire entrer les Chrétiens dans cet esprit de tolerance & de patience, qui est la fin de la parabole de Jesus-Christ.

1. Les méchans servent infiniment aux bons en les instruisans. Ils les instruisent par leurs passions, comme l'on a dit ailleurs ; & ils leur font voir avec quelle ardeur ils doivent chercher les biens veritables, puisque les gens du monde en ont tant pour des biens faux & trompeurs.

Ils les instruisent par l'inutilité de toutes les peines qu'ils se donnent ; puisqu'il est aisé de voir que soit qu'ils réüssissent, soit qu'ils ne réüssissent pas, ils sont éga-

lement miſerables. Un homme s'eſt mis en tête de faire fortune par toutes ſortes de voyes. Le voilà riche, puiſſant, au-deſſus de tout : mais il n'en a que plus de peine, plus d'inquiétude, plus de ſoins. Ces grands travaux qui ont pour but de laiſſer une famille puiſſante, ne ſe terminent ordinairement qu'à laiſſer à des enfans déreglez des moyens de ſe perdre plus facilement pour l'autre vie, & ſouvent pour celle-ci même.

Ils les inſtruiſent par les punitions que Dieu exerce ſouvent ſur eux dès cette vie même, lors qu'il lui plaît d'y faire entrevoir des rayons de ſa juſtice ; & c'eſt en ce ſens qu'il eſt dit que *le juſte lavera ſes mains dans le ſang des pecheurs.* Pſ. 57. 11.

Ils les inſtruiſent par leur malignité & par leurs calomnies. Car ſouvent elles ſont mêlées de certaines veritez qu'une charité trop ardente & trop complaiſante auroit cachées aux gens de bien, & qui ne leur ſont découvertes que par la haine de leurs ennemis.

Ils les inſtruiſent en leur faiſant voir en eux le portrait naturel de la corruption de l'homme, & en leur montrant ainſi ce qu'ils ſeroient ſi Dieu les y avoit abandonnez. De ſorte qu'on peut dire qu'à un Chrétien vigilant, & qui a ſoin de pro-

ſiter de tout ce qu'il voit, la converſation des méchans n'eſt pas ſouvent moins utile que celle des gens de bien.

V. 2. Les méchans ſont utiles aux bons, parce qu'ils les couvrent & qu'ils empêchent qu'on ne les diſcerne : car ces bons ayant leurs défauts, & les méchans leurs bonnes qualitez & leurs vertus aparentes, on les confond aiſément, & l'on ne les diſtingue plus nettement les uns des autres. Ainſi les bons n'ont pas lieu de ſe preferer aux autres ni de ſe regarder avec complaiſance, ce qui leur eſt tres-avantageux. Il leur eſt utile de ne ſe pas voir, de n'être pas diſtinguez, & de ne ſe pas diſtinguer eux-mêmes ; & c'eſt l'effet de ce mêlange. Par-là chacun a ſujet de craindre pour ſoi-même & de vivre dans l'humiliation. Si l'on ne voit pas en ſoi tous les défauts qu'on remarque dans les autres, on doit craindre d'en avoir de plus grands qu'eux. On doit même ſe charger de l'humiliation qui convient proprement aux méchans, en les regardant comme renfermez dans le corps de l'Egliſe. Les Saints d'entre les Juifs ne ſe ſeparoient point des méchans qui avoient irrité Dieu. Ils reconnoiſſoient humblement qu'ils participoient avec juſtice à leur châtiment. *Nous avons peché*, dit David, *avec*

nos peres ; nous avons agi injuſtement , nous avons commis l'iniquité. Pſalm. 105. v. 2. Cette obligation à une penitence commune qui naît de ce mêlange des méchans avec les bons, ſervant donc aux juſtes à les humilier , leur aporte le plus ſolide avantage qu'ils puiſſent avoir dans cette vie.

VI. 3. Les méchans ſont utiles aux juſtes pour les exercer, pour les faire ſouffrir, pour les purifier. Il n'y a point de vertu ſolide ſans patience , ni de patience ſans ſouffrance. On ne croît en vertu & en charité qu'à proportion qu'on eſt éprouvé. Or il y a quantité de ces épreuves qui ne ſe peuvent faire que par des méchans. Ils ſont donc des inſtrumens de la ſanctification des juſtes. Ce ſont des ciſeaux qui les taillent , mais que la main de Dieu conduit & fait agir. Sans eux les juſtes demeureroient dans la foibleſſe, dans la langueur , dans la difformité , & ſeroient des pierres mal taillées qui ne ſeroient pas proptes à être placées dans la celeſte Jeruſalem. Au moins ils n'auroient pas à y attendre de grandes couronnes: car ce ſont les méchans qui les leur procurent. Qu'on faſſe reflexion ſur tous les Saints qui ont eu à ſouffrir des perſecutions , & qu'on juge s'ils ne ſont pas en

quelque ſorte plus redevables à ceux qui les ont perſecutez, qu'à ceux qui les ont favoriſez avec le plus de chaleur durant leur vie.

VII. Si le Batême, dit S. Auguſtin, rendoit auſſi-bien les corps immortels comme il reſſuſcite les ames à une vie immortelle, la foi des Chrétiens ſeroit trop aiſée & de trop peu de merite; *delicatiùs crederetur in Chriſtum.* On peut dire de même de l'Egliſe: Que ſi elle n'étoit point mêlée de méchans, elle formeroit un grand fleuve qui porteroit les ames à la vertu d'une maniere trop aiſée, & qui détruiroit en quelque ſorte leur foi en la facilitant. Il ne faudroit point faire d'éforts pour ſe ſauver. Il n'y auroit qu'à ſe laiſſer aller à ce torrent de toutes les parties de l'Egliſe. Il faudroit faire effort au contraire pour ſe damner. Ce n'eſt pas-là l'ordre de Dieu, ni la voye qu'il a choiſie pour ſauver les hommes. Dieu veut qu'on rame contre le cours d'un fleuve, & qu'on faſſe effort pour le ſurmonter. Il faut donc qu'il y ait dans l'Egliſe même un fleuve contraire qui nous porte au mal & qui nous ſerve d'exercice. Il eſt vrai qu'une infinité de gens en ſont entraînez: mais ceux que Dieu ſoutient tirent de grands avantages des éforts mêmes qu'ils ſont obli

obligez de faire pour le surmonter ; & toutes les vertus s'enracinent en eux d'une maniere beaucoup plus forte & plus solide.

VIII. Mais ne s'enfuit-il point de là qu'il n'y auroit donc qu'à demeurer tranquillement dans la compagnie des méchans, & que ceux qui se retirent du monde pour éviter sa contagion, font une action imprudente ? Nullement. Cette sage precaution qui a porté tant d'ames à se retirer du grand monde ; à s'unir avec un petit nombre de serviteurs de Dieu ; ou à vivre même dans une entiere solitude, est un effort qu'elles ont fait pour surmonter ce torrent. Elles ont imité ceux qui évitant le courant des fleuves, ne laissent pas d'aller contre son cours, en choisissant les endroits que diverses causes rendent moins rapides. Le monde ne laisse pas de faire sentir sa malignité dans les monasteres mêmes. Il y cause des traverses à ceux qui y sont retirez. Il les traite de ridicules. Il les oblige à sortir quelquefois de leurs retraites pour avoir recours à lui. Mais de plus le monde même se glisse dans les monasteres, & y exerce les bons par la contrariété de ses maximes & de ses inclinations. Il n'y a point de societé si sainte où il ne trouve moyen

de s'insinuer par quelque endroit. Il y entre toûjours non seulement des foibles, qui ne le sont que parce qu'ils sont remplis des idées du monde ; mais des hipocrites entierement corrompus, ou qui se corrompent dans le monastere même. Il faudroit souvent tout bouleverser pour les en bannir, & ils se couvrent même tellement qu'on auroit peine à en trouver quelquefois des prétextes raisonnables. Souvent on ne les discerne pas. Les foibles Religieux ressemblent fort aux méchans, & les méchans Religieux ressemblent quelquefois aux foibles. Qui en fera le discernement, & qui voudra se mettre en danger de chasser tous les foibles à qui les monasteres sont particulierement necessaires, sous prétexte d'en exclure les méchans ? Il faut donc prendre la voie de la tolerance, & souffrir dans les Chrétiens ce qu'on ne sauroit corriger sans un trouble & un fracas qui mettroit en danger même les Elûs figurez par le bon grain.

IX. L'Eglise aiant été établie dans le monde, selon qu'il est dit que *le champ est le monde*, elle a été établie parmi les méchans. Ainsi voilà déja une espece de mélange inévitable : car les méchans en cette maniere precedent les bons, & la

Matth. 13. 38.

mauvaise semence, ou l'ivraie est levée & enracinée devant la bonne. Mais ce mélange seroit purement exterieur, si les choses en étoient demeurées là. Les méchans seroient autour de l'Eglise : mais ils ne seroient pas dans l'Eglise. Elle formeroit un corps tout pur, une masse de pâte sans levain, une moisson sans ivraie. Cela ne suffit pas au dessein que Dieu a de sauver ses Elûs par le moien de la foi. Il a donc permis que dans cette Eglise environnée de méchans, l'homme ennemi ; c'est à dire, le demon, y ait semé son ivraie ; qu'il y ait introduit des gens qui sont à lui & qui secondent ses desseins ; & qu'il ait ainsi tellement confondu le mauvais grain avec le bon, qu'on ne les puisse plus separer entierement. On peut faire certains petits triages en quelques endroits : & il y a des lieux où il paroît peu d'ivraie ; mais il y en a toûjours. Toute la prudence ne doit consister qu'à se placer dans les endroits où il y en a moins ; & c'est ce que font ceux qui vivent dans les retraites, ou qui s'en procurent dans le monde même. Mais de vouloir bannir absolument tous les méchans ou de l'Eglise entiere, ou de quelque societé, & de quelque corps de l'Eglise que ce soit, c'est une entreprise que

l'on ne doit pas tenter ; parce qu'il eſt impoſſible d'y réüſſir.

X. L'IVRAIE, ſelon la parole de JESUS-CHRIST, n'eſt ſemée dans l'Egliſe
v. 26. que *durant le ſommeil* de ſes Paſteurs, &
Ibid. elle n'y eſt reconnuë que lorſque *l'herbe*, c'eſt à dire, le froment *eſt monté en épi.* Il y a donc ſouvent quantité d'ivraie ; c'eſt à dire, de méchans cachez dans les ſocietez, qui n'y paroiſſent point du tout ; & chacun doit craindre même d'être de cette ivraie ; c'eſt-à-dire, d'être méchant. Il y a des épis qui n'ont point de vie & qui ſont mort ou corrompus dans leur racine, quoiqu'ils paroiſſent pendant quelque tems tout ſemblables aux autres à l'exterieur : & lors même que cette difference ſe fait voir, elle ne paroît qu'aux fromens qui ſont crus, c'eſt à dire, aux juſtes avancez en lumieres & en vertus. Mais tous les fromens de l'Egliſe ne croiſſent pas dans une égale proportion. Il y en a, & même c'eſt la plus grande partie, qui demeurent toûjours fort bas. Les Chrétiens foibles & peu éclairez ſont toûjours le plus grand nombre dans l'Egliſe ; & ces foibles ne ſont nullement capables de diſcerner l'ivraie. Ainſi la prudence chrétienne veut qu'on reſerve ce diſcernement aux Anges du Seigneur,

qui seront chargez au dernier jour d'en bannir *tous les scandales*, & d'en faire une masse toute pure digne d'être offerte à Dieu. *Matt.* 18.41.

XI. Qui pourroit faire ce discernement dans l'Eglise, puisque non seulement les Pasteurs ne sont pas toûjours ces Chrétiens éclairez qui reconnoissent le mal par tout où il est; mais qu'ils sont trés souvent eux mêmes de l'ivraie qui gâte & empoisonne la moisson de l'Eglise? Or le moien d'en bannir cette ivraie qui comprend souvent le plus grand nombre de ces chefs, selon S. Gregoire, lequel assure, dés son tems même, que les méchans prévaloient sur les bons parmi les Pasteurs; ce qui l'oblige de se retrancher à dire qu'ils ne sont pas tous mauvais? Il faut donc trouver un moien pour se garantir de leur contagion, soit pour les forts, soit pour les foibles; pour ceux qui sont éclairez & pour ceux qui ne le sont pas. Les Chrétiens qui se conduisent par lumiere, se peuvent garantir du mauvais exemple des méchans, en s'atachant fortement aux régles, & ne se conduisant point par les exemples, si ce n'est par ceux qui sont conformes aux régles, & en se fortifiant sur tout contre cette raison trompeuse: Que Dieu ne permet- *Gregor. Moral. lib. 2. c. 27.*

troit pas que tant de personnes qui sont en des places considerables dans son Eglise, s'éloignassent du bon chemin. Il ne faut point se faire des régles que Dieu n'a point faites, ni se promettre ce qu'il n'a point promis. Outre qu'à l'égard de la pratique de la vie chrétienne, les plus déreglez ont d'ordinaire de deux sortes de maximes; les unes, par lesquelles ils autorisent ce qui est certainement bon; & les autres, par lesquelles ils permettent à eux mêmes & aux autres divers relâchemens. Ils trouvent bon, par exemple, qu'on ne s'empresse point pour s'avancer ni dans l'Eglise ni dans le monde, & qu'on ne tâche qu'à s'humilier & à se rabaisser. Mais ils croiroient aussi qu'il leur est permis de faire le contraire dans la pratique. Il n'y a donc qu'à suivre les premieres de leurs maximes qui aprouvent le bien, & à ne pas suivre les autres; d'autant plus que ces maximes suivies par quelques Pasteurs sont toûjours condamnées par d'autres qui ont plus de reputation de pieté.

XII. Les simples mêmes pourroient facilement se mettre à couvert des mauvais exemples que leur donnent les méchans, s'ils avoient le cœur pur & s'ils cherchoient Dieu sincerement. Le che-

min de la verité & de la droiture paroit à tout le monde ; & dans la diverſité des routes que les hommes ſuivent, quoi qu'on doute ſouvent ſi certains chemins ſont ſurs & legitimes, on ne doute point que d'autres ne le ſoient. Il n'y a donc qu'à s'atacher à ces chemins certainement ſurs, & éviter les autres dans leſquels il paroît quelque choſe de tortueux. Une foule de gens qui n'en feront pas difficulté, ne leur doit pas ſuffire; parce qu'ils doivent ſavoir qu'il eſt tres-poſſible que la multitude ſe porte au déreglement. Ainſi ſans condamner avec temerité & avec orgueil ceux qui ſuivent une autre route qu'eux, ils doivent demeurer dans les vûës ſimples & aſſurées, conformes à leurs lumieres & à leur état ; & par ce moyen le monde ſera incapable de leur nuire.

SUR L'EPITRE DU VI. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

EPÎTRE. 1. *Theſſ.* 1. 2.

MEs Freres : Nous rendons ſans ceſſe graces à Dieu pour vous tous, nous ſouvenant continuellement de vous dans nos prieres, & nous repreſentant dans l'eſprit devant Dieu qui eſt notre Pere, les œuvres de vôtre foi, les travaux de votre charité, & la fermeté de l'eſperance que vous avez en notre Seigneur JESUS-CHRIST : car nous ſavons, mes freres cheris de Dieu, quelle a été votre élection à la predication que nous avons faite de l'Evangile n'ayant pas été ſeulement en paroles, mais ayant été acompagnée de miracles, *de la vertu* du Saint-Eſprit, & d'une pleine & entiere perſuaſion. Et vous ſavez auſſi de quelle maniere j'ai agi parmi vous pour votre ſalut. Ainſi vous êtes devenus nos imitateurs, & *les imitateurs* du Seigneur, ayant reçu la parole parmi de grandes afflictions avec la joye du Saint-Eſprit ; de ſorte que vous avez ſervi de modele à tous ceux qui ont embraſſé la foi dans la Macedoine & dans l'Achaïe ; car non ſeulement vous êtes cauſe que la parole du Seigneur s'eſt

repanduë avec éclat dans la Macedoine & dans l'Achaïe : mais même la foi que vous avez en Dieu eſt devenuë ſi celebre par tout, qu'il n'eſt point neceſſaire que nous en parlions ; puis qu'eux-mêmes racontent en parlant de nous, quel a été le ſuccez de notre arrivée parmi vous, & comme ayant quité les Idoles vous vous êtes convertis à Dieu, pour ſervir le Dieu vivant & veritable, & pour atendre du Ciel ſon Fils JESUS, qu'il a reſſuſcité d'entre les morts, & qui nous a délivrez de la colere à venir.

EXPLICATION.

I. CE qui affoiblit extrêmement dans nos eſprits les veritez de l'Ecriture, c'eſt que nous en concevons les paroles ſelon les idées que nous avons ordinairement des choſes qui y ſont exprimées, & que nous ne tâchons point aſſez d'entrer dans celles qu'en avoient ceux qui les ont écrites. Ainſi le commencement de cette Epître aux Theſſaloniciens ne nous paroît qu'une entrée favorable pour les inſtructions qu'elle contient, & nous ne nous en ſervons point pour concevoir l'éminence de la vertu de ſaint Paul, quoi qu'elle y ſoit parfaitement marquée. Il faut donc ſupoſer au contraire par le reſpect que nous devons à l'Ecriture, que ce que ſaint Paul exprime étoit dans ſon cœur auſſi fortement qu'il l'exprime. Il dit qu'il rendoit *ſans ceſſe graces à Dieu*

pour les Theſſaloniciens. Il le faiſoit donc. Et ſi le terme *ſans ceſſe* ne marque pas qu'il fût occupé continuellement de cette penſée, il marque au moins une diſpoſition continuelle de gratitude, qui produiſoit de frequentes actions de graces; & cela pour des évenemens paſſez il y avoit long tems, auſquels une infinité d'autres avoient ſuccedé.

Ce que l'on doit conclure de là, c'eſt que les bienfaits de Dieu ne produiſoient pas dans l'ame de ſaint Paul une impreſſion legere & ſuperficielle, dont le ſouvenir pût être effacé par d'autres occupations & d'autres évenemens; mais une impreſſion profonde, qui penetroit juſqu'au fond de ſon cœur; qui ne lui permettoit point d'oublier les graces de Dieu; qui lui en rendoit le ſouvenir toûjours preſent, & produiſoit ainſi de frequentes actions de graces.

On doit conclure de plus qu'entre ces bienfaits de Dieu dont il étoit ſi extraordinairement touché, il conſideroit particulierement celui que Dieu fait aux ames, quand il leur fait recevoir ſon Evangile: & comme on ne le peut ſoupçonner d'aucun interêt d'amour propre; & qu'il exprime ailleurs les mêmes ſentimens à l'égard des Romains qu'il n'avoit point con-

vertis ; il eſt clair que le principe unique de cette reconnoiſſance étoit ſa parfaite charité pour les ames, & la grande idée qu'il avoit de Dieu.

Or cette diſpoſition ſuffit ſeule pour nous donner une idée toute autre de l'ame de ſaint Paul, que celle qu'on en a d'ordinaire. On n'a pour cela qu'à comparer ſa propre diſpoſition avec celle de ce grand Apôtre, & à conſiderer combien on eſt peu touché des graces de Dieu, & principalement de celles qu'il fait aux autres. On en entend tous les jours mille exemples, & on les oublie auſſi-tôt. A peine y prend-on part lors qu'on les raporte : & peu de perſonnes ſongent à en rendre graces à Dieu, même paſſagerement. Que ſi les choſes nous regardent de plus prés, & que l'on en remercie Dieu ſur le champ, les nouvelles affaires étouffent bien-tôt ces mouvemens. L'eſprit & le cœur s'ocupent d'autres choſes. Les objets preſens effacent les paſſez, & l'on ne ſauroit dire avec la moindre verité ce que dit ſaint Paul, que l'on rend graces à Dieu toûjours de ſes bienfaits paſſez, parce qu'on n'y penſe pas ſeulement.

II. CEPENDANT ſaint Paul ne faiſoit que ce qu'il devoit. Les bienfaits de Dieu

ne demandent point une gratitude paſſagere. Comme ils ſe raportent à l'éternité, la reconnoiſſance que nous ſommes obligez d'en avoir, doit être éternelle. Ainſi la difference qu'il y a ſur ce ſujet entre nous & ſaint Paul, en nous faiſant connoître l'éminence de ſa vertu, nous convainc en même-tems d'une extrême ingratitude par l'oubli où nous ſommes des graces de Dieu. Et comme rien ne les éloigne davantage que cet oubli, nous y devons reconnoître la ſource de nôtre pauvreté & de nôtre miſere interieure. Nous devons nous en humilier profondement, & y remedier par toutes les voyes que nous pouvons trouver. On ſe ſert de mille adreſſes pour ſe ſouvenir des choſes dont l'oubli nous ſeroit prejudiciable dans les affaires temporelles : mais on n'en a point pour ſe ſouvenir des bienfaits de Dieu. On manque, dit-on ſouvent, de penſées pour s'entretenir devant Dieu. Pourquoi ne s'entretient-on pas de ſes bienfaits; qui nous ſerviroient d'une matiere infinie, ſi nous avions quelque fonds de gratitude ? Il y en a qui ſe plaignent qu'ils n'ont rien à faire, & qui cherchent à perdre leur tems. Pourquoi ne l'employent-ils pas à repaſſer dans leur eſprit les graces de Dieu, & à en renouveller ainſi le ſouvenir ?

III. Mais cette admirable gratitude de saint Paul étoit jointe encore à un autre mouvement non moins necessaire. Comme il rendoit graces continuellement à Dieu pour les bienfaits dont il avoit comblé les Thessaloniciens, il prioit continuellement Dieu afin qu'il les conservât & les augmentât. La priere & l'action de graces doivent être inseparables. Quiconque a reçu des graces de Dieu, doit en avoir de la reconnoissance : mais comme on ne les sauroit conserver sans de nouvelles graces, il faut necessairement qu'il prie pour les obtenir. Ainsi ceux à qui il a fait la grace de contribuer à la conversion de quelque ame, s'aquitent imparfaitement de leur ministere, s'ils se contentent d'avoir prié & d'avoir rendu graces quelque tems pour elle ; s'ils ne continuent toûjours de remercier Dieu, & de prier pour la conservation de cette grace. Ils n'ont pas plus d'affaires que saint Paul, ni plus de differens objets dans l'esprit. Qu'ils ayent quelque part à sa charité, & ils verront qu'elle dilate le cœur, & qu'elle le rend capable de suffire à toutes ces differentes actions. Ce n'est que nôtre peu de charité qui nous rend si étroits & si resserrez en nous-mêmes. O ame de saint Paul, ame apostolique, ame vraiment

grande, puis qu'elle embraſſoit tant ſte differens objets; parce qu'ils y avoient tous fait de profondes traces qui ſe renouvelloient ſans ceſſe par des mouvemens de gratitude & de priere; combien les bornes étroites de notre cœur qui s'ocupe à ſe remplir de ſi peu de choſe, ſont-elles éloignées de votre étenduë!

IV. Comme ſaint Paul connoiſſoit parfaitement l'eſſence de la vertu chrétienne, il nous inſtruit même par les louanges qu'il donne à ceux à qui il écrit, & nous aprend ce qui eſt veritablement eſtimable dans les Chrétiens. Il ne loue pas ſeulement les Theſſaloniciens de leur foi, mais *des œuvres de leur foi*; c'eſt à dire, d'une foi operante & active qui leur faiſoit obſerver exactement les commandemens de Dieu.

Il ne les loue pas ſeulement de leur charité, mais *d'une charité laborieuſe* qui les portoit à travailler fortement pour leur perfection & pour aſſurer leur ſalut.

Il ne les loue pas ſeulement de leur eſperance, mais *d'une eſperance ferme* & immobile, par laquelle ils reſiſtoient à tout ce qui la pouvoit ébranler. On ſait aſſez que *la foi ſans les œuvres*, c'eſt à dire ſans l'acompliſſement des commandemens de Dieu, *eſt morte*; mais on ne

comprend pas facilement ce que c'eſt que ce *travail de la charité* & cette *ferme eſperance* que l'Apôtre releve dans les Theſſaloniciens.

La plûpart des gens ſont Chrétiens de telle ſorte qu'ils feroient toutes les mêmes choſes s'ils ne l'étoient point. Toute leur vie eſt employée à l'établiſſement de leur fortune, & à s'aquiter des miniſteres qu'ils exercent, & qu'ils choiſiroient quand ils ne ſeroient point Chrétiens. Un Medecin paſſe ſa vie à ſes viſites; un Juge & un Avocat dans les fonctions de leurs emplois; les Grands à faire leur cour & à executer les ordres des Rois. Ils ne feroient pas autre choſe quand ils ne ſeroient pas Chrétiens. Pour les actions de religion qui y ſont mêlées, elles ſont ſi peu de choſe & ſi courtes, que ce ne peut être ce qui eſt marqué par ce *travail de la charité* dont parle ſaint Paul. Il eſt vrai que le travail des fonctions legitimes y peut être compris: mais comme il peut avoir pour principe la coûtume & l'interêt auſſi-bien que la charité, il faut une regle pour le diſcerner: & ce mot de ſaint Paul nous la peut faire trouver.

Cette regle eſt, que quand on voit qu'une perſonne eſt également fidele dans

ſes devoirs lors qu'ils ſont contre ſes interêts humains, ou dans des choſes où il n'a point d'interêt, on a lieu de croire que c'eſt par charité qu'il s'aquite de ſes emplois. Mais on en doit juger tout autrement lors qu'on ne voit en quelqu'un que de la langueur pour toutes les actions deſintereſſées. Et c'eſt ce qui paroît dans la vie de la plûpart des Chrétiens. Ils ſont tous pleins d'ardeur pour toutes les choſes qui ont des recompenſes humaines atachées : mais quand leur interêt n'y a point de part ; quand les choſes ne regardent que Dieu & ſa juſtice, ou l'interêt de leurs ames ; quand il s'agit de combatre leurs paſſions, ou d'éviter les occaſions du peché en ſe privant de certaines utilitez temporelles ; quand il eſt queſtion de ſoûtenir gratuitement la verité ou la juſtice, ou de reſiſter à l'injuſtice des plus puiſſans, ou de ſe renouveller devant Dieu par la retraite, ou de donner à leur ame la nourriture dont elle a beſoin tous les jours par de ſaintes lectures, il n'y a rien de plus froid & de plus languiſſant qu'eux. Leur charité, s'ils en ont, eſt une charité oiſeuſe, pareſſeuſe, & qui donne lieu de conclure que l'interêt a bien plus de part que la vûë de Dieu dans tous leurs travaux. C'eſt donc avec raiſon que ſaint

Paul, pour marquer une charité ſincere, la déſigne par les termes de charité active & laborieuſe.

V. POUR comprendre ce que ſaint Paul veut dire par cette *eſperance ferme & ſouffrante*, qu'il apelle SUSTINENTIAM SPEI, il faut conſiderer que la condition des premiers Chrétiens étoit bien differente de la nôtre. Quelque dereglement qu'il y ait parmi les Chrétiens d'apreſent, il n'eſt pas neanmoins honteux parmi eux d'eſperer les biens éternels, & de ſe conduire par cette eſperance. La vie des Religieux qui quitent le monde ſerieuſement, n'y eſt point deshonorée. Mais il n'en étoit pas de même à l'égard des premiers Chrétiens. Ces biens éternels qu'ils pretendoient aquerir, paſſoient pour des chimeres ridicules, & leur miſere preſente fourniſſoit aux payens des ſujets de riſée & de moquerie. Il faloit donc que leur eſperance ſe ſoûtint contre toutes ces inſultes: & c'eſt ce que l'Apôtre loue dans les Theſſaloniciens. La nôtre eſt ſi foible au contraire, que quoi que nous ſoyons à couvert des moqueries publiques, nous ne ſaurions reſiſter à l'exemple de ceux qui aiment les choſes preſentes. La privation des petits avantages du monde auſquels la foi nous

oblige de renoncer, nous laſſe & nous fatigue. Nous voudrions bien eſperer les biens éternels; mais à condition qu'il ne nous en coûtât rien dans ce monde ici. Ce n'eſt pas là ce que l'Apôtre apelle *une eſperance ferme & ſouffrante*, SUSTINENTIAM *ſpei*: mais ce qu'il nomme ainſi eſt une eſperance capable de reſiſter aux inſultes des hommes, & qui renonce volontiers aux biens du monde pour ſe conſerver les éternels qui ſont l'objet de ſes deſirs.

VI. *Car nous ſavons, mes freres chéris de Dieu, quelle a été votre élection.* V.4.

SAINT PAUL parle de l'élection à la foi, à la charité, au chriſtianiſme, qui eſt un gage de l'élection éternelle. Or cette élection eſt de deux ſortes. L'une eſt éclatante & acompagnée des marques de la puiſſance de Dieu. L'autre eſt plus cachée, & reſſemble davantage à ce qui n'a que la raiſon humaine pour principe. La difference de ces deux graces, eſt que comme Dieu agit d'une maniere plus viſible dans l'une que dans l'autre, il veut auſſi qu'on s'aplique particulierement à le louer dans celle-là. Ses miracles ſont faits pour y exciter les hommes. C'eſt un langage divin que tout le monde eſt obli-

gé d'écouter. Et c'eſt la raiſon de ce que dit ſaint Paul pour relever la vocation des Theſſaloniciens qui avoit été de ce genre-là. Cela nous oblige à nous rendre atentifs à toutes les choſes extraordinaires par leſquelles Dieu nous parle, & à honorer particulierement les Saints extraordinaires que Dieu ſuſcite de tems en tems dans ſon Egliſe pour la reveiller de l'aſſoupiſſement où les hommes tombent naturellement.

VII. *Vous êtes devenus nos imitateurs & les imitateurs du Seigneur, &c.* v.6.

L'Ordre de Dieu eſt que comme la lumiere doit paſſer des Paſteurs au peuple, & que les peuples ne la reçoivent que par l'entremiſe des Paſteurs, la pieté paſſe auſſi de l'exemple des Predicateurs de l'Evangile à ceux à qui il eſt annoncé. C'eſt cet exemple qui leur doit rendre la vertu aimable; & c'eſt, comme dit ſaint Paul, en imitant leurs Paſteurs qu'ils doivent devenir les imitateurs de Dieu. Ainſi c'eſt un renverſement de l'ordre de Dieu, & une voye extraordinaire, lors qu'il faut que le peuple devienne vertueux ſans imiter la conduite des Paſteurs; & qu'il aprenne des Paſteurs intereſſez à renoncer à ſes interêts; des Paſteurs vains & qui recherchent leur propre gloire, à mé-

ptiſer la gloire du monde ; des Paſteurs delicats & amateurs de leurs aiſes, à devenir mortifiez. Il ne faut donc plus demander pourquoi le commun des Predicateurs fait ſi peu de converſions. C'eſt qu'il y en a peu qui puiſſent dire comme ſaint Paul : *Vous êtes devenus nos imitateurs & les imitateurs du Seigneur.* Il faut au contraire le plus ſouvent, pour être les imitateurs du Seigneur, n'être pas les imitateurs des Paſteurs. Or cette voye, comme j'ai déja dit, eſt une voye extraordinaire, & toutes les choſes extraordinares ſont rares. Ainſi le monde a été converti autrefois par un petit nombre de Predicateurs qui cherchoient Dieu ; & preſque perſonne ne ſe convertit par ce grand nombre de Predicateurs qui ſe cherchent eux-mêmes. Le ſeul exemple a ſuffi pour peupler les deſerts & les monaſteres d'une infinité de vrais penitens, ſans y ajoûter même la parole exterieure de la predication : & nonobſtant toutes les prédications la penitence ſe détruit peu à peu dans les monaſteres mêmes, lors qu'elle eſt deſtituée de l'exemple.

VIII. SAINT PAUL nous aprend encore pourquoi l'Evangile faiſoit de ſi grands progrez de ſon tems, & pourquoi les Predicateurs font à preſent ſi peu

de fruit, lors qu'il ajoûte : *Vous avez reçu la parole* de l'Evangile *avec la joye du Saint Esprit*, quoique *dans de grandes tribulations*. Et ces tribulations, dit-il dans la suite, ont servi à l'avancement de l'Evangile dans une grande partie de la Grece. Car c'est encore une des raisons pourquoi la parole de l'Evangile fructifie si peu maintenant. Ni les Predicateurs ni les peuples ne veulent rien souffrir pour elle. On ne voit que de ses herbes qui sechent sitôt qu'elles commencent à sentir l'ardeur du soleil, c'est à dire, la persecution. C'est ce qui renverse d'abord la plûpart du monde, & les rend infructueux & steriles. Toutes les personnes d'une prudence timide & qui évitent avec tant de soin de souffrir, ne sont point destinez de Dieu pour faire de grands fruits, & pour atirer les peuples à JESUS-CHRIST. Il faut quelque chose d'extraordinaire, ou dans l'austerité de la vie, ou dans les autres souffrances, pour remuer les esprits des peuples, & pour rendre celebre la pieté, afin d'exciter les Chrétiens à s'en rendre les imitateurs. L'austerité particuliere d'un monastere de France y atire des personnes de toutes les parties de l'Europe. C'est que les habitans de ce saint lieu ont reçu la parole de la peni- Matt. 13. 6.

tence avec joye, & la pratiquent avec une fidelité incomparable. Les personnes delicates & qui évitent de souffrir, ne sont bons tout au contraire que pour eux-mêmes: & encore, quand Dieu leur veut faire misericorde, il ne fait que leur ménager les souffrances; mais il ne les en délivre pas. S'ils les évitent d'une maniere, il les leur fait trouver d'une autre, afin que par ce moyen *ils deviennent conformes à l'image de son Fils*, & que *souffrant avec lui*, ils puissent *être glorifiez avec lui*.

Rom. 8. 9. Rom. 8. 17.

IX. *Vous vous êtes convertis à Dieu ..... pour atendre du ciel son Fils* JESUS. v. 10.

LA seule chose qu'un homme veritablement converti a à faire au monde, est d'atendre l'avenement de JESUS CHRIST & de s'y preparer; & c'est par là que l'on connoît la verité de sa conversion, & qu'elle est capable d'édifier l'Eglise. C'est ce qui paroissoit dans les Thessaloniciens. L'impression qu'ils donnoient, & ce qu'on publioit d'eux, étoit que toute leur vie étoit fondée sur l'atente de JESUS-CHRIST. On voyoit qu'elle ne tendoit qu'à s'y preparer; & l'on ne l'auroit pas crû, si l'on avoit vû agir en eux les passions humaines. Ce qui détruit l'édification de la plûpart des pretenduës con-

verſions de ceux qui ſe tirent des grands crimes, c'eſt qu'on les voit les mêmes dans tout le reſte. Ils ſont auſſi atachez à leurs interêts, à leur fortune, à leurs plaiſirs, à leurs commoditez, qu'ils étoient auparavant. Leur vie n'eſt point du tout un témoignage qu'ils atendent JESUS-CHRIST. C'eſt plûtôt un témoignage qu'ils ne l'atendent pas, puis qu'ils y ſouffrent tant de choſes qui lui déplaiſent. Car pour oſer dire du commun des Chrétiens, qu'ils atendent l'avenement de JESUS CHRIST, & qu'ils s'y preparent? Y a-t'il perſonne aſſez inſenſé pour dire: C'eſt pour me preparer à l'avenement de JESUS-CHRIST, que je cherche à me pouſſer dans l'Egliſe ou dans le monde; à entaſſer benefices ſur benefices, revenus ſur revenus; à établir puiſſamment ma famille dans le monde; à mener une vie commode & magnifique? La folie ni l'inſolence ne va pas juſques-là. Cependant tout ce qui ne ſe fait pas pour ſe preparer à l'avenement de JESUS-CHRIST, eſt indigne d'un Chrétien.

SUR L'EVANGILE DU VI. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

EVANGILE. *Math.* 13. 31.

EN ce tems-là : JESUS dit au peuple cette parabole : Le royaume du ciel eſt ſemblable à un grain de ſenevé, qu'un homme prend & ſeme en ſon champ. Ce grain eſt la plus petite de toutes les ſemences : mais lors qu'il eſt crû, il eſt plus grand que tous les *autres* legumes, & il devient un arbre ; de ſorte que les oiſeaux du ciel viennent ſe repoſer ſur ſes branches. Il leur dit encore une autre parabole : Le royaume du ciel eſt ſemblable au levain, qu'une femme prend & qu'elle mêle dans trois meſures de farine, juſqu'à ce que la pâte ſoit toute levée. JESUS dit toutes ces choſes au peuple en parabole ; & il ne leur parloit point ſans paraboles, afin que cette parole du Prophete fût acomplie : J'ouvrirai ma bouche *pour parler* en paraboles ; je publierai des choſes qui ont été cachées depuis la creation du monde.

EXPLICATION.

I. LE Fils de Dieu nous voulant donner une idée de ſon Egliſe, & de la doctrine qui la forme & qui la rend le royaume

me de Dieu, marque l'un & l'autre par deux caracteres qui leur conviennent ſelon divers tems, d'être tres-petites dans leur commencement, & tres-étendues & tres fortes dans leur acroiſſement & dans leur progrez. C'eſt principalement ce que ſignifient les paraboles dont il ſe ſert pour les repreſenter; l'une, du *grain de ſenevé* qui devient un arbriſſeau; l'autre, du *levain* qui s'inſinuë dans une grande maſſe de pâte & la convertit toute en levain. Il faut pourtant comprendre quelle eſt cette petiteſſe & ce progrez qu'il attribuë à ſon Egliſe & à ſa doctrine. Car ce n'eſt pas toute ſorte de petiteſſe ni toute ſorte de progrez. Ce ſeroit des marques trop équivoques. Tout ce qui eſt petit dans ſon origine & qui s'acroît dans la ſuite, n'eſt pas pour cela divin. On pourroit dire, par exemple, que la plus fauſſe & la plus abſurde de toutes les Religions, qui eſt celle de Mahomet, auroit eu ces deux marques, d'être petite dans ſon origine, & d'être tres-étenduë dans la ſuite. Il faut bien diſtinguer la petiteſſe & la grandeur de la Religion chrétienne, de celles qui peuvent convenir aux autres Religions.

II. Les deſſeins des hommes ſont ſouvent tres foibles & tres-petits dans leurs commencemens; mais ce n'eſt jamais par

leur volonté & par leur choix. Ils tendent d'abord par eux-mêmes à la grandeur & à l'éclat ; & ce n'eſt que malgré eux qu'ils n'y arrivent pas tout d'un coup. Si-tôt que Mahomet ſe vit ſuivi de quelque nombre de ſectateurs, il prit les armes, il fit la guerre, & tâcha de s'aſſujettir les peuples. On voit bien qu'il n'aimoit pas la petiteſſe de ſon origine, & qu'il aſpiroit à la grandeur. Il n'y a rien de ſemblable dans la petiteſſe de l'Egliſe. C'eſt une petiteſſe du choix & de la volonté de JESUS-CHRIST. Il y a voulu demeurer toute ſa vie. Il n'a pretendu à aucun éclat temporel. Il a toûjours marché vers la mort, ſans pretendre à aucune ſorte d'élevation dans le monde. Il a negligé tous les moyens humains qui pouvoient contribuer à établir ſa doctrine. Il ne s'eſt point empreſſé pour faire remarquer au monde ſes principaux caracteres. Il étoit né à Bethléem, ſelon les Prophetes ; mais il avoit laiſſé obſcurcir cette verité. Il paſſoit pour être de Nazareth, & il ne ſe met point en peine de démêler cette verité aparente. Il eſt revelé aux hommes dés ſa naiſſance. Herode s'en trouble ; Jeruſalem s'en émeut ; les Mages viennent avec éclat l'adorer ; Simeon & Anne le reconnoiſſent. Mais Dieu qui avoit donné à ſon

Fils tous ces témoignages, les laisse ensuite effacer de la memoire des hommes.

Ils étoient oubliez quand il parut, parce que la petitesse de JESUS-CHRIST & de son Eglise étoit du choix & du dessein de Dieu. Il savoit bien qu'il la releveroit quand il voudroit, & ainsi il ne se pressa point de lui procurer cet éclat qu'il étoit resolu de lui donner en son tems. Les hommes n'en font pas de même. Sitôt qu'ils peuvent ateindre à la grandeur, ils s'en saisissent & ne la laissent pas échaper; parce qu'ils sentent bien qu'ils ne seront pas les maîtres de l'avoir quand ils voudront.

III. LA petitesse & l'augmentation de l'Eglise ont été predites, preparées & precedées par de longues dispositions dont peu de personnes s'apercevoient; mais qui tendoient neanmoins tres-directement à son établissement.

Il y avoit quatre mille ans qu'il s'étoit repandu une opinion dans le monde, qu'il viendroit un liberateur des hommes; & des gens extraordinaires qui avoient paru de tems en tems parmi les Juifs, avoient predit les uns une circonstance de sa venuë, & les autres une autre; & ils avoient marqué en particulier cette extrême petitesse de la societé qu'il devoit établir, &

ſon prodigieux acroiſſement. Dieu tint les choſes pendant tout ce tems dans l'obſcurité, en ne permettant pas, ni que l'impreſſion de ce futur liberateur s'effaçât entierement, ni que cette obſcurité fût parfaitement éclaircie. Il envoye enſuite Jesus-Christ au monde dans le tems qu'il avoit marqué, & n'en découvre le ſecret qu'à la ſainte Vierge & à tres peu de perſonnes. Il lui étoit facile de manifeſter la venuë de ſon Fils au monde d'une maniere ſi éclatante, que perſonne n'eût pu l'ignorer. Il ne le fait pas, & laiſſe même obſcurcir les marques qu'il en avoit données. Jesus-Christ commence à prêcher, mais ſans aucun éclat precedent qui preparât les hommes à le recevoir. Il fait des miracles tels que jamais perſonne n'en avoit fait de ſemblables. Mais il les avilit & les obſcurcit à deſſein à l'égard des Juifs, par ſa pauvreté & par le rabaiſſement de ſa vie. On voit en tout cela une petiteſſe volontaire qui faiſoit partie du deſſein de Dieu. Mais on ne voit rien de ſemblable dans la petiteſſe des deſſeins & des établiſſemens des hommes. S'ils ſont petits dans leur origine, il eſt viſible que c'eſt malgré eux; ils ne ſont ni predits ni precedez par aucunes preparations qui donnent lieu de les diſtinguer de ce qui

eſt purement humain. Ceux qui en ſont auteurs ne negligent aucun moyen de les avancer; & s'ils y réüſſiſſent, c'eſt toûjours d'une maniere qui n'a rien de grand ni de divin.

IV. PARCE QUE cette petiteſſe de l'Egliſe dans ſon origine faiſoit partie de l'ordre de Dieu, & étoit deſtinée à faire paroître la force de l'Evangile, JESUS-CHRIST, qui étoit ſur de ſon futur acroiſſement, le predit comme s'il l'eût vû; & il l'avoit fait auparavant predire par ſes Prophetes, non ſeulement en general, mais auſſi en particulier. Car la ruine de la Synagogue & du Paganiſme a été predite & par les Prophetes & par JESUS-CHRIST: mais c'eſt ce que n'ont jamais oſé faire les auteurs des fauſſes Religions. Comme ils ſentoient bien qu'ils n'étoient pas les maîtres de l'acroiſſement des Religions qu'ils deſiroient introduire, ils ont été fort reſervez à le predire, ſur tout en particulier. Ils n'ont pas voulu s'expoſer au hazard de paſſer pour de faux propheres, de quelques ſecours humains dont ils fuſſent apuyez. Il n'y a eu que JESUS-CHRIST qui l'ait oſé faire, parce qu'il étoit le maître de la petiteſſe & de la grandeur de ſa Religion, & que c'étoit lui qui en regloit les divers états.

V. La Religion chrétienne n'avoit rien ni dans ſes dogmes ni dans ſes maximes, qui donnât lieu de croire qu'elle dût faire de grands progrez dans le monde. Elle devoit au contraire, ſelon les aparences humaines, y être étouffée dans ſon berceau : & choquant, comme elle faiſoit toutes les Religions établies, toutes les maximes qui y regnoient, on ne pouvoit prevoir avec la moindre vrai-ſemblance, qu'elle dût s'acroître. Il n'y avoit point de ſecte de Philoſophie dont l'augmentation ne fût plus probable. Cependant Jesus-Christ ſeul predit l'acroiſſement de ſa Religion, comme s'il l'eût vû, parce qu'il ſentoit qu'il dépendoit de lui, & qu'il ſavoit bien executer lui-même ſes predictions. Il n'y a rien de ſemblable à cela dans aucune autre Religion.

VI. On peut dire, avec verité, que les autres Religions ne ſe ſont point proprement acruës ; c'eſt à dire, que la creance n'en eſt point entrée dans les eſprits par voye de perſuaſion. Les opinions qui ont été reduites à ce ſeul moyen, n'ont pas fait de grands progrez. Quel progrez ont fait les ſectes des Philoſophes, quoique revêtuës de tant d'éloquence & ſoûtenuës de tant de ſubtilité? Quel progrez a fait la Religion Judaïque ſi éclatante en merveil-

les ? C'eſt la multiplication de la nation & ſa diſperſion qui l'a repanduë un peu. Encore les plus grands hommes du paganiſme n'ont pas voulu prendre la peine de la connoître, depuis même qu'ils l'ont pu faire ſans peine. Ciceron, Seneque, Tacite, Plutarque n'ont jamais ſu ce que c'étoit, quoi qu'il y eût des Juifs par tout qui les en pouvoient inſtruire, & qu'il leur eût été facile de recouvrer les livres de l'Ecriture traduits en Grec depuis long tems. Cependant ils ont mieux aimé en parler au hazard & avec une honteuſe ignorance, que de paroître s'en être informez. Le genie du monde, en matiere de Religion, eſt de demeurer comme il eſt, & de s'en tenir aux opinions reçûës ſans examen. On vit dans les Religions où l'on eſt né, & que l'on trouve établies: mais on ne les choiſit pas. Les progrez mêmes qui paroiſſent les plus étonnans, comme ceux du Mahometiſme, n'ont point eu pour cauſe la perſuaſion des peuples qui l'ont embraſſé. Ce n'eſt point du tout que cette doctrine ſe ſoit inſinuée dans les eſprits. C'eſt qu'il y a eu des conquerans de cette ſecte qui ſe ſont rendus maîtres de grands empires, & qui ont impoſé leur Religion aux peuples vaincus. Alexandre en auroit pu faire de même,

ſi cette fantaiſie lui avoit pris. Dés qu'on ſait qu'une Religion eſt la Religion du Prince ; qu'on eſt favoriſé en la ſuivant ; qu'il y a à craindre en ne la ſuivant pas, la cupidité la fait recevoir à tous ceux qui n'ont point de Religion. Ainſi le Mahometiſme détruiſant par tout l'étude des lettres, & ayant reduit ceux qu'il dominoit à n'avoir point de Religion, les a preparez par là à recevoir ſes rêveries. Mais la Religion chrétienne ne s'eſt introduite dans le monde que par la voye unique de la conviction & de la perſuaſion. Jamais évenement ne fut donc plus hors d'aparence ; & cependant c'eſt cet évenement ſi hors d'aparence qui eſt predit, & perſonne n'a oſé faire le même de ceux qui en avoient beaucoup plus.

VII. On peut dire auſſi par une autre raiſon que la parabole du grain de ſenevé eſt propre à la Religion chrétienne, & ne peut convenir à une autre. C'eſt que cette ſemence a une chaleur piquante qui fait impreſſion ſur les ſens, & cette chaleur même s'augmente à meſure qu'on la broye. Or par cette qualité elle repreſente fort bien la Religion chrétienne, & non les autres. Car toutes les autres doctrines ſont des doctrines inſipides qui ne penetrent point l'eſprit, & qui ſont incapables d'y

faire des changemens considerables. On demeuroit tel en devenant Philosophe, qu'on étoit avant que de l'être, excepté certains dehors. Il n'y a eu que la Religion chrétienne qui ait fait de grands changemens interieurs dans les cœurs des hommes; qui les ait rendu des hommes nouveaux; qui ait détruit leurs anciennes inclinations; qui leur en ait donné de nouvelles. Cette force, à la verité, n'est pas dans ses dogmes mêmes. Elle consiste dans l'esprit de Dieu qui les anime & qui change le cœur par une impression secrette. Mais c'est ce qui fait voir que JESUS-CHRIST prédisant cet accroissement, savoit la force de cet Esprit, & dans quelle mesure il le devoit repandre pour se faire ouvrir les cœurs: & c'est par la même raison qu'un autre que lui ne l'a pu faire; parce qu'aucun n'avoit la force de disposer des esprits, & de les tourner comme il vouloit.

VIII. JESUS-CHRIST predit donc dans cet accroissement futur de sa doctrine ce qu'il devoit faire, & ce que nul autre ne pouvoit faire que lui. Et il fait encore voir par là que c'étoit par une disposition toute volontaire qu'il avoit permis qu'elle parût si petite, & qu'elle fût si peu suivie durant sa vie. Il a toûjours été le maître

de la converſion des peuples. Il pouvoit ſe faire ſuivre de toute la terre dès le commencement de ſa predication. Mais ç'auroit été un miracle trop viſible & trop éclatant, qui l'auroit trop découvert aux hommes. Il a donc mieux aimé établir ſa Religion par un progrez qui frapât moins les eſprits, & dans lequel la vertu divine qui l'operoit fût plus cachée. Mais quoi qu'elle fût cachée à la plûpart du monde, ceux neanmoins qui conſidereront ce progrez avec l'atention qu'il merite, ne pourront s'empêcher d'y reconnoître cette vertu qui le produiſoit, & qui le diſtinguoit infiniment des progrez que les opinions des hommes peuvent faire. Il n'en eſt pas moins miraculeux pour être caché & obſcurci. Mais il arrive ſeulement de là qu'il n'y a que les eſprits atentifs & non préocupez qui le découvrent; & c'eſt là proprement le deſſein de Dieu. Il ne veut pas cacher ſes œuvres à ceux qui aiment la verité ſincerement: mais il ne les veut pas découvrir aux ſuperbes qui ne jugent des choſes que par caprice & par paſſion: & c'eſt ce qu'il fait en les couvrant de la reſſemblance des œuvres des hommes, & les en diſtinguant neanmoins par des differences réelles & effectives qui paroiſſent clairement aux amateurs ſinceres de la

verité, & ne paroiſſent point aux autres.

IX. Mais pour entrer pleinement dans l'eſprit & dans le ſens de cette comparaiſon du grain de ſenevé, il ne faut pas conſiderer ſimplement la petiteſſe du royaume de Dieu & de la doctrine evangelique, ni ſa multiplication & ſon acroiſſement à l'égard de tous les élus : il faut conſiderer l'une & l'autre à l'égard de chaque élu & de chaque Chrétien, dans le cœur duquel Jesus-Christ jette ſa ſemence de la verité. Car cette parabole n'eſt pas moins vraye à l'égard de chaque élu en particulier qu'à l'égard de tout le corps des élus. *Ce royaume de Dieu eſt au dedans de vous*, dit l'Evangile ; & ce royaume de Dieu, c'eſt à dire, la doctrine du ſalut eſt ſemblable à un grain de ſenevé à l'égard de chacun de ceux qui la reçoivent ; parce qu'elle y paſſe enſuite par ce progrez que Jesus-Christ décrit dans l'Evangile de ce jour. Ce n'eſt au commencement qu'une impreſſion dont on a peine à s'apercevoir : mais enſuite cette impreſſion s'enracine & s'étend. C'eſt un levain & un remede ſalutaire qui s'inſinuant peu à peu, s'empare du cœur & de toutes les parties qui contribuent à la vie, & en bannit les humeurs qui leur nuiſent, & renouvelle tout le corps. Enfin cette

petite ſemence devient *un arbre* conſiderable ; c'eſt à dire, qu'elle produit un corps d'actions qui procedent d'elle comme de ſon principe & de ſa racine. Cet arbre eſt planté dans tous les juſtes. Il y fructifie, il y porte des ſemences pareilles à celles dont il eſt né, *& les oiſeaux du ciel ſe repoſent* quelquefois *ſur ſes branches*, les Grands du monde prenant quelquefois plaiſir à conſiderer les maximes & la vie des Chrétiens, & les Anges du ciel en faiſant l'objet de leur complaiſance & de leur joye.

X. Il ne faut pas s'imaginer neanmoins que ce progrez s'acheve dans cette vie, ni que ce grain de ſenevé ; c'eſt à dire, cette doctrine évangelique reçuë dans le cœur, y faſſe ſentir toute ſa force & y produiſe tout le changement qu'elle peut produire. Dieu, qui en regle les effets, les borne d'ordinaire à une certaine meſure, & reſerve à l'autre vie à lui faire déployer toute ſa force & à produire par elle le changement total de toutes les inclinations de la nature. C'eſt pourquoi Jesus-Christ ajoûte à la parabole du grain de ſenevé celle du levain, qui étant mêlé dans une maſſe de pâte, y repand ſa vertu peu à peu, & la change toute entiere en ſoi ; parce qu'il la pure

en quelque sorte une masse de levain. Le changement total que la doctrine évangelique doit produire dans les esprits, est exprimé plus fortement par cette seconde parabole : & il est clair qu'il n'est jamais parfaitement achevé dans cette vie. L'espace du tems qu'elle dure est destiné à l'operation du levain. Mais cette operation n'y a pas sa perfection ni son acomplissement. Il y a toûjours des parties de notre ame qui demeurent insipides, & qui ne sont pas penetrées de la vertu de ce levain. Il ne se déployera pleinement qu'après nôtre mort où toutes les tenebres de nôtre ame seront dissipées ; toutes ses langueurs seront gueries ; toute sa corruption sera détruite : & où elle sera remplie dans toutes ses parties, de la vertu de l'esprit de Dieu, qui n'y laissera plus aucune foiblesse.

XI. C'est cet heureux changement où nous devons aspirer, & qui doit être l'objet de tous nos desirs : mais en atendant il faut souffrir en patience les retardemens de Dieu, dans l'esperance qu'il guerira quelque jour toutes nos langueurs, & que notre ame sera toute transformée par l'efficace de son Esprit. Cependant il faut faire grand état des arrhes & premices de cet Esprit, & tâcher de nous en

assurer la possession, ou plutôt tâcher qu'il nous possede. Car il ne s'emparera pleinement à la mort que des cœurs qu'il aura déja possedez, & dans lesquels il aura déja regné durant cette vie. Tout consiste donc à bien établir le royaume de Dieu en nous; à y rendre sa verité maîtresse de nos esprits & de nos cœurs; à l'y étendre autant que nous le pouvons, & à détruire autant qu'il nous est possible tout ce qui lui est contraire. Après cela il n'y a qu'à laisser faire Dieu, & attendre en paix ce changement merveilleux qu'il operera en nous après nôtre mort; mais qu'il n'operera neanmoins qu'à proportion que nous aurons travaillé fidelement à l'augmenter durant nôtre vie.

XII. Mais puisque ce royaume de Dieu est comparé par Jesus Christ à un grain de senevé dans sa petitesse & dans sa force, il faut tâcher de profiter de l'instruction qu'il nous veut donner par là, & de faire en sorte qu'il ait en nous ces qualitez; que tous les dons de Dieu y soient couverts par l'amour de la petitesse; qu'une sainte ardeur nous anime & nous empêche de retomber dans le relâchement & dans la froideur; que cette ardeur s'augmente à mesure que nous serons plus brisez par la contradiction & la malice

des hommes. Car comme c'eſt le propre des faux juſtes de découvrir leur foibleſſe dans l'adverſité, & d'y être dépouillez du maſque de la pieté dont ils ſe couvroient ; c'eſt le propre des vrais juſtes, dit ſaint Gregoire, de faire paroître leur force dans les afflictions. Il faut que nous ne perdions point nôtre vigueur interieure par le commerce du monde ; que cette vigueur & cette force nous empêche de devenir un ſel affadi, & nous preſerve de la corruption du monde. C'eſt ainſi que nous pourrons eſperer legitimement que nôtre petiteſſe jettera des racines, & qu'elle deviendra un arbre digne d'orner la celeſte Jeruſalem. Car ce qui naît dans le ſein de l'Egliſe de la terre n'y demeure pas, & ſera transferé avec elle dans le ciel qui eſt ſon lieu naturel.

Moral. l. 1. c. 1.

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DE LA SEPTUAGESIME.

EPITRE. I. *Cor.* 9. 24. 10.

MEs Freres : Ne ſavez-vous pas que quand on court dans la carriere, tous courent ; mais un ſeul remporte le prix ? Courez donc de telle ſorte que vous remportiez le prix. Or tous les athletes gardent en toutes choſes une exacte temperance ; & *cependant* ce n'eſt que pour gagner une couronne corruptible ; au lieu que nous *en attendons* une incorruptible. Pour moi je cours, & je ne cours pas au hazard ; je combats, & je ne donne pas de coups en l'air ; mais je traite rudement mon corps, & je le reduis en ſervitude, de peur qu'ayant prêché aux autres je ne ſois reprouvé moi-même. Or vous ne devez pas ignorer, mes freres, que nos peres ont tous été ſous la nuée ; qu'ils ont tous paſſé la mer *rouge* ; qu'ils ont tous été batiſez ſous la conduite de Moïſe dans la nuée & dans la mer ; qu'ils ont tous mangé d'une même viande ſpirituelle ; & tous bû d'un même breuvage ſpirituel. Car ils beuvoient de l'eau de la pierre ſpirituelle qui les ſuivoit, & JESUS-CHRIST étoit cette pierre : mais il y en eut peu d'un ſi grand nombre qui fuſſent agreables à Dieu.

EXPLICATION.

I. IL n'y a point de veritez plus étonnantes dans la Religion chrétienne que celle qui nous marque le petit nombre des Elus : & il n'y en a point neanmoins que le Saint Esprit ait eu plus de soin d'exprimer en termes clairs. JESUS-CHRISIT l'enseigne formellement dans l'Evangile, non seulement en disant : *Qu'il y en a beaucoup d'appellez & peu d'élus :* mais aussi en s'écriant avec admiration : *Que le chemin qui mene à la vie est étroit, & qu'il y en a peu qui le trouvent.* Saint Paul, premier interprete de l'Evangile, ayant dessein d'instruire les Corinthiens de cette même verité dans l'Epître de ce jour, il le fait par des comparaisons étonnantes, & qui donnent lieu de concevoir le nombre de ceux qui seront sauvez, comme étrangement petit. Il compare les Chrétiens qui tendent au salut par la profession de la Religion chrétienne, à des gens qui courent dans une lice, parmi lesquels il n'y en a qu'un qui obtienne le prix : & il se sert encore d'une comparaison plus forte, qui est celle des Israëlites qui sortirent de la captivité de l'Egypte, parmi lesquels il n'y en eut que deux qui arriverent à la terre qui leur avoit été promise.

Mais si ces veritez sont terribles en elles-mêmes, il est encore bien plus terrible que la plûpart des Chrétiens en soient si peu effrayez. Il semble presque qu'elles ne les regardent point, & qu'ils soient tous assurez d'être celui qui obtient le prix dans la lice, ou l'un des deux qui arriverent à la terre promise. Cependant ils le font si peu, que c'est proprement contre cette assurance que saint Paul propose la premiere de ces comparaisons. Car il remarque que tous courent. Or tous ceux qui courent ont la même esperance d'obtenir le prix; & neanmoins il n'y en a qu'un qui l'obtient. Qui nous assurera donc que nous sommes plûtôt du nombre de ceux qui courent avec succez, que de ceux qui courent inutilement?

II. Il y a dans l'homme une inclination à s'assurer sans raison de ce qui est necessaire pour le faire vivre sans crainte, ou à se faire des raisons de certaines choses exterieures qui ne sauroient lui donner aucune assurance solide. Les Juifs, comme le remarque un Prophete, s'assuroient sur le temple du Seigneur, & repetoient sans cesse: *Le temple du Seigneur, le temple du Seigneur:* comme s'ils eussent été à couvert de la colere de Dieu; parce qu'ils avoient le temple du Seigneur parmi eux.

Ils s'assuroient aussi, comme dit saint Jean-Baptiste, sur la qualité d'enfans d'Abraham. Il en est de même des Chrétiens. Ils s'assurent insensiblement sur la profession exterieure du christianisme; sur ce qu'ils sont dans le corps de la veritable Eglise: & ils s'imaginent qu'en suivant avec cela toutes leurs passions, ils ne laisseront pas d'être sauvez.

Peu de personnes ont proposé cette erreur en forme de dogme: mais cependant il y en a peu qui ne la suivent en effet dans la pratique; puisqu'il y en a peu en qui on ne voye cette même securité, quoiqu'il n'y ait gueres de difference entre la vie des Chrétiens & la vie de ceux qui ne le sont pas.

III. Si nous écoutons avec la foi & le respect que nous devons cette étonnante verité, le moins que nous puissions faire est de nous informer avec tout le soin qui nous sera possible, pourquoi de tant de personnes qui courent, il y en a si peu qui obtiennent le prix; & de tâcher ensuite de nous distinguer de ceux qui ne l'obtiennent pas. Il faut *courir en sorte qu'on remporte le prix*, dit saint Paul. Pour cela il faut atteindre le but: car il est inutile de courir si on ne l'atteint. Le souverain des malheurs est de vouloir

trouver Dieu, & ne trouver que soi-même; de tendre au salut, & d'arriver à sa perte; de s'imaginer de marcher dans le chemin du ciel, & ne marcher en effet que dans celui de l'enfer. Il est donc d'un devoir indispensable de s'informer pourquoi de tant de Chrétiens il y en aura si peu de sauvez; & quel droit nous avons de pretendre être plûtôt du nombre de ceux qui le seront, que de ceux qui ne le seront pas. Non seulement cette curiosité n'est pas blâmable; mais le principal but des instructions de JESUS-CHRIST & de saint Paul dans ce qu'ils nous enseignent du petit nombre de ceux qui seront sauvez, c'est de nous exciter à nous en instruire; & au contraire l'indifference qui fait qu'on ne s'en met pas en peine, est une des plus grandes marques de la stupidité des hommes, & l'une des plus mauvaises dispositions pour être du nombre de ceux qui seront sauvez.

IV. IL ne faut pas croire qu'il n'y ait qu'une seule raison qui fasse que les Chrétiens n'arrivent point au but de leur course. Mais entre les autres l'Apôtre nous donne lieu dans cette Epître de faire particulierement atention à celle qui est contenuë dans ces paroles : *Tous les athletes s'abstiennent de toutes les choses; & cela pour*

obtenir une couronne corruptible ; au lieu que nous pretendons à une couronne incorruptible. Car de cet exemple particulier on peut tirer cette conclusion generale : Que le desir que les hommes ont de se sauver n'a point la même activité & la même force que celui qu'on a dans le monde pour l'objet de ses passions. Ainsi ce desir étant foible & languissant, il n'est pas étrange qu'il soit facilement surmonté par d'autres passions plus actives qui viennent à la traverse. Cela veut dire en un mot, que la foiblesse de nôtre amour est la cause ordinaire de l'inutilité de nôtre course. D'autres passions prennent le dessus, & se font suivre par nous ; parce que l'amour que nous avons pour nôtre salut est trop foible pour leur resister. On court par ses desirs. Si l'on desire foiblement, on court foiblement ; & l'on ne desire foiblement certaines choses, que parce qu'on en desire fortement d'autres. Ainsi la foiblesse du desir que le commun des Chrétiens a de se sauver, marque la presence d'un amour plus fort qui les possede & qui les domine ; c'est à dire, qu'il fait voir qu'il y a quelque chose qu'ils preferent à Dieu.

V. Nous devons d'autant plus tâcher de suivre cette ouverture de l'Apôtre,

qu'en nous ſervant de la lumiere qu'elle nous donne, il n'y a preſque rien dans le monde qui ne nous fourniſſe des ſujets de reproches pour exciter nôtre lâcheté, & qui ne nous donne lieu de conclure que nous ne faiſons point pour Dieu ce que l'on fait pour le monde. Rien n'eſt plus rare que d'expoſer ſa vie, ſon repos & ſon bien pour Dieu & pour ſon ſalut; & rien n'eſt plus commun que tout cela pour les Rois du monde, & pour des recompenſes également frivoles, difficiles & incertaines. C'eſt une grande charité d'aller chercher le ſalut des ames aux Indes & à la Chine. Auſſi cette charité eſt-elle fort rare. C'eſt une eſpece de prodige quand dans un ſiecle & dans un royaume entier il ſe trouve un petit nombre de ces Predicateurs evangeliques. Mais d'y aller pour y chercher de l'or, & des marchandiſes, & generalement pour y faire fortune, quoiqu'il y ait tant de peines & de dangers dans ces voyages ſi longs, c'eſt une action ſi commune, que preſque tous les peuples de l'Europe ſe preſſent à l'envi à qui aura part à ce trafic. Il y en a même qui font ces voyages par divertiſſement & par le ſeul deſir de repaître leur imagination de nouveaux objets. Où ſont les Prêtres qui travail-

lent pour le salut des ames avec les mêmes soins & les mêmes fatigues, que les ouvriers du monde travaillent pour la subsistance de leur famille ? Où sont ceux qui s'apliquent à se perfectionner dans la vertu avec la même ardeur, que les artisans à se perfectioner dans leurs arts ? Où sont ceux qui prennent par pieté autant de soin d'étouffer leurs passions, que les gens de Cour en prennent par interêt à les déguiser ? Où sont ceux qui ont autant d'attention à ne point blesser le prochain, qu'ils en ont à ne point nuire à leur fortune ? Où sont ceux qui ont autant de vûës, d'ouvertures & d'adresses pour s'avancer dans la vertu, qu'un ambitieux en a pour réüssir dans ses pretentions ? Il n'y a pas jusqu'aux femmes mondaines possedées de la passion de se rendre agreables aux yeux des hommes, qui ne puissent servir à nous convaincre du peu de soin que nous avons d'embellir & d'orner nôtre ame pour la rendre agreable aux yeux de Dieu. Et c'est la reflexion que fit un jour un saint Evêque en voyant passer une courtisane qui fut depuis une grande Sainte.

VI. Mais l'exemple particulier que saint Paul allegue, qui est celui des athletes qui se preparoient à combatre à la

lutte devant le peuple, nous donne encore plus de lumiere que tous les autres exemples de la vie commune que nous venons de raporter. Rien n'étoit égal à la dureté du regime qu'on leur faiſoit garder. Ils renonçoient à toutes les delices de la vie. Le principal de leur nourriture étoit de la bouillie faite avec de l'eau. Tous leurs exercices étoient conformes à cette auſterité. L'Apôtre nous veut donc faire conclure, que ſi pour un avantage de neant il ſe trouve des gens qui ſe privent ainſi de tous les biens de la vie, nous devrions à bien plus forte raiſon, nous en priver pour aquerir la ſouveraine felicité. Car cette privation ne fortifie pas moins l'ame des Chrétiens, que la privation des délices fortifioit le corps des athletes. La joüiſſance des creatures l'affoiblit & l'amollit. Elle fait qu'elle ne s'en peut plus paſſer, & qu'ainſi elle ſucombe à toutes les ocaſions où elle ſeroit en danger d'en être privée. Un homme acoutumé aux converſations du monde, ne ſauroit plus ſouffrir la ſolitude, le repos & le ſilence. Celui qui a joui des aiſes de la vie, devient incapable de ſoufrir la pauvreté qui l'en prive. Ceux qui ont vécu dans l'éclat & dans la grandeur, preunent pour une extrême miſere de vi-

vre

vre dans une condition obſcure & rabaiſſée. Peut-on donc trouver étrange que tant de Chrétiens manquent de force & de courage dans leur courſe, puis qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour affoiblir leur ame, & qu'ils ne font rien pour la fortifier? Ils font tout ce qu'ils peuvent pour joüir des creatures; & c'eſt cette joüiſſance qui rend leur ame foible & languiſſante: ils n'ont aucun courage pour s'en priver, & cependant cette privation eſt l'unique voye pour lui acquerir la force & la vigueur dont elle a beſoin.

VII. Mais il faut donc, dira-t-on, que tout le monde embraſſe les conſeils evangeliques, & il n'y aura plus de difference entre conſeils & preceptes; puis que tout le monde étant obligé de fortifier ſon ame, ſera obligé par conſequent de ſe priver de la joüiſſance des creatures qui l'affoiblit. C'eſt ce qui oblige de diſtinguer deux choſes; l'uſage des creatures, l'atache aux creatures. L'uſage n'eſt pas mauvais par lui-même; mais l'atache aux creatures eſt mauvaiſe. Il n'eſt donc pas entierement défendu d'uſer des creatures; mais de s'atacher aux creatures; c'eſt à dire, d'aimer les creatures pour elles-mêmes; c'eſt ce qui ne peut être permis. C'eſt cette atache que l'on

eſt obligé de diminuer autant que l'on peut, & on le peut quelquefois ſans ſe priver entierement de l'uſage. Ce n'eſt pas que toute atache ſoit mortelle & criminelle : mais elle rend toûjours l'ame plus foible, & elle la diſpoſe aux chutes, ſi Dieu, par une miſericorde particuliere n'éloigne les ocaſions où ces ataches pourroient nous faire tomber. Car le diable qui eſt infiniment artificieux, ne manqueroit pas de diſpoſer tellement les choſes, que l'ame étant balancée par diverſes paſſions, cette atache la feroit pancher du mauvais côté: & c'eſt ce que Dieu empêche quelquefois par une protection particuliere.

Mais comme il n'y eſt pas obligé, & qu'il ne fait pas cette grace à tout le monde, il eſt clair que tout atache rend le ſalut plus difficile & plus incertain; & que pour l'aſſurer autant que l'on peut, il faut tâcher de les détruire toutes. Or pour cela il eſt vrai que le moyen le plus naturel, ſeroit de ſe priver de l'uſage même. Mais ſi l'on ne peut pratiquer celui-là, il en faut ſubſtituer d'autres. Si l'on n'y peut renoncer entierement, on en peut jeûner, & en reſtraindre l'uſage : car le jeûne n'eſt pas une abſtinence entiere ; c'eſt un uſage plus rare & moins frequent, &

ce moyen suffit la plûpart du tems.

VIII. Il y a une certaine incertitude du salut inseparable de l'état de cette vie. Mais il y en a une autre qui n'est que l'effet de notre negligence, & qu'il faut tâcher de détruire en rendant *notre vocation certaine par les bonnes œuvres*, comme dit saint Pierre. C'est ce que saint Paul declare dans la suite de cette Epître, qu'il pratiquoit avec soin. *Je cours*, dit-il, *mais ce n'est pas à l'incertain.* C'est à dire, qu'il assuroit son salut autant qu'il pouvoit, & qu'il avoit soin de détruire en soi tout ce qui le pouvoit rendre incertain. 2. Petr. 1. 10. v. 26.

Il ajoûte à cela une chose fort considerable. *Je combats*, dit-il, *mais ce n'est pas en frapant l'air* inutilement. Il apelle fraper l'air, pratiquer certains exercices peu importans, en negligeant les principaux & les plus essentiels. C'est une bonne chose que de procurer le salut des autres, & de les amener à la connoissance de la verité, & d'avoir compassion de leurs miseres spirituelles : mais c'est une mauvaise chose de faire tout cela en negligeant son propre salut, & en ne pratiquant pas envers soi-même ce qui est dit dans l'Ecriture : *Ayez pitié de votre ame propre, & tâchez de plaire à Dieu.* Pour pratiquer donc solidement la charité, il v. 26. Eccli. 30. 24.

en faut pratiquer l'ordre. Or cet ordre eſt de commencer par ſoi-même, de mortifier ſes paſſions, & d'aſſujetir ſon corps à l'eſprit, & l'eſprit à Dieu. Faire autrement, c'eſt combatre en l'air; & c'eſt ce que ſaint Paul declare qu'il ne faiſoit pas. „ Je châtie, dit-il, mon corps, & le reduis „ en ſervitude; de peur qu'ayant prêché „ la verité aux autres, je ne merite moi- „ même d'être rejetté.

IV. CETTE conduite de S. Paul nous aprend, que quelque élevée qu'une ame ſoit dans la connoiſſance des myſteres & dans la contemplation des plus hautes veritez; quelques merites qu'elle ait acquis par des travaux extraordinaires, elle ne ſe doit point croire à couvert des dangers & des tentations où les petits ſont expoſez, comme ſont celles auſquelles on reſiſte par la mortification du corps. Ce ſont à la verité des tentations de commençans; mais la perfection chrétienne conſiſte à croire qu'on eſt toujours du nombre de ceux qui commencent. S'il y eût jamais de raiſons de ſe diſpenſer de la mortification, on peut dire que c'étoient celles que S. Paul pouvoit alleguer. Il étoit ſans ceſſe engagé à des voyes penibles, dans des tems où il n'y avoit point de voitures publiques établies, & où il

en faloit faire une grande partie à pied. Quand il étoit arrêté en quelque lieu, il y travailloit de ses mains, ou il s'employoit à la predication de la parole de Dieu ; c'est ce qui n'est pas moins penible. Que de raisons pour s'exempter des mortifications volontaires, puis que son état par lui-même lui en fournissoit tant d'inévitables ! Cependant il ne s'en dispense point ; & le soin qu'il avoit de son salut le porte à ne se contenter pas des fatigues de son ministère, & à en ajoûter encore d'autres à celles qui en naissoient. Etrange leçon pour les Predicateurs delicats qui renoncent à la mortification pour la prêcher aux autres, & instruction terrible pour tout le monde ! Car si l'on ne peut pas se dispenser des œuvres de penitence en servant si utilement le prochain, combien le peut-on moins quand on ne sert de rien à personne ?

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA SEPTUAGESIME.

EVANGILE. *Matth.* 20. 2.

EN ce tems-là JESUS dit cette parabole à ſes Diſciples : Le royaume du Ciel eſt ſemblable à un pere de famille qui ſortit dés le grand matin afin de louer des ouvriers *pour travailler* à ſa vigne ; & étant demeuré d'accord avec les ouvriers qu'ils auroient un denier pour leur journée, il les envoya à ſa vigne. Il ſortit ſur la troiſiéme heure *du jour*, & en ayant vû d'autres qui ſe tenoient dans la place ſans rien faire, il leur dit : Allez vous en auſſi vous autres à ma vigne, & je vous donnerai ce qui ſera raiſonnable ; & ils s'y en allerent. Il ſortit encore ſur la ſixiéme, & ſur la neuviéme heure *du jour*, & fit la même choſe. Enfin étant ſorti ſur l'onziéme heure, il en trouva d'autres qui étoient-là ſans rien faire, auſquels il dit : Pourquoi demeurez-vous là tout le long du jour ſans travailler ? Parce lui dirent-ils, que perſonne ne nous a loüez ; & il leur dit : Allez vous en auſſi en ma vigne. Le ſoir étant venu, le maître de la vigne dit à celui qui avoit le ſoin de

ſes affaires : Apellez les ouvriers, & payez-les, en commençant depuis les derniers juſqu'aux premiers. Ceux donc qui *n'avoient travaillé que* depuis l'onziéme heure s'étant aprochez, reçurent chacun un denier. Ceux qui avoient été loüez les premiers venant à leur tour, s'atendoient qu'on leur en donneroit davantage, mais ils ne reçurent neanmoins que chacun un denier ; & en le recevant ils murmuroient contre le pere de famille, en diſant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, & vous les traitez comme nous qui avons porté le poids du jour & de la chaleur. Mais il repondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi à un denier *pour votre journée ?* Prenez ce qui vous apartient, & vous en allez : pour moi je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'eſt-il pas permis de faire ce que je veux de ce qui eſt à moi ? Et votre œil eſt-il mauvais parce que je ſuis bon ? Ainſi les derniers ſeront les premiers, & les premiers ſeront les derniers ; parce qu'il y en a beaucoup d'apellez, mais peu d'élus.

EXPLICATION.

L'EVANGILE que l'Egliſe nous propoſe aujourd'hui pour notre inſtruction, nous repreſente les diverſes manieres dont Dieu apelle les hommes à ſon ſervice, les divers tems de cette vocation, & les conditions avec leſquelles il les apelle, nous donnent lieu d'abord de conſiderer tous les hommes diviſez en

deux parties, dont l'une comprend ceux qui ſont apellez, & l'autre ceux qui ne le ſont pas. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe concevoir, qu'en un certain ſens tous les hommes ſont apellez au moins ceux qui ont l'uſage de la raiſon; parce que Dieu comme verité luit juſqu'à quelque degré dans les eſprits de tous les hommes, & qu'il ſeroit tres-diſpoſé à augmenter ſes lumieres & à agir plus fortement ſur leurs cœurs, s'ils n'étoient point rebelles à ces premieres graces qu'il leur communique. Mais comme ils ne manquent point d'en arrêter l'impreſſion par leur infidelité, & qu'ils ne parviennent point par ces ſeules lumieres juſqu'à connoître l'Egliſe & la voye du ſalut, on les doit regarder comme privez de cette vocation plus particuliere par laquelle Dieu fait connoître ſon Egliſe à pluſieurs, & les y apelle pour travailler à leur propre ſanctification. Cependant on peut tirer quelques inſtructions importantes des qualitez qui conviennent à cette partie des hommes qui ne ſont pas apellez, & qui ſont hors de *la vigne*; c'eſt à dire, hors de l'Egliſe, & du nombre de ceux que ſaint Paul apelle *étrangers à l'égard des alliances* divines, *& ſans Dieu en ce monde*. Eph. 2. 12.

II. Le pere de famille ne les ayant pas apellez, il ne leur promet aucune recompenſe; & ils n'en ont aucune à eſperer tant qu'ils demeureront dans cet état. Tous leurs travaux ſont ſteriles: ils ont beau s'agiter, ſe tourmenter, courir de toutes leurs forces, faire des actions éclatantes d'honnêteté & de juſtice, tout ce qu'ils font leur eſt inutile; c'eſt une courſe ſans fruit. Leur travail n'eſt point diſtingué de l'oiſiveté; & il vaudroit autant, dit ſaint Auguſtin, qu'ils paſſaſſent leur vie à dormir, qu'à travailler de cette maniere infructueuſe. Car Dieu ne compte pour rien les vaines recompenſes qu'ils peuvent obtenir, comme les louanges des hommes, les grandeurs temporelles, les biens de ce monde. Tout cela ne les rend que plus vuides des vrais biens, & ne fait qu'augmenter leur pauvreté. Il n'y a point de veritables richeſſes que celles qu'on peut gagner dans la vigne du pere de famille, & obtenir de ſa bonté. Le reſte n'eſt que miſere & un vuide effroyable de toutes ſortes de biens, quoi que ce vuide ſoit quelquefois joint à des royaumes & à des richeſſes temporelles, qui loin de remplir, ne font qu'empêcher que l'ame ne s'en aperçoive & ne ſe mette en peine d'y remedier. Et c'eſt en-

core par la même raiſon que l'Evangile nous repreſente ces gens comme *oiſifs* dans tout le tems qui precede leur vocation; ce qui eſt marqué dans ces paroles: *Pourquoi demeurez-vous là tout le jour ſans travailler ?* parce que ſoit qu'ils ſe remuent, ſoit qu'ils ne ſe remuent pas, leur travail & leur repos ſont également inutiles.

III. VOILA quel eſt l'état qui précede la vocation à l'Egliſe. Il faut conſiderer maintenant ce que notre Evangile nous dit de ceux qui y ſont apellez, ſoit dans ce qu'il y a de commun, ſoit dans ce qu'il y a de particulier.

Ce qu'il y a de commun, eſt que le pere de famille promet à tous une même recompenſe, & qu'il les envoye tous travailler dans ſa vigne à quelque heure qu'il les apelle. Cela veut dire que tous les Chrétiens ſont apellez à la poſſeſſion de Dieu; que cette recompenſe eſt promiſe à tous, & que Dieu ne diſpenſe aucun de travailler dans ſa vigne pour l'obtenir.

Mais ſi cette vigne eſt l'Egliſe, il ne faut pas conclure de là que tous les Chrétiens ſoient obligez de travailler au ſalut des autres, au moins par des inſtructions. Il ſuffit à la plûpart de travailler à leur propre ſalut, & chacun y travaillant, toute

la vigne ſe trouveroit cultivée. L'ame de chacun eſt donc la vigne du pere de famille, puis qu'elle lui apartient par tant de titres. Il veut non ſeulement recueillir le fruit de cette vigne ſpirituelle, mais auſſi y *habiter* & s'y *promener*, comme dit l'Ecriture. Il veut qu'on arrache les épines, les mauvaiſes herbes, & tout ce qui peut en diminuer l'ornement & la beauté. Il rend tous les Chrétiens dépoſitaires de leur propre ame. Il leur en confie le ſoin & la garde. Voilà leur principal emploi. Il les oblige à y travailler aſſiduement; & c'eſt à ce travail qu'il promet la recompenſe aprés la fin du jour; c'eſt à dire, aprés la fin de cette vie. 2 *Cor.* 6. 16. *Levit.* 26. 12.

IV. Pour expliquer plus particuliérement ce travail, on peut dire que tous ceux qui ſont apellez, ſont obligez par le pere de famille à travailler dans ſa vigne & à ſa vigne. Ils ſont obligez de travailler dans ſa vigne, parce que la vie chrétienne eſt par elle-même une vie ſerieuſe, & une vie de travail; & non de divertiſſement, de jeu & de plaiſir; & que c'eſt aſſez pour être convaincu de ne mener pas une vie chrétienne, de ne pas mener une vie laborieuſe. Ce n'eſt pas que ce travail qui eſt preſcrit generalement à tous, doive être par neceſſité un travail corporel. Bien

des gens n'en ſont pas capables. Mais il faut au moins que la vie d'un Chrétien ne ſoit point une vie d'amuſemens, d'entretiens inutiles, de diſſipation & de divertiſſement : il faut qu'elle ſoit remplie de quelque ocupation utile, ſerieuſe, & conforme à l'état où l'on eſt. Voilà ce que c'eſt que de travailler dans la vigne. Mais il faut de plus que chacun des apellez travaille à la vigne ; c'eſt à dire, à ſa propre ame : & ce travail conſiſte à la nourrir de la verité, & à ne permettre pas qu'elle tombe dans la faim & dans la langueur ſpirituelle ; à prevenir ce qui lui peut nuire, & à s'apliquer à la guerir de ſes maladies, qui ſont les paſſions qui lui reſtent.

V. Le pere de famille ne commande pas le travail à ceux qu'il apelle, pour une certaine heure, mais juſqu'à la fin du jour : c'eſt à dire, que depuis le tems de ſa vocation juſqu'à la fin de ſa vie, il faut qu'un Chrétien méne dans l'Egliſe une vie ſerieuſe, & qu'il travaille à ſa propre ſanctification : il n'y a point pour cela de diſpenſe ni d'âge, ni d'incommodité, ni de maladies ; parce que rien de tout cela n'empêche de travailler à ſon ame, & tout cela tient lieu de cette ocupation ſerieuſe que Dieu nous ordonne. C'eſt une

bonne ocupation que d'être malade & de souffrir. Tout ce que Dieu nous impose nous tient lieu de travail. Mais ce qu'il veut, est que nous ne nous relâchions point volontairement, & que nous ne nous imaginions point qu'aprés un certain tems il nous soit permis de mener une vie de negligence & d'oisiveté.

VI. OUTRE cette maniere generale de travailler dans la vigne & à la vigne du pere de famille, il est vrai qu'il y en a une autre plus particuliere; & c'est celle de ceux qui sont apellez à cultiver non-seulement leur ame, mais celle de plusieurs autres; & ce sont proprement les Ministres de l'Eglise, & les Superieurs ou Superieures des societez de l'Eglise: mais ce n'est jamais qu'avec trois conditions sans lesquelles ils ne peuvent reussir dans cette vocation.

La premiere, qu'ils ayent avant tout travaillé solidement à leur propre sanctification. Car il n'apartient qu'aux forts de fortifier les autres: il n'aparrient qu'à ceux qui sont dans quelque degré de santé & de vigueur, de s'employer à guerir les autres: il n'apartient qu'à ceux qui ont de la lumiere pour leur propre conduite, d'entreprendre d'éclairer & de conduire les autres. Le renversement de

cet ordre eſt ce qui remplit l'Egliſe de guides aveugles & de miniſtres déreglez.

La ſeconde condition eſt, que le ſoin qu'ils prennent de l'ame des autres ne leur faſſe pas quiter celui qu'ils doivent avoir de leur ame propre ; qu'ils ne travaillent pas moins à leur propre ſanctification qu'à celle des autres ; & qu'ils ne travaillent pas tellement pour autrui, qu'ils demeurent vuides & dépourvûs d'huile & d'onction pour eux-mêmes. Autrement ils reſſembleront à ces vierges folles, qui ayant conſumé inutilement leur huile, ſe rendirent incapables d'être reçues aux noces de l'époux.

Et enfin la troiſiéme condition, eſt qu'ils doivent mettre une extrême difference entre la vocation generale qui oblige chaque Chrétien à travailler à ſon propre ſalut, & celle qui oblige quelques-uns à travailler à celui des autres. Il faut deſirer la premiere, l'embraſſer avec joye, & y demeurer ſans ſcrupule toute ſa vie. Quiconque ſatisfait à ce qu'elle preſcrit, n'y eſt jamais mal apellé Mais il n'en eſt pas de même de la vocation à conduire les autres. On ne la doit ni deſirer, ni rechercher : & quand on y eſt ; ſi on s'en aquite avec fidelité, ce ne doit pas être neanmoins ſans crainte & ſans un deſir

secret d'être reduit à la vocat. gener. de tous les Chrét. qui est de travailler à leur propre salut, & de n'être point obligé de prendre part à la conduite des autres.

VII. Il paroit par la parabole de l'Evangile, qu'il importe peu à quelle heure on soit apellé à travailler dans la vigne, à la premiere heure, à la troisiéme, à midi, à la neuviéme heure, à l'onziéme qui aproche du soir. Le pere de famille promet à tous une même recompense, pourvû que depuis leur vocation ils travaillent fidelement jusqu'à la fin de la journée: & c'est ce qui contient une instruction tres-consolante pour les pecheurs & pour ceux qui ne sont apellez qu'aux dernieres heures. Car ils doivent conclure de là, que leur unique soin doit être de passer tout ce qui leur reste de vie dans les exercices de la penitence. Dieu est si bon qu'il compte pour rien tout le tems de leur oisiveté; c'est à dire, toute leur vie precedente, & tous les crimes qu'ils y peuvent avoir commis, pourvû qu'ils mettent tout l'ordre qu'ils peuvent au tems qui suit leur conversion. Ils n'ont qu'à dire avec l'Apôtre S. Pierre: „ Qu'il leur doit suffire de „ s'être abandonnez aux mêmes passions „ que les Payens dans le tems de leur „ premiere vie; mais qu'ils veulent em- 1. *Pet.* 4. 3. *Ibid.* 1.

„ ployer tout ce qui leur reſte de tems à „ paſſer dans ce corps mortel, à mener une „ vie reglée par la volonté de Dieu; & non „ à ſuivre les inclinations corrompuës „ des hommes. Il n'eſt point queſtion de ſe ronger de ſcrupules ſur ſa vie paſſée, ni de douter de l'étenduë de la grandeur de la miſericorde de Dieu. Elle ſurpaſſe infiniment toutes les iniquitez des hommes. Elle exige ſeulement d'eux, lors qu'elle les apelle, & qu'elle leur fait la grace de les toucher, qu'ils emploient tout le reſte de leur vie dans des œuvres de juſtice proportionnées à leurs pechez & aux forces de leur corps & de leur eſprit. En pratiquant cette regle juſqu'à la fin de leur vie, ils doivent eſperer que Dieu ne manquera pas de leur donner la recompenſe de la vie éternelle auſſi bien qu'à ceux qui l'auroient ſervi depuis le commencement de leur vie.

VIII. Pour les en aſſurer pleinement, la parabole repreſente le murmure de ceux qui ayant été apellez à la premiere heure, & ayant ainſi porté le poids du jour & de la chaleur, pretendoient avoir droit à une plus grande recompenſe que celle qu'on donnoit à ceux qui n'avoient travaillé qu'à la derniere heure; & elle nous declare que le pere de famille

s'opoſa à cette injuſte pretention : qu'il fit voir à ces murmurateurs qu'il ne leur faiſoit point de tort ; ſi leur payant *le prix convenu*, il lui plaiſoit de traiter plus favorablement les autres. Cette partie de la parabole nous fait voir non ſeulement que Dieu ne rejette point le travail de ceux qu'il apelle dans un âge avancé ; mais qu'il y en aura pluſieurs de ceux-là qu'il preferera à ceux qui auront travaillé beaucoup plus long-tems, & qui les precederont dans le royaume de Dieu, où il ſe reſerve d'exercer ſes graces & ſes faveurs, en ne ſuivant pas toujours dans la diſtribution de ſes recompenſes le tems du travail ni de la vocation de chacun. Ce n'eſt pas qu'il ne procede dans cette diſtribution avec une exacte juſtice ; mais ce ſera avec une juſtice fondée ſur l'examen du fond des cœurs, & de l'état où chacun ſe trouvera en mourant. Un penitent plus humble & plus touché de l'amour de Dieu, ſera preferé aux innocens plus relâchez & plus froids. Dieu ne compte pour rien la longueur des ſervices, s'ils ne ſe terminent à rendre l'ame plus humble & plus penetrée d'amour pour lui. Si ces premiers ouvriers euſſent pu dire contre les derniers, non qu'ils avoient travaillé plus long-tems, mais

qu'ils avoient plus d'humilité & de charité qu'eux, le pere de famille leur auroit donné une plus grande recompense. Il ne les rebute que parce qu'ils se fondoient uniquement sur la longueur de leur travail sans aucune autre raison.

IX. Mais le rebut que fit le pere de famille de la plainte de ceux qui avoient travaillé si long-tems, renferme de plus quantité d'instructions importantes.

La premiere est, qu'il ne faut jamais agir avec Dieu dans une confiance de sa propre justice, & sans avoir recours à sa miséricorde. Malheur, dit S. Aug. à la vie même louable des hommes, si Dieu l'examine à la rigueur & sans mêlange de miséricorde ; *Væ enim laudabili vitæ hominum, si remotâ misericordiâ discutias eam.* Il ne faut jamais pretendre que Dieu nous en doive de reste, ni que nous puissions meriter par la longueur de nos travaux la perseverance dans la justice : il faut reconnoître qu'il est toujours le maître de cette grace, qu'il la peut refuser sans injustice ; & que quoi qu'au dernier jour il ne refuse jamais la couronne de la gloire à ceux qui l'auront meritée par leur bonne vie, c'est neanmoins plûtôt sur ses promesses, sur la bonté qu'il a eu de souffrir nos imperfections, & de nous continuer ses misericor-

Conf. lib. 9. c. 13.

des malgré nos infidelitez, que sur une justice rigoureuse, & sur une proportion exacte de nos œuvres avec la recompense, qu'il faut se fonder. Ces gens qui demandoient au pere de famille plus qu'il ne leur avoit promis, étoient injustes; puis qu'ils pretendoient à cette recompense sur un autre titre que sur celui de sa promesse, qui est le seul titre legitime sur lequel nous la devons esperer.

X. La seconde instruction qui nous est donnée par le discours du pere de famille à ces ouvriers qui avoient travaillé tout le jour, est que ce n'est point un sujet de nous preferer à qui que ce soit, d'avoir pratiqué long-tems les exercices de la vie chrétienne, sans nous sentir coupables d'aucun crime. Car 1. nous ne savons quel est le jugement que Dieu portera de ces actions, & s'il n'y découvrira point par sa lumiere des defauts essentiels. 2. Nous ne savons pas combien il faut rabatre de ces pretendus merites, à cause des imperfections, des lâchetez, des pechez, des ingratitudes que nous y mêlons, & qui font peut-être que nous sommes bien plus redevables par nos fautes à la justice de Dieu, qu'elle ne nous est redevable pour nos bonnes actions. 3. Si nous avons pratiqué quelques bonnes œuvres, ce sont

des graces que nous avons reçuës de Dieu, dont nous sommes redevables à sa bonté. Nous n'avons donc aucun sujet de nous en élever sur qui que ce soit. C'est un don qui nous doit être precieux que celui d'avoir été de bonne heure au service de Dieu, & de n'avoir point vieilli parmi ses ennemis. Mais c'est un don qui nous oblige à une reconnoissance particuliere, & qui bien loin de nous donner lieu de nous élever au dessus des autres, nous donne de grands sujets de nous humilier; parce que nous avons tout sujet de craindre de n'avoir pas fait profiter un si grand talent, & de ne pouvoir rendre l'usure que nous lui devons d'un si grand bienfait.

XI. La troisiéme instruction que nous pouvons tirer de ce que le pere de famille dit à ces ouvriers injustes & interessez, c'est qu'encore que tout Chrétien doive s'efforcer de servir Dieu avec le plus de fidelité qu'il lui est possible, il doit être bien-aise qu'il soit encore servi plus fidelement par d'autres. Il leur doit souhaiter de plus grandes graces qu'à soi-même, & aprouver au moins que Dieu leur en fasse. Son desir doit être que Dieu soit glorifié, que sa misericorde soit benie & louée, puis que tous les élus sont destinez à la louange de la grace. Si donc il ne con-

tribuë qu'imparfaitement à la louange de la misericorde de Dieu, il doit être bien-aise qu'elle éclate davantage dans les autres. Une autre disposition ne pourroit naître que d'une cupidité maligne. Ainsi ceux qui seront assez heureux pour avoir place dans la celeste Jerusalem, n'auront aucune peine de n'être pas dans les premiers rangs de ce bienheureux sejour : ils possederont ces premiers rangs en la personne des autres ; & étant parfaitement contens de leur sort & de leur partage, ils seront ravis que les autres en ayent un plus grand & un plus élevé qu'eux ; parce qu'ils verront clairement que la volonté de Dieu est d'être glorifié en cette maniere. Cette volonté de Dieu sera leur joye, leur plaisir, leur honneur, leur gloire ; & ils ne se plairont même dans leur propre bonheur, que parce qu'ils le tiendront de cette divine volonté.

XII. Enfin on peut aprendre des paroles de ce pere de famille, que Dieu juge du merite des justes, non par le nombre des années, mais par l'état où il lui plait de mettre leur ame par la grace. Il y a une jeunesse qui parvient bien-tôt à la sagesse des vieillards. De vieux pecheurs nouvellement convertis pourront surpasser en fort peu de tems le merite de ceux

qui ont vêcu dans l'innocence. Des courtisanes peuvent devenir plus pures que des vierges: des publicains plus desintereſſez que ceux qui auroient diſtribué d'abord tous leurs biens aux pauvres. Le deſſein de Dieu eſt de tenir par là tous les hommes dans l'humilité & dans la dépendance de ſa grace ; & de leur ôter toute ſorte de confiance en eux-mêmes. Leur pente eſt de trouver des raiſons pour ſe preferer à leur prochain ; & lors qu'ils n'en ont point d'autres, ils en cherchent dans le tems qu'il y a qu'ils ſervent Dieu. Et c'eſt par ce faux principe que ſouvent dans l'Egliſe il s'eſt trouvé des gens qui ont pretendu qu'on leur faiſoit tort de ne les pas élever ſelon le tems de leur reception, aux charges qu'il y avoit à remplir. Mais Dieu a voulu aprendre aux hommes qu'il ne garde point cette fauſſe regle ; qu'il n'a égard qu'au merite réel & à la ſainteté effective. C'eſt pour cela qu'il nous avertit
16. que *les premiers ſeront les derniers ; & les derniers les premiers* ; afin de nous aprendre que le moyen d'être mis au dernier rang, eſt de s'attribuer les premiers ; & que les premiers rangs ne ſont donnez qu'à ceux qui ſe croiront ſincerement du dernier.

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DE LA SEXAGESIME.

EPÎTRE. 2. Cor. 11. 19.

MEs Freres. Etant ſages comme vous êtes, vous ſouffrez ſans peine les imprudens; vous ſouffrez même qu'on vous aſſerviſſe; qu'on vous mange; qu'on vous prenne votre bien; qu'on s'éleve ſur vous; qu'on vous frape au viſage. C'eſt à ma confuſion que je le dis, puis que nous paſſons pour avoir été trop foibles en ce point. Mais puis qu'il y en a qui ſont ſi hardis à parler d'eux-mêmes, je veux bien faire une imprudence en me rendant auſſi hardi qu'eux. Sont-ils Hebreux? je le ſuis auſſi. Sont-ils Iſraëlites? je le ſuis auſſi. Sont-ils de la race d'Abraham? j'en ſuis auſſi. Sont-ils miniſtres de JESUS-CHRIST? quand je devrois paſſer pour imprudent, j'oſe dire que je le ſuis encore plus qu'eux: j'ai plus ſouffert de travaux; plus reçu de coups; plus enduré de priſons; je me ſuis ſouvent vû tout prés de la mort: j'ai reçu des Juifs cinq differentes fois trente neuf coups de fouet: j'ai été batu de verges par trois fois: j'ai été lapidé une fois: j'ai fait naufrage trois fois: j'ai paſſé un jour & une nuit au fond de la mer: j'ai été ſouvent dans les voyages; dans

les perils sur les fleuves ; dans les perils des voleurs ; dans les perils de la part de ceux de ma nation ; dans les perils de la part des payens ; dans les perils au milieu des villes ; dans les perils au milieu des deserts ; dans les perils sur la mer ; dans les perils entre les faux freres : j'ai souffert toutes sortes de travaux & de fatigues ; les veilles frequentes, la faim, la soif, les jeûnes reiterez, le froid & la nudité. Outre ces maux exterieurs, le soin que j'ai de toutes les Eglises attire sur moi une foule d'affaires qui m'assiegent tous les jours. Qui est foible sans que je m'affoiblisse avec lui ? Qui est scandalisé sans que je brûle ? Que s'il faut se glorifier de quelque chose, je me glorifierai de mes peines & de mes souffrances. Dieu qui est le Pere de notre Seigneur JESUS-CHRIST, & qui est beni dans tous les siecles, sait que je ne mens point. Etant à Damas, celui qui étoit Gouverneur de la Province pour le Roi Aretas, faisoit faire garde dans la ville pour m'arrêter prisonnier ; mais on me descendit dans une corbeille par une fenêtre le long de la muraille, & je me sauvai de ses mains. S'il faut se glorifier, quoi qu'il ne soit pas avantageux de le faire, je viendrai maintenant jusques aux visions & aux revelations du Seigneur. Je connois un homme en JESUS-CHRIST qui fut ravi il y a quatorze ans ; si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait ; qui fut ravi, dis-je, au troisiéme ciel ; & je sais que cet homme, si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait ; que cet homme, dis-je, fut ravi dans le Paradis, & qu'il y entendit des paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à un homme de raporter. Je pourrois me glorifier en parlant d'un tel homme ; mais pour moi je ne veux me glorifier

glorifier que dans mes foiblesses & dans mes afflictions. Que si je voulois me glorifier, je le pourrois faire sans être imprudent ; car je dirois la verité ; mais je me retiens de peur que quelqu'un ne m'estime au dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il entend dire de moi. Aussi de peur que la grandeur de mes revelations ne me causât de l'élevement, Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un éguillon, qui est l'ange & le ministre de satan, pour me donner des soufflets. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur afin que *cet ange de satan* se retirât de moi ; & il m'a repondu : Ma grace vous suffit ; car ma puissance se fait plus paroître dans la foiblesse. Je prendrai donc plaisir à me glorifier dans mes foiblesses, afin que la puissance de JESUS-CHRIST habite dans moi.

EXPLICATION.

I. TOUT est permis à la charité, excepté ce qui est essentiellement mauvais. Elle peut faire un bon usage de tous les moyens dont la malice des hommes abuse ordinairement. Il est odieux de se louer soi-même ; & il semble qu'il n'y a rien de plus contraire à l'humilité. Cependant saint Paul, pour détruire dans l'esprit des Corinthiens la créance pernicieuse que les faux apôtres y avoient aquise, entreprend ici de se relever lui-même. La charité nous éloigne naturellement de la moquerie, & neanmoins saint Paul ne fait pas difficulté de l'em-

ployer pour faire honte aux Corinthiens de leur credulité imprudente. On peut donc aprendre de ce procedé de ſaint Paul à ne pas condamner les gens de bien, lors que la neceſſité les oblige d'uſer de certains moyens dont ils ont par eux-mêmes de l'averſion. Saint Paul étoit humble en ſe louant, charitable & tendre en ſe moquant : & pluſieurs Peres, comme ſaint Jerôme & ſaint Gregoire de Nazianze, ont pu être doux & moderez en confondant par des paroles fortes l'inſolence des méchans ; & ils ont exercé la charité envers certaines perſonnes en leur procurant le mépris des hommes ; parce qu'il leur étoit utile de perdre une fauſſe reputation qui ne ſervoit qu'à les tromper.

Les Corinthiens s'étoient laiſſé gagner par de faux apôtres Juifs, qui leur avoient perſuadé qu'il étoit encore neceſſaire d'obſerver la loi de Moïſe, & qui cependant avoient tiré d'eux des ſommes conſiderables pour ſe faire bien traiter, & avoient agi parmi eux avec une hauteur bien differente de la moderation de ſaint Paul. Le principe de l'illuſion des Corinthiens étoit une trop grande credulité & une timidité indiſcrete. Ces gens avoient pris à leur égard un air de fierté & d'aſcendant ; & cet air eſt tres capable d'im-

poſer aux ames foibles. Il couvre les défauts de ceux qui l'employent. On craint de s'opoſer à la verité en s'opoſant à eux: & l'on ne ſe ſert point de ſon diſcernement pour en juger; parce que l'eſprit, par une fauſſe humilité, fait conſcience d'y avoir recours. On ſouffre même dans ces gens autoriſez des défauts viſibles, parce qu'on n'en juge point. Et cependant en ſuivant ainſi aveuglément cette fauſſe autorité, l'on s'engage dans des erreurs groſſieres, & l'on laiſſe corrompre la pureté de ſa foi. Cela fait voir que l'obéïſſance ne doit point être ſi aveugle, qu'elle nous prive entierement de diſcernement. Il faut toûjours voir qui ſont ceux qui commandent, ce qu'ils diſent, ce qu'ils font: & s'il ne faut pas juger d'eux ſur des preuves incertaines, il ne faut pas renoncer à celles qui ſont certaines & palpables. Autrement on ne pourroit en aucun cas pratiquer ce que JESUS-CHRIST preſcrit de ſe *garder des faux prophetes, qui viennent à nous couverts de peaux de brebis, & qui ſont intérieurement des loups raviſſans*; & ce ſeroit une marque fort inutile pour les connoître, que celle que JESUS-CHRIST donne de *les diſcerner par les œuvres*; puis qu'on ne pourroit jamais y avoir égard.

III. Il semble que cette credulité, quoi qu'imprudente, soit un principe moins mauvais que la presomption & l'orgueil. Cependant elle a à peu prés les mêmes effets ; & ce qui est étrange, c'est qu'elle est capable d'engager ceux qui s'y laissent aller à des jugemens pleins de presomption & d'orgueil. C'est par foiblesse qu'on se livre à ces esprits fiers, qui se rendent maîtres de la créance des peuples par un air d'autorité ; mais quand on s'y est une fois livré, on emprunte leur jugement, & on traite les autres avec la même hauteur qu'on les a vû traiter à ces directeurs. Combien de gens se donnent la liberté d'en décrier d'autres, dont ils ne voudroient pas juger par eux-mêmes, seulement parce qu'ils en ont oui parler à ceux qui les conduisent ? Il ne leur plait jamais de considerer que ces directeurs se pouvant tromper, c'est une grande imprudence à eux que de se mettre en danger d'avancer des calomnies en suivant leur jugement : au lieu qu'ils pourroient demeurer en sureté en ne jugeant point & en se taisant. Cependant la credulité l'emporte. Les ignorans parlent avec la même confiance que les sçavans. Les Corinthiens foibles & credules ne faisoient pas difficulté de condamner saint Paul, &

de ſe mettre ainſi au deſſus de lui. Des femmes ignorantes & ſeduites croyoient peut-être avoir plus de lumiere que ce grand Apôtre ; tans les hommes ſont inégaux dans leur conduite, en s'élevant quelquefois avec d'autant plus de temerité au deſſus des uns, qu'ils ont témoigné plus de foibleſſe en ſe ſoumettant à d'autres.

IV. SAINT PAUL raporte ſimplement, pour ſe relever auprès des Corinthiens, ce que Dieu lui avoit fait ſouffrir dans ſon miniſtere. Il omet une infinité de choſes qu'il auroit pu dire à ſon avantage; & ſur tout il ne parle point de ſes miracles, quoi qu'il en eût fait une infinité, & que ce fuſſent des preuves que Dieu autoriſoit ſa predication. Comme les louanges ne ſont point naturelles à l'humilité, elle ſe les épargne autant qu'elle peut. Les perſonnes orgueilleuſes trouvent moyen de ſe rehauſſer, lors même qu'il ſemble qu'elles ont deſſein de s'humilier : & les perſonnes humbles s'humilient, lors même qu'il ſemble qu'elles veulent ſe relever. Saint Paul ne conclut autre choſe de ce grand dénombrement de ſes ſouffrances ; ſinon qu'il avoit plus travaillé que ces faux apôtres dans le miniſtere de JESUS-CHRIST. Mais nous avons droit d'y conſiderer de quelle maniere Dieu traite ceux

qu'il aime particulierement comme saint Paul. Car c'est un des plus admirables exemples qu'on puisse proposer, pour faire voir que l'amour de Dieu envers les ames produit en ce monde & en l'autre deux sortes d'effets bien differens. Dans l'autre vie il produit une joye & une gloire ineffable : mais dans celle-ci il ne produit qu'une multitude de souffrances qui est proportionnée à cet amour. La raison en est, que le bonheur de cette vie consiste dans l'augmentation des vertus. Or les vertus ne s'augmentent que par les épreuves, les tentations & les souffrances. Une vertu non éprouvée n'est ordinairement que comme une teinture legere & superficielle : mais l'épreuve & la souffrance la rendent forte & intérieure, & l'enracinent profondément dans l'ame. Il faut donc concevoir l'ame de saint Paul remplie de vertus dans un excellent degré, puis que Dieu l'avoit conduit par une voye si pleine de tribulations & de souffrances. La vie lui étoit indifferente. Il étoit prêt à tout moment de l'exposer pour Dieu, & il y avoit autant de difference entre sa disposition & celle des autres, qu'entre celle d'un soldat aguerri, acoutumé aux plus grands perils, & celle d'un jeune soldat qui n'a encore rien vû.

V. DIEU, en conduisant saint Paul par cette étrange route, avoit dessein de faire voir combien la vertu chrétienne est au dessus de toutes celles qui n'ont que la raison humaine pour principe, & combien elle surpasse en effet celle de tous ces heros suscitez par le diable pour fraper les esprits des hommes. Qu'est-ce que la vie de Socrates, de Diogene, de Zenon, & de tous ceux qui ont passé pour sages parmi les payens, en comparaison de celle de saint Paul ? C'étoient des discoureurs, qui demeurant en repos dans leurs pays & y jouissant de la conversation de leurs amis, ne hazardoient ordinairement rien en debitant leurs fantaisies. Si quelques-uns sont morts, comme Socrates, pour avoir dit certaines veritez, ç'a été un accident rare qu'il ne devoit pas prévoir. Il a tâché de plus de relever sa mort par toutes les circonstances qui la pouvoient rendre illustre. Mais saint Paul y devoit être continuellement preparé. Il étoit exposé tous les jours. Il étoit tous les jours au hazard de mourir d'une maniere qui n'eût rien qui pût contenter la vanité. Qu'est-ce que la vie d'Alexandre, de Cesar & des autres Conquerans ? C'a été veritablement une vie étrangement agitée, & ils se sont vûs souvent exposez à

de grands perils : mais ils y étoient soûtenus par une ambition démesurée de dominer. Ils faisoient beaucoup souffrir les autres, & ils ne souffroient guetes eux-mêmes. S'ils exposoient quelquefois leur vie, ils faisoient perir celle de millions d'hommes. Ils marchoient toûjours avec de grandes armées qui leur donnoient de la confiance. Leur but étoit de se rendre les maîtres, d'exercer leurs passions, qui se terminoient souvent à de grands excez de luxe, de débauches & de cruauté. Voilà quels ont été les heros du diable. Mais que saint Paul est different de cette image trompeuse de grandeur, & qu'il fait bien voir que Dieu se connoît bien mieux en qualitez heroïques, que les hommes & les demons ! C'est un homme qui va seul ataquer tout le monde, non pour se l'assujettir, mais pour le retirer de ses erreurs & de ses déreglemens. Il n'a dessein d'aquerir ni honneurs, ni richesses, ni puissance ; mais seulement de mettre les hommes dans la voye de leur salut. Il sait que pour cela il faut s'exposer à toutes sortes d'injures, de souffrances & de maux ; & il s'y expose avec un courage invincible. Rien ne le rebute, ni ne l'arrête. Les autres ont été perseverans à faire souffrir les hommes, & celui ci à souffrir pour le

bien des hommes. Sa vie particuliere ne se dément en rien. Il est aussi tranquille dans ses plus grands maux que s'il étoit sans aucun mal avec ses amis. Ce ne sont qu'inégalitez dans ces heros du monde ; mais on n'en voit pas la moindre trace dans la vie de saint Paul. Que ces heros ont donc bien l'air de gens qui sont le jouet de leurs passions ! Et que saint Paul conserve au contraire admirablement le caractere d'un homme plein de l'amour de la verité, qui la connoit & qui est destiné de Dieu pour la faire connoître aux autres !

VI. ENFIN ce nombre effroyable de souffrances par lesquelles Dieu a voulu que saint Paul passât dans l'exercice de son ministere, est encore une preuve illustre de la verité qu'il annonçoit. Qu'on cherche tant qu'on voudra des exemples de ce que peut faire l'entêtement opiniâtre d'une fausse opinion, on ne trouvera point qu'il y en ait eu, soit parmi les heretiques, soit parmi les infideles, qui ayent soûtenu quelqu'un dans une vie semblable à celle de saint Paul. Le mêlange des interêts & des passions y est toûjours visible. Un homme qui n'est possedé que de passions humaines, n'en a pas pour une ; & ainsi ne resiste pas si uni-

formément par cette unique passion à toutes les autres. Quoi qu'il en soit, qu'on cherche, comme j'ai dit, toutes sortes d'exemples, & l'on verra qu'ils sont si étrangement differens de celui de saint Paul, qu'on aura honte de les avoir comparez. Il n'y a que Dieu qui puisse produire cette immortalité d'ame parmi cette varieté infinie d'accidens & de dangers, & une immobilité jointe à la pratique de tous les devoirs de la vertu, sans se démentir jamais. C'est ce qu'on n'a jamais vû dans les hommes, & que l'on n'y verra jamais, que lors que Dieu s'emparera de leurs cœurs pour les rendre l'instrument de ses desseins.

VII. Saint Paul après le dénombrement de ses souffrances particulieres, ajoûte celles que lui pouvoit causer *le soin* qu'il avoit *de toutes les Eglises*; & la part qu'il prenoit à tout ce qui arrivoit aux particuliers: & cette addition ne nous fait pas seulement voir la charité de saint Paul, qui comprenoit dans son étenduë toute l'Eglise en general & en particulier; mais elle releve d'une maniere admirable les souffrances dont il avoit parlé cy-dessus. Car l'effet ordinaire des souffrances dans les autres hommes, est de les apliquer à eux-mêmes, & de leur ôter en quelque

sorte la compassion des maux des autres. Tout autre que saint Paul n'auroit songé qu'à soi, & à se procurer enfin quelque sorte de repos. Ce n'est nullement une qualité favorable pour être apliqué au soin des autres, que d'être toûjours en danger de sa vie, & d'avoir à souffrir *la faim & la nudité*. Cependant la charité de saint Paul surmonte tous ces obstacles. Il est occupé du soin des autres. Il compâtit à leurs besoins parmi tous ces maux. Il ressent toutes leurs peines parmi les plus grandes agitations de sa vie, & lors que tout autre que lui n'auroit songé qu'à soi-même. C'est ce qui fait voir qu'il faloit qu'il y eût une cause toute divine qui aliât ensemble ces mouvemens incompatibles selon la nature. Il souffroit ses propres maux; & il étoit touché des maux des Egliſes, & apliqué à leurs besoins par la charité que Dieu repandoit abondamment dans son cœur: & cette charité abondante étoit également la cause de sa patience dans ses maux particuliers, & de son aplication à ceux d'autrui.

VIII. SAINT PAUL declare à la fin de cette Epître, qu'*il ne veut se glorifier que dans ses maux & dans ses infirmitez*, en comprenant sous ce terme, non seulement ce grand nombre de souffrances

qu'il avoit marquées, mais auſſi cette peine humiliante qu'il apelle du nom d'*ange de ſatan qui le ſoufletoit*. Il fait bien une mention paſſagere *de ſes revelations*, & du raviſſement par lequel *il avoit été enlevé au troiſiéme ciel*; afin que les Corinthiens ne regardaſſent pas ſes ſouffrances comme toutes humaines : mais il revient incontinent à ſes infirmitez; & l'on voit bien qu'il en parle bien plus volontiers que de tout le reſte. Ce n'eſt pas qu'il ne regardât ſes ſouffrances comme de tres grands dons de Dieu, & qu'il n'en connût le prix : mais il les regardoit comme des dons humilians qui portent la créature à connoître ſon néant ; qui lui ôtent toute confiance en ſoi-même, & qui lui font ſentir plus vivement la dépendance qu'elle a de Dieu. Il faut craindre l'orgueil dans les autres dons: mais l'effet naturel du don des ſouffrances eſt d'humilier l'ame ſous la main de Dieu, & de faire paroître Dieu grand, & l'homme petit. Ainſi comme celles de ſaint Paul avoient été preſque continuelles, il avoit preſque toûjours été occupé des penſées de ſon néant & de la grandeur de Dieu. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il ait reçu ces ſouffrances avec une fierté philoſophique. Il les avoit reçues avec un eſprit

Chrétien ; & s'il y avoit reconnu les marques de l'amour de Dieu envers lui, il avoit été touché en même-tems de celles de la rigueur de sa justice ; & il s'étoit profondément humilié sous elle. Ce sont ces dispositions si humbles dans lesquelles il avoit toûjours vécu, qui lui rendent ses souffrances si précieuses, & qui font qu'il aime beaucoup mieux s'en souvenir & en parler en particulier, que des autres dons de Dieu. Ainsi dans ce discours même où il veut se relever par necessité, il fait voir quelle est l'inclination & la pente de l'humilité.

IX. C'est par le même esprit que voulant se relever à l'égard des Corinthiens, pour les détourner de la creance qu'ils avoient à ces faux apôtres qui abusoient de leur simplicité, il trouve moyen de se rabaisser & de s'avilir devant eux selon les sentimens humains qu'ils pouvoient avoir. Toutes ces souffrances de S. Paul sont admirables. Rien n'est plus divin que la force & la patience qu'il y a témoignées. Mais tout cela n'est point du goût de l'amour propre. Il n'aime point ces héros qui ne se signalent que par les coups de fouet qu'ils ont soûtenez, & par la faim & la nudité qu'ils ont soufferres. Toute cette vie lui paroît basse &

vile, & il lui eſt impoſſible de ne pas concevoir des ſentimens de mépris pour ceux qu'on lui repreſente en cet état. C'eſt pourquoi ſaint Paul eſt bien aiſe de ſe montrer en cet endroit aux Corinthiens, afin que s'il avoit dit quelque choſe qui l'élevât à leur égard, il y eût quelque choſe qui le ravilit & qui le rabaiſsât; c'eſt à dire, qu'il veut qu'ils conçoivent en lui la grandeur de Dieu & la baſſeſſe de l'homme. C'eſt ainſi que ſe louent ceux qui étant penetrez de ſentimens d'humilité, ſont obligez de parler d'eux-mêmes plus avantageuſement qu'ils ne voudroient. De ſorte qu'on peut dire qu'il n'y a gueres d'endroits de ſaint Paul où ſon humilité paroiſſe davantage, que celui où ſa charité l'a obligé de ſe louer en s'éloignant, comme il le dit lui-même des regles ordinaires de la ſageſſe.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA SEXAGESIME.

EVANGILE. *Luc.* 8. 4.

EN ce tems-là: Le peuple s'assemblant en foule & se pressant de sortir des villes pour venir vers JESUS, il leur dit en parabole: Celui qui seme est allé semer son grain; & une partie de la semence qu'il semoit est tombée le long du chemin, où elle a été foulée aux pieds, & les oiseaux du ciel l'ont mangée: une autre partie est tombée sur des pierres, & ayant levé, elle est sechée, parce qu'elle n'avoit point d'humidité: une autre est tombée au milieu des épines, & les épines croissant avec la semence l'ont étouffée: une autre partie est tombée dans de bonne terre, & ayant levé elle a porté du fruit, & a rendu cent pour un. En disant ceci, il crioit: Que celui-là l'entende qui a des oreilles pour entendre. Ses disciples lui demanderent ce que vouloit dire cette parabole: & il leur dit: Pour vous, il vous a été donné de connoître le mystere du Royaume de Dieu: mais pour les autres, *il ne leur est proposé qu'en* paraboles, afin qu'en voyant ils ne voyent point, qu'en écoutant ils ne comprennent point. Voi-

leur ame, empêchent la ſemence de l'Evangile de germer, ou l'étouffent & la font ſecher avant qu'elle porte du fruit. Il faut donc allier ces deux veritez, de la puiſſance abſoluë de Dieu dans la converſion des hommes, & de leur reſiſtance effective & criminelle aux graces de Dieu, non ſeulement aux exterieures, mais auſſi aux interieures. Car on ne peut nier que la ſemence reçuë dans les lieux pierreux, ou entre les épines, qui ne laiſſoit pas d'y prendre racine, quoiqu'elle n'y portât point de fruit, ne fût accompagnée des interieures; & l'on en peut dire de même de celle qui fut ſemée ſur le chemin, & qui en fut auſſi tôt ravie par le démon. Car cela n'empêcha pas qu'elle ne fît une impreſſion ſuperficielle qui fut arrêtée par la dureté des cœurs qui la reçurent; ce qui donna moyen au diable de l'aneantir bien-tôt dans leur memoire.

II. On doit même tirer de cet Evangile une concluſion importante, qui eſt que ce n'eſt pas toûjours la diverſité de la grace conſiderée en elle-même, & l'efficace plus grande de l'une au deſſus de l'autre, qui fait que l'une eſt reçuë, & l'autre rejettée; mais que cet effet peut venir uniquement de la differente diſpoſition de ceux qui la reçoivent. Si le cœur

eſt plein de paſſions qui l'endurciſſent, ou d'épines qui l'occupent & l'atachent fortement, il rendra ſouvent inutile le même degré de grace qui fructifie dans les ames mieux preparées. Cela paroît clairement renfermé dans la parabole, qui attribuë uniquement, ou aux pierres ou aux épines, l'extinction & l'inutilité de la grace, & non à la diverſité de la grace même. Et c'eſt par le même principe qu'on peut ſupoſer que les Sidoniens & les Tyriens étant mieux diſpoſez que les Corozaïtes & ceux de Bethſaïde, auroient été convertis actuellement par les mêmes graces que ces villes de Judée rendirent inutiles. Tous ceux qui entendront bien la maniere dont la grace agit ſur les cœurs, & qui eſt aſſez marquée dans cette parabole même, ne feront aucune difficulté d'admettre cette conſequence.

III. Mais ces veritez étant ſupoſées, il eſt d'une extrême importance de bien comprendre les divers empêchemens que la grace trouve dans les cœurs; parce que Dieu opere ſouvent le ſalut des ames, non en augmentant les graces, mais en leur faiſant remedier à ces obſtacles, & en preparant par divers moyens la terre qui reçoit cette ſemence divine. Il y employe

ſouvent les afflictions & les diſgraces, les maladies, les rebuts du monde, la perte des biens, la malice des autres hommes. Souvent certaines paſſions contraires à d'autres déracinent des épines plus dangereuſes par d'autres moins durables & moins fortes. Il y en a en qui le travail, les voyages, la ſeparation des objets des paſſions diminuent les attaches, & rendent les mauvaiſes inclinations moins agiſſantes : & tous ces divers moyens preparant diverſement les cœurs, les rendent plus ou moins ſuſceptibles de la grace ; c'eſt à dire, plus ou moins diſpoſez à la recevoir ou à la rejetter. De ſorte qu'on ne ſauroit avoir trop de ſoin d'affoiblir ſes paſſions, & de pratiquer certains moyens qui rendent l'ame plus calme, moins agitée, plus diſpoſée à recevoir la verité, & moins portée à la rebuter ſans examen. On croit ne faire pas grand mal à ſon ame en liſant des romans ou des comedies ; en ſe trouvant dans des lieux de divertiſſement & de jeu ; en s'engageant en des parties de plaiſir ; en allant au cours & à l'opera ; parce, dit-on, que l'on ne ſent point que cela faſſe d'impreſſion ſur ſoi. Mais on ne conſidere pas que toutes ces choſes dont on ſe remplit l'eſprit, ſeront peut-être la cauſe que la ſemence de

la verité n'y entrera pas ; que le diable la ravira plus facilement, & que les pierres & les épines y feront plus de resistance. Une tête pleine des objets dont on se remplit dans le monde, est peu disposée à écouter & à goûter les veritez de la Religion. Une imagination égarée ne demeure gueres long tems attachée à ces veritez. On pourroit, dit-on, surmonter tous ces obstacles. On ne nie pas qu'on ne le puisse, mais on ne le fait point ; & les choses arrivent toûjours en la maniere décrite par JESUS-CHRIST dans son Evangile, qui est que la parole de Dieu ne fructifie point dans ces ames, à cause des obstacles qu'elle y trouve, & qui sont marquez dans cet Evangile.

IV. LE premier obstacle à la parole de Dieu, marqué dans la parabole, c'est d'être semée sur des chemins où cette semence ne penetre point ; & d'où elle est incontinent ôtée par les oiseaux du ciel ; c'est à dire, par les démons ; & cet état marque manifestement, ou la dissipation de l'ame, qui l'empêche de s'apliquer aux veritez necessaires à son salut, ou sa forte aplication aux objets de ses passions, qui la rend sourde à la voix de Dieu. Un cœur enivré de bonne fortune, enflé de louanges, rempli d'amusemens & de folies, ou

au contraire occupé d'affaires penibles & attachantes dont il est vivement touché, n'est gueres disposé à recevoir les impressions de la parole de Dieu. Elle y entre peu, & s'en efface bien tôt. L'agitation du monde en confond bien tôt les idées, & le démon en détruit bien-tôt les traces. On ne compte pour obstacles réels à la conversion que les crimes; & il y a une infinité d'occupations auſquelles on ne donne point ce nom, qui produisent le même effet; parce qu'elles détruisent l'impression de la verité, qui est l'apareil necessaire à nos playes interieures. Il faut guerir de ces playes lors qu'elles sont mortelles, & par consequent tout ce qui empêche cette guerison, tend directement à faire mourir l'ame.

V. Le second obstacle de la semence sont les pierres qui se trouvent dans la terre. Ces pierres n'empêchent point la semence de lever & de prendre racine; mais si-tôt que cette racine les rencontre, n'en pouvant tirer de nourriture, il faut par necessité qu'elle seche & qu'elle soit brûlée par l'ardeur du soleil. Ces pierres nous representent donc les passions fortes, auſquelles l'ame s'est volontairement attachée, & qu'elle ne veut pas quiter. Ces passions n'empêchent pas la parole

de Dieu d'être reçuë dans l'ame, d'y germer, & de pouſſer même quelques vertus qui paroiſſent ſur la ſurface ; parce que ces paſſions ne ſont pas contraires à toutes ſes actions de pieté. On peut être exact aux Offices de l'Egliſe, faire quelques aumônes ; obſerver les loix exterieures, ſans que la pieté ſoit commiſe avec les paſſions. On veut bien faire compoſition avec Dieu juſqu'à un certain point. Mais s'il s'agit de negliger pour Dieu quelque grand interêt ; de renoncer à ſa fortune & à ſon établiſſement ; de s'expoſer à quelque diſgrace, c'eſt alors que l'on voit quelle eſt l'atache la plus forte. Si c'eſt celle qu'on a pour les paſſions, il faut que la pieté cede. On ſe range au nombre de ceux dont la foi n'eſt que pour un tems ; parce que ces paſſions font alors abandonner Dieu pour faire ce qui eſt neceſſaire afin d'être en paix avec le monde.

VI. Ce qu'il y a de plus terrible, c'eſt qu'il eſt aiſé de voir ſi une terre eſt pierreuſe, & par conſequent d'y remedier : mais les pierres interieures des paſſions ne font connoître leur force & leur dureté que quand il n'eſt preſque plus tems d'y remedier. Cela veut dire, qu'on ne connoît point le degré de ſes attaches, que lors qu'il s'agit de les rompre. On les nour-

rit, on les entretient, on s'y plaît en ſupoſant neanmoins que s'il faloit y renoncer pour Dieu, on n'heſiteroit pas. Mais c'eſt qu'on ne connoît quelle eſt la force d'une paſſion & quel effort elle fait ſur l'eſprit, que lors qu'il s'agit d'y renoncer actuellement. C'eſt que l'on ignore combien ce renoncement effectif eſt plus pénible qu'un renoncement conçu & imaginé. Ainſi le vrai ſecret pour ſurmonter ſes paſſions, c'eſt de les mortifier hors des ocaſions, de les domter, de les affoiblir, de ne rien faire qui les puiſſe fortifier. C'eſt de les craindre, & de demander ſouvent à Dieu qu'il nous en délivre. Sans cela il eſt difficile que dans les tentations un peu violentes elles ne faſſent ſecher la pieté, & ne nous rendent la parole de Dieu infructueuſe.

VII. Les épines qui ſont une autre ſorte d'obſtacles qui rend inutile la bonne ſemence, lors qu'elle ſemble prête à porter du fruit, marquent certaines neceſſitez & certains embarras de la vie du monde, qui, dans un certain degré, peuvent compâtir avec la bonne ſemence; qui croiſſent avec elle, & qui n'enferment, ſelon l'aparence, rien de criminel; mais qui ocupant fortement l'ame, la détournant tellement de Dieu, qu'enfin elle en

devient toute terreſtre, toute ſeculiere & toute mondaine. Il faut pourvoir des enfans, conſerver ſa famille, ſe maintenir. On ne peut nier qu'il ne faille avoir quelque ſoin de toutes ces choſes : mais il eſt fort difficile de s'y donner ſans s'y abandonner entierement. Ces ſoins augmentent ; l'ame s'en remplit ; les ſemences des vertus qui y avoient pris racine en ſont étouffées, & la charité refroidie ne ſuffit plus pour les conduire juſqu'à la maturité. On prend le train du monde ; on commence à ſuivre ſes maximes & ſes coutumes ; on s'en fait une neceſſité, & on ne conçoit plus qu'on puiſſe vivre autrement.

VIII. Les ſeules diſtractions de la vie du monde ſuffiſent pour étouffer la ſemence de la parole de Dieu. Car ces ſemences ont beſoin d'être arroſées, d'être cultivées, d'être nourries. Un eſprit diſſipé, qui ne ſe nourrit point de la verité par la lecture & par la priere, en perd peu à peu le goût. Cependant à meſure que ce goût ſpirituel diminuë, les gouts des choſes du monde augmentent. On vient à regarder les veritez chrétiennes comme des idées. Il ſemble qu'on n'ait point d'interêt à ce qu'on en dit ; que ce ne ſoient que des penſées de Predicateurs ; que rien ne s'y doive prendre à la leure : &

& l'on s'acoutume par-là à l'écouter sans sentiment. Ainsi ce qui peut rester d'amour pour la verité est tellement foible, qu'il ne faut pas pretendre qu'il balance les grands interêts qui ont jetté de profondes racines dans le cœur, & qui poussent des inclinations fortes & agissantes qui s'emparent de l'ame & en demeurent maîtresses.

IX. Il faut donc que cette divine semence, pour porter du fruit, tombe sur une terre sans pierre & sans épines; c'est à dire, qu'il faut que Dieu y ait preparé nos cœurs; & qu'il en ait ôté les passions fortes; & qu'il en ait arraché les épines inutiles & embarrassantes. Il a divers moyens pour cela. Souvent il se sert de la contrarieté des passions pour les détruire les unes par les autres. Souvent il nous force par les disgraces & par les injustices des hommes, à sentir vivement le neant & l'instabilité des biens du monde. Il nous cause quelquefois par divers accidens un tel dégoût de l'injustice des hommes, qu'il nous porte à nous en separer entierement. Il y a des semences qui servent de preparation à d'autres semences, des veritez qui preparent à d'autres veritez, des vertus qui disposent à d'autres vertus. Il y a même des défauts qui affoi-

bliſſent d'autres défauts. Il faut uſer de toute la lumiere & de toute la force que Dieu nous donne pour preparer ainſi la terre de notre cœur, & pour éviter ce qui empêche l'accroiſſement de la ſemence de Dieu. Mais il faut reconnoître en même-tems, que c'eſt Dieu qui eſt auteur de cette preparation, qui pour faire profiter ſes paroles dans les ames qu'il veut favoriſer, en ôte les empêchemens; & qu'ainſi nous ne lui avons pas moins d'obligation de la grace qu'il nous fait en preparant notre cœur à ſa ſeverité, que des fruits qu'il en fait naître.

X. JESUS-CHRIST remarque que la bonne terre ne produit pas également, ſoit parce qu'elle n'eſt pas également bonne, & que cette bonté a divers degrez; ſoit parce qu'il a divers deſſeins ſur les ames, & qu'il veut tirer plus de ſervice des unes que des autres. Il y en a entre ces bonnes terres, qui ne produiſent que trente fois autant qu'on y a ſemé; d'autres ſoixante fois autant; d'autres enfin qui produiſent le centuple. Entre les cœurs animez de la charité, il y en a de plus ardens les uns que les autres. Entre ceux qui aiment la verité, il y en a qui l'aiment plus purement. Entre ceux qui ſont touchez de l'amour du prochain, il y en a

de plus tendres & de plus agissans que d'autres. Voilà ce qui fait cette difference dans les fruits. Mais il faut remarquer que nous devons toûjours tendre à la plus grande abondance, parce qu'elle est plus éloignée de la sterilité. Dieu se contente de la moindre fertilité ; mais il ne veut pas que nous nous en contentions, ni que nous nous y bornions, sans aspirer à rien davantage. Car c'est un precepte & non pas un conseil, de tendre toûjours à l'acroissement de l'amour, soit envers Dieu, soit envers le prochain, & par consequent d'aspirer à l'acroissement des fruits qui en sont la marque. C'est cette *faim & cette soif de la justice* qui fait une des beatitudes, & sans laquelle on ne sauroit être heureux.

XI. L'UN des principaux fruits que l'on doit tirer de cet Evangile, c'est celui de nous humilier profondement devant Dieu. Car non-seulement nous pouvons avoir les qualitez de quelques-unes de ces mauvaises terres qu'il décrit ; mais nous avons en quelque degré toutes celles qui y sont marquées. Combien de veritez demeurent absolument inutiles, & sont enlevées de notre cœur par le démon ; parce que nous n'y faisons point de reflexion, & que nous les laissons échaper par la-

plication trop grande que nous avons à des choſes temporelles ! Combien avons-nous de paſſions ſecretes qui empêchent le fruit des ſemences mêmes que nous recevons avec joye, & qui les mettent en danger de ſe ſecher ! Combien avons-nous de pretenduës neceſſitez qui nous amuſant, nous diſſipent, nous rendent tout charnels & tout ſeculiers dans pluſieurs de nos penſées, de nos ocupations & de nos deſſeins ! Nous ſavons que nous avons des défauts ; mais nous ne ſavons pas en quel degré nous les avons, ni l'obſtacle qu'ils font dans nôtre cœur à la ſemence de Dieu. Nous avons toûjours ſujet de craindre qu'il n'arrive quelque ocaſion où ces défauts nous faſſent perir. Car qui ſe peut aſſurer de n'avoir point dans le cœur quelque pierre ; c'eſt à dire, quelque atache ſecrete à la creature, dont il ne connoiſſe pas la force & la dureté ; & qui venant à ſe trouver contraire à quelques-uns de ces devoirs eſſentiels, l'emportera dans le cœur & le détournera de Dieu ? Qui peut s'aſſurer que la diſſipation qui nait des affaires du monde, qu'il croit ne pouvoir abandonner, n'étouffera point entierement les ſemences de la verité ? Tout cela eſt fort obſcur, & par conſequent doit tenir l'ame dans une grande

humiliation devant Dieu, & dans une priere continuelle, pour obtenir de ſa bonté qu'il détruiſe continuellement en nous ce qui s'opoſe à ſa verité.

XII. Mais ſi nous ne connoiſſons pas juſqu'à quel point nous participons aux défauts des mauvaiſes terres, nous ignorons encore plus ſi nous ſommes de ces bonnes terres qui rendent trente, ſoixante, & cent fois autant que ce qu'on y a ſemé. Car il n'en faut pas juger par la multitude & l'abondance des bonnes actions exterieures, ni par celle des prieres vocales ou des oraiſons mentales. Il y a des eſprits actifs & remuans, qui ne laiſſent pas d'être ſteriles, & à qui l'abondance même de certaines actions exterieures ôte le ſentiment de la ſterilité de leur ame. Il ne ſuffit pas que le fruit ſoit en quantité, il faut qu'il ſoit bon. Une multitude de mauvaiſes herbes ne fait pas une moiſſon abondante. Il y a des ames pures, qui ſans multiplier leurs actions, ne laiſſent pas de porter le centuple; parce que ce centuple ſe regle ſur le prix & le merite des actions, & non ſur le nombre. Une terre qui porte des pierres precieuſes, ou qui contient des mines d'or, eſt de plus grand prix que celles qui ne portent que du grain. Il n'y a donc que Dieu qui puiſſe

juger de la fertilité de ces terres ; c'eſt à dire, qu'en cette vie nous n'en devons point juger ; & nous devons toujours craindre de trouver en nous au jugement de Dieu un grand vuide & une grande ſterilité de bonnes actions ; puis qu'il eſt certain qu'il n'y aura que celles que la charité aura produites en nous, qui feront une partie de notre moiſſon.

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DE LA QUINQUAGESIME.

Epître. 1. *Cor.* 13. 1.

Mes Freres : Quand je parlerois le langage de tous les hommes, & des Anges mêmes, ſi je n'avois point la charité, je ne ſerois que comme un airain ſonnant, & une cimbale retentiſſante : & quand j'aurois le don de prophetie ; que je penetrerois tous les miſteres, & que j'aurois une parfaite ſcience de toutes choſes : & quand j'aurois toute la foi *poſſible* & capable de tranſporter les montagnes, ſi je n'avois point la charité, je ne ſerois rien. Et quand j'aurois diſtribué tout mon bien pour nourrir les pauvres,

& que j'aurois livré mon corps pour être brûlé ſi je n'avois point la charité, tout cela ne me ſerviroit de rien. La charité eſt patiente; elle eſt douce & bienfaiſante: la charité n'eſt point envieuſe; elle n'eſt point temeraire & precipitée; elle ne s'enfle point d'orgueil; elle n'eſt point ambitieuſe; elle ne cherche point ſes propres interêts; elle ne ſe pique & ne s'aigrit point; elle n'a point de mauvais ſoupçons; elle ne ſe réjouit point de l'injuſtice, mais elle ſe réjoüit de la verité; elle tolere tout; elle croit tout; elle eſpere tout; elle ſouffre tout: la charité ne finira jamais. Les propheties s'aneantiront; les langues ceſſeront; & la ſcience ſera abolie: car ce que nous avons maintenant de ſcience & de prophetie eſt tres imparfait; mais lors que nous ſerons dans l'état parfait, tout ce qui eſt imparfait ſera aboli. Quand j'étois enfant, je jugeois en enfant; je parlois en enfant; je raiſonnois en enfant: mais lors que je ſuis devenu homme, je me ſuis défait de tout ce qui tenoit de l'enfant. Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir & en des enigmes: mais alors nous verrons *Dieu* face à face. Je ne connois maintenant *Dieu* qu'imparfaitement: mais alors je le connoîtrai comme je ſuis moi-même connu *de lui*. Or ces trois *vertus*, la foi, l'eſperance & la charité demeurent: mais la charité eſt la plus excellente des trois.

EXPLICATION.

I. IL n'y a point dans l'Ecriture de verité plus terrible ni plus humiliante que celle qui fait le ſujet de cette Epître; ſavoir, *que qui n'a pas la charité, n'eſt*

rien. Elle fait disparoître aux yeux des hommes tout ce qui sert de nourriture à leur vanité, & les reduit à ne savoir s'ils ne sont point dans un neant de toute vertu & de tout bien. Qu'un homme ait tous les talens interieurs & exterieurs, toutes les grandeurs temporelles & spirituelles; qu'il y ajoûte les actions des vertus les plus éclatantes; qu'il attire par-là l'admiration des hommes; qu'il ait souffert le martire, ou qu'il soit prêt de le souffrir; qu'il ait donné tout son bien aux pauvres; il ne peut prendre confiance en tout cela, parce qu'il peut avec toutes ces choses être un neant de vrayes vertus & un abîme de miseres. Etre tout ou n'être rien, dépend d'un fonds inconnu & dont nous ne saurions avoir une entiere assurance, & par consequent toute vanité, toute estime de nous mêmes, toute élevation de cœur, toute confiance en nos talens, toute vûë d'esprit qui nous represente à nous-mêmes comme quelque chose, tout cela ne supposant point la connoissance certaine qu'on a à la charité, est temeraire & rempli d'incertitude.

II. La situation naturelle d'une ame chrétienne dans ce monde-ici est donc de se regarder comme un neant; non qu'elle soit assurée de n'être rien, mais

parce qu'elle ne ſait pas ſi elle eſt effectivement quelque choſe. Et cette ſeule penſée lui doit ſuffire pour rejetter toutes les louanges des hommes. Elle doit voir un neant ataché à toutes les qualitez qui y ſervent de matiere. Quoiqu'on lui diſe, on ne l'aſſure point qu'elle ne ſoit pas dans une privation totale de tout le bien réel & ſolide, tant qu'on ne l'aſſure pas qu'elle ait la charité. Or il eſt clair, ſelon l'Apôtre, que toutes ces qualitez ne l'en aſſurent pas, quand elles ſeroient même ſolides & effectives. Que ces qualitez ſoient ineſtimables & louables en elles-mêmes, comme l'on dit, il ne s'enſuit pas que celui qui les a ſoit louable & eſtimable. Car il n'eſt pas louable s'il en abuſe, & il en abuſe s'il n'a point de charité. Cette diſpoſition doit donc rendre l'ame inſenſible à tout l'éclat exterieur & à tous les jugemens des hommes. Elle la doit apliquer uniquement à chercher cet unique bien de la charité, non pour ſe repaître d'une aſſurance inutile, & qui la tire de la vûë de ſon neant qui lui eſt avantageuſe; mais parce que Dieu veut que n'y ayant point d'autre bien ſolide, on faſſe tout ce qu'on peut pour l'avoir. Voilà la concluſion que ſaint Paul nous oblige de tirer après avoir détruit tous

les fondemens de la vanité des hommes.

III. La description qu'il fait ensuite des inclinations, des qualitez & des caracteres de la charité, nous jette dans de grandes perplexitez. S'il suffisoit de manquer de quelqu'un de ces caracteres, & de faire quelques actions qui paruſſent contraires aux qualitez qu'il décrit, il faudroit conclure que personne ne l'a. S'il suffisoit aussi d'avoir quelques mouvemens & de faire quelques actions où l'on en peut remarquer quelques traits, il faudroit conclure que tout le monde l'a. Cependant l'une & l'autre conclusion seroit certainement temeraire. Les justes dans cette vie ayant un double esprit, celui de Dieu, qui est la charité même, qui a les caracteres que saint Paul décrit; celui du vieil-homme, qui est la concupiscence, & qui combat par ses desirs corrompus ceux de l'esprit; il paroît par necessité dans leurs actions des marques de ces deux principes differens. Car il ne faut pas croire que l'homme suive toûjours dans cette guerre les impressions de l'esprit de Dieu. Il arrive au contraire tres-souvent qu'il consent aux desirs de la chair; parce, dit saint Augustin, que l'esprit ne la combat point alors, ou qu'il ne combat point assez fortement: *Spiritus*

adversus carnem aut non concupiscente, aut non fortiùs concupiscente. Il est certain d'ailleurs aussi qu'il y a certaines actions incompatibles avec la charité, comme ce que raporte l'Apôtre saint Jean, *d'être riche des biens du monde, & de fermer ses entrailles à ses freres* qui en ont besoin; ce qui lui fait conclure nettement, que ceux qui ont cette dureté, *n'ont point en eux la charité & l'amour de Dieu.* Mais excepté certains défauts certainement alliables avec la charité, & d'autres qui sont certainement inalliables avec elle, il y a dans le reste une grande obscurité, & par consequent un grand sujet de se tenir devant Dieu dans un profond rabaissement. Ce qui peut y donner quelque lumiere, & nous donner aussi plus ou moins de confiance, c'est que cette disposition de charité que décrit saint Paul, n'est point certainement une disposition morte & sterile: c'est une disposition vive & agissante, & qui doit même regner & dominer dans l'ame. On en peut donc juger comme des autres passions dominantes, qui font que nous apellons les uns ambitieux, les autres avares, les autres voluptueux. Un ambitieux n'agit pas toûjours par ambition, ni un avare par avarice. Cependant ces passions se marquent par-

tant d'actions particulieres, qu'elles font que perſonne n'heſite à donner à ceux qui en ſont poſſedez, les noms d'avares & d'ambitieux. C'eſt une impreſſion qui rejaillit du gros de leur vie & de l'amas de leurs actions particulieres, quoiqu'il y en ait pluſieurs qui ne portent pas ce caractere. Il en doit être de même de la charité, quand elle eſt veritablement dans le cœur. Elle doit porter dans l'eſprit des autres l'impreſſion de tous ces caracteres que ſaint Paul lui attribuë, & faire paſſer ceux qui l'ont pour des gens patiens & débonnaires, qui aiment la verité, qui ſont toujours diſpoſez à la recevoir, qui ſont deſintereſſez pour eux-mêmes, & qui cherchent effectivement le bien des autres. Enfin on peut dire que cette image qu'en fait ſaint Paul, nous repreſente l'impreſſion que la charité forme dans l'eſprit des autres, & que cette impreſſion eſt un rejailliſſement du gros de la vie & des actions de ceux qui ont effectivement la charité dans le cœur. Je laiſſe à juger combien il y a peu de perſonnes dont la vie forme cette impreſſion.

IV. L'Apôtre, en marquant certains dons qui ne s'étendent pas au delà de cette vie, & d'autres qui nous ſuivent juſques dans l'autre, nous donne lieu de

considerer la vie que nous passons en ce monde ici, comme un voyage qui nous mene en un pays étranger où nous devons demeurer pour toûjours, & pour lequel nous devons faire provision de ce qui nous y peut être utile.

Tous les hommes sont des voyageurs; ils vont tous en ce pays étranger, ils y vont indispensablement, necessairement, incessamment. Ils y arriveront tous, non pour y faire une demeure passagere, & revenir ensuite, mais pour demeurer éternellement & sans retour. Quel est donc le devoir & l'interêt de ces voyageurs, sinon d'employer tous leurs soins à se preparer à ce voyage si important, & à faire provision de ce qui leur sera necessaire en ce pays là? On y vit de ce qu'on y porte; & qui n'y porte rien, y demeure dans une effroyable pauvreté, & dans une faim & une indigence éternelle de toutes choses. Cependant les hommes sont si insensez, qu'ils ne s'occupent que des provisions qui se consument pendant le voyage, sans rien reserver pour ce lieu où ils doivent faire une demeure éternelle. Quel soin ne prennent-ils point pour se procurer des biens & des honneurs pour cette vie, & à eux & à leur famille? Il semble qu'ils n'en auront jamais assez. Mais quelles pro-

visions font-ils pour le terme où ils tendent necessairement ? Helas on ne voit rien dans ce qu'ils amassent qui soit propre en ce pays là ! Tout est pour ce monde. Ainsi ils arrivent à l'autre nuds, miserables, affamez, pour demeurer éternellement dans l'état où ils y sont entrez.

V. Il y en a qui semblent faire des provisions pour cette autre vie, & amasser des tresors qui leur y pourront servir. Ils font quantité d'œuvres qui paroissent bonnes ; ils prêchent, ils instruisent, ils amassent des connoissances de quantité de veritez qui regardent les choses de Dieu. Il semble que ce soient de grands marchands qui ayent un extrême desir de faire fortune en l'autre monde ; mais ils se trompent miserablement dans le choix de ce qu'ils amassent. Ils se chargent de marchandises de contrebande ; de monnoyes qui n'ont point de cours en ce pays-là ; de choses inutiles que l'on ne permet point d'y faire passer ; parce qu'ils ont dans toutes leurs œuvres un desir secret de s'avancer dans le monde & d'établir leur reputation. C'est qu'ils ne comprennent pas assez qu'il n'y a qu'une marchandise qui soit bonne pour l'autre monde ; & c'est celle que l'Apôtre nous marque quand il nous dit : *La charité ne finira jamais.* Il

n'y a que la charité & ce qui a pour principe la charité, qui ſoit reçu en l'autre vie, & qui y ait cours. Quand on en a fait proviſion, on eſt riche pour jamais. On achete avec elle toutes ſortes de biens ſans la perdre & ſans la diminuer. Elle ſuffit pour toutes ſortes de beſoins, ou plûtôt elle fait qu'on n'a jamais de beſoin, & que l'on poſſede en abondance toutes ſortes de biens : *Charitas nunquam excidit.*

VI. Heureux ceux qui auront fait proviſion de cette marchandiſe vivante & éternelle, qui ne perit point ! Mais malheureux ceux qui n'auront amaſſé que de ces œuvres éclatantes par la ſurface, qui n'ont pour principe que des motifs d'interêts, de vanité, de paſſion. Quand leurs magaſins ſeront déployez à la mort ; quand leurs œuvres ſeront peſées au poids du ſanctuaire, elles ſeront toutes rebutées par le défaut du principe qui les a produites. Car enfin Dieu qui n'eſt que charité, eſt incapable d'aprouver autre choſe que la charité. Craignons cette pauvreté qui naît du choix des proviſions, autant que la pauvreté de ceux qui n'en font aucune. Et en effet c'eſt preſque la même choſe : car ceux qui agiſſent par des motifs humains dans leurs bonnes œuvres, peuvent avoir l'éternité dans l'eſprit ; mais ils ne

l'ont point dans le cœur. Il y a toûjours en eux quelque desir secret de quelque bien temporel dont ils desirent jouir : mais il n'y a que la charité qui cherche purement le royaume de Dieu & sa justice : *Charitas sola vult bonum.*

VII. *Quand j'étois enfant, je parlois comme un enfant.* V. 11.

SAINT PAUL pour nous faire comprendre combien les connoissances que nous avons de Dieu, & des choses de Dieu dans cette vie, sont differentes de celles que nous en aurons dans l'autre, compare les premieres aux foibles connoissances d'un enfant, & les autres aux lumieres d'un homme parfait. La comparaison est forte : mais l'on peut dire que la disproportion de l'autre vie à celle-ci est telle que l'Apôtre n'en represente encore qu'une petite partie. Pour suivre l'idée qu'il nous fournit, nous en devons conclure que les Anges & les Saints en voyant agir les hommes, même les plus sensez & les plus raisonnables, ne les regardent que comme des enfans. En effet, toutes les pensées des hommes sont des pensées d'enfans, & toute leur conduite n'est qu'une conduite d'enfans. Les plus grandes choses leur paroissent petites & les touchent peu; les petites leur paroissent

grandes & les touchent beaucoup. Ils voltigent de pensée en pensée, parce qu'ils ne penetrent rien à fond. Ils ne connoissent des choses que de legeres surfaces, & n'aprofondissent rien. Ils ne savent ni s'affliger, ni se réjouir, ni craindre, ni se rassurer. Ils tremblent pour des choses de neant, & ils sont insensibles aux plus grands perils. Ils n'ont aucun sentiment quand ils perdent ce qu'ils ont de plus précieux, & ils s'abatent quand on ne leur ôte que ce qui leur est inutile, ou même ce qui leur nuit. Ils marchent au hazard & sans lumiere dans le chemin de la vie; & si Dieu ne prenoit soin de les empêcher de se jetter dans des precipices, ils s'y jetteroient à tout moment. Toutes les connoissances qu'ils ont de l'autre vie, & des choses éternelles, sont sombres, vacillantes, superficielles, & infiniment éloignées de leur réalité: & quoique Dieu communique sa lumiere aux Saints durant le tems de cet exil en divers degrez, les uns plus clairs & plus élevez que les autres; neanmoins la plus grande clarté des connoissances de cette vie n'est encore qu'une nuit obscure en comparaison du jour de l'éternité.

VIII. Voila l'état de tous les hommes, mêmes les plus éclairez. Cependant,

ce qui eſt étrange, c'eſt que ce ſont ces connoiſſances ſi imparfaites, ſi petites, ſi obſcures, qui ſont l'objet de leur vanité. La connoiſſance claire que les Bienheureux ont des choſes divines, en eſt incapable; parce qu'elle eſt toûjours jointe avec une connoiſſance égale du néant de la creature. Mais la grande miſere des hommes dans cette vie eſt que ce qu'ils connoiſſent le moins, eſt leur foibleſſe & leur ignorance. C'eſt ce qui les rend capables de s'élever de leurs connoiſſances, quelques étroites & quelques obſcures qu'elles ſoient. Ce ſont des pauvres & des miſerables enflez de l'opinion de leurs richeſſes, & des malades languiſſans pleins de confiance dans leurs forces. Car toute leur vanité a ſa ſource dans une double ignorance; ignorance de l'imperfection des connoiſſances humaines qu'ils eſtiment, & pour leſquelles ils s'eſtiment: ignorance des vrayes lumieres & des vrayes connoiſſances, qui ſont celles que nous aurons en l'autre vie. Si nous ne les avons pas en celle-ci, nous pouvons connoître au moins combien elles ſurpaſſent celles que nous y avons. Nous pouvons y aſpirer par nos deſirs: nous pouvons dire avec S. Bernard: „O verité la patrie des exilez, „& la fin de leur exil, je vous vois de loin;

„ mais je ne saurois entrer en vous, étant
„ retenu par ma chair, & n'étant pas dig-
„ ne d'être admis en vous par le poids de
„ mes pechez ! *O veritas, exulum patria, exilii finis, video te : sed intrare non possum, carne retentus, sed nec dignus admitti peccatis gravis !* Si nous étions bien pleins de ces sentimens, nous ne serions pas si faciles à nous élever pour les foibles lumieres que nous pouvons avoir en cette vie, soit sur les choses divines, soit sur les choses du monde.

IX. Il est vrai que ces foibles connoissances peuvent être des dons de Dieu, & des rayons de la lumiere éternelle ; qu'elles nous sont données pour nous conduire dans cette vie ; & qu'en cette qualité bien loin d'être méprisables, elles sont dignes d'être recherchées avec soin, & doivent être l'objet de notre reconnoissance, quand Dieu nous en fait part. Mais il y a bien de la difference entre regarder ces dons & ces lumieres de Dieu comme des guides de notre chemin, qui servent à nous découvrir où nous devons mettre nos pieds ; afin de parvenir aux lumieres de l'autre vie, & de les regarder en elles-mêmes & sans ce raport, en s'élevant de leur excellence. Les regarder de cette maniere, c'est les corrompre Elles ne nous sont pas données pour nous y arrêter, mais

ſont pas données pour nous y arrêter, mais pour nous conduire plus loin. Elles ne ſont pas notre fin, mais des moyens pour y arriver. Elles ne doivent point borner nos deſirs, mais nous montrer où ils doivent tendre. C'eſt ce que l'Apôtre nous aprend par cette Epître, en nous faiſant voir que toutes les lumieres que nous pouvons avoir en ce monde, doivent être aneanties; qu'ainſi nous devons aſpirer à une autre lumiere, qui eſt celle de l'éternité: *Car ce que nous avons maintenant de ſcience & de prophetie*, dit-il, *eſt tres-imparfait: mais lors que nous ſerons dans l'état parfait, tout ce qui eſt imparfait ſera aboli.*

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA QUINQUAGESIME.

EVANGILE. *Luc.* 18. 34.

EN ce tems-là : JESUS ayant pris à part les douze *Apôtres*, leur dit : Enfin nous nous en allons à Jerusalem ; & tout ce qui a été écrit par les Prophetes touchant le Fils de l'Homme, y sera acompli : car il sera livré aux Gentils ; il sera moqué ; il sera outragé ; on lui crachera au visage ; & aprés qu'ils l'auront foueté, ils le feront mourir, & il ressuscitera le troisiéme jour. Mais ils ne comprirent rien à tout ceci ; ce discours leur étoit caché, & ils n'entendoient point ce qu'il leur disoit. Lors qu'il étoit prés de Jericho, un aveugle se trouva assis le long du chemin, qui demandoit l'aumône ; & entendant le bruit du peuple qui passoit en foule il s'enquit de ce que c'étoit. On lui repondit que c'étoit JESUS de Nazareth qui passoit par là. En même tems il se mit à crier : JESUS Fils de David, ayez pitié de moi. Et ceux qui alloient devant, le reprenoient, & lui disoient qu'il se tût : mais il crioit encore beaucoup plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Alors JESUS s'arrêta, & com-

manda qu'on le lui amenât. Et comme il se fut aproché, il lui demanda : Que voulez-vous que je vous fasse ? L'aveugle repondit : Seigneur, faites que je voye. JESUS lui dit : Voyez, votre foi vous a sauvé. Il vit au même instant, & il le suivoit rendant gloire à Dieu. Ce que tout le peuple ayant vû, il en loua Dieu.

EXPLICATION.

I. L'EGLISE qui connoît les déreglemens étranges qui regnent en ce tems ici parmi plusieurs de ses enfans, & qui a dessein d'y opposer toutes les barrieres dont elle se peut aviser, a jugé que c'en étoit une fort convenable que de leur proposer l'Evangile où JESUS-CHRIST allant à Jerusalem, avertit ses disciples de sa mort prochaine, & de tous les outrages qu'il devoit souffrir. Elle a supposé, avec raison, qu'il y en auroit qui seroient détournez de se laisser aller aux emportemens des autres par l'idée qu'elle leur presente de la mort de JESUS-CHRIST, & de la vie qu'il a menée dans la vûë de cette mort. Car il paroît par cet Evangile, qu'il avoit toûjours cet objet devant les yeux ; qu'il marchoit dans la vûë de la mort ; & ç'a été sa disposition perpetuelle durant sa vie. Les autres hommes s'aveuglent facilement dans la pensée de leur mort : & comme ils ne la voyent précisément en aucun tems, ils

font en sorte que cette pensée vague, qu'ils doivent un jour mourir, ne les touche point. Mais JESUS-CHRIST n'en pouvoit pas faire de même. Il voyoit précisément le tems & toutes les circonstances de sa mort ; & le desir qu'il avoit d'accomplir cet ordre de son Pere, l'y tenoit continuellement apliqué. N'est il pas juste de conclure que rien ne peut être plus honteux à des Chrétiens que de s'ocuper des folies du monde, eux dont la profession est d'imiter un chef qui a toûjours eu la mort, la croix & les souffrances dans l'esprit & dans le cœur ? La vie chrétienne c'est d'avoir *par la foi* JESUS-CHRIST *habitant dans le cœur*, dit saint Paul. Or on ne l'y sauroit avoir qu'en y ayant sa croix & ses souffrances ; & l'on ne sauroit y avoir sa croix & ses souffrances, & s'ocuper en même tems des extravagances de ce tems ici. Il faut oublier JESUS-CHRIST pour y prendre plaisir : & il n'y a qu'à se souvenir comme il faut de JESUS-CHRIST mourant pour en concevoir de l'horreur.

II. L'EGLISE supose encore que la consideration de la mort de JESUS-CHRIST & de sa vie crucifiée pourra porter les Chrétiens à la pensée de leur propre mort. Car si JESUS-CHRIST y

étoit condamné par l'ordre de son Pere pour les crimes des hommes, les hommes y sont condamnez par sa justice pour leurs propres crimes. Il est vrai qu'ils n'en savent pas le tems ; mais ils en savent l'arrêt, & cet arrêt se peut executer en tout tems. Il n'y en a point où ils n'en soient menacez, & où ils soient assurez qu'il ne sera pas executé. Il leur est d'ailleurs si important de mourir comme il faut, que pour peu de raison qu'ils ayent, ils doivent conclure qu'ils n'ont pas trop de tems pour se disposer à sacrifier leur vie à Dieu, comme JESUS-CHRIST lui a sacrifié la sienne ; qu'ils doivent donc vivre comme il a vêcu, & avoir continuellement leur propre mort dans l'esprit, comme JESUS-CHRIST y a eu la sienne.

III. UN Chrétien ne doit point separer la pensée & le souvenir de ces deux objets, de la mort de JESUS-CHRIST & de la sienne : & l'on peut dire qu'il doit marcher à la lumiere de l'un & de l'autre. La mort de JESUS-CHRIST lui fait voir la necessité qu'il a de mourir lui-même, & de sacrifier sa vie à Dieu : & l'indignité qu'il trouve dans sa vie pour être sacrifiée à Dieu, l'oblige de s'unir à la mort de JESUS-CHRIST, qui peut seule faire recevoir la sienne. Toute sa

vie

vie ne doit être qu'une oblation continuelle de cette double mort, & il la doit principalement pratiquer en assistant & cooperant au sacrifice de l'autel, afin d'obtenir de Dieu la grace de la pratiquer au dernier moment de sa vie, lors qu'il l'obligera de la lui sacrifier effectivement. C'est la pensée dont nous devons être occupez toutes les fois que nous offrons JESUS-CHRIST avec les Prêtres; & si nous le faisions comme il faut, il ne seroit pas possible que nous alliassions avec ces pensées, celles des folies & des divertissemens du monde, & nous ne pourrions avoir que de l'horreur pour tous les déreglemens de ce tems, qui peuvent ainsi servir de preuve, que parmi les Chrétiens, il y en a bien qui n'en ont que le nom.

IV. ON doit ajoûter, que les Chrétiens ne doivent pas seulement s'occuper de la mort de JESUS-CHRIST, ni de celle qu'ils doivent souffrir un jour; mais qu'ils doivent se croire obligez à une mort présente & continuelle. Car la mort à laquelle ils sont condamnez, n'est pas seulement la mort de leur corps, mais la privation de toutes les choses du monde. Il faut que l'homme meure à toutes les creatures; parce qu'il est condamné à les perdre toutes. Cette mort spirituelle doit necessai-

rement préceder celle de leur corps. Car c'eſt une trop grande affaire que d'avoir tout à la fois à mourir à la vie du corps & à l'affection de toutes les créatures. Il faut donc que l'ame pour éviter ce danger, repande cette mort ſur tous les tems de ſa vie, & qu'elle s'acoutume à mourir à tout & à ſe priver de tout. afin de n'avoir qu'à achever ſon ſacrifice en mourant à la vie du corps. Il faut qu'elle ſacrifie chaque jour tantôt une choſe & tantôt une autre : & ſi elle entre bien dans ces penſées de mortification & de mort, on ne ſera pas en peine de la faire renoncer aux vains divertiſſemens de ce tems ici ; puis qu'elle ſe croira obligée de mourir & de renoncer aux plus legitimes, & qu'elle regardera comme un grand bien cette diſpoſition continuelle de mourir à tout.

V. Il eſt vrai que cette philoſophie de mort eſt entenduë de peu de perſonnes. Les Apôtres dans l'état imparfait où ils étoient encore, *ne comprirent rien* à ce que Jesus Christ leur annonçoit de la ſienne : & la plûpart des Chrétiens ne ſongent de même qu'à vivre, & banniſſent tant qu'ils peuvent de leur eſprit, l'idée de cette double mort. C'eſt qu'ils ne comprennent pas non plus que les Apôtres, la-

neceſſité de cette mort corporelle & ſpirituelle. Ils ſont aveugles à cet égard ; & c'eſt peut être par cette raiſon que l'Egliſe enſuite de ce qui eſt dit de la mort de JESUS-CHRIST, nous propoſe encore le miracle que JESUS-CHRIST fit en la parſonne d'un aveugle de Jericho ; afin de porter ſes enfans qui ſont aveuglez par l'amour du monde, à deſirer de recouvrer la vûë de l'ame avec la même ardeur que cet aveugle deſira de recouvrer la vûë du corps. Il eſt l'image des mauvais Chrétiens par ſon aveuglement. Mais il ne l'eſt pas par le deſir qu'il avoit d'en ſortir. Il eſt au contraire par là leur modelle, & il leur montre ce qu'ils devroient faire. L'Egliſe emploie donc le recit qui eſt fait dans l'Evangile de la gueriſon de cet aveugle, pour marquer aux Chrétiens que s'ils ſont ſi malheureux que d'être privez de la vûë ſpirituelle, comme cet aveugle l'étoit de la corporelle, ils doivent imiter ſon empreſſement à la recouvrer, & dire comme lui à JESUS-CHRIST : JESUS *fils de David, aiez pitié de moi :* afin d'obtenir par là que JESUS-CHRIST jette les yeux ſur eux, & qu'il leur diſe, comme il fit à cet homme : *Voiez ; vôtre foi vous a ſauvez.*

V I. LES troupes qui ſuivoient JESUS-CHRIST, s'opoſerent à cet aveugle, & le

voulurent faire taire, parce que ſes cris les importunoient ; mais il n'en cria que plus haut. Les gens du monde de même ne manquent gueres de s'opoſer à ceux qui veulent ſe convertir, & qui ſe conſiderant comme aveugles tâchent d'obtenir de Dieu qu'il les éclaire. Tout cela les importune. Ils ne veulent pas que d'autres changent de vie, parce qu'ils n'en veulent pas changer eux-mêmes. Ils craignent de s'y croire obligez, & ainſi ils vont au devant de cette penſée, en détruiſant autant qu'ils peuvent dans les autres, ces mouvemens de converſion. L'unique remede eſt de ſe mettre au deſſus de leurs jugemens & de leurs diſcours, & de ne s'en adreſſer à JESUS-CHRIST qu'avec plus d'inſtance. C'eſt à quoi la contradiction des hommes nous doit porter. Il faut qu'elle nous faſſe faire de nouveaux efforts, afin de ſurmonter cet obſtacle ; & c'eſt le ſeul moien d'être entendu & exaucé de JESUS-CHRIST. Cette perſeverance fait taire le monde, & il eſt contraint de louer dans la ſuite ce qu'il deſaprouvoit au commencement, comme ceux qui virent que cet aveugle avoit recouvré la vûë, le louerent ſans doute de n'avoir point ceſſé de crier.

VII. L'EGLISE deſire cette même gueriſon à ſes enfans aveuglez ; & en aten-

dant qu'ils crient pour eux-mêmes, elle commence à crier pour eux en disant à Dieu: *Seigneur, faites que je voie.* Faites connoître à mes enfans, Seigneur, la folie de ces plaisirs qui les transportent. Faites leur connoître combien les objets qui les occupent sont indignes de leur état. Faites leur voir les demons qui se moquent d'eux en les engageant dans ces excez & dans ces déreglemens. Découvrez-leur les precipices & les abîmes où ils sont poussez; la mort qui les presse, l'enfer qui s'ouvre pour les engloutir: DILATAVIT *infernus animam suam, & aperuit absque ullo termino.* *Isai.* 5 14.

Ouvrez leurs yeux pour reconnoître que ces compagnies déreglées où ils croient trouver leur bonheur, sont des compagnies d'aveugles & d'insensez qui se tiennent par la main pour s'abîmer tous ensemble dans l'enfer. Qu'ils connoissent, Seigneur, leur état & leur misere, & qu'ils tâchent d'en sortir en recourant à vous, qui êtes l'unique lumiere qui peut éclairer les aveugles spirituels, en leur découvrant où ils sont, & ce qui se passe autour d'eux. Voilà ce que l'Eglise souhaite pour ses enfans: & ses souhaits sont souvent exaucez par la guerison de quelques-uns de ces aveugles volontaires, comme les desirs de cet aveugle le furent par JESUS-CHRIST.

VIII. MAIS ces desirs de l'Eglise ne sont exaucez qu'entant qu'ils obtiennent pour ces aveugles la connoissance de leur aveuglement, & le desir d'en sortir. Quiconque étant aveugle, ne le connoît point, est incapable d'être gueri. C'est ce que JESUS-CHRIST disoit aux Pharisiens par ces paroles : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché : mais maintenant vous dites que vous voiez*, & c'est cela même qui fait que *vôtre péché demeure* toûjours en vous. Si vous étiez aveugles, c'est à dire, si vous reconnoissiez vôtre aveuglement, vôtre peché ne subsisteroit pas ; mais il subsiste, parce que vous croiez voir clair. La premiere lumiere que Dieu donne à une ame pour la ramener à lui, est celle qui la convainc de son aveuglement & de sa misere, & qui lui fait desirer d'en sortir : & c'est ce qui est marqué dans cet Evangile ici par cette demande que JESUS-CHRIST fit à cet aveugle : *Que voulez-vous que je vous fasse ?* Et par la reponse de l'aveugle : *Seigneur, faites que je voie :* DOMINE, *ut videam.*

Il connoissoit donc son aveuglement, & il desiroit sincerement d'en sortir, c'est ce qui manque à la plûpart de ceux qui veulent passer pour pénitens. Ils n'ont point une vraie connoissance de l'effroia-

ble état où l'ame eſt réduite par le peché. Ils ne le regardent pas comme l'extremité de la miſere. Ils ne connoiſſent point ce qu'ils doivent à Dieu, & ce qu'ils ſe doivent à eux-mêmes. Ils ne veulent pas même qu'on les éclaire ſur beaucoup de choſes qu'ils ne veulent point faire; & ils reſiſtent aux lumieres qu'on leur voudroit donner. En un mot, ils ſont aveugles, & deſirent peu d'être éclairez. Ainſi ils ne diſent point à JESUS-CHRIST du fond du cœur avec cet aveugle : *Domine, ut videam.* C'eſt la raiſon pour laquelle il y a ſi peu de penitens qui obtiennent d'être délivrez de leur aveuglement, quoique JESUS-CHRIST ſoit plus diſpoſé à les en guerir s'ils le deſiroient comme il faut, qu'à guerir, comme il fit, cet aveugle de l'aveuglement du corps.

IX. JESUS-CHRIST attribuë la gueriſon de cet aveugle à ſa foi : *Fides tua te ſalvum fecit.* Ce n'eſt pas qu'outre la foi il n'eût encore beſoin d'une operation miraculeuſe qui lui redonnât la vûë : mais le principal des miracles de JESUS-CHRIST, étoit toûjours le don de la foi, qu'il faiſoit interieurement à ceux qu'il devoit guerir, & par lequel il leur faiſoit meriter d'obtenir la gueriſon exterieure. Tout étoit fait en quelque ſor-

te pour eux quand ils étoient parvenus à ce degré de foi. Ainsi c'étoit à quoi ils devoient principalement tendre. On ne voit que trop de malades spirituels qui s'empressent d'être gueris par l'absolution des Prêtres : mais ils ne pensent pas assez que comme l'effet de l'absolution est certain, en supposant & une vraie foi & une vraie conversion dans les penitens, aussi n'a-t'on pas droit de l'atendre, à moins que le Ministre de JESUS-CHRIST ne puisse dire : *Vôtre foi vous a sauvé :* FIDES *tua te salvum fecit* ; non pour attribuer aux dispositions du penitent l'effet de l'absolution, mais pour marquer seulement la necessité de ces dispositions, & la certitude de l'effet de la gueriſon, supposé que ces dispositions s'y trouvent. Ce doit donc être le principal objet & le principal soin des veritables penitens. C'est pourquoi ils doivent travailler à se mettre en état qu'on leur puisse dire : *Fides tua te salvum fecit :* & si l'on differe de les absoudre pour les y mieux disposer, ce retardement leur est salutaire & avance leur gueriſon effective ; parcequ'il avance ce qui l'obtient, & sans quoi on ne la peut obtenir, qui est la veritable conversion.

Fin du Tome cinquiéme.

TABLE
DES CHOSES PRINCIPALES contenuës en ce Volume.

A

ABSOLUTION. Ce qu'elle supose dans le penitent, *Page* 560

Abus. Grand abus qui se glisse facilement dans l'Eglise, touchant le commerce des fidelles avec leurs Directeurs, Pasteurs, 101. 102. 103

Remedes à ces abus, 103. 104

Actions. Actions de Jesus Christ, signes sensibles qui nous font connoître les veritez de Dieu, & qui nous les découvrent en Jesus Christ Dieu & homme, 204

Motifs qui les doivent rendre saintes. Pourquoi elles doivent être offertes en sacrifice à Dieu comme des hosties vivantes, 294 295

Les lui offrir par un culte spirituel, 297. 298

Comment & pourquoi elles doivent avoir du raport à Dieu, 421. 422

Elles sont des interpretes du cœur, 363. 364

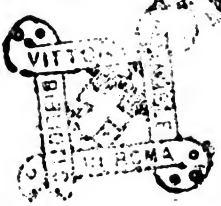
Les actions de graces & la priere doivent être inseparables, 445

Admiration de la sainte Vierge & de saint Joseph touchant ce que l'on disoit de Jesus-Christ, 242

Adoration profonde des Mages. *Voiez* Mages. 289. 290

Adoration du Lépreux, 361. 362. 363

Adorer. Ce que c'est, 290. *& suiv.* 361. 362



Adversité. Comment les suporter avec patience, 339. 340
Aflictions. Le principal sujet des aflictions des justes en cette vie. *Voiez* Maux. 247
Asligez. Leur consolation. 266. 269.
Aimer & craindre Dieu, l'Evangile l'aprend, 15. 16
Air. Fraper l'air, selon saint Paul, 485.
Amitié, ou civilité humaine, charité, leur difference, 328. 329
Ambassade la plus illustre & la plus grande du monde de l'Ange Gabriel à la sainte Vierge, 82. 83
Ame. Quels doivent être ses vêtemens, 12. 13.
Son changement total pour sa perfection, 469. 470
Comment elle se doit regarder & considerer en ce monde ici, 521. 522
Nôtre ame est nôtre vigne, 490. 491
Comment travailler dans la vigne du Seigneur, & à sa vigne qui est nôtre ame, 491. 492
Trois conditions sont nécessaires, 493. 494
Avertissemens de la justice de Dieu, 19. 20.
Amour. La Religion chrétienne n'est qu'amour, 55. 56
La joie n'est pas moins naturelle à l'amour que la tristesse, *ibid.*
L'amour du monde fait une partie de l'impieté à laquelle Jesus-Christ nous oblige de renoncer, 135. 136.
Par l'Incarnation de Jesus-Christ nous aprenons l'amour infini de Dieu pour ses élûs, 199.
L'amour de Jesus-Christ se mesure par les souffrances dont il fait part à ses élûs en cette vie, 249
Tout amour des creatures pour elles-mêmes,

est mauvais & dereglé, 259. *& suiv.*
Amour des creatures, peché, 273
Amour du prochain, 387. *& suiv.*
Il n'est pas different de celui de Dieu, 388. 389
Ce que c'est, *ibid.*
Amour de la justice, *ibid.*
Amour propre, source des passions, en quoi il consiste, son essence, elle est offensante, 414. 415
Amour de Dieu envers les hommes produit en ce monde & en l'autre deux effets bien differens. Exemple en saint Paul, 509. 510
C'est un précepte de tendre toûjours à son accroissement. *ibid.*
Sainte Anne, femme de desirs. Sa vie, 252. 253
Approbation des hommes. On s'en peut soucier en deux manieres, 107. 108
Aproche de Jesus-Christ. Le respect où l'on doit être à l'aproche de Jesus-Christ dans ses deux avenemens, 61. 63
Apôtres, leur timidité, 404
Assoupissement de deux sortes, 2. 3. 4. 5
Athletes. Leur maniere de vivre fait confusion aux Chrétiens, 479. 480
Atache. Toute atache aux creatures n'est pas mortelle, elle rend le salut plus difficile & plus incertain, 481. 482
Avantages du monde. Il est rare qu'un homme de bien puisse obtenir les avantages du monde, parce qu'il n'a pas l'ardeur pour cela, 149. 150
Avarice, jusqu'où elle s'étend, 266. 267
Avenement de J. C. Le premier durera jusqu'à la fin du monde, 62. 63. *Voiez* Aproche.
Atendre l'avenement de J. C. c'est une marque d'une conversion veritable, 454. 455

Avertiſſement de la juſtice de Dieu, 19. 20
Aveugle de Jerico. Image des mauvais Chrétiens par leur aveuglement, 555
Il eſt leur modelle touchant ce qu'ils doivent faire, 555. 556
L'Egliſe prie pour eux, 556. 557
Aveugles veritables, 558
Pourquoi Jeſus-Chriſt dit à l'aveugle de Jerico, que ſa foi l'avoit ſauvé, 559. 560
Aveuglement. La cauſe principale de l'aveuglement & des tenebres des hommes, 148. 149. 557. *Voiez* Aveugle.
Aumône. La faire avec ſimplicité, 324. *& ſuiv.*
Aumônes volontaires, les faire avec joie, 326. 327
Aumône ſpirituelle, 350. 351
Saint Auguſtin, ſa converſion, 12
Aurore ou crepuſcule de l'état de l'homme, 3

B

Benefice. Voiez *Collateur.*
Bien aimé. Ce que ce terme ſignifie, 410. 411
Bien faire le bien & devant Dieu & devant les hommes, 350. 351
Bethléem: Pourquoi ſes habitans ne connurent point la naiſſance de Jeſus Chriſt, 146. 147
Bienheureux ceux qui pleurent, 55. 56
Biens. Les grands biens cauſent le danger du ſalut, 263. *& ſuiv.*
Bienſeance envers Dieu & envers les hommes, 10. 11
Blâme & louanges ſont des actions difficiles, 51. 54
Bonheur de cette vie, en quoi il conſiſte, 51. 52
Il eſt avantageux d'être humilié, 78. 79
Bons, les méchans leur ſont utiles, 428. 429. *& ſuiv.*

Bonté de Dieu envers les hommes, 161. 164. 166. 167
Envers les fidelles particulierement, 165
Bonté des hommes naturelle, fausse, 162. 163
Bonté, ce qu'elle fait, 412. 413

C

Calamitez. Voiez *Maux.*
Calomnies. Ne pas avancer des calomnies en se soumettant au jugement des gens qui se peuvent tromper, 508. *Voiez* Traitemens.
Cantiques qui se trouvent dans les Pseaumes de David, sont des transports d'une ame qui se rejoüit de ce que Dieu est ce qu'il est, 57. 58
Captif. L'homme est captif en plusieurs manieres, 26. 27
Centenier, sa priere. 375. 376. 379
Charges éminentes, abus qu'on en fait, 115. 119
Charité. Elle étrecit la voie du salut, l'élargit, & la dilate, comment, 256. 257
Charité des pauvres, 265. 390. 391
Ce que fait la charité, 294
Sa difference d'avec l'amitié & la civilité humaine, 328. 329
On est toûjours redevable des devoirs de charité & de justice, 381. 382
Distinguer ses effets exterieurs, & les mouvemens interieurs, 386
Charité interieure, ce que c'est, 387
C'est une lumiere interieure qui est comme l'œil de l'ame, 390. 391
Elle doit être la forme de toutes les vertus, 417. 418
Charité oiseuse & paresseuse des Chrétiens, 446. 447
Comment en pratiquer solidement l'ordre, 483. 484

Son étenduë. Tout lui eſt permis, excepté ce qui eſt eſſentiellement mauvais, 505. 506
Actions incompatibles avec la charité, 539
C'eſt la ſeule bonne marchandiſe pour l'autre monde, 542. 543
Neant de l'homme ſans la charité. *Voiez* Neant. Vanité. 536. 537
Chercher. Comment & où chercher Jeſus-Chriſt, 277. 278
Chrétiens. Ils ſont les diſciples du Fils de Dieu, 196
Il y a des Chrétiens de toutes ſortes d'états, 229. 230
Chrétiens vraiment libres, 231
Chrétiens Juifs. 232. 233
Chrétiens veritables, quels ils doivent être, 234
L'avantage qu'ils ont d'être nez dans la loi de grace & dans la communion de l'Egliſe, 234. 235
Chrétiens qui imitent les Docteurs de la Loi, 282. 283
Les trois qualitez que S. Paul leur atribuë, 410
Sur quoi ils fondent l'eſperance de leur ſalut, 474. 475
Ils ſont figurez par l'aveugle de Jerico, 555. 556. *Voiez* Juſtes. Elûs.
Circonciſion. Jeſus-Chriſt en eſt le miniſtre. 39
Pourquoi il s'y eſt ſoumis, n'y étant point ſujet, 256. 257
Circonciſion ſpirituelle, circonciſion du cœur neceſſaire au ſalut, ce que c'eſt, 257. 259. 262
A quoi elle nous oblige, 259. 260. 272. 273
La circonciſion du cœur plus difficile aux riches, 263. 264
Civilité humaine. Sa difference avec la charité, 328. 329

Cœur. L'union des cœurs fondée sur la patience qui vient de Dieu, 36. *& suiv.* Voiez *Union. Verité.*

Colere. Comment on donne lieu à la colere, 356. 357

Collateur de benefice, son devoir, 325

Combatre en l'air, selon saint Paul, ce que c'est, 483. 484

Commerce du monde, on le recherche, son danger, 115. 116

Compassion pour le prochain, d'où elle naît, 411. 412

Concupiscence, ce que c'est, 258

Conduite des peuples, comment s'en aquiter, 322. 323

Conduite de Dieu en ceux qui sont dans l'état apellé sous la loi. 341. 342

Confession des pechez, 362. *& suiv.*

Confiance particuliere en l'intercession de la sainte Vierge, 338

Connoissances des hommes ici-bas comparées à celle des enfans, 544. 545

Celle des Saints dans le Ciel, 546

Celles que nous avons en cette vie ne nous doivent servir que de moiens pour nous conduire à aller plus loin, & non pas pour nous y arrêter, 547. 548

Consolation atribuée à l'Ecriture & à Dieu, 35. *Voiez* Patience.

Contention, peché spirituel, 12

Contradiction. Comment Jesus-Christ a été l'objet de la contradiction generale de tous les hommes, 244. 245

Comment elle manifeste les pensées des hommes, 247. 248

Contradictions du prochain, ce que c'est, 453. 454

Converſation. Voiez *Viſites.*
Converſion. Celle de ſaint Auguſtin, 12.
Par où la converſion doit commencer, 121. 122. 123
Comment elle ſe fait, 151
Celle du cœur, 257. 258
Comment reconnoître ſa foibleſſe pour ſa converſion, 368
Puiſſance abſoluë de Dieu dans la converſion des hommes Reſiſtance effective & criminelle des hommes aux graces de Dieu exterieures & interieures pour leur converſion, 521
Comment Dieu l'opere ſouvent dans les ames, & les differens moiens, 522. 523
Le monde s'y opoſe, le mépriſer, 555. 556.
Corinthiens trop credules, 506. 507
Courre, comment courir pour le ſalut, 475. 476. 477. 483
Craindre & aimer Dieu, l'Evangile l'aprend, 15. 16
Crainte des jugemens de Dieu, 17 *& ſuiv.*
Comment l'homme s'en délivre, *ibid.*
Ce que c'eſt que la crainte, 65
Crainte, eſperance touchant nôtre ſalut, 173. 174
Craintes humaines ſont partie des tentations touchant les veritez pratiques, 276. 277
Creature. Amour des creatures, l'uſage défendu, permis, & comment, 259. *& ſuiv.*
La jouiſſance des creatures toûjours mauvaiſe ſe reduit à peu, leur privation eſt d'une étenduë vaſte & ſans bornes, 169. 170
Leur uſage, quelque reglé qu'il puiſſe être, eſt toûjours dangereux & affoibliſſant, *ibid.* & 271

Utilité de leur privation, 271.
La jouissance des creatures affoiblit l'ame & le corps, 480
Difference de l'usage & de l'atache aux creatures, 481. 482
Jeûne des creatures, *ibid.*
Crédulité imprudente des Corinthiens, 506. 507.
Elle a à peu prés les mêmes effets que la presomption & l'orgueil, *ibid.*
Crepuscule. Voiez *Aurore.*
Crime des hommes. 215
Croire par saint Jean Baptiste, ce que c'est, 220. 221
Cupidité Une hôtellerie en est l'image, 150. 151
Ce que c'est, 259
Elle est opposée à la charité, 294
Curiosité touchant l'élection pour le salut n'est point blâmable. *Voiez* Elus.

D

Danger. Le plus grand d'un Chrétien est de perdre la charité, 349
Défauts. Voiez *Fautes.*
Députation des Juifs à saint Jean-Baptiste, 75.
Déreglemens. Dans les déreglemens du monde il y a quelque chose de consolant, 56. 57
Desintéressement que Dieu veut que nous nous proposions dans le bien que nous faisons aux creatures, 162. 163
Desirs du siecle, ce que c'est, 133. 134
On court par ses desirs, 477
Desseins de Dieu. *Voiez* Dieu. 143. 144
Devoirs. La vie chrétienne reduite à deux devoirs importans ; l'un de ne s'attribuer point ce qu'on n'a point reçû de Dieu ; l'autre d'user fidellement des dons qu'on en a reçûs, 315. 318. *& suiv.*

Devotion particuliere que l'on doit avoir pour les ſaints Mages, 189
Devotion, ce que c'eſt. Elle eſt figurée par le vin, 340. *& ſuiv.*
Devotion, bien rare, mal reglée, 381
Devotion ſolide & veritable, 381. 382
Dieu. Il eſt patient, parce qu'il eſt éternel, 83
Il eſt abſolu dans ſes deſſeins, 143. 144
Dieu homme, chef d'œuvre de la toute puiſſance de Dieu, 197
Son amour pour les élûs, 249
Dignitez de l'Egliſe, leur danger, 397. 398
Directeurs, Superieurs. Comment l'atache qu'on a pour eux eſt dangereuſe. Deux inſtructions là-deſſus, 43. 44
Leurs veritables qualitez. Le reſpect qu'on leur doit, 101. *& ſuiv.*
Quelle doit être leur conduite, 372
Ils ſe peuvent tromper, 508. *Voiez* Calomnies.
Injuſtices des préferences qu'on en fait, 105
Divinité de Jeſus-Chriſt prouvée par la manifeſtation publique de la verité, 129. 132
Docteur. Jeſus-Chriſt, le premier Docteur du monde, 131. 132
Paſteurs chrétiens qui imitent les Docteurs de la loi, 282. 283
Doctrine chrétienne, ſon abregé, 132
Don de doctrine, ce que c'eſt, 319. 320
Idée de la doctrine chrétienne, qui la forme & la rend le roiaume de Dieu, 456. *& ſuiv.* 468
Doctrine du ſalut & le roiaume de Dieu comparez au grain de ſenevé, 467. *& ſuiv.*
Profit de cette inſtruction, 470. 471
Dogmes. La force de la Religion chrétienne n'eſt pas dans les dogmes; elle conſiſte dans l'eſprit de Dieu qui anime les fidelles & qui

change le cœur par une impreſſion ſecrete, 465
Don de Dieu, ſon amour y eſt joint, 410
Don. Il ſupoſe qu'on ſe prive du droit de reprendre ce qu'on a donné, 416
Don de la foi, 559. 560
Dormir. Celui de Jeſus-Chriſt dans la barque, ce qu'il ſignifioit, 403

E

Eau changée en vin. Ce que ſignifie ce premier miracle de Jeſus-Chriſt, 340. 344
Ecriture ſainte. C'eſt une lettre adreſſée à tous les hommes. Ses inſtructions, 30. 31
La ſterilité dans l'Ecriture ſainte, & dans les entretiens ſpirituels, d'où elle naît, 420. 421
Veritez de l'Ecriture ſainte, comment affoiblies dans nos eſprits, 241. 242
Ecueil. Deux écueils à craindre dans l'explication de l'Evangile, 520. 521
Edification du prochain, ſon pouvoir, 351 354
Effets ordinaires & extraordinaires de la puiſſance de Dieu, leur difference, 407. 408
Egliſe. Son deſſein dans l'Evangile du premier Dimanche de l'Avent, 15. 22
Elle eſt figurée par la ſainte Vierge, 337
Comment l'Egliſe obtient des graces pour ceux à qui Dieu veut en faire part, 338. 339
Elle eſt comparée à une vigne. *Voiez* la parabole du pere de famille & de la vigne, 487. 502
Il y a dans l'Egliſe un mêlange de bons & de méchans, 424. 428. *Voiez* Doctrine.
Sa petiteſſe, ſon progrez, ſon caractere, ſon établiſſement, 457. 466
Election de deux ſortes, l'une éclatante, l'autre cachée. 450. 451
Curioſité touchant l'élection n'eſt point blâmable. *Voiez* Elûs, 476

Elus. Ce que ce terme signifie, 410. 411
Le nombre en est petit, il est comparé à ceux qui courent dans la lice, & aux Israëlites, 473. 474. *& suiv.*
Empire de Jesus-Christ sur les hommes en deux manieres, 16. 17
Emplois dangereux, les plus miserables, 76. 77
Enfans. Enfans de Dieu, enfans des hommes, leur difference, 224. *& suiv.*
Les enfans, outre leurs peres & meres, ils ont encore Dieu pour pere, comme createur, 306. 307
C'est Dieu, & non leurs peres & meres, qui doit disposer du choix & de l'état dans lequel ils doivent passer leur vie, 307. 309
Desordres que les peres & meres causent, en disposant de leurs enfans contre la volonté de Dieu, 310. 311. *Voiez* Pere. Mere.
Enfer de deux sortes, 182. 183
Ennuis. Voiez *Secheresses.*
Entrailles de misericorde, 411. 412
Celles des méchans sont cruelles, *ibid.*
Epines qui étouffent la parole de Dieu, 527. 529
Epouse. C'est Jesus Christ qui forme son épouse & comment, 336
Esperance. Elle produit la patience, 34
Elle est le fruit de la patience & de la consolation, *ibid.*
Elle est comparée à une ancre, *ibid.*
Esperance de deux sortes; l'une qui précede la patience, & l'autre qui la suit, *ibid.*
Elle est attribuée à l'Ecriture & à Dieu, 35
Quelle est nôtre bienheureuse esperance, 140. 141
Esperance, crainte touchãt nôtre salut, 191. 192
Esperance ferme & souffrante, 449. 450

Esprit de servitude des Juifs, 230. 231
Il y a un double esprit dans les justes, 538
Etre. Le principal être de l'homme, en quoi il consiste, 77
Etat. Trois differens états de l'homme. Le premier est celui qui a précedé, apellé la nuit, le second apellé jour, qui aproche, & dont on ne jouit pas encore ; le troisiéme qui tient le milieu, & qui est en quelque sorte mêlé de l'un & de l'autre, qui est celui de crepuscule & de l'aurore, 6. 7. 9
Etats sur lesquels Dieu jette peu de regards favorables, 153
Il n'y a aucun état qui soit entierement sûr, 403. 404
Evangile. C'est la science de craindre & d'aimer Dieu, 16. 22. *Voiez* Eglise.
Du bon usage qu'on en doit faire, 241. 242
Comment les veritez sont contredites, 246. 249
Exemple. Son pouvoir, 452. 453. *Voiez* Edification. *Voiez* Jesus-Christ. 203. 204
Exhortation. Don d'exhortation, ce que c'est, 320

F

Famine; fleaux, &c. *Voiez* Maux.
Fautes venielles. *Voiez* Peché.
Du pardon des fautes du prochain, 414. 415
Voiez Tolerance.
Felicité. Voiez *Redemption.*
Femme, qu'y a-t il entre vous & moi : explication, 338. 339
Fleuve. Voiez *Coutume. Elification,* 351
Foi. Comment elle renferme l'amour de Dieu, 254
Foi parfaite des Mages. Exemples & modelles parfaits de l'amour de Dieu qu'elle renferme,

274. 275. 276. 279. 280. 281. 289. 292
La foi étoit le principal des miracles de Jesus-Christ dans les gueriſons qu'il faiſoit, 159

G

Gens de bien, pourquoi ils n'obtiennent pas des avantages dans le monde, 149. 150
Honnêtes gens, *ibid.*
Il y a dans l'Egliſe des gens de bien & des méchans, 424. 428
La conduite qu'ils doivent avoir à l'égard des méchans dans l'Egliſe, *ibid.*
Gentils, Juifs, leurs differens, comment ſaint Paul les apaiſe, 37. 40
Gloire. Dieu ne deſire pas la gloire des hommes, 176. 177
Ne point rechercher nôtre propre gloire. 169
Grace. La grace eſt la ſource des vertus chrétiennes, & a pluſieurs formes, 50
Comment la ſainte Vierge en a été pleine. Les graces particulieres qu'elle a reçûës, 84. 87. 88
La grace de l'avenement de Jeſus-Chriſt n'a pas été manifeſtée à tout le monde. Quelle eſt la lumiere de cette grace. Comment il eſt dit qu'elle a paru à tous les hommes, 127. 128. 132. 133.
Grace d'inſtruction, 132
Par quelles qualitez on atire les graces de Dieu, 152. 155. 156
La grace chrétienne eſt toûjours acompagnée du ſentiment de nôtre neant; & la privation de la grace eſt toûjours remplie de la fauſſe idée qu'on eſt quelque choſe devant Dieu & devant les hommes, 106. 107. 168. 169. 172
L'abus qu'on en fait devient le comble des malheurs, 181. 183

Graces passageres, *ibid.*
Comment on les rend inutiles, 184. 186. 195
A quelle condition on reçoit la grace, 134
Graces, lumiere, l'usage qu'on en doit faire, 186. 188
Grace, un sujet de joie & de reconnoissance, de terreur & de sollicitude, 183
Graces, effets de la bonté de Dieu. Elles ont été distribuées à tous les peuples & à toutes les nations du monde avec des mesures fort inégales, 149
La moindre même de ces graces rend les hommes inexcusables dans leurs pechez, même les paiens. *ibid.*
Plus elles sont grandes, plus elles rendent les hommes inexcusables, même les paiens, 195
Graces generales, graces particulieres, 217
Toutes les graces que Dieu fait à ses élûs, se terminent à la souffrance, 251
Graces consolantes, *ibid.*
L'Eglise nous propose les Mages comme des premices illustres de la force de la grace, 274
Jesus Christ fait voir que les graces dépendent principalement de l'ordre de son Pere, 338
Comment la sainte Vierge & l'Eglise obtiennent des graces pour ceux à qui Dieu en veut faire part, *ibid.*
L'eau changée en vin par Jesus Christ, fait voir quelle est la vertu de la grace, 341. 342
Graces generales. Jesus Christ ne les refuse à personne. Elles sont rejettées par les hommes, & comment les obtenir, 365. 366
Imiter saint Paul dans la reconnoissance qu'il avoit des graces de Dieu, 441. 445
D'où vient, & comment l'homme rejette la grace de Dieu, 512. 523

Les divers empêchemens qu'elle trouve dans les cœurs. 524. 528. *Voiez* Parole de Dieu.
Guerre. Voiez *Maux.*

H

Heros du diable, 511. 512
Homme. Ses trois differens états, nuit, jour, crepuscule, ou aurore, 6. 7. *Voiez* Etat.
Sa legereté, 18. 19
Sa vanité. *Voiez* Inconstance.
Il est composé du neant & de l'être, 77
Quelque puissans que soient les hommes, ils ne sauroient être que les Ministres des desseins de Dieu, & les executeurs de ses ordres, sans savoir le plus souvent ce qu'ils font, 143
Hommes corrompus, leur inhumanité, 162
Pauvreté de l'homme. Son neant de merite, 172. 173
Homme-Dieu. *Voiez* Dieu.
Foiblesse de l'homme, 368. *Voiez* Etat.
Hôtellerie, image de la cupidité & de l'amour propre, 150. 151.
Le monde entier est une hôtellerie, *ibid.*
Humanité de Jesus-Christ. Son élevation, 196
Humble. L'homme humble se compare au neant, 119. 509. 510
Humilier. Comment saint Paul humilie les Juifs & les Gentils, 38. 40
Comment s'humilier veritablement, 70
Le grand sujet que nous avons de nous humilier incessamment, 531. 533
Humilité. La veritable humilité consiste dans l'amour de la verité, 69. 70. 72. 75
S. Jean modelle de l'humilité chrétienne, 69. 70. 72. 73. 77. 80
Humilité fausse, 71
L'humilité ne permet pas d'atirer les louanges humaines

humaines par les dons de Dieu, 72
L'humilité n'eſt point ennuieuſe, *ibid.*
Elle ſe preſſe de ſe dépouiller de ce qui ne lui apartient pas, & ne ſe met pas en peine d'empêcher que le monde n'abuſe de ce que la verité l'oblige de reconnoître elle-même, 74
Comment faire un treſor de l'humilité, 78. 79
Son utilité, 80
Elle doit être le fondement de toute la vertu chrétienne, de tout emploi, de tout miniſtere, ſans quoi on eſt en dang r de faire naufrage entre deux écueils qui ſont la faveur & la diſgrace des hommes, 80
Dieu s'eſt fait homme, afin de guerir par ſon humilité l'homme ſuperbe, 200. 201. 202
Humilité profonde des Mages, 289. *& ſuiv.*
Ce que fait l'humilité, 412. 413
Celle de ſaint Paul, où elle paroît davantage, 517. 518
Hipocriſie naturelle de l'homme pecheur, 222

I

Jalouſie, peché ſpirituel, . 12
Saint Jean Baptiſte. Pourquoi il envoie ſes diſciples à notre Seigneur Jeſus-Chriſt, 43
Jeſus-Chriſt fait ſon éloge, 51. 53. 54
Il eſt le modele de l'humilité chrétienne, 69. 72. 75. 80
Ce qui eſt admirable & imitable dans ce grand Saint, 115. 116. & comment, 222. 224
Il eſt le premier predicateur du monde, 120
Sa predication a pour principal point la penitence, qui eſt le commencement de la vie chrétienne, 121
Croire par Jean-Baptiſte, ce que c'eſt. Ses témoignages, 120. 123

Jesus-Christ. Etre revêtu de Jesus-Christ, ce que c'est, 12. 13
Son empire sur les hommes de deux sortes, 16. 17.
L'union des Chrétiens doit être fondée sur celle que Jesus-Christ daigne bien avoir avec nous, 36
Jesus-Christ Ministre de la Circoncision, 39
Pourquoi Jean-Baptiste envoie ses Disciples à Jesus-Christ, 43
Il est reconnu pour Messie par ses œuvres & par ses miracles, 44. 45. 47
Le respect où l'on doit être à l'aproche de Jesus-Christ dans ses deux avenemens, 61. 62
Eloge que fait Jesus-Christ de saint Jean-Baptiste, 51. 52
Incarnation de Jesus-Christ, 82
Tout ce que les Apôtres nous ont caché de la vie de Jesus Christ a été recueilli & renfermé dans la vie de la sainte Vierge, 87
La grace de son avenement n'a pas été manifestée à tout le monde, 128
Quel est la lumiere de cette grace, *ibid.*
Comment Jesus-Christ est Sauveur, 128. 129. 132
Comment il est dit que la lumiere de la grace de l'avenement de Jesus-Christ a paru à tous les hommes, 129
Cette manifestation publique de la verité est un caractere qui distingue Jesus-Christ de tous les hommes, & qui prouve sa Divinité, 129. 132. 133. Il est le premier Docteur general du monde, 130. 131
Sa naissance qui avoit été predite, s'acomplit, 143. 144
Elle est manifestée & cachée en même tems

aux Juifs, pourquoi, 144. 145
Elle eſt annoncée par les Paſteurs, 156
Sa joie veritable, differente de la joie humaine, 156. 159
Pourquoi il vient au monde en qualité de Sauveur, 176
Comment & où le chercher, 177. 178
Comment on ne le trouve point en le cherchant, 177. 179. 180
Son humanité. Son élevation dans ſon Incarnation & dans ſon abaiſſement, 196. 197
Dieu a eu des raiſons toutes divines dans le choix qu'il a fait de cette voie d'operer le ſalut des hommes, 197
Par ſon Incarnation nous aprenons la grandeur du peché, la grandeur de ſa juſtice, & la ſainteté de ſon amour, 198
Jeſus Chriſt nous inſtruit tant par ſes paroles, que par ſes actions & ſes exemples, 203
Actions de Jeſus Chriſt, ſignes ſenſibles qui nous font connoître les veritez de Dieu, & qui nous les découvrent en Jeſus-Chriſt Dieu & homme, 204
Comment Jeſus Chriſt ſera la ruine & la reſurrection de pluſieurs; prophetie de Simeon, 243. 244. 247. 248. 249
Admiration de ſaint Joſeph & de la ſainte Vierge touchant ce que l'on diſoit de Jeſus-Chriſt, 241
Comment il a été l'objet de la contradiction generale de tous les hommes, 244. 245. 247. 250
Comment adorer Jeſus-Chriſt, & ce que c'eſt qu'avoir ſes mêmes ſentimens, 290. *& ſuiv.*
Pourquoi Jeſus-Chriſt traite ſa mere comme une femme ordinaire, & comment il lui com-

mandoit, 311. 312. 338. 339
Noces de Jesus-Christ avec son Epouse, 336
Maladies du corps qui sont des signes des effets des pechez des hommes, sont des sujets ordinaires des miracles de Jesus-Christ par lesquels il a prouvé sa mission, 359, 360
Jesus-Christ ne refuse à personne les graces generales, 364. 365. 366
Il fait voir que les graces dépendent principalement de l'ordre de son Pere, 338. 339
Premier miracle de Jesus-Christ 336. 337
Sa puissance dont le Lepreux ne doutoit pas, 367. 368
Pourquoi Jesus-Christ défend au lepreux de parler du miracle qu'il venoit de faire sur lui, 371.
Le dormir de Jesus-Christ dans la barque, ce qu'il signifioit, 403. 404
Reveiller Jesus Christ, ce que c'est, 405
Jesus Christ a toûjours ses souffrances & sa mort presente avec ses circonstances, 550. 551
Penser toûjours à la mort de Jesus-Christ, 551
Comment on a J. C. dans son cœur, *ibid.*
Pourquoi Jesus-Christ dit à l'aveugle de Jerico que sa foi l'avoit sauvé? 559
Jeûne des creatures, 482
Ignorance, source de la vanité de l'homme, 546.
Illusion des gens du monde, ce que c'est, 23
Impatience dans les défauts du prochain, d'où elle naît, & ce qu'elle fait, 413. 416
Impieté, ce que c'est. Il y en a de plusieurs sortes, 135. 136
Impressions qui se font par maniere d'exemple & de coûtume, ne manquent presque jamais de réussir, 298. 299. 300

Impuiſſance, pauvreté, ne s'en point plaindre, 78
Incarnation de Jeſus-Chriſt, 82
Dieu a eu des raiſons toutes divines dans le choix qu'il a fait de cette voie d'operer le ſalut des hommes. 197
Elevation de Jeſus-Chriſt dans ſon abaiſſement par ſon Incarnation, 197. 198
Un autre moien ne pouvoit plus contribuer à la gloire de Dieu, ni à l'avantage des hommes, *ibid.*
Jeſus-Chriſt par ſon Incaruation nous a fait connoître la grandeur de la juſtice & la ſainteté de ſon amour, 198
Elle nous fortifie dans la foi, dans l'eſperance & la charité, & dans toutes les vertus, particulierement dans l'humilité, 199. 200
Elle eſt l'inſtruction des hommes par un Dieu fait homme. Raiſon particuliere de l'Incarnation du Fils de Dieu, 201. 204. 205
Miſtere de l'Incarnation communiqué à Simeon & à Anne la Propheteſſe, 251. 252
Inconſtance de l'homme. Ses cauſes, 51. 53
Inhumanité des hommes, 162
Injures, reproches, troublent les hommes, pourquoi, 167. 168. Voiez *Traitemens.*
Injuſtices. Voiez *Maux.*
Inquietudes, pourquoi les exclure, 63. 64. 65
Inſtructions. Celles de l'Ecriture ſainte reduites à la patience & à la conſolation par ſaint Paul, 32
Inſtructions des hommes par de purs hommes pour le ſalut, étoit en quelque ſorte inſuffiſante. Deux ſortes de dangers dans ces ſortes d'inſtructions, 202. 203. 204. Voiez *Impreſſions.*

Jesus-Christ nous instruit tant par ses paroles, que par ses actions & ses exemples, 203
Inutilité de Chrétiens, dangereuse. Seule elle suffit pour damner, 3. 4. 5
Saint Joseph. Son admiration touchant ce que l'on disoit de Jesus-Christ, 241
Jouissance & usage des creatures, leur difference, 259
Jour parfait de l'homme, 8. 9
Joie chrétienne, fondement de la gratitude, 55. 56. 58
Elle est naturelle à l'amour, 55
Joie humaine, joie veritable, leur difference, 156. 159
Qui sont ceux qui sont dignes de la joie que Jesus-Christ a aporté en naissant, 159
Joie en faisant les aumônes volontaires, 326. 327
Jugemens. Comment l'homme se délivre de la crainte des jugemens de Dieu, 18. 19
Jugemens que les hommes font, sont souvent temeraires, 108. 109
Regle qu'on doit garder dans les jugemens, 110. 111
Jugemens temeraires injustes, 139
Juifs. Comment saint Paul les humilie, 38. 40
Comment il apaise leur different avec les Gentils, 38
Leur députation à saint Jean, 75. 76
Ils n'étoient disciples que des Prophetes, 196
Il y a trois sortes de Juifs par raport aux Chrétiens, 228. 229
Leur esprit de servitude, 230. 231
Juifs Chrétiens, 232 233
Tentations des Juifs, ausquelles les Chrétiens ne sont pas sujets comme eux, 237. 238

Sur quoi leur esperance est fondée, 474. 475
Ivraie. Voiez *Parabole.*
Justes. Les Justes dans cette vie ont un double esprit, 538
Justice. Avertissemens de la justice de Dieu, 19. 20.
Justice Chrétienne, ce que c'est, 138. 141
Comment on la pratique, ses devoirs, 139. 140. 141.
Comment on peche contre la justice, *ibid.*

L

Langage de Dieu. Il y en a une infinité que les hommes sont incapables d'entendre, 27. 28.
Larmes des penitens plus agreables que la joie des theatres. Elles sont consolantes, 56
Lepre. Ce que c'est que la lepre, 368. 369
Ce qu'elle figure, *ibid.*
Lepre spirituelle guerie, 369. 373
Lepreux, sa priere & ses circonstances, 361. 364
Miracle fait sur lui, 369
Levain. Voiez *Parabole du levain.* 467. *& suiv.*
Louanges & blâmes sont des actions difficiles, 51. 52
Celles que Dieu donnera aux hommes, 111. 112
Louanges qu'il est permis de rechercher, *ibid.*
Amour des louanges essentiellement mauvais, 169. 170
Elles sont dangereuses pour ceux qui les reçoivent, 370. 372
Louanges des hommes. Pensées qui les doivent faire rejetter, 536. 537
Lumieres. Pourquoi Dieu nous les donne, 175. *& suiv.*
Voie ordinaire de les conserver. La sainte

Vierge en eſt le modele, 188. 189
Lumiere du Verbe qui luit dans les tenebres, ce qu'elle y fait, 316. *& ſuiv.*
Dieu veut que quelques lumieres qu'il donne aux particuliers, elles ſoient toûjours ſoûmiſes à l'autorité publique de l'Egliſe, 380
Lumiere exterieure, œil de l'ame, 390
La premiere lumiere que Dieu donne à une ame pour la convertir, 558. Voiez *Connoiſſance.*

M

Mages. Pourquoi l'Egliſe nous les propoſe comme des exemples & des modeles d'une foi parfaite, 274. 276. 279. 280. 289. 290
Tentation des Mages, comment ils l'ont ſurmontée, 275. 276
Devotion particuliere que l'on doit avoir pour les Mages, 289
Leur profonde & veritable adoration, 289. 290
Leur deference aux Paſteurs ordinaires recompenſée, 281
La fermeté de leur foi, 288. 289
Mahomet. De la religion de Mahomet, 457. *& ſuiv.* 464
Mal. Ne pas repouſſer le mal par le mal, 354. 355
Maladies des hommes, 133. Voiez *Maux.*
Maladies du corps, figures des effets des pechez des hommes, 359. 360
Elles ſont des ſujets ordinaires des miracles de Jeſus-Chriſt, par leſquels il a prouvé ſa miſſion, *ibid. & ſuiv.*
Manifeſtation publique de la verité eſt un caractere qui diſtingue Jeſus-Chriſt de tous les hommes, & qui prouve ſa divinité, 128. 129. 132
Il ſecourt les hommes en les inſtruiſant, 132

Marchandiſes. Une ſeule bonne pour l'autre monde, 542. 543. Voiez *Charité.*

Mariages, Noces, aprouvées de Jeſus-Chriſt, 331. *& ſuiv.*

Les deſordres & les diſſentions qui naiſſent des mariages, comment y remedier, 334. 335

Martirs pour la verité, 247. 248.

Marie. Voiez *Vierge*, 340. 341

Maux. 32. 33.

Maux, fleaux, calamitez, affections, ſont des avertiſſemens que Dieu envoie aux hommes, 19. 20.

Comment en profiter, *ibid.*

Ils ſont differens ſelon les differentes perſonnes que Dieu afflige, 24. 25.

Maux de cette vie, 36. Voiez *Adverſitez*, 339 340.

Méchans. Comment Dieu les trompe, 280.

Il n'eſt pas défendu de ſe ſouſtraire à la violence des méchans, 354.

Pourquoi avoir de l'amour & de la charité pour eux, 391. 392.

Leurs entrailles ſont cruelles, 411

Ils ſont tolerez dans l'Egliſe avec les bons, 424. *& ſuiv.*

La conduite que doivent avoir les gens de bien envers eux dans l'Egliſe, 425. 426.

Mere. Trois veritez importantes pour les peres & meres envers leurs enfans, touchant leur conduite, 305. 306. *& ſuiv.*

Pourquoi Jeſus-Chriſt traite ſa mere comme une femme ordinaire, & comment il lui commandoit, 311. 312. 338. 339.

Mépris. Voiez *Traitemens.*

Merites, nous n'en avons que par la grace de Dieu, 165. 169.

Messie. Jesus-Christ reconnu Messie par ses œuvres, 46. 47
Ministere de l'Eglise. Comment s'en aquiter, 321
Miracles. La plus grande preuve de la mission de Jesus-Christ, 46. 47
Premier miracle de Jesus Christ, 336
Miracle de Jesus-Christ sur le Lepreux, 369
Pourquoi Jesus-Christ defend au Lepreux d'en parler à personne, 370. 379
Le principal des miracles de Jesus-Christ étoit le don de la foi, 559. 560
Miserables. Pourquoi avoir de l'amour & de la charité pour eux, 391
Misere la plus grande des hommes, 546. 547
Comment Dieu a acoutumé d'agir sur les ames avant de les délivrer de leurs miseres, 341. 342
Misericorde de Dieu infinie, 364
Ses quatre bases, la bonté, l'humilité, la moderation & la patience, 412. 413
Ses entrailles, 411. 412
Mission de Jesus-Christ, ses miracles en sont la plus grande preuve, 46. 47. *& suiv.*
Moderation chrétienne. Ce qu'elle fait, son utilité, son étenduë, 59. 61
Modestie, ce que c'est, 59. *Voiez* Moderation.
Monde. Le monde entier est une hôtellerie, tres-bon à quiter, 150 155. 269. 270
On n'en peut user que par necessité, 265
Les amateurs du monde n'adorent point Jesus-Christ, 290. *& suiv.*
Ce que c'est que de ne se pas conformer au monde, 29
Grande difficulté de ne s'y pas conformer, 299. 300.

Les impreſſions du monde opoſées aux inclinations chrétiennes, *ibid.*
La conformité avec le monde conſiſte en deux choſes, 300. 301
La difficulté de reſiſter à ſes impreſſions, *ibid.*
Comment y reſiſter, 301 302
Moquerie. La charité en peut uſer, 505. 506
Mort. Jeſus-Chriſt a toûjours ſes ſouffrances & ſa mort preſente avec ſes circonſtances, 550 551.
Mort des Chrétiens, comment elle doit être un ſacrifice. Y penſer toûjours en penſant à celle de Jeſus Chriſt, 551. 552. 553
Mort ſpirituelle & corporelle, 553. *& ſuiv.*
Mortification. Saint Paul ne s'en exemtoit point, 484
Moïſe & ſaint Jean l'Evangeliſte, leur parallele & leur difference, 210. 211
Myſteres. Dieu les tient d'ordinaire dans le ſecret. Il ne les manifeſte que long tems après leur acompliſſement, 82. 83

N

Naiſſance de Jeſus-Chriſt manifeſtée & cachée en même tems aux Juifs, pourquoi, 144. 145. 148.
Annoncée par les Paſteurs, 155. 156
Neant de l'homme ſans la charité, 535. 536. 537. *Voiez* Pauvreté.
Neceſſaire. Comment les choſes du monde ſont neceſſaires & non neceſſaires, 266. *& ſuiv.*
Rien n'eſt preſentement neceſſaire à l'homme que Dieu, 261. *& ſuiv.*
Comment les autres choſes ſont neceſſaires. 261. 262
Neceſſitez des riches, neceſſitez des pauvres. 265. 266.

La neceſſité ne conſiſte pas dans un point précis, *ibid.*
Noces. Pourquoi la ſainte Vierge s'y trouva, 333. 334.
Celles de Jeſus-Chriſt avec l'Egliſe, 337. 338.
Nuit du pecheur, 6. 7

O

Obeiſſance de la ſainte Vierge, 89. 90. 91.
Elle doit être acompagnée de diſcernement, 506. 507
Obſecration. Ce que c'eſt, 294.
Oeil de l'ame, la lumiere interieure, 390
Oeuvres de trois ſortes. Oeuvres de tenebres, œuvres apellées armes de lumiere, & marcher avec bienſeance, 9. 10. 11
Les œuvres de Jeſus-Chriſt le font connoître pour le Meſſie, 46. 47.
Bonnes œuvres, en éviter l'éclat, 370. 372.
Ordres de Dieu. D'où vient que Moïſe & Jeremie y reſiſtent, & que la ſainte Vierge n'y reſiſte pas, 89. 90
Orgueil. Les pechez dans leſquels nous tombons, ſont des punitions de notre orgueil, 79. 201. 202
Orgueilleux. 509. 510.
Oubli, eſpece de ſommeil, 4. 5

P

Paix du monde, paix de Jeſus-Chriſt, leur difference, 65. 66
Paix fauſſe, 179. 180
Comment conſerver la paix avec les hommes, 353. 354.
Paix du Chrétien, 418. 419
Paraboles. Celle de l'ivraie, 414. 427. 428. 438. 439
Celle du grain de ſenevé, propre à l'Egliſe &

à sa doctrine, & non à aucune autre Religion 456. 464. 467
Celle du levain, plus propre que celle du senevé, 467. 469
Celle de la semence, 520. *& suiv.*
Celle du pere de famille & de la vigne, 487. 502
Paralisie, ce qu'elle figure. 360. 361
Pardon des offenses est une obligation de justice, 139. 415. 416
Pardonner septante fois sept fois, 386. 387
Parole. La parole de Dieu sera notre Juge, 204. 205
On la reçoit mal en trois manieres. On la reçoit bien en trois manieres contraires, 204. 205. 208
Comment elle est un pain nourrissant, 207
Ce que c'est & ce qu'elle fait, 420.
Obstacle qui empêche de la bien recevoir, 524 528
Passions. Vie de passions, 2. 3.
Passions contagieuses, 352.
Passions representées par les pierres, 525. 526
Le secret pour les surmonter, 526. 527
Pasteurs. Grands abus qui se glissent facilement dans le commerce des fideles avec leurs Pasteurs, 201. *& suiv.* Voiez *Directeurs.*
Remedes à ces abus, 103. 104.
Leurs qualitez veritables, *ibid.*
Leur fidelité, en quoi elle consiste, 105. 106
Pasteurs de Bethleem. Le bon usage qu'ils font de la grace que les Anges leur procurent, 176
Pasteurs qui imitent les Docteurs de la Loi, qui étant instruits du lieu où devoit naître Jesus-Christ par une tradition vivante, ne se mirent point en peine de l'aller chercher, 282. 283. 284

Ils ſont quelquefois la cauſe du ſalut des uns, & ſouvent la cauſe de la perte des autres, pour trois raiſons, 283. 284. 287. *Voiez* Directeur.

Patience, de deux ſortes. Celle qui eſt attribuée à l'Ecriture ſainte ſe pratique en pluſieurs manieres, 31. 34. 35

Pourquoi Dieu eſt apellé le Dieu de patience, 35. 36

La patience produit l'union des cœurs, *ibid.*

Elle perfectionne ceux qui veulent ſervir Dieu, 279

Ce qu'elle fait, 413

Patient. Dieu eſt patient, parce qu'il eſt éternel, 83

S. Paul. Sa grande reconnoiſſance des graces de Dieu, 441. 442. 445

Il ne s'exemtoit point des mortifications, 484

Il étoit humble en ſe louant, charitable & tendre en ſe moquant, 505. 506

Ses grandes vertus comparées à celles des anciens Philoſophes & des Heros de l'antiquité, 511. 517. 518

L'immobilité de ſon ame, *ibid.*

L'étenduë de ſa charité, *ibid.*

Sa peine humiliante, qu'il apelle Ange de Satan, *ibid.*

Ses ſouffrances precieuſes, *ibid.*

Sa grande humilité. Il n'y a point d'endroit où elle paroiſſe davantage qu'en celui où ſa charité l'a obligé de ſe louer en s'éloignant, comme il dit lui-même, des regles ordinaires de la ſageſſe humaine, *ibid.*

Pauvres. Leurs neceſſitez, leur charité, 265. leur conſolation, 266. *& ſuiv.*

Pauvreté Pauvreté temporelle & ſpirituelle, ne s'en point plaindre, 78

Pauvreté de l'homme eſt ſon neant de merites, 166. 172
Qui ſont ceux qui reconnoiſſent cette pauvreté humblement, 166. 168
Elle aproche les hommes de leur ſalut, 264 265.
Peché. Pechez dans leſquels nous tombons, ſont des punitions de notre orgueil, 79.
Par l'incarnation de Jeſus-Chriſt nous aprenons la grandeur du peché, & la ſainteté de Dieu, 198.
Peché veniel, ce qu'il cauſe, 45
Pechez, fautes, ne ſurpaſſent point la miſericorde de Dieu, 387
Pecheurs, leur nuit, 6. 7
Comment ſe fait la converſion du pecheur, 151
Grande conſolation pour le pecheur, 499. *& ſuiv.*
Un pecheur n'eſt digne de rien, 378. 379.
Peines humiliantes de ſaint Paul, 516
Penitence. C'eſt le commencement de la vie chrétienne, 121
Quelle eſt celle qui doit commencer la converſion, *ibid. & ſuiv.*
Penitence des Juifs, établiſſemens humains, 237. 238
La veritable penitence, 236
Elle eſt plus parfaite dans l'Egliſe, que parmi les Juifs, 237. 238
Juſqu'où doit aller la penitence, 272
Penitent. Quelle doit être ſon humilité, 558. 559
Penitens veritables, rares, 362. 363
Penitent figuré par l'aveugle qui obtient gueriſon, 559. 560
Penſées. Comment faire fructifier les bonnes penſées, 189. 190

Penſées des hommes ici bas, comparées à celles des enfans, 544. 545
Penſées des Saints dans le Ciel, 546
Pere celeſte, pere terreſtre, 225. 226
Peres & meres. Leur autorité doit être en concurrence de celle de Dieu, & ne ſe doivent plus conſiderer comme les maîtres de leurs enfans, 306. 307
Perfection chrétienne, 484
Peſtes. Voiez *Maux.*
Pierres repreſentent les paſſions, 525
Pieté. Ses devoirs eſſentiels, en quoi elle conſiſte, 136. 137. 140. 141
La pieté ſolide eſt renfermée dans ces deux devoirs, de ne rien devoir à perſonne, & d'aimer le prochain, 380. 381
Pompe des hommes, 82. 83
Predicateurs. Leurs qualitez, 52. 53
Leur office, 319. 320
Ceux qui recherchent le commerce du monde pour aprendre à parler, 116
Qu'ils imitent ſaint Jean Baptiſte, 117. 120
Ils ſont des vaſes pleins d'eau, 344
Ils doivent ſervir d'exemple, 451. 452. 453
Ils doivent imiter ſaint Paul dans ſes mortifications, 485
Predication de ſaint Jean a pour principal point la penitence qui eſt le commencement de la vie chrétienne, 121
Preſomption eſt une petiteſſe d'eſprit, 347
Prêtres. Devoirs envers les Prêtres, 371. 375
Prevoiance, partie du devoir des hommes, 63. 65
Prieres fortes & redoublées, marquées par le mot d'obſecration, 294
Priere veritable, priere fauſſe, 361. 364. 368. 369

Priere du Lepreux, *ibid.*
Priere du Centenier de l'Evangile, contient deux veritez, 375. 379
Dieu exauce les prieres, quoiqu'acompagnées d'imperfections, 404. 405
Prieres, actions de graces doivent être inseparables, 445
Priere de l'Eglise pour les aveugles, 557
Prochain. Il n'est pas necessaire seulement d'aimer le prochain; mais il est necessaire quelquefois de le lui faire connoître, pour remedier à l'indifference & au refroidissement qui naît quelquefois de la cessation de ces commerces d'amitiez, 97
Proche. Comment le Seigneur nous est proche, 61
Prophetie. Don de prophetie, ce que c'est, 318. 319
Prosternement du corps, image de la disposition de l'esprit, 359
Prudence. La prudence chrétienne va toûjours à se cacher & à s'obscurcir soi-même, 146. 147
Prudence timide, 453
Prudens du monde, comment ils servent d'exemple à ceux qui veulent plaire à Dieu, 153 154
Puissance de Dieu paroît plus en s'abaissant, qu'en s'élevant, 197
Puissance de Jesus-Christ dont le Lepreux ne doutoit pas, 367. *& suiv.*
Les effets ordinaires & extraordinaires de la puissance de Dieu, leur difference, 407. 408

Q

Qualitez humaines, peu de chose devant Dieu, 252. 254

Querelles qui rompent la paix, d'où elles viennent, 353. 354

R

Redemption. Ce mot pris pour la felicité, dont Dieu recompensera ses élûs, 25. 26

La Religion chrétienne n'est qu'amour, 55. 56
Son excellence au dessus de toutes les autres Religions, 129. *& suiv.*
De la veritable Religion, 254
Sa conformité avec la raison, 345. 346. 390
Religion chrétienne, eglise, doctrine. Idée de l'Eglise & de la doctrine chrétienne qui la forme & la rend le Roiaume de Dieu, 456. *& suiv.* 464
Leur petitesse, leur étenduë & leur force, *ibid.*
Leur difference d'avec celle de la Religion de Mahomet, 457. *& suiv.*
Elles ont été predites, 459. 462. *V.* Dogmes.

Reprouvez, ils servent les élûs, 76

Resurrection. Comment Jesus-Christ fera la resurrection de plusieurs, 243. 244

Retraite, solitude, ses avantages, 116. 117

Reveiller Jesus-Christ, ce que c'est, 405

Riches, leurs necessitez, 265

Richesses. Ce n'est pas assez qu'elles ne nuisent pas, elles sont encore incapables de nous être veritablement utiles, 266. leur danger, 398. 399
Richesses veritables, fausses, 489. 490

Roiaume de Dieu, ce que c'est, 121. *Voiez* Doctrine.

Ruine. Comment Jesus-Christ fera la ruine de plusieurs, 243. 244

S

Sacrifices. Victimes. Ces mots portent l'esprit à concevoir quelque chose d'exterieur qu'on offre à Dieu, 296

Sage. N'être point ſage à ſes propres yeux, 345. 346
Saints, leur peine en cette vie, 27
Ils ne ſont proprement que pour Dieu, 113. 114
Dieu les prête quelquefois aux hommes pour quelque tems, *ibid.*
Il y en a que Dieu ne fait jamais voir, *ibid.*
Ce que le mot de ſaint ſignifie, 410. 411
Salut. Comment courir pour le ſalut, 475. 477. 483
Differens moiens dont Dieu ſe ſert pour operer le ſalut dans les ames, 522. 523
Voiez la parabole de la ſemence.
Sauveur. Comment Jeſus-Chriſt eſt Sauveur, 128. 129. 132. 133
Scandale de Jeſus-Chriſt eſt un défaut general qui ſe rencontre dans tous les amateurs du monde, 47. 48. 50
Scandale naturel qui s'éleve dans l'eſprit des perſonnes moins ſpirituelles par la vûë de l'état du monde, & du peu d'ordre qui y paroît dans la diſtribution des biens exterieurs. Remedes à ce mal, 261. 263. Conſideration pour le diminuer, *ibid.*
Science humaine, ſcience chrétienne, 190. 191
La ſcience de la charité comprend toute l'Ecriture, 191. 192
Sechereſſes, ennuis, comment y ſupléer, 189. 190. 339. 340
Senevé. Voiez *Parabole.* 456. Elle ne peut convenir qu'à la Religion chrétienne, 464. 467. 468
Sentence. Voiez *Parabole.*
Divers moiens dont Dieu ſe ſert pour la faire profiter, 529. 530

Sentimens. Ce que c'eſt qu'avoir les mêmes ſentimens que Jeſus-Chriſt, 290. *& ſuiv.*
Servitude des Juifs, 230. 231
Sûreté. Une partie de notre ſureté conſiſte à ne nous tenir jamais aſſûrez, 403. 404
Servir les autres en ſe ſervant ſoi-même, 76. 77
Siecles. Voiez *Monde.*
Signes qui precederont le Jugement, pourquoi l'Egliſe les propoſe aux fideles, 21. 22
Simeon homme de deſirs, 243. 251. 253
Sa prophetie touchant Jeſus-Chriſt, 243. 247. 249
Solitude. Voiez *Retraite.*
Sommeil de deux ſortes, d'illuſion, 2. 3. d'oiſiveté & de negligence, 3. 4. 5
Le ſommeil naturel a des bornes, mais le ſpirituel n'en a point, 5. 6
Souffrances. Elles ſont des dons humilians qui portent les hommes à connoître leur neant, 514. 515.
Elles ſont neceſſaires, 453
Sterilité touchant l'Ecriture & dans les entretiens de pieté, d'où elle naît, 420. 421
Superflu. Perſonne n'en eſt le maître, 264. 265
Superieurs. Voiez *Directeurs. Paſteurs.*

T

Talens. Voiez *Qualitez humaines.*
Témoignages. Ceux de ſaint Jean-Baptiſte, 220. 223
Temperance chrétienne, en quoi elle conſiſte, 137. 138
Comment on peche contre la temperance, *ibid.*
Celle à laquelle Adam auroit été obligé, 271. 272. Celle des coupables, *ibid.*
Tempêtes. Les plus dangereuſes ſont pour ceux qui s'engagent dans des emplois, où Jeſus-

Chriſt ne les apelle point, n'y entrant que par des raiſons humaines & temporelles, 394
Il y en a de cachées & de manifeſtes, 396. 397
Remedes contre les tempêtes du ſiecle, 401 402
Tenebres. Ce que ſaint Jean entend par les tenebres dans leſquelles la lumiere luit, & qui ne la comprennent pas, 216. 219
Tentations. Tentations grandes des Juifs auſquelles les Chrétiens ne ſont pas ſujets comme eux, 237. 238
Tentation des Mages; comment ils l'ont ſurmontée, 276. 279
Tentations touchant les veritez pratiques, 276. 278
Elles ſont comparées aux pluies, aux vents, aux tempêtes, *ibid.*
Celles des gens de pieté, 276. 278
Tentations des petits, comment y reſiſter, 484
Terre. Differentes bontez de la terre, 530
Timidité des Apôtres, 404
Theatres. Larmes des penitens plus agreables que la joie des Theatres, 56
Theſſaloniciens. De quoi S. Paul les loüe, 446
Traitemens. Mauvais traitemens, pourquoi nous les devons ſuporter avec patience, 167. 168
Transformation continuelle que ſaint Paul demande aux Chrétiens, 303. 304
Treſor precieux qui reſte dans la bouche du ſage, 189
Triſteſſe, ſujet de joie, 55
Elle eſt naturelle à l'amour, *ibid.*
Tromper. Dieu trompe les hommes par leur propre malice, 280

Trouble de la sainte Vierge à la salutation de l'Ange, different de celui du commun des hommes, 84. 85
Remedes contre les troubles, 419

V

Vengeance. Voiez *Vindicatif.*
Vanité. Toute la vanité des hommes a sa source dans une double ignorance, 546
Vanité de l'homme, 18. 19
Ce que la vanité a de propre, 38. 39. 536. 537
Verbe. Il est seul la vie des ames, 215. 216
Verité. Veritez dont l'Eglise nous instruit dans l'Evangile du premier Dimanche de l'Avent, 21. 22
Ménager les veritez selon les tems, 39. 40
Rien de plus admirable que la condescendance de Dieu dans la dispensation de ses veritez, 39
Pourquoi Dieu nous les découvre, 175. 176
La cause pourquoi on rend inutile la verité, 185. 186.
Le cœur en est le lieu naturel, 86
Savoir les veritez sans les aimer, c'est ne les pas savoir veritablement, 213. 214
La verité n'est pas indifferente, il faut qu'elle nuise, ou qu'elle serve, 243. 244
On ne sait proprement des veritez de Dieu que ce qu'on en goûte par le cœur, *ibid.*
La contradiction de la verité distingue les bons des méchans, 246. 248
Martirs pour la verité, 248
Tentations touchant les veritez pratiques, 276. 277
Combien elles rendront coupables ceux qui en sont les dépositaires, & qui ne les mettent point en pratique, 282. 283

Dieu cache les veritez aux ſuperbes, 465. 466
Trois veritez importantes pour les peres & meres touchant la conduite de leurs enfans 306. 309
Veritez les plus étonnantes dans la Religion chrétienne. Voiez *Elûs*. 473
Vertu. La vertu chrétienne a pluſieurs formes, En quoi conſiſte ſon fondement ſolide, 77. 78
Elle conſiſte principalement dans le renoncement aux inclinations de la nature corrompuë, qui eſt au pouvoir de tout le monde : comment, 262. 263
C'eſt une vertu de toutes les conditions & de tous les tems, 263
Ne pas juger de la vertu, ni par les paroles, ni par les actions exterieures, 377
La charité doit être la forme de toutes les vertus, 417. 418
Comment les vertus s'augmentent, 510
Vertus chrétiennes, vertus humaines. 511. 513
Où eſt la vertu, 546
Vêtement de l'ame, 13
Etre revêtu de Jeſus-Chriſt, ce que c'eſt, *ibid.*
Vices. Ils ne s'apprivoiſent jamais de bonne foi. Les craindre, 12. 350
Victime. Voiez *Sacrifice*.
Vie. Vie de ſaint Jean dans le deſert, 114, *& ſuiv.*
Vie des paſſions, 2. 3
Vie éternelle, en quoi elle conſiſte, 211. 214. 215.
Elle ne ſe trouve que dans le Verbe de Dieu, 212
Elle eſt la lumiere des hommes, 213
La vie des ames, en quoi elle conſiſte,
Vie, Verbe éternel, ſeul la vie des ames, 214. 215, 216

La vie chrétienne reduite à deux devoirs, 315. 316. ce que c'eſt, 551
Deux ſortes de conduites dans la vie ſpirituelle, figurées par les deux differens vins des noces de Cana, 342. 343
La vie de l'homme eſt un voiage, 541
La ſainte Vierge. L'Ange Gabriel lui eſt envoié de la part de Dieu pour traiter avec elle du miſtere de l'Incarnation, 82. *& ſuiv.*
Elle tient l'ambaſſade de l'Ange ſecrete à ſaint Joſeph, 83
Elle eſt pleine de grace, même avant l'Incarnation, 84. 85
Ses excellences, *ibid.*
Les graces particulieres qu'elle a reçûës avec plenitude, 84. 87. Voiez *Graces*, 338. 339
Le bon uſage qu'elle fait de la vie inconnuë de Jeſus-Chriſt depuis ſa naiſſance juſqu'au commencement de ſa predication, 84. *& ſuiv.*
Tout ce que les Apôtres nous ont caché de la vie de Jeſus-Chriſt a été recueilli & renfermé dans l'ame de la ſainte Vierge, 86. 87
Trouble de la ſainte Vierge à la ſalutation de l'Ange, different de celui auquel les hommes ſont ſujets, 88. 89
Elle obéit aux ordres de Dieu avec ſimplicité & humilité, 89. 90. 91
Sa viſite à ſainte Elizabeth, modele excellent des viſites des Chrétiens, 94. *& ſuiv.* Voiez *Viſites*, 97. 100
Elle eſt le modele de l'uſage que nous devons faire des graces que Dieu nous fait, 186. 190
Son éloge, *ibid.*
Elle eſt le modele de l'uſage que l'on doit faire de l'Evangile, 241. 254
Son admiration touchant ce qu'on dit de Jeſus-

Jesus-Christ, 241. *& suiv.*
Son martire, 249. 250
Sa grace singuliere d'avoir été la compagne des souffrances de son Fils Jesus Christ pendant tout le tems de sa vie voiagere, 250. 251
Pourquoi elle est apellée la Reine des Martirs, *ibid.*
Pourquoi Jesus-Christ la traite comme une femme ordinaire, 312. 337. 338
Elle est la figure de l'Eglise, 333. 334. 337. 338
Elle ne se trouble point de la reponse de Jesus-Christ aux nôces de Cana, 372. 373
Pourquoi l'Eglise ordonne de l'invoquer au commencement de la recitation de son office, 341
Comment elle obtient les graces de Dieu pour ceux à qui Dieu en veut faire part, 338. 339
Elle est le modele acompli de la devotion parfaite, 340. 341
Elle est la Mere des personnes devotes par ses intercessions auprés du Fils de Dieu, 341. Voiez *Mere.*

Vigne. Voiez *la Parabole du pere de famille & de la vigne.* Voiez *Ame.*

Vin, ses differentes significations, 340. *& suiv.* Voiez *Eau.*

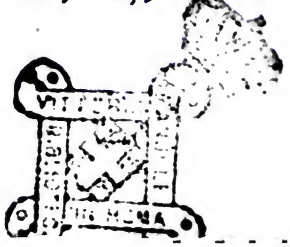
Vindicatif, est un usurpateur injuste d'un pouvoir qui ne lui apartient pas, 348. 349. 354. 355

Violences. Voiez *Maux.*

Virginité. Ses avantages, 331. 333

Visites. Visites veritablement chrétiennes sont comme des liens necessaires à la societé civile, 92. *& suiv.*

Visites inutiles & dangereuses, 93 94
Trois regles pour rendre les visites saintes à l'exemple de la sainte Vierge, 97. *& suiv.*
Tems de la visite, comment en profiter, 176. 177
Union des Chrétiens, en quoi elle consiste. Elle doit être fondée sur celle que Jesus-Christ daigne bien avoir avec nous, 36. *& suiv.*
Vocation. Vocation precipitée au ministere de l'Eglise, 118. 119
Comment Dieu apelle les hommes, 487 488
Considerer tous les hommes comme divisez en deux parties, apellez, & non apellez, *ibid.*
Ceux qui ne sont pas apellez, saint Paul les apelle oisifs, 489
Etat qui precede la vocation de Dieu, 489
Etat commun de ceux qui sont apellez, 490. 491. Voiez *Enfans.*
Volonté de Dieu, comment le lepreux en doutoit, 364. 365
Volonté generale, volonté particuliere de Dieu, 366. 367
Voie. Voie du salut, en quoi elle consiste, 124. 125
Voie du Seigneur, comment les preparer, *ibid.*
Il faut que toutes les voies extraordinaires soient reglées par l'autorité ordinaire & par les lumieres de la foi, 280. 281
Les voies extraordinaires ne sont que pour supléer au defaut des moiens ordinaires, *ibid.*
Voiageur. L'homme sur la terre n'est qu'un voiageur, 541. 542
Provisions que nous devons faire pendant le tems de cette vie pour l'autre monde, 541. 543
Usage. Iouissance, leur difference, 259. 260

FIN.

2008610